Alexandra David-Néel

Lama Yongden

La vie surhumaine de Guésar de Ling



Bientôt il sera roi ; déjà, il est plus qu'un homme : fils d'une vierge, il sait lutter contre les maléfices dont usent à son encontre les sup-

POCKET

Alexandra DAVID-NÉEL

avec Lama Yongden

La vie surhumaine de Guésar de Ling

LE HÉROS TIBÉTAIN

Présentation par Francis Lacassin

Éditions Du Rocher, 1978, 1992

PRÉSENTATION

Alexandra David-Néel
ou
La femme aux semelles de vent

Mourir à cent un ans en corrigeant les épreuves d'un livre et avoir parcouru à cinquante-six ans trois mille kilomètres à pied dans les montagnes du Tibet sous un déguisement de mendiante, c'est témoigner d'une énergie rare autant que d'un destin exceptionnel. Pour atteindre une telle longévité, pour entreprendre une aussi longue marche, il faut l'oubli de soi, la volonté. Bref : du caractère. Alexandra David-Néel très tôt acquise à l'ascèse et à la philosophie bouddhistes, n'en a jamais manqué.

Sans doute le devait-elle à son père : Louis David, universitaire, ancien rédacteur en chef d'un journal de Tours, républicain avancé, anticlérical violent, assez fier pour le proclamer quand il faudrait le taire. D'où, après le 2 décembre 1851, la prison, le bannissement, l'exil en Belgique pour se rapprocher de Victor Hugo, son ami. Trop de révolutionnaires distingués se concentrant à Bruxelles, on envoie Louis David à Louvain. « Il s'y est d'abord ennuyé beaucoup. Et puis le bourgmestre lui a demandé de donner à ses fils des leçons de littérature française. Ils avaient une sœur qui n'était pas trop vilaine, avec une dot pas trop vilaine non plus. Mon père a donc épousé ma mère [...] J'ai été leur unique enfant et je suis née la seizième année de leur mariage[1]*. »*

[1] Propos recueillis par Josane Duranteau.

Alexandrine Boighmans atteint les vingt ans lorsqu'elle épouse Louis David âgé de 17 ans de plus qu'elle. Elle semble avoir conservé une âme d'adolescente lorsque, le 24 octobre 1868, elle donne naissance à la future exploratrice du Tibet : Louise, Eugénie, Alexandrine, Marie. Celle-ci du moins le laisse entendre avec malice :

« Ma mère n'a jamais compris comment elle avait mis un enfant au monde. C'était pour elle une chose tout à fait mystérieuse et vague, comme un gaz, une fumée qui se serait formée dans son corps. Pendant sa grossesse, elle lisait avec grand plaisir les romans de Fenimore Cooper et dès que j'ai pu les déchiffrer, elle me les a donnés à lire. Mais peut-être le récit de toutes ces aventures m'avait tapé sur la tête avant même de naître[2]*. »*

---

[2] Propos recueillis par Josane Duranteau.

D'un père révolté et incroyant, d'une mère rêveuse et pieuse peut naître le goût des voyages aventureux ou si l'on préfère une « dynamomanie », un besoin d'arpenter les chemins, le désir de placer une vie sous le signe de quatre points cardinaux... avant qu'elle n'ait commencé. Ses parents se sont connus et mariés en Belgique ; elle rencontre son propre mari en Afrique du Nord et l'épouse à Tunis. Née aux portes de Paris à Saint-Mandé, elle meurt dans les Alpes à Digne. Une grande partie de sa vie s'est déroulée dans les monastères bouddhistes d'Extrême-Orient, elle a été éduquée à Bruxelles dans un collège catholique.

Le désir de savoir où mènent les chemins..., mène au poste de police, lorsqu'à trois ans, on échappe à sa bonne pour explorer librement le bois de Vincennes. Mais à quinze ans, seconde fugue plus élaborée. Passant ses vacances en famille à Ostende, elle s'enfuit à pied par la côte jusqu'en Hol-

lande, s'embarque pour l'Angleterre revient deux jours plus tard la bourse plate et le ventre creux. Seconde fugue et premier enseignement : il faut se libérer du corps, le maîtriser par des exercices physiques, des jeûnes, prendre l'habitude de dormir sur une planche. Ainsi à 17 ans, peut-elle partir de Hollande à bicyclette et atteindre Nice en une semaine. À dix-neuf ans, nouvel exploit physique et nouvelle fugue. Arrivée en Suisse par le train, elle gagne l'Italie à pied par le Saint-Gothard avec pour tout bagage les pensées d'Épictète et une toile cirée en guise d'imperméable : le temps était incertain. Sa mère vient la reprendre sur les rives du lac Majeur et obtient de la vagabonde la promesse de demeurer sédentaire jusqu'à sa majorité.

En attendant ce grand jour, elle s'évade dans le travail, approche par de solides études la philosophie bouddhiste, apprend le sanscrit et suit assidûment au Collège de

France les cours du savant tibétanisant Ed. Foucaux. Elle rêve à des pays vers où les fugues sont longues et irréversibles, arpentant avec impatience leur embarcadère secret au cœur de Paris : le Musée Guimet. Il lui apparaît comme un temple avec sa lumière discrète, ses divinités de pierre figées dans le silence, sans oublier le tabernacle, une salle de lecture aux dimensions intimes. « Dans cette petite chambre, des appels muets s'échappent des pages que l'on feuillette. L'Inde, la Chine, le Japon, tous les points de ce monde qui commencent au-delà de Suez, sollicitent les lecteurs... Des vocations naissent... la mienne y est née[3]*. »*

Vers 1890, devenue majeure et bénéficiaire d'un petit héritage, elle part enfin pour Ceylan et l'Inde « cette création des Anglais ». Mais à Colombo, comme à Ma-

---

[3] *L'Inde où j'ai vécu*, Pocket, n° 2390.

dras, Calcutta ou Bénarès, elle fuit la société coloniale et subit en l'exécrant l'orientalisme d'oripeaux et de pacotille dont se régalent les touristes et les romanciers exotiques. Une photographie de l'époque montre la jeune « exploratrice » calée au sommet d'un rickshaw (tire-tire et non pousse-pousse précise-t-elle) comme sur un trône, armée d'une ombrelle blanche, le chapeau et la robe revêtent une silhouette fine que l'âge alourdira sans pour autant éteindre la fringale d'activité. Défiant l'objectif, le regard est assuré, impatient.

Le tapage des masses qui hurlent une foi grossière, l'étourdit. Venue de très loin pour achever l'étude du sanscrit et approfondir une aventure intérieure, elle s'indigne de voir le dieu de tel temple d'abord éveillé par une aubade, puis baigné, fardé, habillé, nourri par simulacres et enfin, la nuit venue, dévêtu et couché tandis que les musiciens du temple lui donnent une sérénade. Elle ironise

sur la pléthore de prêtres « valets de chambre » et de « cuisiniers » et précise « les déesses n'ont pas que je sache d'objection pudique à être assistées par des hommes dans leur toilette, je n'ai pas entendu dire qu'elles aient "des femmes de chambres" ».

Sévère peut-être mais scrupuleusement documentée. Elle n'hésite pas à se costumer en jeune garçon pour assister, au cœur des Himalayas, à des cérémonies interdites ou pour en épier d'autres, couchée à plat ventre sur le plancher disjoint d'un grenier. À la cérémonie de la crémation, elle trouve un « vague et banal air de cuisine » en raison de la constance avec laquelle les préposés tournent et retournent dans le brasier avec leurs gaules des débris disjoints. Elle ne croit guère à la piété de commande des spectateurs professionnels qui regardent les crânes éclater avec un bruit sec tandis que les cervelles s'en échappent et s'écoulent bouillantes comme du lait répandu...

« Pourquoi donc les contemplez-vous avec tant d'attention ces corps qui se transforment en cendre ? disais-je. Le spectacle de la destruction n'est-il pas continuel, présent partout, en tout ? Vous pouvez le voir dans chaque brin d'herbe, dans chaque caillou, si vous en êtes capable. »

Lors de la publication de ces souvenirs en 1951, elle devait s'en prendre à la figure de Gandhi, en démystifiant la légende de celui qu'elle jugeait trop complaisant à l'égard du système des castes. Ce jugement sur l'hindouisme et son célèbre apôtre, elle ne peut s'empêcher de l'appliquer aussi aux déviations subies en Inde par le bouddhisme.

Elle oppose la pure morale bouddhiste aux superstitions religieuses engendrées par une foi grossière dans un livre retentissant, Le Bouddhisme du Bouddha *et* Le moder-

nisme bouddhiste[4] *; l'un des premiers ouvrages à initier un public cultivé à des questions jusque-là réservées à des cercles d'érudits orientalistes. Son premier livre,* Socialisme chinois*, commentait la doctrine de « l'amour universel » professé au V*e *siècle avant Jésus-Christ par le philosophe Meh-Ti. Préconisant l'amour égal pour tous, elle impliquait l'égalité sociale, le pacifisme, la démocratie directe à l'échelon local, face à l'autocratie de la Chine monarchique.*

Mais avant de devenir écrivain, professeur à l'université nouvelle de Bruxelles, exploratrice et orientaliste, Alexandra David a suivi un chemin de Damas capricieux. C'est sous le pseudonyme d'Alexandra Myrial, en qualité de cantatrice, qu'elle parcourt l'Indochine, la Grèce, l'Espagne ; « en ce qui concerne le tapage, certaines processions

---

[4] *Le bouddhisme du Bouddha*, Pocket, n° 2927.

espagnoles peuvent en remontrer à n’importe quelle procession indienne ». Elle repart encore : Algérie, Maroc, oasis du Sahara, Tunisie où elle dirige le Casino de Tunis. C’est dans cette ville qu’elle rencontre le directeur des chemins de fer de Tunisie, Philippe Néel, fils d’un pasteur protestant, né à Alès au cœur du pays des camisards. Elle s’éprend de lui et l’épouse, le 4 août 1904 au consulat de France de Tunis. Ce mariage conclu sur le tard – l’époux a quarante-quatre ans, l’épouse en a trente-sept – n’éteindra pas chez celle-ci l’impérieux désir de voir « où mènent les chemins ». Elle passe plus de temps éloignée de son mari qu’à ses côtés. « Mon mari ne m’a jamais comprise... Il ne concevait pas l’intérêt des voyages à pied. D’ailleurs, la vie de famille ne peut s’allier avec une vie d’exploratrice... Et puis

il faut bien faire quelque chose dans la vie : je déteste le ménage, la couture, la cuisine, je n'étais pas disposée à vivre comme Madame Récamier, voilà tout[5]*. »*

Lorsque paraît Le bouddhisme du Bouddha, *elle est en route depuis un an pour la grande aventure de sa vie. Chargée de mission par le ministère de l'Instruction publique, elle traverse les Indes en 1910, escalade les Himalayas en 1912. Et là, solidement recommandée par un évêque japonais, elle obtient une entrevue avec le XIII*[e] *Dalaï Lama exilé à la frontière du Tibet d'où il a été chassé, comme son successeur actuel, par les Chinois. Alexandra David-Néel est la première femme non tibétaine à recevoir une telle faveur. Un peu abasourdi de rencontrer une occidentale versée dans les doctrines bouddhiques, il se prête à des discussions*

5 Propos recueillis par Josane Duranteau.

philosophiques, répond même par écrit à certaines questions d'exégèse, l'invite à venir le visiter un jour à Lhassa. Elle mettra onze ans parsemés d'obstacles et d'efforts pour répondre à cette invitation.

De juin 1912 à 1914, quatre tentatives pour approcher de la capitale tibétaine aboutiront, après un incognito plus ou moins long, à son expulsion par les « diables d'Anglais » ou sur leurs ordres. Appuis et cautions ne lui font pourtant pas défaut. Lors de sa dernière incursion elle a vécu secrètement plusieurs mois à 3 900 mètres d'altitude dans une cabane mise à sa disposition par la mère du Penchen-Lama, – rival spirituel du souverain de Lhassa.

Après chaque échec, elle met au point une tactique nouvelle. Renonçant à l'apparat habituel du voyageur, cortège de mules et de domestiques, bruits de sonnailles, propos joyeux et rires, elle affiche solennité et sainteté : revêtue du costume lamaïque de

pourpre sombre et de brocart d'or – correspondant à son degré d'initiation – elle bénit les villageois rencontrés. Les deux derniers départs se font sous le signe du secret : l'un effectué à la faveur d'une tempête de neige, l'autre camouflé en une promenade d'herborisation, certains bagages étant ostensiblement laissés au village.

Aux obstacles d'ordre physique, s'ajoute la difficulté de se procurer de la nourriture et des mules, et mille difficultés soulevées par le personnel humain. Un matin, elle ne retrouve plus que les chapeaux et vêtements offerts à ses domestiques : ceux-ci l'ont abandonnée au seuil d'une zone hantée par les démons. Un grave incident survient lors de la traversée d'un affluent du Mékong, sur un pont formé de chaînes sur lesquelles des planches sont simplement posées les unes à côté des autres sans être nullement fixées [...] « Le domestique qui m'accompagnait, l'esprit égaré par la peur, fut pris d'une crise

de folie soudaine et je dus lutter avec lui sur le pont qui se balançait comme une escarpolette pour [...] empêcher que nous soyons tous deux précipités dans les rapides qui écumaient au-dessous de nous[6] *».*

Ses démêlés avec les brigands lui ont fourni la matière d'un livre entier[7]*, témoin du sang-froid et... de l'humour avec lesquels elle a supporté leurs taquineries, leur opposant tour à tour, persuasion, malédictions religieuses, supériorité en armes, supériorité en hommes. Ou, défense inattendue : un accès d'hilarité. Menacée à distance par trois hommes en armes, elle ordonne à un serviteur en proie à la panique de lui passer dis-*

---

[6] *Voyage d'une Parisienne à Lhassa,* Pocket, n° 2095.

[7] Pour être consultés dans une perspective biographique, les livres de A. David-Néel doivent être lus non pas dans l'ordre de parution mais selon le suivant : *L'Inde où j'ai vécu, Au cœur des Himalayas, Mystiques et magiciens du Tibet, Au pays des brigands gentilshommes. Voyage d'une Parisienne à Lhassa, Sous une nuée d'orages.*

crètement le revolver caché dans une sacoche et tendant la main derrière le dos elle a la surprise d'y recevoir une bouteille Thermos remplie de thé. « C'est bien, dit-elle, apporte la boîte de biscuits, nous leur offrirons un goûter. » À ces mots, le reste de l'escorte est pris d'un fou-rire si violent que les brigands déconcertés, et peut-être humiliés s'enfuient, dans la crainte d'un malheur. Le pittoresque épuisé, ces rencontres deviennent lassantes, font perdre du temps : autant de raisons de les éviter par la ruse. Parvenue aux abords des endroits malfamés, l'exploratrice revêtue d'une vieille robe de paysanne précède sa caravane de quelques centaines de mètres. Si elle croise des bandits, elle entonne à pleins poumons un chant pieux : domestiques et animaux se dissimulent aussitôt dans les fourrés jusqu'à l'éloignement du danger.

Parmi les attraits du Tibet figurent aussi les anachorètes ou mystiques enfermant du-

rant des mois dans une cabane ou grotte sans lumière un muet dialogue avec l'invisible. Les « lougoums », pèlerins plongés dans une transe hypnotique qui leur permet d'accomplir à grands pas des étapes de cent kilomètres. Les magiciens et faiseurs de tours dont les exploits l'intriguent et attirent son regard critique : par les superstitions extravagantes qu'ils engendrent, ils nuisent à la pureté du bouddhisme, déjà déformé au Tibet sous la forme du lamaïsme. Aussi, au lieu de s'extasier et de divaguer, a-t-elle pour constant souci de trouver à ces prodiges une explication rationnelle. L'hypnose – pratiquée avec ou sans le concours d'un gourou, individuelle ou collective, entretenue par l'ascétisme, fortifiée par le décor sauvage et silencieux du Tibet – permet à l'illusion d'atteindre une dimension insoupçonnée en Europe. Ainsi un lama croyant avec assez d'intensité à sa transformation en yak, peut-il en persuader les autres. Un chapeau oublié au bord de la

route, chargé d'une énergie psychique collective devient une bête féroce bondissant après les voyageurs.

En deux occasions, seulement, son rationalisme s'est trouvé en défaut : une double communication télépathique au cours de laquelle un lama ordonna à son serviteur ce que secrètement elle souhaitait qu'il lui commandât. Et un cas de voyance, au cours de laquelle, elle aperçut à quelques centaines de mètres dans ses jumelles un homme étrangement coiffé d'un chapeau melon qui n'arriva que plusieurs jours plus tard. Elle avait « prévu » son arrivée...

Lors de ses deux dernières tentatives pour atteindre Lhassa, elle est escortée du jeune Yongden, un lama de quatorze ans – arrière-petit-fils d'un professeur de magie tibétain – dont l'intelligence et l'infortune l'ont attirée. Elle en fera successivement : le com-

pagnon de tous ses voyages, son fils adoptif[8]*, son collaborateur. Perdant tout espoir d'entrer à Lhassa, tous deux repartent pour l'Inde ; séjournent en Birmanie jusqu'en 1917 ; traversent la Chine du sud pour gagner le Japon ; quittent ce dernier pays en 1918 pour la Corée, et durant plusieurs années parcourent la Chine d'un monastère à l'autre. La nostalgie du Tibet les pousse à opérer du côté chinois, par le Koukou-Nor, une cinquième tentative repoussée encore, mais laissant entrevoir une dernière chance, par la voie de l'ascèse. L'unique moyen de circuler au Tibet est de se conduire comme un Tibétain. En dépouillant au physique comme au moral la personnalité encombrante de l'Européen. En renonçant à tout ce qui le caractérise (domestiques, mulets, ba-*

[8] Mort le 7 novembre 1955 à Digne, auprès de sa mère adoptive, Albert Arthur Yongden David-Néel était né en 1899 à Mando-Sibkim (Inde).

gages, vêtements de rechange, vivres de réserve, appareils photographiques) et surtout à l'argent : c'est-à-dire à la possibilité d'en user. Un être ainsi dénué de tout et décidé à pénétrer dans la ville sainte n'est plus qu'un humble pèlerin semblable à tous ceux qui parcourent le Tibet, poussés par la foi.

Accompagnée de Yongden, elle s'en va donc à pied, vêtue en paysanne, un revolver pendu sous une aisselle, un sac d'or accroché sous une autre. Jamais or n'a été moins utile. Impossible de le dépenser sans perdre le bénéfice de l'incognito du pèlerin, sans exciter la convoitise des brigands. Pour dormir, il faut donc quêter l'hospitalité d'une écurie glacée ou creuser un trou dans la neige. Pour manger, il faut donc mendier de porte en porte avec le risque de se voir offrir une friandise indésirable : des entrailles qui ont macéré dans un estomac cousu... Ce soir-là, elle feint une grosse fièvre tandis que Yongden, résigné au pire, murmure : « C'est

toujours votre tour d'être malade lorsqu'il nous arrive un malheur. »

Par sécurité, la marche de nuit s'impose, ininterrompue. Un pèlerin n'a pas le droit de flâner. Il faut partager le campement des pèlerins de rencontre ; elle les juge trop matérialistes, préoccupés d'allumer des feux, de trouver de l'eau, de préparer à manger, d'éloigner les bêtes sauvages. Tandis qu'ils s'affairent, son regard erre vers les cimes. Elle en oublie d'avaler le brouet dont un compagnon de route vient de remplir son bol à aumônes. On s'en étonne. Yongden doit expliquer son extase : « la mère est avec les dieux ».

Alors, elle passe pour folle ; cela accroît sa réputation de sainteté. On lui attribue des pouvoirs de Khandoma, c'est-à-dire de fée : les attentions pieuses redoublent d'importunité. Aussi mère et fils préfèrent-ils les longues marches à deux, avec pour seule nourriture quelques abricots séchés et du thé

beurré additionné de tsampa (farine pétrie avec du beurre). De la sorte, Yongden échappe à une corvée déplaisante et souvent embarrassante : en sa qualité de lama, il est prié de prédire l'avenir et parfois sommé de prédire « bien ».

La solitude a ses revers. Yongden, immobilisé par une grave entorse, et sa mère adoptive sont bloqués dix jours durant par la neige dans une cabane. Au bout d'une semaine, ils en sont réduits à faire cuire une semelle de rechange frottée d'un bout de lard jusqu'ici destiné à graisser les chaussures. Avec ce gag, à la même époque, Charlie Chaplin fait rire des salles entières. Autre incident tragi-comique : la traversée d'un précipice à l'aide d'une corde incurvée ; accroché comme une poulie, le passager est lancé à toute vitesse pour éviter de rester suspendu dans le creux. Ce qui arrive, hélas, à une voyageuse dont l'embonpoint n'a pas été vaincu par l'ascèse et qu'on secoue fu-

rieusement, jusqu'à rompre la corde, accident qui survient... une minute trop tard.

C'est enfin, en 1924, l'arrivée à Lhassa (ville sur laquelle l'auteur s'est montrée fort discrète) après huit mois d'une marche accomplie à l'âge de 56 ans. L'exploit vaudra à son auteur un « prix d'athlétisme » lorsqu'en 1925 le puissant quotidien le Matin *en donne la nouvelle. Aussitôt paraissent dans ce journal – et grâce à une agence américaine, dans près de deux cents journaux – les* Souvenirs d'une Parisienne au Tibet, *première esquisse du livre ensuite publié chez Plon.*

Le 24 avril 1927, sous les auspices du professeur d'Arsonval, elle donne à l'Institut général de psychologie, une conférence sur « l'entraînement psychique des Tibétains », sujet alors très insolite et de nature à étonner son auditoire. Elle n'en abuse pas : « L'idée de faire un cours de magie ou de prêcher des doctrines quelconques au sujet des phénomènes psychiques est très loin de

ma pensée. Bien au contraire, ces recherches tendent à mettre à jour le mécanisme des prétendus miracles et le miracle expliqué n'est plus un miracle. »

Dès son retour, elle cherche pour abriter ses collections, sa famille et son désir d'écrire, une calme retraite d'où l'on puisse voir l'eau et les montagnes. Elle fait bâtir à Digne, quartier des Férréols, une grande maison baptisée du nom tibétain de Samten Dzong (citadelle de la solitude).

Là, avec l'appui et parfois la collaboration de Yongden, elle composera jusqu'en 1937 une douzaine d'ouvrages. On imagine mal cette sexagénaire ayant définitivement jeté l'ancre. En 1930 déjà, elle serait partie étudier les mœurs et croyances des habitants de la Sibérie si les soviétiques n'avaient opposé une fin de non-recevoir à toutes ses insistances. Elle va saisir toutes les occasions de quitter « la citadelle de la solitude ». En 1935-36, elle donne une série de conférences

en Allemagne, Autriche, Hongrie et Tchécoslovaquie. Il lui arrive même de quitter Digne à bicyclette et d'aller ainsi jusqu'à Bruxelles, se recueillir sur la tombe de ses parents. Elle y retourne brièvement, le 9 janvier 1937, ayant pris cette fois le train, avec destination finale : la Sibérie. Les soviétiques lui ont enfin donné les accords et facilités désirables, mais le climat psychologique lui déplaît, même si elle feint de le supporter avec humour. Sans s'attarder en Sibérie, elle passe en Mandchourie et continue jusqu'en Chine.

Elle trouve Pékin « saturé d'influences japonaises ». La guerre, ou plutôt l'annonce du bombardement de la capitale chinoise par les Japonais, la surprend en août 1937 dans un ermitage de Wou Tai Chan alors qu'elle achève la rédaction d'un roman tibétain Magie d'amour et magie noire. *Tremblant pour son manuscrit, elle l'emporte avec elle lors de ses cinq heures de marche quotidienne*

dans la montagne. L'approche des armées japonaises lui fait entamer à travers la Chine une odyssée racontée dans Sous une nuée d'orages. *Voyageant d'abord sur une charrette, elle réussit après plusieurs jours d'attente à monter dans un dernier train ; d'abord pris d'assaut par les réfugiés il sera mitraillé par les Japonais. Débarrassée du souci des bagages (tous perdus), elle arrive à Hankéou, en repart peu après sous un bombardement, et arrive enfin à Itchang pour voir dix mille personnes brûler vives dans les décombres en flammes. Si elle n'avait conservé son manuscrit sur elle, il aurait été détruit à Tcheng-Tou où, après un bref répit, une bombe emporta le toit de sa maison. S'éloignant de plus en plus vers l'ouest, elle se retrouve en novembre 1939 au Tibet, sans l'avoir initialement prévu. Elle attendra à Da-rtsé-mdo, dans une cabane située à 2 600 mètres d'altitude, la fin de la guerre.*

En 1946, elle se rend aux Indes et va demander son rapatriement au délégué du gouvernement français. C'est Christian Fouchet, futur ministre de la Ve République et pour l'heure, diplomate. « J'avais reçu un soir à Calcutta, Alexandra David-Néel avec un père jésuite grand ami du père Teilhard. "Alors, Madame, il paraît que vous ne croyez pas aux miracles", lui avait dit l'ecclésiastique. "Parbleu, moi j'en fais, alors vous comprenez...", rétorqua-t-elle[9]*. »*

Ceux qui ont fréquenté sa maison de Digne l'attestent, il lui arrivait d'accomplir des « tours » que les pauvres pécheurs suivant le Christ auraient qualifiés de miracles. Devant son amie l'écrivain Marie Borréli, elle fit apparaître un lotus en fleur pour l'effacer ensuite d'un simple geste de la main.

---

[9] Ch. Fouchet, « Une Parisienne à Lhassa ». Le Monde, 10 sept. 1969.

À d'autres également, elle expliqua comment elle avait créé de toute pièce, par une simple projection de son esprit, un lama (après la mort de Yongden) qu'elle « effaça » par la suite n'étant pas satisfaite de sa création[10]*. Elle a raconté aussi*[11] *qu'elle était initiée à la pratique du « toumo reskiang », une recette pour réchauffer le corps humain sous les températures les plus froides, au point que les vêtements d'un sujet plongé dans une rivière glacée se mettent à fumer dès sa sortie de l'eau. Le résultat s'obtient par une transe hypnotique au cours de laquelle le sujet se croit environné de flammes, et voit des flammes lui sortir de la tête et des doigts.*

Alexandra David-Néel était une femme d'action doublée d'un écrivain. À ses récits de

---

[10] Rapporté par Joël Bernard, Nice-Matin, n° 7645.

[11] *Voyage d'une Parisienne à Lhassa,* Chapitre V.

voyages, captivants par le sens de l'observation et l'exaltation de l'effort, s'ajoutent des ouvrages de réflexion philosophique, des traductions et commentaires précieux pour la connaissance de la pensée extrême-orientale et de sa littérature. On lui doit la présentation en français de romans, contes de fées, biographies, pages d'histoire et poèmes épiques.

*Telle la merveilleuse épopée de Guésar de Ling, héros légendaire tibétain du XI*e *siècle, qui méritait depuis longtemps d'être rééditée. L'adaptation de A. David-Néel nous révèle un aspect inconnu et chatoyant de la littérature tibétaine. Une « Chanson de Roland » contée par un enchanteur Merlin des Himalayas. Monté sur un cheval ailé, Guésar affronte les cent mille hommes du roi de Perse ; il les écrase avec l'aide d'un ermite qui, ayant pratiqué la méditation du feu pendant des années, s'est transformé en masse ardente. Somptueuse réplique orien-*

tale à nos chansons de geste et romans de la Table Ronde ou encore : l'Iliade tibétaine.

Parmi les trente livres d'A. David-Néel, deux romans. L'un d'eux, Magie d'amour et magie noire, *s'inspire d'un événement authentique que lui avait raconté un ancien chef de bandits, un soir près de la frontière mongole, sur la montagne sacrée aux cinq pics. Deux individus bizarres qui erraient au Tibet à cette époque traversent le récit : « l'homme dont la tête semblait être couverte de fils d'or » et son compagnon « aux yeux de chien », c'est-à-dire possédant, des « yeux bleus pareils à ceux de gros chiens qui gardent les tentes ». Un autre roman,* Le lama aux cinq sagesses, *écrit en collaboration avec Yongden, emprunte son authenticité à l'enfance de ce dernier. Il dépeint la rencontre du petit Mipam (réincarnation du thaumaturge Mipam XVII) avec l'Occident, la tentation que sa civilisation lui inspire, le*

retour inéluctable au monastère que son destin de réincarné lui avait assigné.

Bien que murée dans une retraite – d'où seule la mort l'arracha, le 8 septembre 1969 – Alexandra David-Néel ne se fermait pas à la réalité présente. Le vieux Tibet face à la Chine nouvelle *(1954) propose une véritable radiographie des classes sociales tibétaines traditionnelles et de leur avenir dans la perspective du traité du 23 mai 1951 conclu entre la Chine de Mao Tse Toung et les autorités du Tibet. Perspectives envisagées par l'auteur sans pessimisme. Sinophile et anglophobe, elle ne partageait pas la réaction indignée provoquée par l'invasion du Tibet ; elle ne s'étonnait pas du désir des Chinois de mettre de l'ordre dans un pays où brigands et tribus entretenaient une anarchie permanente. Elle donnait du communisme chinois une analyse prophétique : la Chine digérerait le socialisme comme elle avait fait autrefois du christianisme ; son communisme*

serait différent de celui de Marx. Les « ajustements » qui ont suivi la mort de Mao, ont donné raison à la vieille ermite de Digne.

Les événements de Mai 1968 et le phénomène centrifuge qui les caractérisa, lui avaient inspiré un projet de livre. Des projets, cette centenaire en nourrissait autant qu'un jeune homme. Assise bien droite dans son fauteuil, environnée de manuscrits tibétains et de livres, ses pieds morts d'avoir trop marché posés sur un coussin, une sonnette à portée de la main, du papier blanc posé devant elle, elle continuait – la nuit surtout – ses voyages à l'intérieur. Un essai sur Jésus patriote et agitateur, une refonte en un volume[12] *de ses deux premiers ouvrages*

---

[12] Paru trois mois après son décès sous le titre *En Chine.* Plon, décembre 1969. Par les soins de sa dévouée secrétaire Marie-Madeleine Peyronnet ont paru quatre œuvres posthumes : *Le sortilège*

consacrés au socialiste Meh-Ti et à l'individualiste Yang-Tchou, une étude sur « l'impossible communisme », retenaient sa pensée. Le terme ou la durée de sa vie n'entraient pas en ligne de compte dans la réalisation de ses projets.

« Le jour de ma mort ne me préoccupe pas. Je sais seulement que mon arrière-grand-père est mort à l'âge de cent deux ans, mon grand-père à cent quatre ans et mon père à quatre-vingt-dix-neuf ans et neuf mois. Mon centenaire sera pour moi un jour comme les autres[13] *.» Il ne le fut pas tout à fait. On donna son nom au lycée de jeunes filles de Digne, elle reçut le prix des Vikings, la presse, la télévision s'emparèrent de façon frivole et bien tardive, de sa personne. Elle*

---

du mystère (1972), *Lettres de voyage (2* vol. 1975-1976) et *La cuisine tibétaine.*

[13] Rapporté par Joël Bernard dans *Nice-Matin*.

témoignait à ce concert d'aimables importunités une affection rugueuse et un humour dont l'âge n'émoussait pas les pointes. Celle que rien dans sa vie n'avait impressionnée, ne risquait pas de l'être à un moment où selon le mot de Yongden, elle était déjà avec les dieux.

Francis Lacassin

INTRODUCTION

Personnalité historique de Guésar. – Bardes et manuscrits. – Prétendus effets miraculeux des chants de l'épopée. – Légendes thibétaines concernant le Bouddha. – La concentration de pensée envisagée comme cause déterminant la renaissance : opinions japonaise et thibétaine. – Personnages figurant dans l'épopée, leurs antécédents. – Le Paradis de la Montagne couleur de cuivre. – Le monstre Tamdrin, son origine, ses exploits, sa fin extraordinaire. – Le caractère fantastique de l'épopée justifiée par la croyance des Thibétains à la subjectivité du monde. – Comment j'ai fait connaissance avec Guésar et avec son épopée. – Entrevue avec un descendant du héros au château de Ling. – Un barde tenu pour un parent de Guésar réincarné et un moinillon supposé

être la réincarnation de son ennemi le roi de Hor. – Je reçois, hors de saison, une fleur prétendument envoyée par Guésar. – Une prédiction singulière qui se réalise. – Le Messie guerrier des Thibétains. Traditions et prophéties concernant le retour de Guésar. – Tchang Chambala, la mystérieuse cité du Nord.

Parmi les ouvrages encore très peu nombreux qui ont été traduits du thibétain, il n'en existe guère appartenant à la littérature purement profane. Sans aucun doute, l'importance de celle-ci ne peut, au Thibet, se comparer avec celle de la littérature philosophique et religieuse qui, outre les Écritures canoniques traduites du sanscrit, comprend aussi des milliers d'ouvrages originaux dont les auteurs connus ou anonymes ont écrit en langue thibétaine.

Cependant, au pays des lamas, comme partout ailleurs, il existe des œuvres populaires qui, bien qu'étant toujours empreintes de sentiments religieux – car l'idée religieuse domine tout au Thibet – forment ce que l'on peut appeler la « littérature laïque » des Thibétains.

Cette littérature comprend des productions de différents genres : histoire, légendes, poésie, géographie, voyages, et des livres techniques se rapportant à la médecine, à des calculs astronomiques et astrologiques, etc.

Il est à remarquer que les œuvres de pure imagination, les « romans » n'existent pas au Thibet ou, du moins, ne figurent pas sous cette dénomination. Ce genre répugne aux Thibétains. Ce n'est pas que leurs auteurs se privent d'exercer leur imagination. Bien au contraire, ils accordent à celle-ci une liberté sans limites et l'élément fantastique fleurit, dans leurs écrits d'une façon exubérante et candide, dont nous ne retrouvons

l’équivalent que dans nos contes de fées. Mais tous les prodiges extravagants dont leurs récits sont parsemés, sont tenus pour avoir véritablement eu lieu, les héros des histoires pour avoir réellement vécu et l’histoire elle-même pour être authentique de bout en bout. « À quoi bon écrire ce qui n’est pas vrai », me disait un Thibétain à qui j’exprimais ce qu’étaient nos romans et le plaisir que beaucoup prennent chez nous à les lire.

Parmi cette littérature profane, quelques ouvrages sont particulièrement célèbres et le plus célèbre de tous est l’épopée de Guésar de Ling, le poème épique national des Thibétains[14] dont j’offre, ici, une traduction condensée aux lecteurs français.

---

[14] Il existe, au Thibet, un autre poème célèbre, celui qui narre les aventures de Lönpo-Gara et de la princesse chinoise Gyaza, mais il ne peut être classé comme poème épique.

Il existe plusieurs versions de l'histoire fabuleuse de Guésar. Bien que très différentes, elles présentent pourtant assez de traits communs pour que J. Hackin, s'appuyant sur les trois versions seules connues jusqu'à ce jour, ait pu déclarer que les légendes concernant ce héros « ont des origines communes ». La version, beaucoup plus étendue que les trois précédentes, que j'ai recueillie au Thibet oriental (pays de Kham) confirme son opinion.

Si nous considérons que cette version est la plus répandue, qu'elle fait en quelque sorte autorité, non seulement au pays de Kham, tenu pour être la véritable patrie du héros, mais aussi à Lhassa et dans tout le Thibet propre, elle a certains droits au titre de version officielle. Toutefois, il faut se garder de voir en elle l'écho absolument fidèle de la légende primitive.

Il y a dix ou douze siècles, la saga de Guésar consistait peut-être en deux ou trois

chants seulement, qu'avaient inspiré à des bardes anonymes des traditions éparses, concernant les exploits d'un grand chef guerrier. Colportés en diverses régions, ces chants ont pu, à leur tour, y servir de base aux développements constituant les versions qui existent de nos jours.

C'est la version mongole qui a été la première signalée à l'attention des occidentaux. En 1839, I. J. Schmidt en donna un résumé en allemand[15]. Cette saga mongole paraît avoir été élaborée dans un milieu plus primitif que celui où s'est développée la version de Kham. Cette dernière contient, en effet, de nombreuses et très longues digressions sur les théories philosophiques bouddhiques. J'ai dû les omettre pour éviter de faire du présent livre un ouvrage en plusieurs volumes ; on

---

15 *Die Thaten Bogda Gesser Chan's*. Cet ouvrage a été réimprimé en 1925.

peut les trouver en maints traités composés par des lamas thibétains.

Dès son début, la version mongole définit clairement le caractère de Guésar. Sa mission consiste à faire régner l'ordre sur la terre, à y réprimer l'injustice et la violence. L'épopée chantée par les rapsodes de Kham lui assigne plus particulièrement le rôle de défenseur de la Religion, mais en langue thibétaine, ce terme « religion » (tchös) englobe la loi morale, la pratique de l'équité et la protection des faibles. C'est aussi comme justicier que Guésar est attendu par ceux qui, confiants dans certaines prophéties, espèrent son retour.

Un missionnaire moravien : A. H. Francke, a recueilli deux autres versions au Ladak (Thibet occidental). L'une de celles-ci[16] offre, quant à ses épisodes, une

[16] *A Lower Ladakhi version of the Kesar Saga.*

analogie marquée avec la version de Kham. L'on y retrouve, notamment, le meurtre du géant du Nord, les sortilèges au moyen desquels sa veuve assujettit Guésar dont elle est amoureuse, l'enlèvement de la femme de Guésar par le roi de Hor, le déguisement du héros comme apprenti forgeron, et d'autres faits encore. Toutefois, les détails diffèrent, les récits sont très écourtés et l'ensemble des chants respire un tout autre esprit que celui du grand sage de Kham.

Comme beaucoup d'autres légendes, celle de Guésar repose probablement sur une base historique. Le chef guerrier divinisé, dont la personnalité véritable est aujourd'hui cachée sous des récits fantastiques, a sans doute existé, et peut-être existé à une époque relativement récente, entre le septième et le huitième siècle.

L'Hindou Sarat Chandra Dass, explorateur du Thibet méridional, donne Guésar pour un roi ayant régné en Chine, dans la province de

Chensi, et signale aussi que les Khampas et les Mongols se disputent l'honneur de l'avoir eu pour compatriote[17].

J'ai pu constater par moi-même les prétentions de certains de ces derniers, mais si l'on en juge par la traduction de Schmidt, la version mongole de l'épopée ne donne aucun appui à leur opinion. Celle-ci affirme, au contraire, l'origine thibétaine de Guésar. Elle lui fait dire : « *chez nous, Thibétains* », ou bien : « *notre Thibet* » et elle raconte aussi que la princesse Ronga Goa étant allée *au Thibet* pour y trouver un époux digne d'elle, y devient la femme du héros.

J'ai eu ample occasion de glaner des renseignements sur l'origine de Guésar pendant mon long séjour au Thibet oriental, où j'ai rencontré un chef qui est tenu pour être un descendant du fils adoptif du héros et porte

[17] *Dictionnaire thibétain – sanscrit – anglais,* par Sarat-Chandra Dass, au mot « Guésar ».

le titre de « roi de Ling » (Ling gi gyalpo), qui fut celui de Guésar.

Un fait certain, c'est que le territoire dénommé Ling[18], dont A. H. Francke ignorait, en 1905, la situation géographique[19], fait partie du pays de Kham et que l'on peut repérer dans les régions avoisinantes un bon nombre d'endroits mentionnés et décrits dans l'épopée.

Par exemple, une place très importante y est donnée aux luttes des gens de Ling avec ceux de Hor, et l'on trouve, en effet, non loin de Ling, le pays de Hor. Le lecteur en découvrira facilement la ville principale sur une carte de la province de Szetchouan (Chine). Elle porte le nom de Kanzé ou Hor-Kanzé et se trouve sur la route des caravanes allant de Tatchienlou à Lhassa, à l'extrême limite des

---

[18] Orthographe thibétaine *gling.*

[19] Note à la page 18 du premier fascicule de « A *Lower Ladakhi version of the Kesar Saga ».*

territoires thibétains demeurés sous le contrôle chinois.

Il existe pourtant deux autres pays de Hor. Le premier, Hor-Nagchoukha, s'étend au nord du grand lac Tengri ; le second est le Turkestan.

Dans la version de Kham, l'armée de Guésar s'étant mise en marche à l'aurore, atteint la frontière de Hor dans la même journée[20] ce qui se rapporte parfaitement à la distance séparant Ling du territoire dépendant de Hor-Kanzé. La version du Ladak décrit aussi Ling et Hor comme étant limitrophes[21].

D'autres lieux cités peuvent être nettement situés au nord du Yunnan, de même

[20] Voir la fin du chapitre 5.

[21] Voir page 248, paragraphe 7 du 3e fascicule de « A *Lower Ladakhi version of the Kesar Saga* ».

dans le pays compris entre Likiang, Yunning, Choungtien et Atunze.

Les mœurs dépeintes dans le poème se rapportent aussi aux indigènes mi-pasteurs, mi-cultivateurs dont les tribus (celles de Ling comprises) habitent la lisière orientale du grand désert d'herbe.

L'on peut supposer que deux, ou même plusieurs chefs, d'origine différente, ont porté le nom de Guésar, ce qui mettrait Khampas et Mongols d'accord, expliquerait les divergences existant entre les différentes versions et le caractère hétérogène des discours et des actes attribués au héros et à ceux qui l'entourent. Pour ma part, j'incline provisoirement à croire que le « roi Guésar » qui a régné au Chensi et qui nous est présenté sous les traits d'un magicien divin dans l'épopée nationale du « Pays des Neiges », a pu être un de ces généraux thibétains dont les troupes s'avancèrent, jadis, jusqu'à la capitale actuelle du Chensi : Sinanfou.

Les Thibétains, devenus un peuple insignifiant, ont eu leur heure de gloire vers le septième siècle. Leurs hordes conquérantes se répandirent sur tout l'ouest de la Chine, le Turkestan, le Népal, et l'histoire semble corroborer, tout au moins partiellement, ce que, dans l'épopée, nous serions tentés de considérer comme pure fantaisie : une expédition contre un prince persan.

Tout porte à croire qu'originairement les chants célébrant Guésar se transmettaient oralement seulement. Cette coutume existe toujours, beaucoup de bardes sont illettrés. Puis, à une époque qu'il est difficile de préciser, on commença à recueillir les récits et à les écrire en les groupant par ordre de sujet.

Sous cette forme, on en trouve des manuscrits que les dévots de Guésar se prêtent les uns aux autres pour être copiés de nouveau. Je n'en ai pas rencontré d'édition imprimée et plusieurs Thibétains compétents, notam-

ment le roi actuel de Ling, m'ont assuré qu'il n'en existait point[22].

Il n'existe pas, non plus, de recueil comprenant l'épopée tout entière. Chaque manuscrit rapporte une partie spéciale des aventures du héros : la conquête du royaume de Satham, celle des médecines précieuses détenues par les Moutégspas, etc., ou bien est consacrée au rôle joué par certains personnages importants tel que Diktchén Chémpa.

Peu de bardes connaissent dans ses détails l'histoire tout entière de Guésar. Le savoir de la plupart d'entre eux ne va pas au-delà d'un

---

[22] Sir Charles Bell, ex-chargé d'affaires britannique au Thibet, qui a eu l'occasion d'interroger à ce sujet les personnalités les plus compétentes de Lhassa, affirme aussi que l'épopée de Guésar n'a jamais été imprimée et qu'il n'en existe que de très rares manuscrits. (*The People of Tibet*, par Ch. Bell, p. 10).

nombre plus ou moins important de chants et ils se bornent à réciter toujours les mêmes dans les assemblées où ils sont appelés. Ils se soucient souvent fort peu de la façon dont les événements qu'ils narrent peuvent s'enchaîner avec ceux qui, en d'autres chants n'appartenant pas à leur répertoire, sont dits les précéder ou les suivre. Bien plus, ils dédaignent parfois aussi cet enchaînement logique dans leurs propres récits, tout au moins dans les parties accessoires de ceux-ci. Dès lors, pour peu que l'on écoute un barde ayant insuffisamment étudié l'épopée ou manquant de mémoire, ou encore, ce qui est pire, un « amateur » présumant trop de son talent, l'histoire du divin Guésar, déjà très fantastique par elle-même, se transforme en un ahurissant chaos.

La plupart des bardes se sentiraient grandement offensés si l'on se permettait de leur dire qu'ils ont appris les chants du poème. Ils se donnent comme étant directement inspi-

rés par Guésar ou par un autre personnage divin qui leur dicte les paroles qu'ils prononcent.

Je crois, d'ailleurs, que beaucoup d'entre eux arrivent, volontairement ou non, à se mettre dans un état de transe au cours de leurs récitations.

L'un de ceux avec qui j'ai été le plus longtemps en rapport et qui possédait une connaissance très étendue de l'épopée, était une sorte de « voyant ». Il se disait la réincarnation de Diktchén Chémpa[23], l'un des principaux personnages figurant dans l'épopée et, dans son entourage, on le tenait généralement pour tel.

---

[23] Diktchén, selon la prononciation courante, Diktcheu d'après l'orthographe de certains manuscrits. La signification « pécheur » est la même dans les deux cas.

Lui aussi affirmait que les dieux amis de Guésar et ce dernier, lui-même, lui dictaient ce qu'il chantait. Pour fixer son esprit, il réclamait toujours une grande feuille de papier blanc et ne levait pas les yeux de dessus celle-ci tant qu'il récitait. Il prétendait y voir apparaître le texte de ce qu'il racontait, une prétention plutôt bizarre de sa part, puisqu'il ne savait pas lire.

Il se vantait même de rendre visite au héros déifié dont il avait été le parent et, successivement, l'ennemi puis l'allié dans celle de ses vies précédentes racontées dans le poème.

Visionnaire de bonne foi ou imposteur conscient et habile, il m'étonna deux fois par des actes que je ne suis jamais parvenue à m'expliquer. Je reviendrai plus tard sur ce sujet.

Il me faut encore ajouter qu'au Thibet et, particulièrement, au Thibet oriental, les

chants de l’épopée passent pour avoir une vertu protectrice. Il m’arriva de rencontrer dans les solitudes où campent les tribus pillardes des Gologs, des voyageurs qui chantaient tout en chevauchant, et leur ayant demandé ce qu’ils chantaient ils m’apprirent que c’étaient des fragments de l’histoire de Guésar. L’effet qu’ils en attendaient était d’être animés d’une force invincible qui leur permettrait de vaincre les brigands s’ils étaient attaqués. Des miracles sont aussi racontés : De pieux chanteurs ont passé invisibles au milieu d’ennemis embusqués pour les détrousser ou les tuer. D’autres, emportés par le courant au passage d’une rivière, se sont sentis saisis par un lasso surnaturel et halés par lui jusqu’au rivage.

Il s’ensuit que parmi les laïques du pays de Kham – les compatriotes du héros – son épopée est lue, chantée et écoutée avec un respect égal à celui que l’on témoigne aux Saintes Écritures bouddhiques. Toutefois,

bien qu'il ne soit nullement défendu aux religieux de lire en particulier la légende de Guésar et d'en posséder des manuscrits dans leur habitation privée, ou monastère, ceux-ci ne remplissent jamais la fonction de barde.

On est fondé à croire que les plus anciennes traditions concernant Guésar prirent naissance parmi les sectateurs de la religion existant au Thibet avant l'introduction du bouddhisme : les Bönpos, et qu'un vernis bouddhique les a recouvertes par la suite.

Le fondateur de la religion des Bönpos : le Maître Chénrabs, est nommé et invoqué avec révérence au cours de maints chants de l'épopée, et celle-ci est tout entière imprégnée de chamanisme. Toutefois, le lamaïsme populaire n'étant guère lui-même que l'ancien chamanisme bön déguisé, les chants des bardes peuvent être écoutés avec piété par de soi-disant bouddhistes auditeurs sans que ceux-ci soient le moins du monde choqués par les traits antibouddhiques qui y

abondent, malgré le prologue de l'épopée qui – tout au moins dans sa première partie – est d'inspiration bouddhique-mahâyaniste.

Il est extrêmement probable que ce prologue a été tardivement ajouté à un cycle de légendes plus anciennes quand l'on fit du héros divinisé un envoyé de Padmasambhava, tandis que ses adversaires devenaient de fantastiques monarques démoniaques dont il convenait d'expliquer l'origine.

L'épisode qui ouvre l'épopée et met en scène deux femmes paraît soit complètement emprunté à l'Inde, soit une adaptation thibétaine d'un conte hindou. On remarquera pourtant que l'histoire du Bodhisatva qui, dans une nouvelle incarnation, devient le Bouddha, diffère complètement des récits bouddhiques classiques. Ceux-ci le font descendre du paradis Touchita où l'avaient conduit les mérites accumulés pendant des myriades de vies consacrées à la pratique des plus hautes vertus. Le Lamaïsme s'en tient

également à cette version et le récit qui envoie le saint renaître dans l'Inde, immédiatement après son sacrifice au Thibet, ne figure que dans l'épopée de Guésar. Tout au moins, je ne l'ai jamais rencontré ailleurs.

Il existe ainsi, au Thibet, en marge du lamaïsme officiel, nombre de légendes se rapportant au Bouddha. Je citerai l'une d'elles qui prétend relater le début de la longue suite des existences vertueuses qui aboutirent à celle du « Parfait » en tant que le Prédicateur de la « Bonne Loi » dans l'Inde.

Un homme riche possédait plusieurs chevaux et les traitait avec une cruauté barbare, plusieurs de ceux-ci succombant sous les coups violents qu'il leur portait. Cet homme mourut et renaquit dans l'un des purgatoires[24] sous la forme d'un cheval. Comme

[24] Les *nyalwas,* plutôt purgatoires qu'enfers puisque ceux qui y naissent à cause de leurs mauvaises actions n'y demeurent pas éternellement, mais y meurent et renaissent en d'autres mondes. L'idée de damnation éternelle est rejetée par le Bouddhisme.

tel, il fut attelé à un char avec deux autres compagnons de son espèce. Un démon était le cocher, et le char, très lourd, devait gravir une pente raide. Les trois bêtes ne parvenaient pas à le faire avancer et le démon-cocher les frappait à coups redoublés avec un martinet de fer.

Ce supplice durait depuis un temps que nos mesures humaines ne peuvent évaluer. Alors, en celui qui jadis avait martyrisé ses chevaux un sentiment de profonde pitié s'éveilla pour les deux malheureux qui souffraient à ses côtés et, mû par ce sentiment, faisant abstraction de tout égoïsme, il tourna la tête vers le démon qui tenait les rênes :

— Cesse d'accabler ces pauvres bêtes, lui dit-il. Dételle-les et garde-moi seul, je m'efforcerai de traîner le char jusqu'au haut de la montagne.

— Comment, hurla le démon furieux, à vous trois vous ne pouvez y parvenir et tu

prétends le tenter seul ! Tiens ! misérable effronté ! Et il lui asséna sur la tête un violent coup de son fouet de fer.

Le cheval tomba mort. C’était la délivrance que lui procurait sa pensée charitable, non point comme « récompense » ainsi que le croit le vulgaire, mais parce qu’avec le sentiment d’où elle procédait la nature cruelle de l’ancien bourreau de ses chevaux avait été transmuée. Les affinités de cruauté qui avaient amené l’homme dans ce purgatoire n’existaient plus, il ne pouvait plus y rester, les nouvelles tendances de sa nature l’entraînaient ailleurs. Il reprit connaissance dans un autre monde et, depuis ce jour, ne cessa de s’adonner aux œuvres les plus ardues de la charité.

Les histoires relatant les effets extraordinaires des vœux exprimés avec une puissante concentration de pensée, surtout – mais pas nécessairement – au moment de la mort, sont nombreuses dans tous les pays où existe

la croyance en la pluralité des existences. On pourrait en citer des douzaines, dont quelques-unes sont véritablement curieuses et intéressantes.

Je rappellerai, à leur sujet, un trait bien connu au Japon. Le grand héros national Masachigé vaincu après une résistance héroïque contre des troupes en nombre très supérieur aux siennes, souhaita renaître, sept fois pour combattre, en chacune de ses existences, les ennemis du mikado. Ayant exprimé ce vœu, il se suicida avec ses lieutenants.

À l'occasion d'un service funèbre célébré en novembre 1905, en mémoire des officiers et des soldats morts sur le champ de bataille pendant la guerre russo-japonaise, le Révérend Soyen Shakou, un éminent religieux japonais, rappela le souhait de Masachigé et celui, analogue, du commandant Hirosé. Leur donnant une interprétation qui est familière aussi aux mystiques thibétains, il dit :

— Ce n’est pas seulement sept fois que ces héros sont nés de nouveau, c’est des milliers de fois, ce sera à l’infini tant que l’humanité existera. Tous ceux qui dans le passé et dans cette dernière guerre ont donné leur vie pour assurer la gloire du Japon sont nés de leurs vœux. Ils sont Masachigé lui-même...

En parlant ainsi, le Révérend Soyen Shakou faisait allusion à la transmission de l’exemple, à celle de l’enseignement et à une autre force créatrice plus mystérieuse reconnue en Orient : celle de la concentration de pensée.

Le prologue de l’épopée de Guésar ne présente donc aucun fait étranger aux Conceptions de ceux qui l’entendent réciter, et les événements qui suivent leur paraissent une suite logique de ce début.

Dans la seconde partie de ce prologue entre en scène le personnage le plus célèbre

du Thibet : le Gourou rimpotché Ougyen Péma djgoungnés (le Précieux Maître spirituel issu d'un lotus au pays d'Ougyen), de son nom originel sanscrit Padmasambhava. C'est lui qui domine de haut l'action du poème et dirige les actes de son héros, car Guésar s'est incarné sur cette terre uniquement pour y servir des desseins du Gourou Padma.

Qui était Padmasambhava ? Il est difficile d'avancer quoi que ce soit, je ne dirai pas de certain, mais simplement d'approximatif à son sujet. Son existence historique vers le huitième siècle est suffisamment prouvée, mais les détails de celle-ci nous sont voilés par de nombreuses légendes extravagantes. La plus importante de celles-ci est la naissance miraculeuse du futur magicien qui vint au monde sans le concours de parents humains et sortit du cœur d'un lotus extraordinaire surgi au milieu d'un lac, dans les jardins du roi Indrabhouti.

C'est à cette circonstance qu'il doit son nom de *Padmasambha* « issu du lotus » que les Thibétains ont exactement traduit dans leur langue. Cependant, par abréviation, ils le dénomment : « Gourou rimpotché » (le précieux maître spirituel) ou « Gourou Padma » qu'ils prononcent « Péma » (le maître spirituel lotus).

Dans la traduction de l'épopée, je lui conserverai souvent son nom sanscrit Padmasambhava, comme mieux connu en Occident, et le désignerai également comme le « précieux gourou » et le « maître padma » pour suivre le texte thibétain.

Le pays d'Ougyen, patrie de Padmasambhava, est considéré comme ayant été situé dans la région de Caboul (moderne Afghanistan). À l'époque où il naquit, les habitants d'Ougyen professaient une sorte de Bouddhisme dégénéré – tel celui qui existe de nos jours, au Népaul – qui combinait certains enseignements fondamentaux de la

doctrine bouddhique avec les conceptions mystiques et les pratiques des sectes tantriques çivaïtes hindoues et faisait, surtout, une large place à la magie.

Il semble que les tentatives faites avant le huitième siècle pour répandre le Bouddhisme au Thibet n’aient eu qu’un médiocre succès. Les traditions s’accordent à ce sujet et rapportent qu’un moine bouddhiste, nommé Santarakchita, découragé par les coutumes barbares des Thibétains, conseilla au roi Thi Srong Détsen (Khri srong ldé bsten) de faire appel à Padmasambhava, l’assurant que lui seul, en tant que puissant magicien, pouvait soumettre les démons au service des chamanistes böns et mener à bonne fin la conversion de ses sujets.

Padmasambhava réussit en effet, non pas, certes, à convertir les Thibétains à la doctrine originelle du Bouddhisme, mais à leur faire adopter un mélange hétérogène de théories et de pratiques, plus conformes à leurs goûts,

dans lequel il avait habilement incorporé nombre de rites de leur ancienne religion.

De même qu'il était né miraculeusement, Padmasambhava, d'après sa légende, ne mourut pas. Sa prédication terminée, il quitta le Thibet, chevauchant à travers les nues, sur un cheval volant. Il se rendit ainsi à Lanka (ancien nom de l'île de Ceylan) pour y convertir les rakchasas (démons cannibales) qui l'habitaient ou, tout au moins, pour les empêcher de se répandre dans le monde et d'y dévorer les hommes.

La conversion de ces monstres semble encore plus difficile à opérer que ne le fut celle des Thibétains chamanistes. Si le grand apôtre put estimer, après quelques années de séjour parmi eux, qu'il avait terminé sa tâche, rien au dire de ses disciples contemporains ne fait prévoir son prochain départ de l'île des « cannibales », bien qu'il y réside depuis une douzaine de siècles.

À l’époque indéterminée où le poème épique narrant l’histoire de Guésar commença à prendre sa forme actuelle, Padmasambhava était donc dit résider à Lanka sur la « Noble montagne couleur de cuivre » Zang dog dpal ri (généralement prononcé Zangdo Péri).

Il existe de nombreuses descriptions de cette montagne imaginaire, et les peintres thibétains la choisissent fréquemment pour sujet de leurs tableaux ou de leurs fresques. Si nous devons en croire les uns et les autres, le séjour de Padmasambhava parmi les hideux *rakchas* n’est pas aussi pénible pour lui que l’on pourrait le penser. Le célèbre magicien n’est pas réduit à leur unique compagnie. Dans son palais de Zangdog Palri, il est entouré de plusieurs milliers de dakînîs (fées), les unes très belles, les autres très doctes, certaines réunissant ces deux qualités.

On se tromperait grandement en déduisant de la présence de ces « fées » à Zangdog Palri que les habitants de cet heureux séjour s'y abandonnent aux plaisirs sensuels. Il n'en est nullement question.

La beauté de ces gentes dames relève aussi d'une esthétique très différente de la nôtre. Certaines ont la chair bleue, des sourcils et une chevelure couleur d'or. D'autres sont rouges comme la flamme, sveltes et serpentines. D'autres encore, noires comme la nuit et de stature gigantesque, éclairent leur face ténébreuse avec d'inquiétants yeux verts.

Toutes les dakînîs n'habitent pas Zangdog Palri. Il en est en maints endroits. Généralement appelées « mères » elles sont sollicitées en leur qualité de détentrices de doctrines secrètes par les occultistes thibétains qui rêvent d'initiations ésotériques.

On raconte aussi que des magiciens ou des ermites « au cœur de diamant » réussissent

parfois à attirer près d'eux une de ces créatures bizarres et à la contraindre de s'abandonner à eux. Je ne puis m'étendre sur ces curieuses amours dont la luxure n'est pas le but et qui finissent souvent de façon inattendue et fâcheuse pour l'amant téméraire. Ces histoires ne se rapportent pas à mon présent sujet.

Avec les dakînîs, et par milliers aussi, des disciples de Padmasambhava et des génies ses serviteurs, habitent Zangdog Palri. Offrant à la vue des paysages ravissants, émaillés de fleurs merveilleuses et parcourus par de gracieux animaux familiers, ce domaine mythique est représenté comme un véritable paradis.

Cependant, au pied de cette montagne enchanteresse, les *rakchasas* endurent un supplice singulier. Continuant à déployer ses talents de magicien, Padmasambhava apparaît chaque matin à sa cour, sous les traits d'un

jeune enfant, à midi il est adulte et le crépuscule le montre comme un vieillard.

À ce moment, les démons des deux sexes exultent. Leur rigoureux geôlier est près de sa fin, pensent-ils. Bientôt, il mourra et, eux, pourront s'échapper de leur île-prison, se répandre sur la terre et faire ripaille avec la chair de ses habitants. Hélas ! la prochaine aurore doit décevoir leur espérance. Leur maître et dompteur réapparaît sous sa forme enfantine.

Pourtant, soir après soir, le même espoir se ranime en leurs tristes cœurs. C'est, en somme, une variété de supplice infernal, mais il ne manque pas, au Thibet, d'érudits lamas qui le tiennent pour allégorique et contenant un sens philosophique.

De même qu'il était utile de donner quelques détails essentiels sur la personnalité de Padmasambhava, il est bon aussi de dire

un mot de celle de Todong, l'oncle putatif de Guésar qui joue un rôle curieux dans l'épopée.

Comme on le verra dans la seconde partie du prologue, avant de s'engager à remplir la mission dont Padmasambhava veut le charger, Toubpa Gawa – le futur Guésar – pose ses conditions. Il exige différentes choses, dont un oncle valeureux et bon stratège et Padmasambhava le lui promet.

Or, le poème, qui ne se pique pas de logique, le pourvoit d'un oncle poltron, avare, libertin, avide et traître. Ce personnage de farce apporte la note comique dans l'histoire du héros, mais souvent par des actes dirigés contre lui. Tout d'abord, cet « oncle » menace, dès le début de celle-ci, de réduire à néant le plan de Padmasambhava en supprimant le futur Guésar lors de sa naissance.

L'oncle n'est d'ailleurs point un véritable « oncle ». Guésar naît miraculeusement

d’une vierge ; le rôle du dieu Kenzo, désigné comme son père, consiste uniquement à faire boire à celle-ci le contenu d’un flacon d’eau bénite dans laquelle Toubpa Gawa, qui s’incarne en Guésar, s’est miré.

La parenté fictive vient de ce que Todong est le frère de Singlén chez qui la mère de Guésar réside comme servante. Singlén, à vrai dire, a eu quelque idée de la prendre comme seconde femme, mais il n’a pas donné suite à ce projet. Cependant, lorsque celle-ci devient mère, les gens de Ling attribuent la paternité de son fils à son maître Singlén, ce qui, chez ces pasteurs comme chez ceux que nous dépeint la Bible, n’a rien de répréhensible. C’est ainsi que, d’après les apparences, Todong est l’oncle de Guésar.

Les antécédents du personnage choisi par Padmasambhava pour fournir cet « oncle » par le moyen d’un avatar, sont d’ailleurs aussi peu recommandables qu’extravagants, et comme il occupe une place importante dans

le panthéon populaire des lamaïstes, j'esquisserai rapidement sa physionomie.

La déité d'origine démoniaque que les Thibétains dénomment Tamdrin est le dieu hindou Hayagriva, mais comme tous ses congénères transhimalayens il a, en ayant été adopté au Thibet, revêtu une nouvelle individualité.

L'Hayagriva hindou est une forme du dieu Vichnou, le Tamdrin thibétain est un monstre né des amours d'une femme adultère avec des êtres non humains. Son histoire peut être résumée comme suit :

Le Maître Tampatogskén était un adepte des doctrines ésotériques du « Sentier direct[25] ». Il exerçait ses disciples dans la dangereuse gymnastique spirituelle qui comprend l'expérience des passions afin de les

[25] Voir *Mystiques et Magiciens du Thibet,* Pocket, n° 1921.

dominer par l’analyse que l’on en fait et de les rendre psychiquement profitables.

Parmi les jeunes gens qui, sous sa direction, pratiquaient cette périlleuse discipline, se trouvaient deux amis : Tharpa Nagpo qui était un prince et Thaiphag. Thaiphag saisit le véritable sens de l’enseignement donné par le maître Tampatogskén et avança dans la bonne voie, tandis que son noble ami comprit qu’il convenait de s’abandonner à ses passions et de les satisfaire de toutes manières et en toutes circonstances.

Thaiphag lui remontra son erreur, mais Tharpa maintint qu’il se conformait strictement aux préceptes de leur maître. Comme Thaiphag refusait d’admettre une telle interprétation, les deux condisciples en référèrent à Tampatogskén qui condamna la manière dont Tharpa Nagpo travestissait son enseignement.

Ce dernier répliqua que s'il était engagé dans une mauvaise voie, la faute en était à l'ambiguïté des explications du Maître qui l'avaient égaré. Quant à lui il avait, en toute sincérité, obéi à ce qu'il avait cru être les ordres de son guide spirituel et il se refusait à changer de conduite.

Il quitta, alors, Tampatogskén et mena la pire des existences.

Près de mourir, Tharpa Nagpo comprit que le résultat des actions criminelles qu'il avait accumulées en si grand nombre allait être une renaissance dans le plus terrible des purgatoires et il forma un vœu : « Comme il est vrai, dit-il, qu'en vivant comme je l'ai fait j'ai véritablement cru me conformer aux préceptes de mon maître, puissé-je après avoir expié mes mauvaises actions, jouir du fruit de ma sincérité. Je désire renaître sous la forme d'un être ayant trois têtes et six mains et devenir le seigneur du monde entier. »

Pendant des milliers et des milliers d’années, Tharpa Nagpo séjourna dans les différents purgatoires, mourant dans l’un d’eux pour renaître dans un autre.

À l’époque « où la substance des démérites » qu’il avait tissée par ses mauvaises actions, vint à être usée, une sorcière vivait dans un port de mer. Bien qu’elle fût mariée, elle se prostituait à des êtres non humains. Le matin elle recevait un génie du feu, de couleur rouge. À midi, venait chez elle un démon malfaisant à la face obscure et elle passait une partie de la nuit avec un demi-dieu serpent de teinte bleue.

Elle devint enceinte puis, une nuit, tandis qu’un cyclone faisait rage, elle, donna le jour à un monstre ayant trois têtes, six bras et quatre jambes. Cet horrible phénomène était la réincarnation de Tharpa Nagpo. Sa mère expira au moment où il naissait. Immédiatement, toutes sortes de calamités s’abattirent sur le pays. Les rivières sortirent de leur lit,

inondant les campagnes, des incendies s'allumèrent spontanément, des épidémies soudaines se déclarèrent dans toutes les directions.

Les habitants de la ville où le monstre était né, bientôt informés de cet extraordinaire événement, accoururent en masse pour le voir et décidèrent de se débarrasser de ce porte-malheur. Ils l'attachèrent donc au cadavre de sa mère et les jetèrent tous deux dans le cimetière[26].

Le jeune démon essaya d'abord de téter, mais les seins de la morte étaient secs. Pour satisfaire sa faim, et comme il était né avec toutes ses dents, il commença à dévorer le corps de sa mère.

---

[26] Sans les ensevelir, exposant les corps pour être dévorés par les bêtes de proie.

En une journée, il grandit autant que les enfants ordinaires grandissent en un mois. Bientôt, il devint adulte et prit alors le nom de Matamroudra[27]. Il commença par subjuguer les habitants du pays où il se trouvait puis conquit successivement tous les royaumes de la terre, obligeant les hommes à l'adorer.

Cependant, son ambition n'était pas encore satisfaite. Il entreprit la conquête du monde des dieux. Ceux-ci ne pouvaient lui résister. Dès qu'il leur soufflait à la face son haleine empoisonnée, ils étaient suffoqués et tombaient, inanimés, de leurs demeures célestes[28].

Entre-temps, le monstre était devenu l'amant de la reine des *rakchasas* cannibales

---

[27] Un nom qui décèle l'origine hindoue et çivaïte du personnage. Les roudras sont onze dieux, avatars ou émanations de Çiva qui, lui-même, porte le nom de Roudra. Ce nom signifie « terrible », formidable ».

[28] Un lointain précédent de l'usage des gaz empoisonnés comme arme de guerre.

de Lanka et, à la tête de ceux-ci, menaçait de dévaster l'humanité. En présence de ce péril, les Gyalwas[29] tinrent conseil. Parmi eux se trouvaient les incarnations actuelles de Tampatogskén et de Thaiphag, respectivement le maître et le condisciple de Matamroudra, alors qu'il était Tharpa Nagpo. Ceux-ci furent désignés comme étant les seuls capables de le détruire, et à cet effet s'incarnèrent sur la terre.

La reine commençait à se lasser de son monstrueux amant. Elle accueillit avec plaisir Tampatogskén qui se présentait sous des traits plus gracieux.

Un fils naquit des amours clandestines de la souveraine. Physiquement, il ressemblait parfaitement à Matamroudra, son père supposé, mais l'esprit de Tampatogskén l'animait. Tout d'abord le démon ne suspecta

[29] Les « victorieux ». Ce sont des Bouddhas mythiques.

point l'origine de l'enfant et le considéra comme sien, mais lorsque ce dernier eut atteint l'âge adulte il s'aperçut qu'il cherchait à la détrôner et soupçonna la vérité.

Une lutte terrible s'engagea alors entre Matamroudra et l'incarnation de Tampatogskén. Tous les gyalwas accoururent au secours de leur champion et s'assirent sur les épaules et les bras du monstre pour paralyser ses mouvements. Incapable de supporter leur poids, Matamroudra tomba sur le sol et, alors, par son pouvoir magique, il élargit son corps dans une proportion formidable.

Pour en finir avec lui, son ancien maître se transformant en un cheval, entra dans son corps, par l'orifice du rectum, et le traversant dans toute sa longueur, ressortit par le sommet du crâne. En même temps, Thaiphag se transformant en un sanglier traversait Matamroudra dans la direction opposée : entrant par le sommet de la tête et émergeant par le rectum.

Un pareil traitement dépassait ce que le monstre était capable de supporter, son corps éclata et fut brisé en plusieurs morceaux.

Il existe plusieurs versions de cette légende, l'une d'elles dit que, cédant à la torture qui lui était infligée, le démon se convertit et prêta serment de devenir un protecteur du Bouddhisme et de ses adeptes.

Ceci explique la position qu'il occupe dans le panthéon lamaïste. Ses statues et ses images lui donnent une figure monstrueuse, de couleur rouge. Du sommet de son crâne émerge une petite tête de cheval, discrète allusion à l'opération que lui fit subir le maître ès sciences ésotériques Tampatogskén et, peut-être, menace voilée de récidive destinée à maintenir dans le devoir l'ex-démon promu vénérable protecteur.

Tel apparaît aux bonnes gens du Thibet le personnage dont l'oncle Todong était un avatar.

Il me reste à dire quelques mots au sujet des *démons* qui abondent dans l'épopée.

L'idée que les Thibétains se font d'un démon diffère complètement de celle qui a cours en Occident. Pour eux, les démons ne sont pas les habitants d'un enfer dont ils s'échappent parfois pour induire les humains en tentation ou leur causer du mal. Ce qui caractérise le démon, ce qui fait qu'un être *est* un démon, c'est, pensent les Thibétains, sa nature foncièrement méchante. Le démon est essentiellement haineux, cruel, dénué de bonté ; il trouve plaisir à faire souffrir. Cet individu malfaisant peut exister sous la forme d'un homme, d'un animal, d'un génie, d'une fée, d'un faune, d'un demi-dieu ou sous n'importe quelle autre forme et vivre en n'importe quel lieu, sauf pourtant dans les Paradis d'où l'excluent ses mauvais instincts qui ne s'accommoderaient pas du séjour dans

un endroit où ils ne pourraient pas se satisfaire.

J'ai déjà dit que les Thibétains n'admettent point le « roman » comme tel et tiennent pour des faits réels tous ceux qui leur sont présentés soit par des livres, soit par des traditions orales. Il va donc sans dire que, chez eux, l'épopée de Guésar ne fait l'objet d'aucun examen critique, sauf de la part de quelques rares penseurs qui gardent sur ce sujet, comme sur bien d'autres, un silence prudent. Quant à la masse des auditeurs populaires, l'invraisemblance flagrante des aventures, les contradictions dans les discours et les actes du héros ne leur apparaissent point. Nous aurions mauvaise grâce de les juger sévèrement. Le manque de sens critique est propre aux croyants en tous les pays du monde. Dès que celui-ci s'éveille, la foi disparaît.

L’acceptation, sans révolte du bon sens, de l’élément ultrafantastique qui domine dans les poèmes légendaires du genre de celui de Guésar ne repose pourtant pas entièrement sur une sotte crédulité. Elle tient à une autre raison que je dois signaler, car celle-ci demeure voilée dans l’épopée et comme elle est totalement étrangère aux Occidentaux, elle échapperait facilement à l’attention de ceux des lecteurs qui ne sont pas familiarisés avec les concepts philosophiques du Védanta et de l’École idéaliste du Bouddhisme mahâyaniste.

Cette idée, nous la trouvons nettement exprimée par le poète hindou Tulsidas, auteur d’un Râmayâna. Le Râmayâna, on le sait, est le célèbre poème qui célèbre les exploits de Râma, avatar de Vichnou. Il tient, dans l’Inde, une place analogue à celle que l’épopée de Guésar occupe au Thibet et offre certains points de ressemblance avec elle. Le sujet du Râmayâna a inspiré plusieurs au-

teurs. Outre l’ouvrage de Valmiki que des traductions ont fait connaître dans tout l’Occident, il existe un Râmayâna par Tulsidas, postérieur à celui de Valmiki et plus populaire que lui dans le nord de l’Inde. Cette seconde version des aventures prodigieuses de Râma diffère de la précédente en ce que, tandis que Valmiki narre les exploits de ses héros comme étant les actes réels d’hommes également réels, Tulsidas, imbu des théories du Védanta sur l’irréalité du monde, donne à entendre que les faits qu’il décrit sont le jeu d’ombres sans consistance, une phase du sport éternel (lila) que l’ignorance sans commencement (anadi avidya) et l’illusion (mâya) superposent sur l’immobilité de l’Absolu.

Une troisième version du Râmayâna, l’Adhyatma Râmayâna (Râmayâna ésotérique) dont l’auteur est inconnu et que l’on considère comme postérieur au quatorzième

siècle reflète les mêmes tendances philosophiques.

Or, Tulsidas fait dire à Râma, avatar du dieu Vichnou :

Je vais jouer le rôle amusant d'un homme.

Une déclaration aussi catégorique n'est point faite par Guésar, mais elle est sous-entendue ou, du moins, les auditeurs ou les lecteurs de l'épopée qui sont instruits des doctrines philosophiques du lamaïsme considèrent instinctivement de ce point de vue les événements singuliers qu'elle décrit.

« Comme des formes créées par un mirage ou par les nuages dans le ciel, comme des images vues en rêve, ainsi faut-il regarder toutes choses. »

Ces paroles liturgiques empruntées à la Prajñâ Pâramitâ sont constamment sur les lèvres de tous les Thibétains. Si la plupart d'entre eux n'en saisissent que très imparfai-

tement la signification, ils ne laissent pourtant pas que d'être influencés par l'esprit qui s'en dégage. Le monde auquel croient les habitants du haut « Pays des Neiges » est moins matériellement solide que celui qu'imaginent les Occidentaux et, dès lors, l'incohérence des acteurs qui y jouent un rôle et le caractère fantasmagorique de la pièce elle-même sont plus légèrement acceptés par eux.

Il faut ajouter que nombre de personnages figurant dans le poème sont des *tulkous* de déités. Qu'est-ce qu'un *tulkou ?* C'est, d'après les Thibétains, une forme magique projetée par un être doué d'une force psychique supernormale. Le créateur d'un *tulkou* n'est pas nécessairement un saint ou un sage ; des êtres malfaisants, des démons, peuvent posséder ce pouvoir.

En somme, le *tulkou,* quoique fait de chair et d'os et né de façon ordinaire (comme c'est le cas pour tous les lamas dénommés « Bouddhas vivants » par les étrangers), n'est

qu'un instrument animé par la volonté de celui qui l'a produit, une sorte de marionnette dont un pouvoir occulte tire les ficelles. Parfois, aussi, lorsque cet « instrument » ne doit être utilisé que pendant un laps de temps très court – comme c'est souvent le cas dans l'épopée de Guésar – le *tulkou* devient un *tulpa* et consiste en un simple fantôme. Ce dernier apparaîtra comme matériel à ceux avec qui il sera en rapport mais, son rôle terminé, il s'évanouira comme un mirage[30].

Le fait que la majorité des personnages mis en scène par le poème sont des créations magiques rend encore aisée l'acceptation des actions fantastiques que leur prêtent les auteurs des chants.

[30] Au sujet des *tulkous,* voir les explications plus complètes que j'ai données dans *Mystiques et Magiciens du Thibet.*

COMMENT J'AI FAIT CONNAISSANCE AVEC GUÉSAR

—

C'était à Pékin. Par une splendide journée d'hiver : soleil radieux et plus de vingt degrés sous zéro. Lédzéma, une dame d'origine thibétaine, m'emmenait dans sa voiture visiter une lamaserie située dans un quartier reculé.

Après une longue course, le cocher s'arrêta devant l'entrée du temple qui me parut insignifiant. Pourquoi l'aimable Lédzéma s'était-elle dérangée pour m'y conduire, alors que je pouvais contempler chaque jour, à loisir, d'autres édifices infiniment plus somptueux au monastère de Yong Ho Koung dont Peling-sse[31], où je résidais, touchait les murs ? Je ne le lui demandai pas, non seulement par politesse, mais surtout parce que je remar-

[31] Yong Ho Koung est le grand monastère lamaïste à Péking. Péling-sse est un monastère chinois installé dans un ancien palais impérial.

quai avec étonnement que son gracieux visage s'imprégnait d'une singulière expression de ferveur que je ne lui avais jamais vue.

— Venez, me dit la jeune femme avec une gravité émue, et je la suivis, intriguée. Qu'allait-elle me montrer dans cette pagode ?

Le petit sanctuaire où nous fûmes introduites ne se distinguait par aucune particularité d'une multitude d'autres existant à Pékin.

C'était une pièce sombre, aux murs noircis par la fumée des innombrables bâtons d'encens que des générations de dévots y avaient allumés.

Sur l'autel, encadré de boiseries sculptées qui paraissaient avoir été dorées en des jours très lointains, un rideau de soie rouge fanée voilait le petit trône occupé, selon l'usage, par la statue du personnage à qui la chapelle était dédiée.

Çà et là, chacun soigneusement rangé à sa place, se voyaient les objets rituels communs

à tous les cultes chinois : vases, tambours, cloches. Toutes ces choses et le temple lui-même respiraient la vieillesse. Il en émanait aussi une sorte de patiente sérénité, de tranquille assurance et de calme mépris pour le monde extérieur dont l'agitation et les bruits se brisaient contre les murs des cours environnantes. Le génie du lieu semblait attendre son heure.

La physionomie du lama sacristain s'appareillait au décor dans lequel il se mouvait. C'était un vieil homme un peu voûté aux gestes menus et lents. D'une main tremblotante il écarta le rideau de l'autel et je distinguai, dans l'ombre, une statue analogue à celle des déités tao-sse.

Ma compagne se prosterna trois fois, à la façon thibétaine et en se relevant, murmura à mon oreille :

— C'est le roi Guésar.

Avant que j'aie pu lui demander une plus ample explication, le vieux lama nous tendit des bâtons d'encens tout allumés pour que nous les plantions, comme offrande, dans les vases remplis de cendre, placés à cet effet sur l'autel.

Je ne refuse jamais aux dieux à qui je rends visite cette marque banale de courtoisie. D'ailleurs, je commençais à m'en rappeler, Guésar était un héros historique. Mon premier professeur de thibétain, Dawasamdup, ne se lassait point de fredonner les ballades célébrant ses exploits guerriers et je connaissais aussi, d'autre part, la célébrité dont le vaillant chef de Ling jouit au Thibet. Cependant, absorbée par mes études, j'avais négligé de me documenter à son sujet et j'ignorais qu'un culte lui fût rendu.

Je m'inclinai donc poliment, posai mon faisceau de bâtons odoriférants devant la statue et, lorsque M^me^ Lédzéma eut terminé ses dévotions, je sortis avec elle.

Nous étions de nouveau en voiture. J'attendis que le recueillement de ma compagne se fût un peu dissipé et je l'interrogeai :

— Le roi Guésar était un chef du pays de Kham, n'est-ce pas ?

— C'est un dieu, un grand dieu (lha tchénpo), répondit Lédzéma avec une ferveur intense. Je suis de son pays. Il exaucera certainement ma prière...

Les héros déifiés ne sont point rares en Orient. L'apothéose de Guésar ne m'étonnait pas, mais j'étais curieuse de savoir ce que sa compatriote attendait de lui.

Je le lui demandai :

— Un enfant, répondit Lédzéma, un fils, et qu'il soit fort et brave pour servir le roi dans la grande guerre.

M^me^ Lédzéma était mariée depuis cinq ans et n'avait pas encore été mère. Elle s'en affli-

geait et le but de sa prière n'avait rien de surprenant. Mais comment ce fils encore à naître pourrait-il devenir le soldat d'un général mort depuis des siècles et dans quel monde extraterrestre devaient se livrer les batailles dont parlait mon amie thibétaine ?

— Le roi va revenir ici, m'annonça-t-elle, répondant à mes questions. Ses armées parcourront le Thibet, la Chine et le pays des Étrangers ; tout ce qui lui résistera sera anéanti... Ah ! puisse mon fils être parmi les lieutenants de Guésar et se signaler devant lui !

La singulière ambition de la future maman m'amusait, mais le retour du héros, revenant du royaume des Ombres pour guerroyer dans notre monde m'intéressait bien davantage. De quelle légende s'agissait-il ?

Lédzéma ne pouvait pas me renseigner, elle avait foi dans une tradition populaire

mais n'en connaissait ni l'origine ni les détails.

— Savez-vous qui est le roi Guésar ? demandai-je quelques jours plus tard à un moine lamaïste habitant, dans mon voisinage, une maisonnette dépendant du Yong Ho Koung.

— Évidemment, je le sais, me répondit-il. C'est un héros guerrier de mon pays.

— De votre pays ?... Vous êtes Khampa ? ...

— Mais non, voyons, vous savez bien que je suis Mongol.

— Quoi, Guésar était un Mongol ?

— Sans aucun doute.

— Mais les Thibétains le tiennent pour un des leurs, et Ling, disent-ils, est situé au pays de Kham.

— Je ne sais pas où est Ling, mais Guésar est certainement un Mongol et c'est de la Mongolie qu'il reviendra avec son armée.

— Quoi, vous aussi vous dites qu'il reviendra.

— Je le dis et beaucoup d'autres le disent aussi. La chose est certaine.

— Et pourquoi reviendra-t-il ?

— Pour exterminer ceux qui s'opposent au règne de la justice !...

Mon voisin s'approcha de moi et, d'un ton de confidence, il continua :

— Il surgira soudainement dans toute sa force prodigieuse et terrifiera les hommes au cœur mauvais qui s'adonnent à une activité malfaisante. Ses innombrables cavaliers le suivront avec la rapidité de l'éclair, la terre tremblera, martelée par les sabots de leurs chevaux, et le bruit de leur galopade résonnera par-delà les nuages.

« Nous avons dormi longtemps, tandis qu'il se reposait, lui, l'invincible, et nous nous réveillerons pour son retour. Il entraînera les millions d'Asiatiques aujourd'hui assoupis, à la conquête du monde. D'un côté, nous rejetterons à la mer ces blancs insolents que les Chinois ont lâchement laissé s'établir chez eux en maîtres, de l'autre, nous envahirons leur pays de l'Ouest et partout où l'armée purificatrice aura passé, il ne restera rien ; non, vraiment, pas même un brin d'herbe ! »

Où étais-je ? Qui me parlait ? L'instant d'avant, j'avais cru interroger le secrétaire-comptable d'un commerçant, un *trapa*[32] quelque peu instruit qui avait séjourné au monastère de Depung à Lhassa. Maintenant, en face de ce prophète apocalyptique annonçant – et avec quelle flamme – un nouveau Gengis Khan, je demeurai bouche bée.

---

[32] Nom de tout moine lamaïste qui, n'étant pas un dignitaire ecclésiastique, n'a pas droit au titre de lama.

Cependant, mon interlocuteur reprenait sa physionomie habituelle, la bonne figure souriante des Mongols.

— Venez souper chez moi, dis-je, lama Yongden sera content de vous voir.

— Merci, répondit le moine-secrétaire. Mon patron attend un négociant chinois avec qui il compte traiter un achat de soieries, ma présence est nécessaire chez lui.

Plusieurs années s'écoulèrent. Je me trouvais au pays de Kham.

Je venais de traverser l'admirable et curieuse région qui s'étend entre les hautes solitudes des Tchang Thang et l'extrémité occidentale de la province chinoise de Szetchouan, région presque entièrement couverte de forêts et habitée par des tribus indépendantes. Ce voyage, d'une durée de sept mois, ne le cédait en rien comme pittoresque et diversité d'aventures à celui que je devais effec-

tuer deux ans plus tard, en me rendant à Lhassa. Je n'avais pas encore savouré les joies du pèlerin mendiant, mais je venais de goûter celle d'être fée.

Oui, vraiment, fée : *Kahdoma* comme disent les Thibétains. Les fées qu'ils imaginent ne sont point – je l'ai déjà dit – de petites personnes fantasques éternellement jeunes et belles, comme celles de nos contes, mais de graves et doctes dames s'incarnant parfois, sur notre terre pour des raisons très sérieuses.

Je ne m'étais point délibérément parée de cette étrange personnalité, elle m'avait été reconnue par de bonnes gens interprétant à leur manière certaines paroles prononcées par un lama tenu pour être « voyant ». La trouvant agréable et propre à sauvegarder ma sécurité et celle de mes serviteurs je m'y étais, ma foi, rapidement adaptée.

Que j’ai béni de gens, de maisons et de champs ! Combien de conseils j’ai donnés et combien de prédictions j’ai faites ! Les âmes primitives sont exigeantes en tous pays et ne doutent de rien. On m’a demandé des miracles... je crois bien en avoir opéré quelques-uns. Il est difficile de s’en abstenir en présence d’une foi si vive. Pour ne pas laisser porter aux Thibétains le poids d’une réputation imméritée d’exceptionnelle crédulité, dois-je révéler que depuis mon retour en Europe j’ai été sollicitée, par lettre et oralement, d’accomplir de bien plus singuliers prodiges que ceux auxquels rêvaient les naïfs pasteurs du désert d’herbe.

Il n’est point question de décrire, ici, cette partie de mes pérégrinations en terre thibétaine. Je mentionnerai simplement que voulant me rendre de Kanzé à Bhatang en traversant une région récemment conquise par les troupes du gouvernement de Lhassa, les autorités thibétaines me barrèrent la

route, prétendant me faire rebrousser chemin[33]. Après avoir choisi un autre itinéraire que, cette fois, je refusai énergiquement de modifier, je me dirigeai vers Jakyendo, un poste avancé chinois situé par-delà la zone conquise.

Or donc, je voyageais à petites journées à travers ce pays désormais interdit lorsqu'un matin, deux hommes qui paraissaient postés aux aguets, au bord de la route, s'avancèrent vers moi et saisirent mon cheval par la bride.

Des voleurs, pensai-je immédiatement. Les malandrins pullulaient dans la région. Mais l'un des deux individus, prévenant toute question de ma part, me dit poliment, à voix basse :

— Le roi de Ling désire vous parler, il vous attend... Et il indiquait du geste un château

[33] Voir les détails de cet épisode dans l'introduction de *Voyage d'une Parisienne à Lhassa.*

fort perché sur une colline isolée en face de l’endroit où nous nous trouvions, sur l’autre bord de la rivière.

Le roi de Ling ! Immédiatement, ce nom réveilla en moi le souvenir du héros que j’avais à peu près oublié. Je me rappelai les ballades chantées par Dawasandup, l’idole de Guésar que j’avais saluée à Pékin et les prédictions messianiques de mon voisin mongol, concernant ce guerrier de nationalité douteuse.

— Ling gi gyalpo ? (le roi de Ling) répétai-je d’un ton interrogatif.

— Oui, notre chef, répondit le Thibétain. Le descendant de Guésar de Ling.

Guésar avait des descendants et l’un d’eux m’invitait à lui rendre visite ! Mon changement involontaire d’itinéraire m’avait, à mon insu, conduite sous le château de l’héritier de son titre, et ce seigneur désirait me parler !

L’aventure était surprenante et me ravissait. Je me laissai guider.

Au bout du sentier serpentant sur la colline, une lourde porte s’ouvrait dans une épaisse muraille de forteresse. Sitôt entré, l’on se trouvait parmi un dédale de cours, de jardinets, d’habitations, de granges, d’étables et d’écuries. Un véritable village se trouvait bâti sur le petit plateau formant le sommet de la colline. Dominant les autres bâtiments, les toits du logis seigneurial et ceux d’un temple se couronnaient de *gyaltsén* dorés, emblèmes du pouvoir et de la dignité, dont l’usage est strictement réglementé au Thibet.

Des membres de la famille du chef vinrent à ma rencontre et m’offrirent, suivant l’usage thibétain, des écharpes de bienvenue, puis je fus introduite dans une jolie pièce où l’on me servit un repas plantureux.

Le roi ne se montrait toujours pas. On m’apprit qu’il faisait une retraite pieuse et

que tant que celle-ci durerait, il ne devait ni sortir de son appartement privé, ni y recevoir personne. Cependant, mon passage étant une circonstance exceptionnelle, je serais admise auprès de lui.

En effet, le repas terminé, la femme du seigneur me pria de la suivre et m'amena dans un pavillon isolé où son époux se livrait à ses dévotions.

Le roi de Ling était un homme de taille moyenne, au teint clair, qui me parut approcher de la cinquantaine. Il avait grand air, une physionomie noble et le front élevé d'un penseur. Ses mouvements étaient empreints d'une dignité grave tout à fait seyante à la personnalité qu'on lui attribuait. Qu'il fût ou non l'arrière-petit-fils de Guésar, on sentait en lui le sang d'une race de chefs.

Ce dont il m'entretint ne se rapporte pas au sujet traité dans le présent livre et, par conséquent, je ne relaterai pas notre conver-

sation. À la fin de celle-ci je m'enquis pourtant avec la discrétion requise de la généalogie de mon hôte.

Mon interlocuteur était mieux que personne à même de m'éclairer.

Descendant du héros, il ne l'était que par adoption. Guésar, dieu incarné, n'avait point laissé de postérité. Un jeune homme, son fils adoptif, lui avait succédé comme chef de Ling lorsque, quittant le Thibet de façon miraculeuse, il était retourné au paradis d'où il était venu. C'était de ce fils adoptif que descendait le « roi de Ling » chez qui je me trouvais et d'après les coutumes chinoises prévalant dans son pays, il avait tous les droits à se dire le descendant de Guésar.

Je ne le chicanai pas à ce sujet et, continuant à l'écouter, j'appris que des bardes dont quelques-uns passaient pour être inspirés par Guésar lui-même parcouraient le pays en chantant les exploits du héros. Il existait

aussi des copies manuscrites des chants se rapportant à certains épisodes de l’histoire du héros. Le présent « roi de Ling » en possédait quelques-unes qu’il me montra ; certaines étaient ornées de jolies enluminures malheureusement très fanées.

Mon hôte m’eût volontiers offert l’hospitalité pendant quelques semaines ou même quelques mois, pour me permettre de les étudier à loisir, mais parcourant une région interdite contre le gré de ceux qui y exerçaient l’autorité, il ne m’était pas possible de m’arrêter longtemps chez un chef local sans attirer, sur lui, la suspicion de ses nouveaux suzerains.

Cependant, avant de le quitter, je risquai quelques discrètes questions touchant le retour messianique de Guésar ; mais le « roi de Ling » qui, jusque-là, s’était montré très ouvert, devint subitement réticent, et je compris que je ne devais pas insister.

J'arrivai à Jakyendo au début de septembre, sans avoir aucun plan pour l'avenir et fort ébahie d'avoir été amenée par les circonstances dans un endroit où je n'avais jamais songé à me rendre et où rien ne semblait m'appeler.

Jakyendo, que les indigènes de la région appellent Kyirkou[34] est un bourg situé au sud-est des immenses solitudes herbeuses (Tchang Thang) qui occupent toute la partie septentrionale du Thibet. L'importance de celui-ci est due à sa position sur la piste parcourue par les caravanes partant de Tatchienlou, en Chine, pour porter le thé à Lhassa : long voyage de trois mois à travers le désert d'herbe. Et si, au lieu de tourner vers le sud, au poste de Nagtchoukha, les caravaniers

[34] Souvent orthographié *Cherku* sur les cartes. En réalité, dit-on *Itché rku* « langue volée », nom provenant d'une légende locale. Jakyendo est le nom généralement employé par les Chinois.

s'avisaient de continuer leur voyage vers l'ouest, ils pourraient, en marchant encore trois ou quatre mois de plus, atteindre le voisinage de Ladak, du Cachemire, ou la région du Pamir, toujours sans rencontrer ni une maison ni un arbre sur leur route.

Au sud de Kyirkou, des territoires presque inhabités coupés par des bois, s'étendent jusqu'au bord de la Salouen. Se dirigeant vers le nord-est l'on peut, en traversant le désert, atteindre les campements des pasteurs mongols de Tsaïdam et, par-delà, les sables du Gobi, au Turkestan chinois. Ou bien, en piquant presque droit au nord, l'on traverse le Fleuve Jaune à sa source et, parcourant des terres vides parsemées de lacs merveilleux : Kyara, Nora, Tossu, Kara, l'immense Lourou nor (lac bleu) et bien d'autres, l'on atteint, au Kansou, la ville de Sining, grand marché commercial sino-thibétain.

C'était au milieu de ces solitudes que je venais d'échouer, sans projet, sans but, sa-

chant seulement que je n’avais aucune possibilité de m’en échapper par la route suivie pour m’y rendre.

Je laissai à plus tard le soin de chercher une issue à ma situation. Sept mois de voyage à cheval en pays montagneux, sans m’avoir trop fatiguée, me faisaient éprouver le désir de jouir d’un peu de repos. Ce village reculé, entouré d’un joli paysage, dans une région saine, à quelque 3 300 mètres d’altitude, ne manquait pas de charmes. Je m’y attardai.

Un jour, flânant à travers le village, j’entendis tout à coup s’élever des clameurs furieuses. Une sorte de géant jaillit pour ainsi dire d’une maison, un sabre à la main et s’élança dans la rue ; poursuivi pour une vingtaine d’hommes. Des femmes surgirent de la même maison, certaines se lamentant, quelques-unes presque hilares, et toutes s’agitant et criant à tue-tête.

J’avisai l’une des commères :

— Que se passe-t-il ? demandai-je. Quelqu’un a-t-il été tué ou blessé ? Celui qui se sauve est-il un fou ou un ivrogne ?

— Nul mal, nul mal, répondit la bonne femme. C’est Diktchén Chémpa.

Diktchén, en langue thibétaine, signifie « grand pécheur ». L’énergumène que j’avais entrevu n’avait certes pas l’apparence que l’on prête aux saints, mais qu’avait-il fait de spécial pour être stigmatisé comme un pécheur-exceptionnel.

Le second nom : Chémpa, c’est-à-dire « boucher », m’induisit à croire qu’il exerçait cette profession tenue pour criminelle par les Thibétains dont bien peu, partout, s’abstiennent de viande.

— Oh ! dis-je, c’est un boucher, cet homme que j’ai vu courir. Pourquoi se sauvait-il, son sabre à la main ?

— Ce n’est pas un boucher, exclamèrent en chœur toutes les Thibétaines. Il a été

Diktchén Chémpa, le ministre de Guésar. Il chantait ici l'histoire de la guerre de Hor et comme l'ennemi de Guésar, Kourkar, s'est réincarné comme un garçon d'ici, le souvenir de ses anciens combats lui est revenu à l'esprit et il a tiré son sabre pour aller tuer l'ennemi du roi.

— Cela lui arrive de temps en temps, quand il a un peu trop bu, dit l'une de celles qui avaient le sourire. Ne craignez rien, nos hommes le rattraperont ; il ne touchera pas l'enfant.

Et, là-dessus, toutes se mirent à crier ensemble les explications qu'elles entendaient me donner sur le roi de Hor réincarné. Leur bavardage était trop confus pour y rien comprendre sauf qu'il existait, à Kyirkou même, un petit garçon que la rumeur publique désignait comme ayant été, dans une de ses vies antérieures, l'ennemi de Guésar et, de plus, qu'un barde capable de réciter l'épopée du

Héros de Ling se trouvait dans mon voisinage.

De nouveau, Guésar se rappelait à mon souvenir et, cette fois, dans des circonstances particulièrement favorables. Les études que j'avais commencées avec quelques lamas érudits séjournant au monastère de l'endroit ne m'absorbaient pas au point de ne pouvoir trouver le temps nécessaire pour écouter l'histoire du grand chef que l'on m'avait représenté comme un futur Messie.

Pour le moment, le barde donnait des auditions dans la maison dont je l'avais vu s'échapper. Le lendemain même du jour où son existence s'était révélée à moi de la façon pittoresque que je viens de narrer, je me glissai parmi les femmes assemblées pour l'entendre.

Celles-ci, assises sur quelques coussins et des morceaux de tapis posés sur le sol de terre battue, occupaient environ la moitié

d'une chambre de dimension moyenne. De l'autre côté de la pièce, les hommes leur faisaient vis-à-vis, étroitement pressés les uns contre les autres et, comme elles, assis sur le sol. Au milieu de cet auditoire, le furieux dément de la veille chantait, esquissant de temps en temps un geste, mais le plus souvent fixant son regard sur une feuille de papier placée devant lui, sur une table basse.

Maintenant que je pouvais le regarder à loisir, je m'apercevais qu'il était fort bel homme, selon le canon de la beauté au pays de Kham, qui exige une stature de géant et des formes athlétiques. Le barde ne satisfaisait pas seulement à ces règles, mais il était aussi, beau de visage. Des traits fiers et hardis, de grands yeux bruns, lumineux, tantôt impérieux et farouches, et tantôt reflétant, semblait-il, tout un monde de visions merveilleuses, lui composaient une physionomie impressionnante.

Sa mélopée était coupée par une suite d'onomatopées chantées avec emphase tenant lieu de fanfares pour annoncer l'entrée en scène des principaux personnages de l'épopée :

Lou ta la la ! Alla la la ! Ta la la !...

Ensuite, à la manière des héros de l'*Iliade,* le personnage se présentait en déclinant pompeusement ses titres et mentionnant ses exploits :

— Si vous ne me connaissez pas, apprenez que je suis l'illustre un tel, dont le sabre, plus prompt que l'éclair, a tranché les têtes de millions d'ennemis. Ou autres déclarations d'une grandiloquence analogue.

Malheureusement pour moi, le barde chantait son poème dans le dialecte de Kham[35].

Ceci me gênait un peu pour suivre une déclamation chantée pleine d'élisions ou de voyelles ajoutées sans autre raison que celle d'allonger les vers. De plus, les auditeurs interrompaient maintes fois le récit par de pieuses exclamations, des intermèdes de *Aum mani padmé hum !* et m'en faisaient perdre le fil.

Ces auditions ne manquaient pas d'intérêt, leur intense couleur locale m'enchantait, mais je compris que si je voulais véritablement étudier la légende de Guésar il me fallait user d'autres moyens. D'abord, je devais me faire réciter l'épopée chez moi par le barde que ma bonne étoile avait amené à ma

[35] Et je pus vérifier, plus tard, que les manuscrits sont souvent écrits dans ce dialecte.

portée, ensuite il me fallait faire rechercher des manuscrits de cette histoire puis, par la suite tâcher de découvrir d’autres bardes et les écouter à leur tour.

Pour débuter, j’envoyai mon fils le lama porter une belle écharpe et un substantiel cadeau à « Diktchén Chémpa » et lui exprimer le désir de l’entendre en particulier, moyennant une rétribution honorable.

J’omets le compte rendu des pourparlers qui furent ardus car le barde désirait être certain qu’il serait écouté avec une révérence et que je ne donnerais à Guésar aucun motif de s’offenser.

Les séances commencèrent enfin. Hypnotisé semblait-il devant une feuille de papier blanc, le pseudo-Diktchén psalmodiait, chantait, avec une verve intarissable, tandis que mon fils et moi notions hâtivement le poème. Les auditions quotidiennes continuèrent ainsi pendant plus de six semaines.

Le barde n'était pas un homme banal. Son existence, socialement très humble, avait des côtés mystérieux. Les gens du village racontaient qu'il disparaissait parfois pendant un temps plus ou moins long, sans que nul ait jamais pu découvrir où il allait. Kyirkou est entouré d'immenses solitudes où il est facile d'échapper aux recherchés, mais pourquoi le barde s'absentait-il ainsi ? Je le lui demandai, il se montra d'abord très réticent, puis finit par me dire qu'il se rendait chez des génies ou chez des dieux. Mentait-il sciemment ? Je ne l'ai jamais cru. J'inclinais à le croire halluciné, tombant dans un état de transe au cours duquel il marchait, s'en allant qui sait où, puis rêvant peut-être, au cours de cette transe, des aventures dont il se souvenait à son réveil – un cas assez fréquent dans certaines parties du Thibet.

Peut-être aussi rendait-il simplement visite à un ermite caché dans les montagnes, loin de Kyirkou et sa fantaisie avait-elle pro-

mu le saint homme au rang de divinité. Bien des suppositions pouvaient être faites. Les grands Tchang Thangs sont le pays du mystère.

Quoi qu'il en soit ce barde, comme je l'ai dit au début de la présente introduction, m'intrigua deux fois par des manifestations singulières. Je les ai déjà racontées ailleurs[36], je me bornerai donc à les rappeler brièvement.

Un jour, je lui offris une de ces fleurs en papier découpé, de fabrication chinoise, qui s'ouvrent en prenant différentes formes. Les Thibétains du peuple en décorent volontiers leur autel familial et je croyais lui faire plaisir. Il se montra en effet satisfait, mais me surprit en disant d'un ton sérieux :

---

[36] Dans *Voyage d'une Parisienne à Lhassa* et au cours d'une série d'articles dans le journal *Le Matin*.

— J’offrirai cette fleur de votre part au roi.

Le « roi », c’était Guésar. Sachant que le barde se vantait de fréquenter sa cour en des régions mystérieuses, j’attribuai sa déclaration au désir de se donner de l’importance devant moi et n’y prêtai pas autrement attention.

Quelques jours plus tard, le soi-disant familier de Guésar m’apportait une fleur bleue en me disant gravement : le roi vous l’envoie pour vous remercier de la vôtre.

C’était une fleur fraîche et nous étions en plein hiver. Le thermomètre descendait à 20 et 25 degrés sous zéro dans la vallée située à environ 3 300 mètres d’altitude où se trouve Kyirkou. La terre était profondément gelée, les montagnes environnantes couvertes de neige et le Yang-Tsé, qui passe dans les environs, sous le nom de Ditchou, était couvert d’une couche de glace de deux mètres d’épaisseur. La fleur bleue appartenait à une

espèce qui fleurit en juillet dans les terrains marécageux et ne se rencontre pas, même à cette saison, dans le voisinage de Kyirkou. Où l'avait-il prise ? Quelques Thibétains, informés par mes domestiques que le divin Guésar m'avait envoyé une fleur, vinrent la voir et la vénérer. Quant à moi, sa provenance me demeura toujours un mystère.

Voici le second fait :

Au moment où, ayant terminé le récit des aventures de Guésar, il m'énumérait des prédictions concernant son retour dans notre monde, le barde mentionna que le Tachi Lama quitterait son siège séculaire de Jigatzé et irait vivre hors du Thibet, dans le nord. Il précisa même que cet événement – qui, à l'époque où il me parlait, paraissait absolument invraisemblable – aurait lieu environ deux ans et demi plus tard. Cette étonnante prédiction se réalisa de point en point dans le délai fixé. J'appris au Thibet en me rendant à Lhassa que le Tachi Lama avait fui par les dé-

serts du Nord[37] pour se réfugier en territoire chinois. Il a, depuis, séjourné en Mongolie, puis à Pékin.

Avertie que l'ancien Diktchén se mettait en fureur lorsqu'il songeait au garçon que l'opinion publique désignait comme l'ancien ennemi de Guésar, je me gardai bien de lui en parler, mais je ne manquai pas de le voir et de m'informer de ses antécédents.

À cette époque, l'enfant avait une dizaine d'années, sa mère, servante d'un marchand de Tao ayant un comptoir à Kyirkou, l'avait eu de son maître, ce qui, ainsi que je l'ai déjà dit, d'après les mœurs du pays n'entraînait comme aux temps bibliques, aucun déshonneur pour la mère ni pour l'enfant son fils.

Tao est situé sur le territoire de Hor. Ainsi, par son père un Horpa, le jeune garçon se

[37] Voir les détails de sa fuite et des raisons qui l'ont motivée dans *Voyage d'une Parisienne à Lhassa.*

rattachait à la tribu sur laquelle avait régné le roi Kourkar, qu'il était dit réincarner. Pour le moment, il vivait comme novice au monastère de Kyirkou et portait l'habit monastique qu'il demeurait libre de quitter plus tard si, devenu adulte, il lui déplaisait d'appartenir au clergé.

Je ne lui trouvai rien de particulièrement remarquable si ce n'est une certaine expression sournoise que la timidité et la légende qui l'entourait pouvaient suffisamment expliquer.

On racontait, comme preuve de son origine démoniaque, des faits extraordinaires ayant accompagné sa naissance.

D'après les bonnes gens de l'endroit, sitôt né l'enfant avait parlé, disant à sa mère qu'il voulait du pain, et il s'était mis à l'œuvre pour en faire lui-même, pétrissant la farine et la cuisant dans la cendre.

Par la suite, son mauvais naturel s'était révélé. Il prenait plaisir à tuer les oiseaux à coups de pierre, à battre ses camarades de jeux et, chose étrange, les pierres qu'il lançait arrivaient toutes à leur but, causant la mort de l'animal contre qui elles avaient été dirigées, les coups qu'il portait avec ses poings enfantins produisaient toujours des blessures graves. Bref, effrayée par ces pronostics et craignant le mal qu'il pourrait faire quand il serait devenu un homme, sa famille l'avait placé au monastère comptant que sous l'habit religieux ses instincts mauvais seraient étouffés.

Il était question aussi d'un autre garçon, également novice au même monastère, que l'on considérait comme la réincarnation d'un autre des anciens rois de Hor : le roi Koursér, mais la légende formée à son sujet paraissait moins consistante et moins généralement acceptée.

Sur l'épopée de Guésar ont été greffées diverses prophéties dont certaines s'amalgament avec celles concernant la venue d'un nouveau Bouddha. Toutes représentent le retour de Guésar comme le prélude d'une ère nouvelle. Ce que sera cette dernière n'est pas très nettement défini, mais l'on peut comprendre qu'il s'agit d'un état de choses comportant « plus de justice » que celui qui existe actuellement.

Le Guésar attendu garde son caractère guerrier. Les buts qu'il poursuivra seront d'ordre social plutôt que d'ordre religieux et il les poursuivra *par la force.* Chez tous ceux avec qui j'ai pu m'entretenir de son retour, j'ai constaté un même espoir : Guésar relèvera la force de l'Asie humiliée, il en chassera les Blancs. Et, détail troublant, parmi ceux qui l'exprimaient avec ferveur, la plupart manquaient totalement de notions géographiques concernant l'Asie et n'avaient jamais vu de Blancs.

L'Asie – terme qu'ils n'emploient point – représentait pour ces Thibétains, d'abord leur pays : « le Pays de la Religion », puis la Chine, l'Inde, le Népaul, la Mongolie et, tout au nord, la mystérieuse terre des « Orosssos » (les Russes de la Sibérie). Les Blancs étaient pour eux ces redoutables et pervers *Pilings* qui commandent dans l'Inde, se sont imposés en Chine et ont convaincu le Dalaï Lama d'exiger de ses sujets des impôts inconnus autrefois[38].

Quant aux Russes, en tant que blancs ils devaient être tout aussi haïssables, mais leur activité était moins flagrante, on les connaissait moins comme ennemis. Étaient-ils même tout à fait des Blancs, des êtres de la même espèce que les Pilings ? Le doute flottait sur

[38] Afin de détourner du Dalaï Lama et d'eux-mêmes le ressentiment des gens de Kham s'étonnant d'être taxés plus lourdement qu'ils ne l'étaient sous le règne de leurs chefs locaux et la suzeraineté de la Chine, les fonctionnaires du gouvernement de Lhassa leur disent que ce sont les « Pilings » qui conseillent au Dalaï Lama d'augmenter les impôts.

ce point, mais ce que l'on savait c'était que, par-delà le pays des Sogpos (Mongols) sur des terres plus septentrionales, vivaient des hommes qui n'étaient pas des Blancs, des lamas, des « nangpas » (« hommes du dedans », c'est-à-dire qui appartiennent à la communion religieuse bouddhiste) qui suivraient Guésar.

Il est intéressant et peut-être même utile de découvrir, sous ces divagations, l'état d'esprit de ceux qui les conçoivent et s'en grisent.

Tchang[39] Chambhala (la mythique Cité du Nord, la Cité du Calme), tient une grande place dans les prophéties concernant le retour de Guésar.

Chambhala a-t-il jamais été le nom d'une ville ou d'une contrée ? C'est possible, mais il n'en existe aucune preuve.

---

[39] *Tchang* signifie le Nord.

Le révérend Ekai Kawaguchi, un Japonais qui séjourna à Lhassa il y a un peu plus de trente ans, croit qu'un lama de la secte « jaune » est l'inventeur de la légende de Chambhala, qu'il avait située au Cachemire et d'où, d'après lui, devait surgir un prince conquérant qui deviendrait le maître du monde et y répandrait le Bouddhisme. Plus tard, d'après le même auteur, l'envoyé politique du tsar, le lama sibérien Dordjieff, se serait adroitement servi de cette prophétie pour fortifier l'influence russe au Thibet, en déclarant que Tchang Chambhala était la Russie.

En supposant, ce dont je doute, que les Thibétains aient jamais imaginé que Chambhala était au Cachemire – ce que contredit le qualificatif *Tchang* (septentrional) puisque le Cachemire se trouve au sud du Thibet – puis qu'ensuite ils l'aient transportée en Russie, rien ne subsiste actuellement de ces croyances. Ceux – bien moins nombreux que certains étrangers paraissent le

croire – qui, au Thibet, parlent de l’hypothétique Chambhala la tiennent pour une île située quelque part au nord, peut-être proche de la Sibérie, mais certainement pas en Russie, au pays des Orossos blancs.

Trois sorciers Bön-nag à qui j’eus l’occasion de rendre service, au cours d’un voyage et qui campèrent pendant quelques semaines près de mes tentes, me dirent que leurs coreligionnaires se transmettent oralement d’anciennes traditions concernant une terre de la quiétude située dans le nord. Peut-être pourrait-on rechercher l’origine de Chambhala dans le folklore des Böns autochtones du Thibet.

D’autre part, l’origine de la croyance à Chambhala au Thibet peut s’expliquer très simplement. Les Hindous parlaient jadis d’une « terre de l’éternelle béatitude » qu’ils dénommaient Outtara Kouroû : « le pays septentrional des Kouroûs ». Les Thibétains, qui ont emprunté à l’Inde leurs livres reli-

gieux et quantité de traditions, ont donc pu importer celle-ci chez eux. Ceci n'empêcherait d'ailleurs pas qu'elle y ait été amalgamée avec des légendes analogues ayant déjà cours dans leur pays.

Certains lamas inclinent vers une conception mystique de Chambhala. « Chambhala est dans mon esprit » ai-je entendu dire plusieurs fois.

Le Nord est tenu pour être la direction mystique. « Ceux qui ont atteint l'illumination spirituelle (ceux qui connaissent Brahma[40]) quittent ce monde, pour n'y plus revenir, pendant les six mois où le soleil est au nord[41] » disent les Hindous, et les Maîtres des doctrines ésotériques thibétaines enseignent les « chemins du Nord » qui conduisent le yogi à l'émancipation suprême.

---

[40] Non pas le dieu personnel masculin Brahmâ, mais le Brahma où Brahman neutre, l'Absolu des théories panthéistes de la philosophie Vedanta.

[41] *Bhagavad Gîtâ.*

Cette Chambhala spirituelle est probablement la plus intéressante des deux, mais comme elle ne se rapporte pas à mon sujet, je ne m'y attarderai pas.

Il convient aussi de dire que toutes les prophéties annonçant le retour de Guésar ne font pas mention de Chambhala. Beaucoup ne donnent aucun nom à l'endroit où Guésar renaîtra et rassemblera ses anciens compagnons d'armes qui se seront aussi réincarnés pour combattre de nouveau sous ses ordres. Néanmoins, tous situent cet endroit au nord : en Mongolie, au Turkestan ou en Sibérie. Certains croient, d'ailleurs, que les prophéties se sont déjà réalisées en partie. D'après des « voyants » thibétains, Guésar et plusieurs autres des personnages de la nouvelle épopée seraient déjà nés et des événements importants marquant le début de l'activité du héros devraient avoir lieu avant que quinze ans se soient écoulés.

Il est impossible, à moins d'y consacrer plusieurs gros volumes, de donner une traduction *in extenso* et mot à mot de l'épopée de Guésar avec les préambules interminables que chaque chant comporte : invocations des dieux protecteurs du personnage qui prend la parole, énumération de tous leurs noms et titres, généalogie de ce personnage, rappel de ses multiples exploits et perpétuelles répétitions de choses déjà dites et redites, suivant l'habitude des conteurs orientaux.

Un des manuscrits que je possède et qui traite du seul épisode de la lutte de Guésar contre le roi Satham, compte sept cent quarante-huit pages. J'ai déjà dit que le barde de Kyirkou avait chanté le poème quotidiennement pendant plus de six semaines. Ses auditions duraient environ trois heures chacune et il en donnait deux par jour. Encore lui avais-je permis d'omettre des passages de l'histoire sur lesquels quelques notables du pays possédant des manuscrits du poème

m’avaient fourni des notes que je me bornais à comparer avec sa version.

Cependant, bien qu’élaguée de ses fatigantes redondances, l’épopée de Guésar donnée ici contient toutes les péripéties marquantes des aventures du héros. J’ai fondé mon travail sur les manuscrits que je possède, sur les notes que j’ai prises d’après d’autres manuscrits qui m’ont été communiqués au Thibet et sur celles écrites par le lama Yongden et par moi en suivant les chants de différents bardes.

Bien qu’ils n’accordent dans leurs grandes lignes, manuscrits et bardes ne laissent pas que de diverger sur des points de détail. Lorsque je me suis trouvée en présence de plusieurs récits différents, je me suis attachée à reproduire celui qui paraissait le plus généralement admis.

Afin de ne pas alourdir le texte, j'ai très rarement donné l'orthographe des noms propres et des autres termes thibétains employés. J'ai déjà eu l'occasion de dire que celle-ci correspond très rarement à la prononciation, je me suis donc bornée à transcrire ces mots phonétiquement. On notera que la plupart des *u* se prononcent *ou* dans les termes thibétains et que la langue thibétaine ne comporte pas de sons nasaux tels que *in, an,* etc. Dans les noms transcrits, *in* se prononce donc *ine ; an ; ane ; un, oune,* etc.

En dernier lieu, il me faut dire un mot de la façon dont je me suis servie, au cours des dialogues, des différentes personnes du verbe.

La langue thibétaine n'emploie point la seconde personne du pluriel comme formule de politesse en s'adressant à une unique personne. Le *tu* n'y devient jamais *vous.* Les Thibétains possèdent un choix de pronoms

pour les trois personnes et se servent des uns et des autres suivant qu'ils désirent exprimer l'humilité, la familiarité ou le respect.

Je ne signalerai, ici, que ceux de ces pronoms qui sont le plus généralement usités dans la conversation.

Khyod, prononcé *kyeu,* correspond au *tu* ordinaire. On l'emploie en s'adressant familièrement à des égaux et toujours en s'adressant à des inférieurs ; *khyéd* et *gnid* sont ses formes polies. Un degré plus grand de politesse se marque en parlant à la troisième personne (comme les domestiques le font chez nous en s'adressant à leurs maîtres) et en désignant celui à qui l'on s'adresse par le titre auquel son rang ou ses fonctions lui donnent droit, ou à défaut de titre, par le terme *kouchog* (monsieur ou madame, le même mot servant pour les deux sexes).

Les pronoms de la troisième personne, *il* et *elle,* sont respectivement *kho* et *mo* ; plus

poliment : *khong* pour les deux genres, et plus cérémonieusement encore, les titres, comme pour la seconde personne.

La particule *lags* (remplissant à peu près le même rôle que le *dji* dans le langage courant de l'Inde) peut être ajoutée à *kouchog* et à tous les titres sauf à celui de *rimpotché* (précieux), le plus haut de tous. Elle ne paraît pas non plus être usitée après les hauts titres ecclésiastiques tels que *Khémpo* (érudit de premier ordre, chef d'un collège de philosophie dans un grand monastère). *Lags*, qui n'a aucune signification par lui-même peut, joint à un titre, se traduire à peu près par « honorable » : *Kouchog lags*, « honorable monsieur » ; *Pönpo lags*, « honorable chef ». La plupart des professions manuelles et libérales peuvent aussi être désignées par des termes différents, suivant que l'on désire ou non témoigner de la déférence à celui à qui l'on parle ou dont l'on parle, et la particule *lags*

peut encore être ajoutée au terme le plus honorifique.

Lags tout seul signifie aussi une sorte d'acquiescement poli, une espèce de *oui*, ou précède poliment une négation. Les termes *oui* et *non* n'existent pas dans la langue thibétaine.

Dans l'impossibilité de rendre toutes ces expressions en français, j'ai dû me contenter d'employer le *tu* pour indiquer le *khyed (tu* sans politesse) du texte thibétain, et le *vous* pour toutes les autres espèces du *tu* poli ou respectueux.

Le *il* ou *elle* respectueux n'a pas pu trouver d'équivalent. J'ai dû conserver, dans tous les cas, nos deux pronoms de la troisième personne.

PROLOGUE I

Origine des démons dont la destruction forme le thème de l'épopée. – Le Bodhisatva, la pieuse mère et sa fille.

En ce temps-là, le Bodhisatva[42] après avoir pratiqué, en maints endroits, le don parfait et la charité sans réserve, s'était retiré dans la forêt pour achever son sacrifice. Ne possédant plus rien, pas même un haillon pour se couvrir, il se proposait de donner son propre corps en aumône aux êtres souffrant les angoisses de la faim. Combien de fois, au cours de vies successives, n'avait-il pas, déjà,

[42] Un être qui a atteint un très haut degré de perfection spirituelle et pourra devenir un Bouddha dans sa prochaine existence.

témoigné par des actes analogues, son entière abnégation, son détachement de soi et sa compassion illimitée ! C'est en parcourant les étapes de cette voie royale de l'amour sans réserve que ceux qui souhaitent devenir des Bouddhas, guides et instructeurs des êtres, s'acheminent vers leur but glorieux.

Non loin de la forêt où le Bodhisatva résidait, vivaient deux femmes, la mère et la fille. Sans être vraiment riches, elles possédaient pourtant tous les éléments de l'aisance. Leurs troupeaux de yaks[43] et de moutons leur fournissaient abondamment du lait, du beurre, du fromage, de la viande et des fourrures pour confectionner des vêtements d'hiver. De plus, ils les pourvoyaient aussi d'une forte quantité de laine qu'elles échangeaient contre

[43] Le bœuf grognant, à longs poils, vivant sur les hauts plateaux thibétains.

de la *tsampa*[44], de la farine de blé, du riz, des objets d’utilité et des parures.

Toutes deux avaient été témoins de l’extraordinaire conduite du Bodhisatva, mais occupées par leurs travaux journaliers, elles n’y avaient pas prêté beaucoup d’attention.

Cependant, après avoir offert sa chair et son sang en pâture aux insectes et aux oiseaux de proie, le saint ermite mourut un soir comme le soleil s’abaissait sur les cimes violettes qui barrent l’horizon au-delà duquel sont les riches et lointains royaumes de Noub Palang Tchyeud[45].

À ce moment, la plus âgée des deux femmes rassemblait ses troupeaux sur la montagne. Tout à coup, de l’endroit où le

---

[44] Farine faite avec de l'orge grillée, le principal aliment des Thibétains.

[45] Le pays de l’ouest, « riche en troupeaux », de la géographie thibétaine.

Bodhisatva demeurait au pied d'un arbre, elle vit de loin s'élever une clarté surnaturelle. Étonnée et saisie de crainte, elle s'arrêta et, tandis qu'immobile et tremblante elle contemplait le prodige, cette clarté, s'élevant au-dessus de la forêt, prit sa course à travers le ciel et disparut dans la direction de l'Inde.

Alors, instruite par une soudaine intuition, elle comprit que l'ermite bizarre, pratiquant d'étranges austérités, venait de terminer sa présente existence et que ses vœux réitérés, appuyés sur tant d'actes héroïques, allaient recevoir leur accomplissement dans l'Inde, où il renaîtrait comme un Bouddha et tournerait la « Roue de la Loi »[46] pour enseigner aux êtres le moyen de se libérer de la souffrance.

---

[46] En phraséologie bouddhique, « tourner la roue de la Loi » signifie prêcher la Doctrine.

Regrettant amèrement de ne pas avoir témoigné à ce sage le respect dont il était digne et d'avoir négligé d'apprendre, de lui, la Doctrine qui dissipe les ténèbres de l'ignorance, cette femme, en dépit du nombre déjà grand des années accumulées sur sa tête, conçut le projet de se rendre dans l'Inde pour y entendre, à son heure, la prédication du Bouddha.

L'esprit tout entier à cette pensée, elle descendait vers la vallée sans s'occuper de conduire ses bêtes, mais celles-ci, très sagement et l'air recueilli, la suivaient sans s'écarter de leur route. Les agneaux ne folâtraient point, comme de coutume, mais marchaient docilement sur les pas de leurs mères ; les jeunes yaks si turbulents, toujours prêts à batailler entre eux, avançaient gravement comme de vieux taureaux chefs de troupeaux, conscients de leur responsabilité. Et le torrent au verbe haut avait adouci sa voix. Un grand silence enveloppait les pâtu-

rages et toutes choses baignaient dans une indicible sérénité.

Rentrée dans la maison, la mère raconta immédiatement à sa fille ce qu'elle avait vu et lui annonça la détermination qu'elle avait prise. La bonne femme ne doutait pas que son enthousiasme et son pieux désir ne fussent partagés, aussi sans hésiter, proposa-t-elle à sa fille d'abandonner ce qu'elles possédaient et de se mettre en route pour l'Inde afin d'y chercher l'endroit où, plus tard, prêcherait le Bouddha.

Les mères se dupent aisément elles-mêmes, s'imaginant que leurs désirs reflètent l'ordre naturel des choses. Les enfants qu'elles ont conçus doivent, croient-elles, leur ressembler en tout et suivre les voies où elles-mêmes se complaisent. Il n'en est pas ainsi. Pères et mères ne sont chacun qu'une cause parmi beaucoup d'autres à l'œuvre pour produire la naissance d'un être. Celui-ci est le fruit d'une succession d'actes matériels

et mentaux dont les origines, impossibles à discerner, se perdent dans la nuit des éternités. L'enfant est un hôte de passage, et la mère l'hôtellerie où il s'arrête pour emprunter un vêtement avant de continuer sa route. Ainsi divergent les tendances des fils et de leurs pères, des filles et de leurs mères, celles-ci procédant d'un passé qui demeure voilé au vulgaire.

La fille de la bonne vieille n'élevait pas son esprit au-dessus des biens de la terre. L'idée d'abandonner ses yaks et ses moutons, de devoir vendre pour subsister, en cours de route, les boules de corail de ses coiffures et les grains d'ambre de ses colliers lui parut insensée.

— Y pensez-vous, mère, dit-elle. Le sort des *ardjopas*[47] vous fait-il envie ? Ne les avez-vous pas regardés lorsqu'ils s'arrêtent à

---

[47] Pèlerins mendiants.

notre porte pour demander l’aumône ? Vêtus de guenilles, transis, grelottants en hiver, trempés à la saison des pluies, affamés, sans abri, couchant dans la neige ou dans la boue. Passe pour des jeunes gens de s’en aller ainsi visiter les lieux saints, mais est-ce là un genre de pèlerinage auquel doivent songer des femmes habituées à vivre dans l’aisance et, surtout, à l’âge que vous avez atteint.

Ce disant, le ton de la jeune femme se faisait légèrement sarcastique, comme si elle pensait que la vieillesse avait troublé la raison de sa mère.

— Que sont les richesses ? répliqua celle-ci. Fumée que le premier coup de vent disperse. Comme un château formé par les nuages, une ville surgie dans un mirage ou des formes vues en rêve, illusion d’un bref moment que l’instant suivant emporte, telles sont toutes les choses du monde. Tant que l’on est jeune, il semble que la vie ne doive jamais finir, mais la vieillesse vient rapide-

ment... et puis la mort. À quoi servent, alors, les troupeaux et les parures ? Rien ne nous suit que nos œuvres blanches ou noires[48] qui nous conduisent vers des existences malheureuses ou vers des paradis.

Et ceci dit, elle ajouta pieusement : « Aum mani padmé hum ! Puissé-je renaître en Noub Déwatchén[49]. »

Ces sages paroles, dont la plupart sont tirées des Saintes Écritures, ne produisirent aucune impression sur la jeune femme. La perspective de la béatitude future la laissait indifférente.

— Peu m'importe, répondit-elle, le Bouddha, sa Doctrine, Noub Déwatchén ou Djol-

[48] C'est-à-dire bonnes ou mauvaises.

[49] Le « paradis occidental de la grande béatitude ».

song[50]. L'ascète qui vécut près d'ici fut riche autrefois, assure-t-on. Tous ses biens ont été dépensés en aumônes et, lorsqu'il ne lui est plus rien resté, il a donné son corps à manger à des animaux, puis il est mort. Quel bien peut-on voir dans Cette conduite extravagante ? C'est là se causer à soi-même des tourments. Quel profit a-t-il retiré des souffrances qu'il s'est infligées ? Je n'en vois aucun. Agir de cette manière est pure démence et je ne l'imiterai certes pas. Si, contre toute raison, vous vous entêtez dans votre projet, libre à vous de partir, mais je ne vous suivrai point. »

Après avoir employé plusieurs jours à essayer d'éveiller de meilleurs sentiments dans le cœur de sa fille, la bonne vieille compre-

---

[50] Les mondes de la douleur : les purgatoires. Le Bouddhisme n'admet pas d'enfer éternel.

nant que tous ses efforts seraient vains, partit seule, un matin à l'aube.

La voilà cheminant d'abord à travers le grand désert d'herbe où l'on peut marcher des jours et des jours sans rencontrer une seule tente de dokpas[51], puis ensuite sur d'immenses plateaux au sol pierreux et desséché. Elle gravit péniblement d'étroits sentiers qui montent vers des cols voisins des nues et manqua plusieurs fois se noyer en traversant des rivières. Cependant, lorsqu'elle rencontrait des villages ou des campements de pasteurs, leurs habitants, en apprenant le but de son pèlerinage, emplissaient de *tsampa* le petit sac qu'elle portait sur son dos et, parfois, ajoutaient un morceau de beurre, un peu de fromage ou de thé à leur aumône.

---

[51] Littéralement « gens des solitudes ». Les pasteurs vivant sous la tente avec leurs troupeaux.

Ainsi, après plusieurs années de voyage, elle arriva dans l'Inde et, d'autres années encore s'étant écoulées, elle parvint un jour à un endroit où le Bouddha enseignait ses disciples.

La dévote pèlerine était, alors, parvenue à l'extrême limite de la vieillesse et avait peine à se tenir debout. Elle n'était pas de ceux dont l'esprit est capable de saisir dans toute sa subtile profondeur la Doctrine des Jînas[52] mais ayant écouté avec respect ce qui lui en était exposé, elle avança vers l'entrée du Sentier[53].

Peu après son arrivée, elle demanda au Bouddha si elle vivrait encore longtemps.

---

[52] Les « victorieux », une appellation des Bouddhas.

[53] En phraséologie bouddhique thibétaine, ce «sentier» est celui qui conduit à la libération (thar lam). La « libération » consiste à être affranchi de l'ignorance, à atteindre l'illumination spirituelle.

— Pourquoi demeureriez vous ici davantage, lui répondit le Maître. Demain, au lever du soleil, allumez une lampe[54] et vénérez les Bouddhas résidant dans les dix directions[55] en faisant des vœux pour le bonheur de tous les êtres. Une clarté émanant d'Amithâba[56] se posera sur votre tête, et votre « esprit[57] » se rendra au Paradis occidental de la grande Béatitude (Noub Déwatchén) en suivant un chemin lumineux tracé dans le ciel.

Obéissant à l'ordre qu'elle avait reçu, la vieille femme alluma une lampe dès l'aurore et, tandis qu'elle demeurait en méditation, elle vit surgir, avec le premier rayon de soleil,

[54] Une lampe d'autel, comme celles qui brûlent dans les temples devant les statues des déités ou des saints.

[55] Les quatre points cardinaux, les points intermédiaires, plus le zénith et le nadir.

[56] Le bodhisatva mystique de « la lumière infinie » qui règne dans le Paradis occidental.

[57] J'emploie le mot « esprit » faute d'un autre, mais il exprime mal le terme *rnam chès,* qui est le principe connaisseur. En anglais : « the knower ».

la traînée de lumière, d'un blanc éclatant, qui lui avait été annoncée.

Alors son esprit, guidé par les déités tutélaires qui résident en chacun de nous, commença son ascension, s'élevant de son cœur vers le sommet de sa tête. Lorsqu'il y fut parvenu, il entrevit sur la voie lumineuse la demeure des trente-trois dieux et par-delà celle-ci, dans le Paradis occidental, le rouge Amithâba assis sur son trône, entouré de mille vingt-deux bouddhas. S'échappant à ce moment du corps auquel il avait été uni, l'esprit de la pieuse pèlerine s'élança le long du chemin lumineux et, parcourant l'espace avec la rapidité des aigles, il atteignit le séjour de toutes les félicités.

Après le départ de sa mère, l'autre femme continua ses occupations habituelles et, dans le cours des années qui suivirent, elle eut trois fils.

Elle s’attendait à passer ses jours en paix, jouissant des biens qui lui étaient chers et qu’elle avait préférés au privilège d’entendre les discours d’un bouddha, mais une mystérieuse malchance s’acharna contre elle. Des épidémies successives frappèrent ses troupeaux jusqu’à ce que la dernière bête en soit morte. Tout ce qu’elle possédait fut détruit, volé ou passa dans les mains de créanciers qu’elle n’avait pu rembourser. Affaiblis par les privations, ses fils et elle tombèrent malades et nul ne leur vint en aide.

Les yeux toujours tournés vers ceux qui, plus fortunés qu’elle, possédaient le bien-être qui lui avait été ravi, elle ne cessait de maudire leur égoïsme et leur dureté, oubliant que lorsqu’elle s’était trouvée dans une situation prospère, sa conduite avait été semblable à la leur.

Quelques-uns, pensait-elle maintenant, détiennent les richesses que la terre produit. Ceux qui en sont privés n’ont aucune possibi-

lité d'alléger leur détresse en prenant ce qui leur est nécessaire dans le superflu de ces favorisés du sort. Il me faudrait peu de chose pour sauver la vie de mes enfants, mais ce peu, je ne puis l'obtenir et nous allons mourir.

Dans l'égarement où la jetait la souffrance, elle ne se souvenait pas d'avoir blâmé le saint anachorète à cause de sa compassion excessive. N'avait-elle pas, pourtant, taxé de folie sa sublime charité et hautement déclaré sa ferme résolution de ne point l'imiter.

S'il lui avait été donné d'entendre la prédication du Bouddha, peut-être aurait-elle compris que, résultant d'une conception erronée du monde et de la nature des êtres, le désir égoïste de la jouissance conduit les hommes à s'infliger mutuellement des souffrances et ne permet à aucun d'eux de goûter la douceur d'une sécurité parfaite. Tous ses malheurs, croyait-elle, provenaient de son refus d'accompagner sa mère dans l'Inde

pour y rencontrer le Bouddha. Ce dernier se vengeait de son manque de zèle et de respect. Cette conviction avait fait naître en elle une haine sans borne pour le Maître et sa Doctrine. Il ne se passait pas de jour qu'elle ne blasphémât l'un et l'autre et, lorsque la faim l'eut amenée à sa dernière heure, ses ultimes paroles furent des imprécations :

— Puissions-nous, dit-elle, mes fils et moi, renaître comme des rois puissants et riches afin de détruire à tout jamais la Doctrine du Bouddha et ceux qui la professent.

Ayant exprimé cet horrible vœu, elle expira. Ses trois fils moururent peu après elle et tous furent transportés au cimetière[58].

---

[58] C'est-à-dire abandonnés dans un endroit désert de la montagne pour être dévorés par les vautours, suivant la coutume thibétaine.

PROLOGUE II

Padmasambhava tente d'empêcher l'incarnation des démons. – Il échoue. – Les dieux tiennent conseil – L'un d'eux consent à s'incarner pour devenir Guésar et détruire les démons. – Il pose ses conditions.

Padmasambhava résidait à Zangdog Palri lorsque la malheureuse mère proféra son vœu impie. Il l'entendit et il sut aussi que la blasphématrice et ses fils étaient morts. En grande hâte, il manda ses deux épouses, Yéchés Tsogyal et Mandara, et leur expliqua la situation.

— Sans aucun doute, leur dit-il, le dernier souhait de cette femme se réalisera si nous ne nous empressons pas d'en prévenir les effets

funestes. Je puis conjurer le péril qui menace la religion en construisant un cercle magique dans lequel il faut déposer certaines parties des corps des quatre défunts. Transformez-vous toutes deux en vautours et volez rapidement vers la montagne où ceux-ci ont été déposés. Là, détachez-en les yeux, le cœur, quelques parcelles des ongles et de la chair, ainsi qu'une touffe de cheveux et apportez-moi le tout sans retard.

En un clin d'œil les deux fées devinrent deux grands vautours aux larges ailes et quittèrent Zangdog Palri. Douées d'une force surnaturelle, il ne leur fallut que quelques instants pour atteindre le pays lointain où, sur une montagne déserte, gisaient les quatre morts. Des vautours rôdaient dans les environs, tournant en cercle dans le ciel, au-dessus des proies qui venaient de leur échoir, d'autres arrivaient à toute vitesse des confins de l'horizon, mais une influence magique les retenait et aucun d'eux n'osait s'approcher

des corps offerts à leur rapacité. Ainsi, sans que nul y mette obstacle, les deux grands oiseaux-fées en détachèrent les parties qui leur avaient été indiquées et, tenant ces débris sanglants dans leurs serres, s'envolèrent vers Zangdog Palri.

À ce moment, un vent violent s'éleva soudain. En dépit de la vigueur de leurs ailes, les deux vautours étaient emportés par la tourmente et tournoyaient comme des fétus de paille, s'efforçant de retenir entre leurs serres désespérément crispées, les funèbres restes réclamés par leur seigneur. Mais l'ouragan ne mollissait pas. Une rafale encore plus violente que les précédentes retourna les deux oiseaux qui laissèrent échapper leur macabre butin. Celui-ci tomba près d'un village où des chiens le dévorèrent en un instant.

Alors la tempête s'apaisa et les deux fées regagnèrent tristement la demeure de leur époux.

Il est dit :

« Comme la graine semée en terre produit l'arbre et ses fruits. Ainsi, actes et pensées sont la semence d'où surgissent de nouveaux actes et de nouvelles pensées. L'effet suit la cause, comme l'ombre le promeneur. »

Quelque grand que fût son pouvoir, Padmasambhava avait été incapable de neutraliser l'effet de la puissante concentration de pensée avec laquelle la morte avait émis son vœu. Il ne lui restait plus qu'à s'efforcer de conjurer les dangers qui menaçaient la Religion lorsque seraient nés les quatre ennemis qui s'acharneraient à la détruire.

Pendant soixante années les esprits de la défunte et de ses fils errèrent dans le bardo[59]

---

[59] Les Thibétains dénomment *bardo* : « entre-deux », un monde imprécis, domaine de la fantasmagorie, sorte de limbes dans lesquelles l'esprit des morts erre à demi engourdi, sans se faire une idée nette des choses et en proie à de nombreuses visions illusoires. Ce stade précède la renaissance dans un paradis, sur cette terre ou dans l'un des purgatoires, d'où le nom de *bardo,* « entre-deux » sous-entendu : entre la mort et une nouvelle naissance. La croyance au *bardo* est étrangère au Bouddhisme originel.

sans pouvoir atteindre aucun paradis ni aucun purgatoire. Ils naquirent ensuite, tous les quatre, sur cette terre. La mère se manifesta par trois incarnations simultanées[60] qui devinrent les trois frères Kour : Kourkar, Kournag et Koursér, rois de trois tribus de Hor.

L'aîné des fils devint Lutzén, roi du pays du Nord, et les deux autres cadets les rois Satham et Chingti, dont les États se trouvaient respectivement situés à l'Ouest et au Sud.

Padmasambhava, sachant que les quatre personnages démoniaques se trouvaient sur la terre et commenceraient bientôt leurs attaques contre la Religion, se rendit dans un paradis situé en face de Zangdog Palri et pria les dieux qui l'habitaient de se réunir pour

Voir au sujet du *bardo,* le chapitre sur « la mort et son au-delà », dans *Mystiques et Magiciens du Thibet.*

[60] *Mystiques et Magiciens du Thibet.*

entendre la communication qu'il avait à leur faire.

Cent dix sages-magiciens (toubtobs), mille vingt-huit déités et un grand nombre de fées (dakînîs), s'assemblèrent et écoutèrent attentivement le récit des événements qui avaient causé l'existence des rois qui menaçaient la Religion. Grâce à sa transcendante clairvoyance, Padmasambhava savait qu'un seul héros au monde était capable de les vaincre. Celui-ci était l'un des cent dix sages-magiciens présents, mais lequel d'entre eux ? Padmasambhava l'ignorait et le magicien qui possédait ce pouvoir n'en était pas davantage conscient.

Chacun des dieux ou fées et des magiciens présents fut donc prié de provoquer, au moyen d'une pratique divinatoire appelée *mo,* la découverte du héros inconnu.

À l'unanimité, le fils de Korlo Démtchog et de Dordji Phagmo (deux déités du panthéon

lamaïste), nommé Thoubpa Gawa, fut désigné. Deux contre-épreuves successives donnèrent le même résultat.

Alors Padmasambhava, s’adressant au magicien, lui dit :

— Fils de dieux, le *mo* vous a désigné. C’est à vous qu’incombe la tâche d’abattre les ennemis de la Religion et de l’humanité. Il faut vous incarner sur la terre et engager le combat contre ces rois-démons.

Grandement affligé par ces paroles, Thoubpa Gawa répliqua :

— N’espérez pas que je quitte cette bienheureuse demeure. Jadis, dans l’Inde, j’ai mené une vie pure, pratiqué toutes les vertus et me suis assidûment appliqué à la méditation. Je goûte aujourd’hui le fruit des efforts qui m’ont amené à naître dans ce lieu plein de charmes. J’y porte avec joie la robe jaune des religieux, l’abandonner et m’en aller de par le monde vêtu de vêtements laïques serait

déchoir et m’attirer de la douleur. Ne comptez point sur moi. Je n’irai point sur la terre.

Ayant dit, il demeura silencieux sur son siège, bien décidé, avec une ferme résolution, de ne pas accéder à la demande du Maître Padma. Son visage rutilait comme l’or pur et sa robe monastique, bien que d’un jaune éclatant, prenait par contraste, la teinte terne d’une fleur fanée.

Alors, pour vaincre sa résistance, Padmasambhava lui répéta avec plus de détails l’histoire de la bonne vieille qui avait abandonné sa demeure pour entendre la prédication du Bouddha, celle de sa fille incrédule et impie et tout ce qui s’en était suivi[61]. Puis, il l’adjura de remplir la tâche qui lui était dévolue.

---

[61] Les bardes recommencent, ici, à réciter en entier toute la première partie du prologue.

— Nul autre que vous n’est capable de vaincre ces démons, lui dit-il, leur pouvoir s’accroît de jour en jour. Ils sont les ennemis de la Religion et du monde. Ne déclinez pas, ô dieu d’or, la glorieuse mission qui vous est échue. Soutenez la bonne Doctrine par les prodiges que vous êtes capable d’opérer, protégez les êtres que les démons vont affliger, écartez d’eux la souffrance et réjouissez-les tous par vos exploits.

Il était difficile à Thoubpa Gawa de résister à l’éloquence du Maître Padma et de lui refuser son concours pour une œuvre aussi nécessaire et méritoire que celle pour laquelle il le réclamait. Cependant le magicien ne se rendit pas immédiatement.

— Avant de rien promettre, je désire savoir plusieurs choses, répondit-il.

« Ici, dans cette demeure des dieux, mon père est le puissant Korlo Démtchog, ma mère l’illustre Dordji Phagmo, et mon nom

est Thoubpa Gawa. Si je m'incarne dans le monde des hommes, de quelle manière y naî-trai-je ? Qui sera mon père ? Qui sera ma mère, et quel nom porterai-je ?

« Si je me résigne à prendre la forme humaine, j'exige dix-huit choses. À vous de dire si vous pouvez me les assurer.

« Je veux que mon père soit un dieu et ma mère une nâgî[62].

« Je veux un cheval que la mort ne puisse atteindre. Il doit pouvoir voler à travers le ciel et parcourir en un instant les quatre continents du monde[63]. Il doit être capable de comprendre le langage des hommes et des

---

[62] Un être féminin appartenant à l'espèce des demi-dieux serpents qui habitent l'océan, les lacs et les sources et sont dits posséder des trésors fabuleux. Nâga, féminin nâgî (avec le *g* dur) est leur nom sanscrit. Je l'ai conservé comme étant mieux connu. Les Thibétains les appellent *lou* (klu), au féminin *loumo* (klumo).

[63] La géographie des Thibétains décrit quatre grands continents et huit petits continents ou îles intermédiaires.

animaux et aussi de parler à chacun d'eux dans son propre langage.

« Je veux une selle splendide ornée de joyaux.

« Je veux un casque, une cuirasse et un sabre qui n'aient pas été fabriqués par des mains humaines.

« Je veux un arc et sept flèches parfaitement adaptées à sa taille. Eux aussi ne doivent pas avoir été fabriqués par des hommes. Il faut qu'ils aient surgi miraculeusement. Les flèches ne doivent pas être empennées avec des plumes d'oiseaux, l'arc ne peut être fait ni de bois, ni de la corne d'aucun animal.

« Je veux comme compagnons d'armes deux héros, ni très jeunes, ni vieux, dans la plénitude de la vigueur virile et forts comme des *lha ma yins*[64].

---

[64] Littéralement les « non-dieux », des sortes de Titans guerriers.

« Je veux un oncle énergique et habile dans l'art du stratège.

« Je veux une épouse d'une beauté sans égale sur la terre, qui enflamme les désirs de tous les hommes et les porte à combattre pour elle.

« De plus, je veux que quelques-uns des dieux et des fées résidant dans ce paradis s'incarnent comme moi parmi les hommes pour y soutenir mes efforts et que tous les autres soient à tous moments prêts à répondre à mon appel et à venir à mon secours.

« Il vous appartient maintenant, à vous maître vénéré, et à vous tous fils de dieux, d'examiner s'il vous est possible de souscrire à ces conditions. »

Ceci dit, Thoubpa Gawa demeura de nouveau silencieux, sur son beau siège orné de turquoises et de corail, l'esprit détaché, calme, indifférent à la réponse qui lui serait faite, sachant que le monde et tous les évé-

nements qui s'y déroulent ne sont que fantasmagorie, le jeu[65] des ombres projetées par l'ignorance, le désir et les œuvres, sur le fond immuable du Vide.

Cependant, Padmasambhava et les dieux, dans une discussion animée, envisageaient les moyens de satisfaire les exigences de Thoubpa Gawa. Tous consentaient volontiers à lui prêter leur aide, mais ils ne voyaient aucune possibilité de lui procurer les choses extraordinaires qu'il avait énumérées.

Alors, le maître Padma se leva du trône élevé[66] couvert de tapis précieux et incrusté d'or et de pierres précieuses sur lequel il avait été convié à s'asseoir. Sachant combien sa sagesse et son habileté inspiraient de respect à ceux qui l'entouraient, il résolut de mettre fin

---

[65] L'expression employée ici est *rolpa* qui signifie jeu, sport. En sanscrit, *lila.*

[66] Cette place d'honneur lui avait été donnée parce que, d'après les Thibétains, un sage est très supérieur à un dieu qui peut devoir sa naissance divine simplement à ses vertus et à sa piété. L'intelligence est tenue pour très supérieure à ces dernières.

à leur perplexité en leur indiquant leur tâche et en désignant à chacun le lieu où existaient les objets remplissant les conditions énoncées par Thoubpa Gawa.

— Thoubpa Gawa, dit-il, s'adressant au magicien, en ce qui te concerne, nulle hésitation n'est possible. Il t'appartient de combattre les rois-démons et de remplir aussi d'autres missions tendant au bien des êtres. Tes conditions sont acceptées, je vais t'expliquer comment elles seront remplies.

« Tamdrin[67] produira un *tulkou* qui sera ton oncle. La blanche Dolma sera ta femme. Tchanag Dordji et Djé Sahra Arpa seront tes compagnons d'armes. Ton père sera le divin As Kenzo.

« Vous tous qui avez été nommés, préparez-vous dès maintenant au rôle que vous devez tenir. »

---

[67] Prononcé Tame-drine. Voir introduction.

Puis, s'adressant de nouveau à Thoubpa Gawa, il continua :

— Celle qui doit devenir ta mère n'est point ici puisqu'elle appartient à la race des nâgas, dont les palais s'élèvent au fond de l'océan. J'aviserai au moyen de l'amener sur la terre.

« Quant aux armes, au casque et à la cuirasse, ils existent tels que tu les désires au lieu appelé Djigsdag Magyalpoumra, où je les ai, autrefois, cachés, avec un talisman qui rend invulnérable celui qui le porte. À toi de t'emparer de toutes ces choses.

« Il me reste à te fournir le coursier que tu as réclamé. Nangwa Tayé produira un *tulkou* ayant le corps d'un cheval de forme et de couleur parfaites qui possédera toutes les qualités extraordinaires que tu as indiquées. Il sera ta monture.

« Tous les fils de dieux, les fées, les magiciens ici présents répondront à ton appel

lorsque tu requerras leur aide et te soutiendront dans tes combats. Quant à moi, je serai ton guide et ton conseiller tant que durera ta mission. »

Padmasambhava ayant achevé de parler, Thoubpa Gawa s'engagea à remplir la tâche qui lui était confiée et l'assemblée se dispersa.

Peu de temps après, un *tulkou* de Tamdrin naissait au pays de Ling où il recevait le nom de Todong.

CHAPITRE PREMIER

Padmasambhava se rend, sous l'océan, au pays des nâgas pour y chercher la future mère de Guésar. – Arrivée de celle-ci sur la terre. – Elle devient servante chez le roi de Ling. – Celui-ci s'éprend d'elle. – Jalousie de la reine. – Elle cherche à faire périr la nâgî. – Des dieux descendent vers elle et lui font boire un breuvage magique. – Naissances miraculeuses de plusieurs déités et de Guésar. – Todong et la reine tentent de tuer le héros dès sa naissance. – Les sortilèges d'un grand magicien. – Comment Guésar, enfant, se défend victorieusement contre eux. – Le sorcier est emmuré dans son repaire. – Guésar et sa mère sont exilés au désert.

Après que furent nés Todong, Gyatza et Démasamdong, tous trois destinés à jouer un rôle dans les aventures de Guésar, Padmasambhava songea à amener sur la terre la nâgî qui devait y devenir la mère du héros. Cette tâche ne manquait pas d'offrir de nombreuses difficultés, mais le précieux Maître (gourou rimpotché) est expert en toutes choses et son habileté n'a point d'égale.

Il transforma en poisons toute sa provision d'ingrédients utilisés dans les opérations magiques et la déversa dans la rivière qui, sous les eaux de l'océan, traverse le monde des déités-serpents : les nâgas. Bientôt, une épidémie singulière se déclara parmi eux. La chair des malades se desséchait et se couvrait de plaies, une fièvre lente les minait les privant de leurs forces : la désolation régnait dans tout le pays.

Cette calamité se prolongeant, le roi des nâgas réunit ses ministres et, tous ensemble, procédèrent à la pratique divinatoire nom-

mée *mo,* afin de savoir à quel lama ou à quel dieu ils devaient s'adresser pour écarter d'eux le fléau qui les affligeait : Il leur fut déclaré qu'aucun dieu ni aucun lama n'était capable de mettre un terme au mal dont ils souffraient, seul, Padmasambhava en avait le pouvoir. Un nouveau *mo* leur indiqua, ensuite, que le délégué qu'ils devaient envoyer auprès de Padmasambhava pour solliciter son aide était le nâga Tsoug-nag Rinchén.

Sans tarder, celui-ci sella un cheval gris[68] et partit. Il pénétra dans le monde des hommes en émergeant au lac Longsér Gokongmar, près du lac Yamdok (un renseignement géographique qui nous mène bien loin de Ling. Le lac Yamdok est situé au sud de Lhassa).

---

[68] Littéralement, l'adjectif *gneunpo* (snönpo) signifie bleu, mais les Thibétains ont l'habitude d'appliquer ce qualificatif aux animaux qui ont le poil gris argent. D'une façon analogue, les jeunes feuilles ou l'herbe nouvelle sont dits être *bleus* et non pas verts, bien que le mot vert existe dans la langue thibétaine. C'était un de mes amusements, lorsque je voyageais au Thibet, d'entendre parler de mes chevaux bleus et de mes mules bleues, comme dans les contes de fées.

Arrivé là, le nâga ambassadeur se trouva fort embarrassé car il ignorait l’endroit où résidait le Maître Padma et la direction qu’il devait prendre. Mettant pied à terre, il se prosterna plusieurs fois avec respect, priant Padmasambhava de le guider pour qu’il puisse accomplir sa mission.

Ce dernier, à qui rien n’échappe, le vit et commanda à deux dakînîs (fées) : la blanche Guétchong et la brune Tchidag d’aller vers lui et de l’amener à Zangdog Palri par le chemin de l’arc-en-ciel blanc.

Celles-ci obéirent immédiatement et, arrivant sur le bord du lac, elles aperçurent le nâga. Elles s’assurèrent tout d’abord de son identité en lui posant diverses questions touchant sa personne, le pays d’où il venait et le but de son voyage. (Les Thibétains n’omettent jamais cet interrogatoire, qu’ils rendent généralement d’une minutie et d’une longueur fastidieuses, avant de rendre le moindre service à un voyageur.)

Satisfaites par ses réponses, les dakînîs lui annoncèrent qu'elles lui avaient *été* envoyées pour lui servir de guides et l'emmenèrent par la voie lumineuse. En moins d'une minute, il se trouva devant le trône du Précieux Maître.

Après l'avoir salué et lui avoir offert les riches présents dont il était porteur, il exposa le sujet de son embarras, la situation misérable des nâgas frappés par un mal inconnu et, finalement, pria Padmasambhava de se rendre chez eux pour les en délivrer.

Mieux que quiconque, le Maître Padma connaissait tous les détails de cette histoire puisqu'il avait lui-même causé la maladie qui désespérait les pauvres nâgas, mais, poursuivant son dessein, il fit mine d'écouter l'envoyé avec attention et de s'étonner des tristes nouvelles qu'il lui communiquait.

— Je compatis sincèrement au malheur de vos amis, répondit-il au nâga, mais il me serait difficile d'accéder à leur demande et

d'entreprendre un si long voyage. Je suis vieux et, d'ailleurs, très occupé. Je vais vous donner des médicaments, que vous distribuerez aux malades ; l'effet produit sera le même que celui que vous attendez de ma visite.

— La différence est grande, répliqua l'ambassadeur, entre les soins reçus du médecin en personne et des médicaments envoyés de loin. Votre sainte présence, à elle seule, est capable d'opérer cette guérison.

Ainsi, par des paroles persuasives et témoignant d'une grande foi, il s'efforçait d'amener le Maître à accueillir favorablement sa requête.

Il entrait dans les projets de Padmasambhava de se rendre chez les nâgas, mais il avait voulu que l'invitation vînt d'eux et qu'il eût l'air de céder à leurs pressantes instances. C'était pourquoi il avait contaminé leur rivière et produit l'épidémie qu'on le suppliait de venir connaître.

Après avoir encore affecté de résister, Padmasambhava céda enfin aux instances du délégué des nâgas.

— J'irai donc moi-même voir vos malades, comme vous le désirez, dit-il. Je n'ai nul besoin de vos présents. Je ne désire qu'une petite chose, sans importance.

Avant même qu'il ait achevé de parler, l'envoyé lui promettait au nom de son souverain et au peuple tout entier des demi-dieux-serpents, que, quelle que pût être la chose qu'il souhaitait, elle lui serait donnée si elle était en leur pouvoir.

Padmasambhava se montra satisfait et congédia le visiteur, lui disant de retourner dans son pays et d'y annoncer que dans sept jours il y arriverait lui-même.

Ceci dit, les *dakînîs* reconduisirent Tsoug-nag sur la rive du lac où elles l'avaient rencontré, et lui s'enfonçant sous les eaux, s'empressa de regagner le domaine des nâgas

par des voies souterraines inaccessibles aux humains.

La bonne nouvelle apportée par leur envoyé combla tous les nâgas de joie. Tsougnag fut chaleureusement félicité pour avoir habilement plaidé leur cause et l'on commença, sur l'heure, les préparatifs de la réception de Padmasambhava. Des tapis magnifiques, de riches tentures brodées, des sièges[69] et des tables d'or et d'argent, d'autres en santal incrusté de lapis lazulite, des vases ornés de pierreries et mille autres objets précieux furent tirés du trésor d'État. Sa décoration terminée, le palais que devait habiter le gourou brilla de l'éclat réuni du soleil et de la lune.

Le septième jour après le retour de Tsougnag, Padmasambhava apparut. Il était escorté par des centaines de lamas, de dakînîs et

[69] Un détail indiquant un apport d'origine chinoise dans le poème. Les Thibétains s'assoient sur des coussins placés à même le plancher ou sur des estrades. Ils n'ont point de sièges proprement dits.

de déesses portant des ombrelles, des guirlandes de fleurs, des cassolettes dans lesquelles brûlaient des parfums suaves et jouant de différents instruments de musique. Ce fastueux cortège gagna lentement l'habitation préparée pour le gourou. Rien qu'à le voir, l'espérance renaissait dans le cœur des malades et leurs souffrances se trouvaient allégées.

Maître Padma demeura trois mois parmi les nâgas, préparant divers médicaments qu'il faisait prendre aux malades. Au bout de ce temps, tous furent guéris et l'allégresse succéda aux lamentations.

Padmasambhava ayant alors annoncé son intention de retourner à Zangdog-Palri, le roi et les grands chefs des nâgas ordonnèrent que toutes les richesses contenues dans le trésor du royaume fussent apportées devant lui. En monceaux hauts comme des montagnes, s'entassèrent alors d'innombrables joyaux, des perles, du corail, des turquoises,

du cristal, de l’ambre, des rubis, de l’ivoire, des conques blanches qui sont la bouche du makara[70], des peaux de serpents venimeux, des peaux de tigres, des œufs de dragons de couleur bleue et une foule d’autres choses rares et précieuses. Tout cela fut offert au gourou, en témoignage de reconnaissance, tandis que le roi et les chefs lui demandaient :

— Maître vénéré, nos présents sont-ils dignes de vous ? Vous plaisent-ils ?

— Vos présents sont magnifiques, répondit aimablement le gourou, je vous sais gré de me les offrir, mais je n’en ai nul besoin. Par contre, vous possédez une certaine chose, de très minime valeur, que je ne vois pas ici. C’est elle que je désire. Voulez-vous me la donner ?

Très étonné, le roi lui demanda :

[70] Un animal marin fantastique.

— Illustre Maître, quelle est cette chose ? Je ne la devine pas, mais, quelle qu'elle soit, elle est à vous.

— C'est bien, dit le gourou, je l'accepte. Nâga Ménkén est le père d'une jeune fille dont l'oncle est Dourwa, c'est elle que je veux.

Un silence suivit cette déclaration, les nâgas s'entre-regardaient, pleins de surprise.

— Que dit-il ? murmura Ménkén, croyant avoir mal entendu.

— Il dit qu'il veut notre Dzédén, lui répondit son frère Dourwa, qui se trouvait à côté de lui. Mais il ne l'aura pas.

Dourwa avait le tempérament vif et se contenait difficilement. Il portait une paternelle affection à celle dont l'usage faisait sa « nièce », mais qui, fille de l'épouse qu'il partageait avec son frère[71] aîné, pouvait être ré-

[71] On sait que la polyandrie limitée au cercle de la famille – une seule épouse pour plusieurs frères – est pratiquée dans le Thibet central. Les enfants nés de

ellement sa propre enfant. La colère montait en lui à la pensée que le vieux gourou, époux légitime de deux nobles dames et héros de maintes bizarres aventures extra-conjugales, jetait maintenant les yeux sur Dzédén.

— Les initiés aux profondes doctrines, dit-il, assurent que tout en ce monde n'est que jeu et pure illusion. Les actions du docte Maître Padma, affirment-ils aussi, s'inspirent de motifs transcendants auxquels le vulgaire n'entend rien, mais tant de science n'est pas le fait de ma nièce. Qu'il s'agisse de jeu, de rêve ou de réalité, en compagnie d'un barbon, pour elle, ce serait tout un, elle n'y trouverait que tristesse. L'épidémie l'a épargnée, faut-il que ce soit le médecin qui la navre ?

Ceux qui se tenaient à proximité de Dourwa se mirent à trembler en entendant ces paroles téméraires. Non point que

---

l'épouse commune appellent l'aîné des frères « père » et les autres maris, ses cadets : « oncle ».

quelques impies, parmi eux, ne les approuvassent au fond de leur cœur, mais par crainte de la colère du terrible gourou si elles parvenaient à ses oreilles.

Quant aux chefs des nâgas groupés autour de Padmasambhava, ils ne s'attardèrent pas à discuter son désir et, plein de respect pour lui, décidèrent d'un commun accord : « Si cette jeune fille peut être utile à notre sauveur, nous la lui donnons. »

Cette résolution porta à son comble la fureur de Dourwa. Il arracha à un nâga l'écharpe de soie blanche[72] qu'il déployait pour être passée au cou de la nâgî présentée en offrande et la tenant largement étalée sur

---

[72] En thibétain, Kadag. Ces écharpes sont offertes à tout propos au Thibet, comme témoignages de respect, de gratitude, pour souhaiter la bienvenue à ceux qui arrivent ou un heureux voyage à ceux qui s'éloignent. On les offre aux statues dans les temples, aux livres saints, etc. On ne peut pas voyager au Thibet sans en avoir une provision dans ses bagages. La qualité du tissu et la longueur de l'écharpe marquent le degré d'estime en lequel on tient celui à qui l'on offre le *Kadag.*

ses deux mains, il s'avança à grands pas vers le Maître Padma.

— Tout ce que nous possédons, lui dit-il brutalement, nous vous l'avons offert. Nous avons vidé notre trésor pour le mettre à vos pieds. Si ces présents ne vous suffisent pas, sachez qu'il n'en est pas d'autres, ici, pour vous. Quant à cette jeune fille, ne vous flattez pas de l'obtenir. Quelque puissant et habile que vous soyez, vous n'y réussirez pas.

Brillant dans le ciel, le soleil et la lune
éclairent le monde,

C'est excellent !

Parfois, une planète les dévore et les
ténèbres couvrent l'univers,

C'est fort triste !

Lorsque le grain a été semé, les mois-
sons croissent,

C'est excellent !

Si la grêle tombe et les détruit,

C’est fort triste !

Quand le lama portant l’habit religieux prêche la Sainte Doctrine et la met en pratique,

C’est excellent !

S’il convoite une femme,

C’est fort triste !

« J’ai dit. Rien n’est plus vrai que ces dictons. Vous n’aurez pas ma nièce. »

Padmasambhava n’est pas d’humeur commode et l’irriter est dangereux. La hardiesse de Dourwa ne manqua pas de lui déplaire. Il se leva de son siège, le visage enflammé, les yeux jetant des éclairs. Tous les nâgas reculèrent épouvantés.

— Viens ici, toi, le savant en dictons, commanda-t-il d’un ton impérieux. Je puis t’en citer d’autres en réponse aux tiens :

« Sur la grande place d'un village, on jugeait un malfaiteur. Survint un passant qui, touché de pitié, s'interposa et obtint sa grâce. L'autre, une fois libéré, oublia la bonté de l'intercesseur.

« Un homme souffrait le châtiment de ses crimes dans l'un des purgatoires. Un Bodhisatva compatissant l'en retira et l'emmena dans un paradis. Sitôt installé dans le séjour bienheureux il oublia celui qui l'avait arraché aux tortures.

« Quand vous étiez en proie à la maladie, vous avez fait appel à ma science. Toi, comme tous les autres nâgas, tu étais d'avis de m'accorder ce que je demanderais en retour de mon aide, quoi que ce pût être. Et toi qui, comme tant d'autres, a été victime de l'épidémie, tu oublies que tu me dois ta guérison et tu renies ta promesse. Misérable fourbe, sans honneur, tu ne mérites aucune pitié.

« Je n’ai nul besoin de ta nièce. Je ne la veux plus. Je pars à l’instant. Mais le mal dont je vous ai délivré vous frappera de nouveau, vous gémirez comme par le passé, mais il sera inutile d’implorer mon secours. »

Avec un air terrible, Maître Padma fit quelques pas pour s’éloigner. Lamas, dakînîs et déesses se reformèrent en ordre de cortège, l’arc-en-ciel blanc, voie éthérée sur laquelle le gourou voyage, apparut et son extrémité se posa sur le faîte du palais des nâgas. Ceux-ci, terrifiés et tremblants, ne trouvaient pas de mots pour apaiser le redoutable magicien.

Alors, Ménkén, tenant en main une écharpe de soie blanche, s’avança en chancelant, posa celle-ci sur les pieds du gourou, se prosterna trois fois et dit d’une voix suffoquée par la terreur :

— Ô Précieux Maître, ne vous offensez pas, je vous en conjure. Mon frère vient de parler

étourdiment, mais il n'avait pas l'intention de vous manquer de respect Pardonnez-lui. Dzédén est à vous. Je suis son père, c'est de moi seul qu'elle dépend, je vous la donne. Faites-nous à tous la grâce de l'accepter.

— Et qu'en sais-tu si tu es son père autrement que par droit d'aînesse ?... commençait à rétorquer l'incorrigible frondeur Dourwa, mais une vingtaine de nâgas se jetèrent sur lui, lui fermèrent la bouche avec l'écharpe qu'il tenait encore en main et l'entraînèrent hors du palais.

Un peu radouci, mais conservant toujours une physionomie sévère, Padmasambhava répondit brièvement :

— C'est bien, je l'accepte. Dans sept jours, amenez Dzédén sur le bord du lac Loungsén Gokongma, elle trouvera un protecteur près de là (littéralement « elle trouvera un maître, un propriétaire » : *dakpo,* écrit *bdagpo).*

Ayant dit, il s’éleva d’une manière surnaturelle au-dessus de la foule des *nâgas.* Entouré de sa brillante cour, il s’avança sur la voie lumineuse qui s’étendait à travers le ciel et, bientôt, disparut parmi les nues.

Sept jours s’étant écoulés, plusieurs centaines de nâgas accompagnèrent leur jeune sœur au lac que Maître Padma avait désigné.

— Ma fille, lui dit alors Ménkén, je dois te laisser ici. Vas dans le vaste monde des hommes ainsi que l’a ordonné notre précieux gourou, repose-toi sur lui et aie confiance. Il sait ce qui est nécessaire aux êtres et il ne t’abandonnera point. Je te donne une jument, une vache, une brebis, une chèvre et une chienne, ces bêtes te seront utiles partout où tu iras.

La pauvre nâgî pleurait à chaudes larmes ; l’idée qu’elle allait rester seule dans cet en-

droit désert si loin de son pays la remplissait d'épouvante.

— Père, dit-elle en sanglotant, vous me commandez de m'en aller, mais où irai-je ? Je ne connais aucun chemin dans cette contrée étrangère. Quand je lève les yeux, je vois le grand ciel vide, quand je les abaisse je vois une immense terre vide[73]. Dans quelle direction devrai-je me diriger ? Là, est une route rouge, plus loin, une blanche ; de cet autre côté, j'en aperçois une jaune et d'autres encore s'entrevoient au lointain. Laquelle choisir ? Je ne le sais pas. Par grâce, laissez-moi retourner au pays des Nâgas, ne m'abandonnez pas ? Je ne veux pas vous quitter.

Ménkén, sachant qu'il lui était impossible de satisfaire sa demande, s'efforça de lui

---

[73] Une description qui dépeint exactement les immenses solitudes du Thibet septentrional.

adoucir l’amertume de son abandon en lui donnant quelques instructions capables de la guider.

— Ma fille, dit-il, regarde, proche d’ici, cette route bleue qui semble, au fond de la vallée, un serpent géant dont les écailles seraient faites de turquoises. Elle conduit à un pays où des lacs innombrables reflètent jour après jour, l’azur d’un ciel perpétuellement sans nuages. Ne tourne pas tes pas de ce côté. C’est le pays de la faim et de la soif. L’eau des lacs est salée et pas une tente ne se dresse sur leurs rives désertes[74].

« Plus loin, vois ce chemin étroit, tournant sur lui-même, si blanc que l’on dirait, accroché aux rocs de la montagne, un rosaire en conques fait pour réciter des « manis » (la

---

[74] Cette description s’applique à la région des nombreux lacs existant vers le centre des Tchang Thangs (plateaux déserts du nord).

formule *Aum mani padmé houm* !) par millions. Garde-toi de le suivre. À des plateaux arides, balayés par les vents, vers des neiges éternelles hantées par des démons, conduit le chemin blanc.

« Là, derrière toi, ce chemin verdoyant parsemé de fleurettes cache un piège sous son aspect charmant. Il s'enfonce, là-bas, à l'horizon, dans de vastes marais. Le voyageur que le soir surprend parmi ces terres liquides, incertain de sa route, perd pied et s'enfonce, bu par l'abîme de boue qui se referme sur lui. Ne t'y aventure pas.

« Au pied des monts que dorent maintenant les rayons du soleil, ce sentier jaune, mince fil de perles d'ambre pareil à un collier qu'aurait laissé tomber, du haut de sa demeure, une déesse étourdie, longe des cavernes où vivent des ours noirs ou blancs dangereux au passant isolé. Ne t'y engage pas.

« Mais là tout au bout de la plaine, distingues-tu ce ruban couleur de corail qui s'élève doucement vers un col où rampent des nuages[75] ? Suis-le. Il aboutit à une paisible et heureuse contrée : son nom est Ling et là tu trouveras le protecteur promis par le Maître Padma. »

La jeune nâgî comprit que, contraint par la reconnaissance et par la crainte d'obéir à Padmasambhava, son père ne se laisserait pas fléchir. Elle ne répliqua rien. À travers ses larmes, elle fixait ses regards sur le chemin rouge montant vers le col où les nuages formaient les mouvants replis d'un rideau voilant un angoissant mystère. Tandis qu'elle s'absorbait dans sa contemplation, son père et les autres nâgas s'esquivèrent furtivement. Lorsqu'elle se retourna vers eux, elle vit

[75] À part les comparaisons poétiques, toutes ces descriptions correspondent à de réels aspects des paysages du Thibet septentrional et celui qui connaît ce pays peut aisément les situer.

qu'elle était seule, et tout espoir de regagner sa patrie l'ayant abandonnée, elle s'achemina lentement vers la voie coralline, suivie de ses animaux.

Vers le crépuscule, elle arriva auprès d'une maison où elle demanda l'hospitalité. Les gens qui l'habitaient l'accueillirent avec bonté et elle demeura chez eux pendant trois mois. Au bout de ce temps, elle s'informa de la direction dans laquelle se trouvait le pays de Ling et se mit en route en s'orientant d'après les indications qu'elle avait reçues.

À cette époque, Todong – le *tulkou* de Tamdrin – résidait au pays de Ling dont il était l'un des chefs. Une nuit, il eut un rêve singulier dont il fut si frappé que, dès l'aube, il envoya ses gens prier le roi son frère et les guerriers habitant les tentes voisines d'en venir écouter le récit afin d'examiner s'il ne

présageait pas un événement important pour leur tribu.

Quand ils furent réunis, Todong leur offrit du thé et fit placer, devant eux, des boîtes contenant de la *tsampa* et du beurre. Puis, lorsque chacun eut mangé une *pâ*[76] il leur raconta son rêve.

---

[76] La *pâ* se fait de la façon suivante : on laisse un peu de thé beurré au fond de son bol. L'on verse dans ce bol de la farine d'orge grillée (*tsampa*). La quantité de farine doit être suffisante pour former une petite pyramide dépassant de beaucoup la hauteur des bords du bol. Avec adresse, l'on introduit l'index au milieu de la farine et on la tourne doucement pour l'humecter. On tourne, ensuite, avec l'index et le majeur, puis l'on finit, la farine étant juste assez humide pour faire une pâte adhérente, par pétrir celle-ci contre la paume de la main, avec les doigts de la même main. L'on forme ainsi une boulette de farine presque sèche qui est la *pâ* et se mange soit seule, soit avec de la viande,

« J’ai vu, leur dit-il, l’herbe du col de Toyang Cham tchéma, emportée par le vent, venir tomber à Ling. Elle y reprenait racine et chacun de ses brins devenait un joyau. Parmi ceux-ci était une gemme obscure de la couleur de la bière, je la prenais et la plaçais sur un trône. Peut-être est-ce qu’un chef puissant ou quelque saint lama se dirige vers nous pour le bien de notre pays. Il faudrait le savoir. Toi Singlén, mon frère, fais un *mo.* »

Le roi Singlén envoya un de ses serviteurs chercher, dans sa tente, un livre de divination. L’homme revint bientôt apportant le livre demandé et un petit sac contenant deux dés.

---

du lait caillé ou n'importe quoi. En commençant l'opération, il faut se garder de laisser de la farine sèche tomber hors du bol, car c'est là un manquement grave aux bonnes manières.

D’abord, Singlén invoqua les trois joyaux (le Bouddha, sa Doctrine et l’Ordre des Religieux), puis il jeta les dés et consulta le passage du livre, se rapportant au nombre de points marqués par les dés. Ensuite, il recommença le *mo* à l’aide de son chapelet pour faire la contre-épreuve des réponses obtenues par le moyen des dés.

Pendant qu’il se livrait à ces opérations, tous demeuraient attentifs et silencieux, suivant tous ses mouvements avec intérêt. Enfin, le roi déclara :

— Ce n’est ni un lama, ni un chef, qui vient vers nous. Une jeune fille descend du col, suivie par une jument, une vache, une brebis, une chèvre et une inutile chienne. Elle arrivera ici aujourd’hui.

Les hommes se mirent à rire, mais Todong ne put cacher son désappointement. Le rêve prémonitoire dont il tirait vanité ne concernait-il donc vraiment aucun événement mer-

veilleux dans lequel il jouerait un rôle important ? Il lui déplaisait de l'admettre.

— J'ai peine à croire que les joyaux que j'ai vus puissent se rapporter à une jeune fille et à quelques animaux, dit-il à son frère, peut-être n'as-tu pas clairement compris la réponse donnée par le *mo.* Enfin, nous saurons bientôt ce qu'il en est. Tenons-nous prêts dans tous les cas. Si un personnage de marque arrive ici, il convient de le recevoir dignement, si un mendiant se présente il faudra lui faire l'aumône.

Sur ce, après avoir bu un autre bol de thé, chacun retourna dans sa tente. Rentré chez lui, Singlén raconta en riant, à sa femme Gyasa, ce qui s'était passé, raillant le vaniteux Todong à cause de la déception qu'il avait éprouvée et du dépit qu'il en avait ressenti.

Peu après, Gyasa, allant puiser de l'eau à la rivière, aperçut Dzédén qui arrivait avec ses animaux.

Instruite par son mari de ce que le *mo* avait prédit, elle ne s'étonna pas beaucoup en voyant l'étrange voyageuse, et quand celle-ci fut près d'elle, elle se borna à s'informer d'où elle venait.

— Je viens de « Gong yul » (mgong yul, « pays de la nuit »), répondit la nâgî.

— Êtes-vous native de ce pays ? lui demanda encore Gyasa.

— Oui, dit Dzédén.

Ainsi, le nom de Gongmo (femme du pays de Gong) lui fut donné, et comme elle ne révéla pas le sien, c'est par ce sobriquet qu'elle fut désignée à Ling jusqu'à l'avènement de Guésar.

Gyasa invita la nouvelle venue à demeurer pendant quelques jours dans sa tente pour se reposer, et la jeune fille accepta son invitation.

Les nâgas ont le pouvoir de prendre n'importe quelle forme et sont particulièrement habiles à revêtir celle d'un être humain. Rien dans son apparence extérieure ne décelait l'origine de Dzédén, et les *dokpas* (pasteurs) la tinrent, tout naturellement, pour appartenir à leur race.

Après qu'elle eut passé une semaine auprès d'elle, Gyasa, à qui la jeune fille plaisait, demanda à son mari la permission de la prendre comme servante. Celui-ci y consentit et la nâgî se fixa chez eux avec ses animaux.

Trois ans s'étaient écoulés depuis l'arrivée de Dzédén chez le roi de Ling. Durant ce temps, elle s'était ponctuellement acquittée de ses devoirs : conduisant le bétail paître sur les montagnes, barattant le beurre, faisait sécher la bouse des yaks qui sert de combustible et se rendant utile de diverses autres manières.

Tout d'abord, Singlén ne lui avait accordé aucune attention, puis, peu à peu, il s'était aperçu qu'elle était gracieuse, bien faite, que son visage était agréable et son sourire charmant. De cette constatation au désir de faire sienne cette fraîche jeunesse qui illuminait son foyer, il n'y avait qu'un pas. Singlén, en dépit de ses cinquante ans, vit renaître en lui un cœur de jouvenceau et le fit comprendre à sa gente servante.

La nâgî devenue l'humble Gongmo éprouvait, elle aussi, pour son maître, un sentiment plus tendre qu'une simple gratitude respectueuse. Elle eut volontiers accepté de devenir la seconde femme de Singlén, encore bel homme et d'une bonté qui ne se démentait jamais, mais Gyasa entendait ne pas avoir de rivale. Bien que les mœurs du pays permissent la polygamie aussi bien que la polyandrie, elle prétendait qu'ayant donné un fils à son mari, celui-ci ne pouvait arguer d'aucune

bonne raison pour prendre une seconde femme[77].

Dès lors, l'harmonie qui, jusque-là, avait régné dans la tente du chef, fut troublée par les querelles fréquentes que Gyasa faisait à sa servante. Singlén, voyant le tour que prenaient les choses, estima que, n'étant plus jeune, il aurait tort de compromettre la paix de son ménage et n'osa pas céder à son désir.

Sa jalouse épouse ne lui sut aucun gré de son sacrifice. Peu confiante en lui et ayant pris la nâgî en haine, elle pensa que le plus sûr moyen d'éviter d'être supplantée par elle était de la tuer.

Elle ne pouvait, toutefois, pas l'assassiner elle-même dans le voisinage du campement.

---

[77] Les coutumes du pays sont en faveur de cette façon de voir.

L'idée lui vint d'user de ruse et de la livrer à des démons qui la dévoreraient.

Une circonstance imprévue vint favoriser ses mauvais desseins.

Mû simplement par sa profonde piété ou désireux de chercher l'apaisement des désirs amoureux auxquels il avait dû renoncer, Singlén partit pour accomplir un pèlerinage à de lointains lieux saints.

Afin de ne pas éveiller les soupçons de la jeune fille, Gyasa laissa s'écouler quelques mois pendant lesquels elle parut se réconcilier avec elle, puis un jour elle lui dit :

« Gongmo, passe une bride au cheval de mon fils Gyatza et conduis-le sur la montagne dans les environs du col Toyang cham tchéma pour le faire paître. J'ai lu dans un livre de prophéties que si un cheval broute dans cette région une herbe bleue de la couleur des turquoises, il découvrira un trésor à Tchibdag du sud. Ce trésor, aucun homme

n’est capable de le trouver, c’est un cheval qui doit le déterrer en creusant le sol avec ses pieds. Une fois qu’il l’a mis au jour, son maître peut l’emporter. Quelle bonne chose pour nous, si nous pouvions nous en emparer. »

La nâgî ne répliqua rien mais elle ne fut pas dupe du stratagème de sa maîtresse. Il n’existe aucun trésor à découvrir, pensa-t-elle, ni rien d’écrit au sujet d’une herbe couleur de turquoise. Cette femme n’a rien lu de semblable, mais, poussée par la jalousie, elle veut profiter de l’absence de Singlén pour se défaire de moi. Les environs du col où elle m’envoie sont hantés par des démons cannibales, tout le monde le sait et elle espère qu’ils me dévoreront.

Sa tristesse était grande, mais elle n’osait pas refuser d’obéir à sa maîtresse. Elle se mit donc en route, marchant lentement et tirant l’animal derrière elle avec une longue corde.

Arrivée au pied du sentier montant vers le col, elle entrevit, de loin, les formes horribles de plusieurs mauvais esprits. Terrifiée, la pauvre fille n’osa plus avancer. Elle attacha le cheval à une touffe de broussailles et alla s’asseoir sous des rochers formant un abri. Là, après avoir beaucoup pleuré, la fatigue l’emportant sur son épouvante, elle finit par s’endormir.

As Kenzo, qui avait été désigné pour être le père de Guésar, la vit du haut du paradis où il résidait et il jugea l’occasion propice pour accomplir sa mission. Chevauchant un coursier gris, il descendit vers elle sur un arc-en-ciel couleur d’or. Une escorte de six cents dieux, portant des étendards et des ombrelles l’accompagnait. Le splendide cortège se mouvait dans une lumière éblouissante.

Réveillée par cette clarté surnaturelle, la jeune fille vit les dieux resplendissants assemblés autour d’elle et fut très effrayée.

Kenzo descendit de cheval et s’approcha d’elle. Il portait un vase d’or plein de *dutsi* (l’eau bénite des Thibétains) dans lequel trempait une touffe de plumes de paon. Le toubtob Thoubpa Gawa[78] s’était miré dans cette eau consacrée, y imprimant son image.

— Sœur nâgî, dit Kenzo, n’aie aucune crainte. Si tu ne me connais point, apprends que je suis Gnitchén As Kenzo envoyé par le Maître Padma. Ce vase sacré est rempli d’ingrédients magiques et renferme le seigneur de cent dix toubtobs. Bois ! Par cet acte un royaume t’écherra, les démons seront vaincus, tu obtiendras le fruit de la Doctrine sublime et tous tes souhaits s’accompliront.

Kenzo versa alors l’eau sainte dans une coupe de jade jaune ornée des huit signes propices[79] et la tendit à la jeune fille qui en

[78] Celui qui doit s’incarner comme Guésar.

[79] Un ornement très commun au Thibet. Les huit signes sont : la roue d’or de la doctrine, le pot contenant l’eau d’immortalité, la conque blanche dont la spirale

but le contenu. Puis, sans rien ajouter, il remonta vers le ciel sur l'arc-en-ciel couleur d'or, suivi par les six cents dieux. Pendant quelques instants, le son des instruments et la lumière environnant le divin cortège se répandirent encore dans l'espace, puis tout redevint ombre et silence sur la montagne et la nâgî se demanda si elle n'avait pas rêvé.

Au lever du jour, elle s'en retourna, ramenant le cheval à sa maîtresse. Lorsqu'elle aperçut sa servante revenant saine et sauve, Gyasa fut grandement dépitée, mais elle s'efforça de dissimuler sa déconvenue. Elle s'informa du cheval. Avait-il brouté ? Et sans prolonger ses questions, elle envoya Gongmo boire du thé.

La nuit qui suivit son retour, la nâgî éprouva de violentes douleurs dans la tête et durant trois jours elle fut très malade.

---

tourne vers la droite, l'étendard de victoire, le lasso en boucle, le lotus, le poisson d'or, l'ombrelle royale.

Le quatrième jour, comme elle demeurait dans le même état, le mal ne décroissant ni n'empirant pas, sa maîtresse pensa : il faut que je m'occupe d'elle, si je ne la soigne pas, les gens du pays diront que je suis dénuée de compassion et parleront mal de moi.

Elle fit donc mander un lama et un médecin. Le premier procéda à diverses cérémonies religieuses, le second fit prendre des médicaments à la malade. Celle-ci n'en éprouva ni bien ni mal.

La femme de Singlén avait espéré la mort de sa servante dès que celle-ci était tombée malade. L'incertitude où elle demeurait quant à l'issue de sa maladie lui causait une irritation qui croissait à mesure que le temps s'écoulait.

Une nuit, ne pouvant plus se contenir, elle se rendit dans la tente plantée à côté de la sienne, où couchait Gongmo.

— Demi-morte, dit-elle brutalement à la jeune fille, qu'as-tu donc ? Est-ce un attachement passionné à quelque chose que tu ne peux te résigner à quitter, qui te retient dans ce monde et t'empêche de mourir[80]. Ou bien as-tu en toi un démon qui ne te laisse pas guérir ?

— Maîtresse, répondit la pauvre nâgî, il n'y a rien de tout cela. Si je ne guéris pas, c'est que la maladie dont je souffre est grave. Si je ne meurs pas, c'est que ma constitution est robuste. Et elle se mit à pleurer.

Alors Gyasa eut honte d'avoir parlé durement à une malade et, sans ajouter un mot, elle rentra chez elle.

---

[80] Les Thibétains croient qu'un attachement très profond à une personne ou à une chose, crée un lien capable de différer pendant longtemps le départ de l'esprit, sans pourtant amener la guérison du mourant. Ce départ peut aussi, d'après eux, être différé par le désir d'accomplir un acte particulier, de remplir un devoir avant de quitter ce monde. La promesse formelle faite au mourant de se substituer à lui pour accomplir l'acte qu'il désire, détermine la fin de sa lutte et l'esprit s'évade enfin de son corps.

Il n'y avait pas longtemps qu'elle était partie lorsque la nâgî vit l'extrémité d'un arc-en-ciel blanc se poser sur sa tête. En même temps, une clarté s'élevait de son corps, rejoignait l'arc-en-ciel, et un enfant mâle aussi blanc qu'une conque émergea du sommet de sa tête. Il tourna trois fois autour d'elle la tenant à sa droite et dit :

— Mère, quelqu'un viendra par qui vous serez récompensée de la bonté que vous avez eue de me donner le jour.

Puis, il s'envola dans le ciel et gagna le paradis où demeure Tchenrézigs.

Le lendemain, une lueur rouge descendant du ciel se posa sur l'épaule droite de la jeune fille. De cette épaule s'élança un garçon rouge comme une flamme qui tourna autour d'elle, lui dit les mêmes paroles qu'avait prononcées son frère et monta, dans la clarté rouge, au paradis de Marmizet.

Le jour suivant, ce fut une clarté bleue qui lui toucha l'épaule gauche. De celle-ci sortit un enfant mâle bleu comme une turquoise. Il tourna autour d'elle, répéta ce qu'avaient dit les deux premiers-nés et, sur une voie de lumière bleue, monta au paradis de la « joie parfaite ».

Le quatrième jour, après le début de cette singulière suite de prodiges, à l'aurore, un rayon de soleil toucha le cœur de la nâgî et, presque aussitôt, une petite fille d'une extrême beauté en sortit. Elle était coiffée d'un chapeau portant les images des cinq Bouddhas de méditation et parée de colliers et de divers autres ornements faits d'ossements humains. Elle se prosterna trois fois devant sa mère, disant les mêmes paroles que ses frères, puis, montant le long du rayon de soleil, elle se rendit au paradis de Dolma.

Le cinquième jour, une faible lueur se montra sur le nombril de la nâgî et il en sortit un sac.

La terreur de Gongmo avait crû à mesure que se succédaient ces événements incompréhensibles, la vue de ce sac inerte la rendit folle d'effroi.

Qu'est-ce que cette chose ? se demandait-elle. Jamais un être humain ne naît de cette manière. Serait-ce que j'aurais donné la vie à un être appartenant à ma propre race ?

Hors d'elle-même, incapable de supporter plus longtemps la solitude dans laquelle sa maîtresse l'avait laissée depuis la nuit où elle s'était montrée si dure à son égard, la nâgî, écartant les rideaux de sa tente, appela Gyasa. Quand celle-ci fut entrée, elle lui montra le sac gisant dans un coin.

— Qu'est-ce que cela ? exclama Gyasa épouvantée. Jamais je n'ai vu pareille chose. Est-ce un dieu ou un démon qui te l'envoie ?

Qui peut le savoir ? Il faut montrer ce sac à akou[81] Todong et lui demander conseil.

— Je n'oserai jamais, répondit Gongmo en tremblant.

— Si tu n'oses pas lui parler, je lui parlerai moi-même, répondit la femme de Singlén.

En grande hâte, elle courut chez son beau-frère Todong et lui raconta ce qu'elle avait vu.

Todong resta silencieux, comme s'il cherchait, avant de répondre, la signification possible de cet étrange événement.

En réalité, il rapprochait celui-ci d'une ancienne prédiction qu'il avait lue alors qu'il séjournait dans sa résidence de Chalogtsang thang où se trouvait la bibliothèque de sa famille. Dans un livre concernant celle-ci, il

[81] *Akou :* oncle. Ce titre n'indique pas toujours une parenté réelle. Il se donne par politesse, entre gens du peuple, à un homme âgé, ou bien est donné à un homme jeune à qui l'on témoigne du respect soit à cause de sa situation personnelle, soit à cause de celle de sa famille.

était dit qu'une jeune fille arriverait amenant plusieurs animaux avec elle, qu'elle serait la mère de plusieurs dieux, puis celle d'un homme qui deviendrait le roi de Ling et conquerrait plusieurs pays.

De même que sa belle-sœur, Todong ignorait la naissance des trois dieux et de la déesse issus de la nâgî, mais il se rappelait bien son arrivée avec ses cinq bêtes. Peut-être ce sac bizarre se rapportait-il à la suite de la prédiction.

La naissance de celui qui doit devenir un roi victorieux ne peut être qu'un bonheur pour Ling, pensa-t-il, mais elle me sera préjudiciable. Tant que Singlén, mon frère, demeure roi des tribus de Ling, je suis assuré d'en rester l'un des chefs et mon autorité est, en fait, aussi grande que la sienne. Sous un autre roi, cette autorité sera réduite à peu de chose, si je n'en suis pas même entièrement privé. Perdre le pouvoir c'est perdre les profits qui y sont attachés. Les cadeaux de bétail,

de laine, de beurre et de bien d'autres choses assurant mon aisance, passeront devant chez moi, portés à un autre. Holà ! Voici qui est mauvais. Il faut aviser, avant qu'il ne soit trop tard.

Todong, sortant de sa méditation, affecta un air grave et important :

— Je vais aller voir Gongmo et son sac, mais à mon avis, cette chose étrange n'est pas de bon augure, déclara-t-il.

Gyasa étant partie, Todong sella un cheval, coiffa son casque, passa plusieurs sabres à sa ceinture et, de très mauvaise humeur, se dirigea vers la tente de la nâgî.

Arrivé là, il demanda à voir le sac et, dès qu'on l'eut posé devant lui, il manifesta un profond dégoût et une grande tristesse, se frappant la poitrine en poussant des exclamations :

— Aka ! Aka ! Quelle misère ! Jamais une chose de ce genre n'est née d'aucune femme,

ni en Chine, ni au Thibet. Tu es une mauvaise fille, c'est pourquoi cette horreur est sortie de toi. Si ce sac demeure ici plus longtemps, il sera une cause de malheurs pour Ling. Il faut le jeter immédiatement dans la rivière.

Sur l'ordre de Todong, trois lamas, trois chefs de famille et trois femmes transportèrent le sac au bord de l'eau et l'y jetèrent au coucher du soleil.

Cette même nuit, le roi de Hor vit en rêve un joyau qui brillait dans la rivière. À son réveil, il manda près de lui son ministre Rigpatarboum, qui était un pêcheur, et lui commanda de lui apporter ce qu'il prendrait dans son filet, quelque chose ce pût être.

Dans le courant de la journée, Rigpatarboum pécha le sac que le courant avait entraîné et le montra au roi. Ni celui-ci ni aucun de ceux qui se trouvaient auprès de lui ne savaient que penser de cet objet inconnu. Le roi fit prier le lama Tirong de venir l'examiner.

Ce dernier était un homme docte en de nombreuses sciences ; sans hésiter, dès qu'il eut jeté un regard sur le sac, il déclara :

— Ceci est une matrice humaine. Voyons ce qu'elle renferme.

Empruntant le couteau d'un des assistants, il fendit le sac.

Il en tira d'abord un enfant rouge comme une flamme.

Le roi Kourkar dit :

— Donnez-le-moi, je le veux.

Il l'enveloppa dans une pièce de soie rouge et l'emporta.

Ensuite, le lama sortit un enfant bleu comme une turquoise, et le frère du roi : le prince Koursér, ayant dit qu'il le voulait, l'emporta dans un morceau de soie bleue.

Un enfant noir se trouvait encore dans le sac. Le prince Kournag, frère des précédents,

le voulut et l’emporta enroulé dans un lange de soie noire.

Or, les trois chefs étaient trois avatars[82] de la femme qui, bien des siècles auparavant, avait blasphémé le Bouddha, souhaitant renaître comme un des puissants du monde pour détruire sa doctrine et ceux qui la professaient. Faute d’avoir pu discerner l’origine des enfants qu’ils emportaient, ils élevèrent leurs ennemis car les trois garçons étaient des *tulkous* des dieux qui avaient promis d’aider Guésar dans sa lutte contre les rois de Hor.

L’enfant rouge fut nommé Diktchén Chémpa ; l’enfant bleu, Chétchén Yundoub, et l’enfant noir Tobtchén Thougeu Mébar.

Le lendemain du jour où le sac avait été jeté dans la rivière, le nâgî entendit une voix

[82] Il a déjà été dit que, d’après les Thibétains, une même personne peut avoir plusieurs avatars (tulkous) qui coexistent.

qui parlait dans la partie supérieure de son cœur comme si quelqu'un y avait été enfermé.

— Mère, disait la voix, est-il temps, maintenant, que je naisse ? Serait-il bon que je sortisse par le sommet de votre tête ?

L'épouvante saisit encore une fois la pauvre Gongmo.

— Si vous êtes un démon, répondit-elle, sortez par ma tête ; je ne puis rien vous commander, mais si vous êtes un dieu, je vous en supplie, naissez de façon naturelle.

« Todong et Gyasa sont irrités contre moi. Ce sac étrange qu'ils ont vu les porte à croire que je suis de la race des démons, et craignant que ma présence n'attire des malheurs sur le pays, peut-être vont-ils me tuer. »

La voix reprit :

— Ne craignez rien, ils ne vous feront point de mal. Il est bon que je sorte par votre

tête. Mais il faut, d'abord, que vous consultiez les présages.

« Voyez si les animaux que vous avez amenés ont eu des jeunes. Une pluie de riz blanc tombe-t-elle du ciel ? Des fleurs d'or ont-elles éclos ? De la neige jaune, rouge, bleue et noire couvre-t-elle la terre ? Allez vous en assurer.

Étant sortie de sa tente, Gongmo vit avec stupéfaction tout ce qu'avait décrit la voix parlant en elle.

Près de chacune des bêtes que son père Ménkén le nâga lui avait données, un jeune nouvellement né était couché. Une légère couche de neige bigarrée : rouge, bleue et noire d'où émergeaient des fleurs jaune d'or, couvrait le sol d'un tapis féerique, et il tombait du ciel une pluie de riz blanc dont les grains scintillaient comme des paillettes d'argent.

La nâgî contempla un instant ces prodiges, mais rendue inquiète par la voix qu'elle avait entendue et comprenant qu'un enfant allait encore naître d'une manière aussi miraculeuse que les précédents, elle rentra se cacher dans sa tente.

Alors, sortant d'une veine blanche s'ouvrant au sommet de son crâne, sortit un œuf blanc avec trois points semblables à trois yeux.

Quelle chose bizarre, pensa Gongmo. Il y a quelques instants, j'entendais, en moi, la voix d'un jeune garçon et c'est un œuf qui vient au jour. Elle enveloppa celui-ci dans un chiffon et le mit dans sa robe[83] Peu après, il se fendit

---

[83] Les Thibétains,. hommes et femmes, portent des robes très amples serrées à la taille par une ceinture. Elles forment ainsi une sorte de poche sur la poitrine. Le costume thibétain n'en comporte pas d'autre et dans celle-ci sont renfermés les objets les plus divers. Les femmes du peuple,

de lui-même et il en émergea un enfant mâle à la peau sombre, couleur de la bière[84]. Son visage avait trois yeux.

Cette fois, le nouveau-né ne paraissait pas vouloir s'envoler comme l'avaient fait ses frères. Sa mère considérait avec tristesse les trois yeux ouverts dans sa figure, prévoyant que cette singularité allait encore exciter la colère de Todong et de Gyasa et devenir une cause de tourment pour elle.

Cette perspective lui paraissant trop dure, elle creva avec son pouce le troisième œil du petit garçon qui était placé entre les deux autres, au milieu du front. Puis, le tenant dans ses bras, elle le questionna.

---

surtout en hiver, quand elles portent des robes fourrées, y placent souvent leurs tout jeunes enfants, pour les tenir au chaud.

[84] Singulière comparaison car la bière thibétaine est peu colorée.

— D’où venez-vous ? Pourquoi êtes-vous né de moi ? Pourquoi mes bêtes ont-elles eu chacune un jeune, aujourd’hui ?

L’enfant répondit :

— Pendant un grand nombre d’années, j’ai été un ermite hindou, pratiquant des austérités inouïes au plus profond des forêts. Par la vertu de celles-ci, je renaquis dans le monde des dieux comme fils de Korlo Démtchog et de Dordji Phagmo, mon nom étant Thoubpa Gawa.

« Plusieurs démons, nés sur la terre, souhaitent détruire la Religion. Je suis venu pour les combattre et les empêcher d’exécuter leurs desseins malfaisants. Il me fallait un corps humain pour accomplir cette tâche, j’ai emprunté votre chair pour le former.

« Quant aux jeunes des animaux, le poulain de votre jument est un *tulkou* de Nanpatayé, il sera mon coursier et mon aide dans

les nombreuses batailles que j'aurai à livrer. Les autres sont des messagers de présages heureux.

« Le veau de la *di* (la femelle du yak) a des cornes d'or, l'agneau et le chevreau viennent du troupeau des dieux. Ils annoncent que je conquerrai du bétail et qu'il se multipliera abondamment dans ce pays. La naissance du chien est un augure favorable me prédisant la victoire, l'ennemi ne me surprendra point et sera vaincu par moi.

« L'éclosion des fleurs d'or signifie que nombre de sages lamas verront le jour à Ling. La neige noire a trait à Lutzén, le noir démon du Nord ; je lui planterai une flèche entre les deux yeux. La neige jaune prédit ma victoire sur Kourkar, le roi de Hor, je poserai ma selle sur son cou, le monterai et le tuerai. De même, la neige bleue et la neige rouge indiquent la conquête du royaume de Satham et celle des États du roi Chingti.

« L’arc-en-ciel blanc dont l’extrémité s’est posée sur vous témoigne de ma parenté avec les dieux, ceux-ci seront mes conseillers et mes auxiliaires. »

Dans l’après-midi de ce même jour, la neige tomba en abondance. Les prodiges que la nâgî avait contemplés et la naissance de son fils avaient absorbé son attention, lui faisant oublier ses devoirs de servante. Vers le soir, Gyasa, voyant qu’elle n’avait ni balayé la neige accumulée devant les tentes, ni été chercher de l’eau au ruisseau, prit un bâton et se dirigea vers la petite tente où Gongmo restait enfermée, se proposant de la battre pour la punir de sa paresse.

La nâgî l’aperçut de loin par l’entrebâillement des rideaux et fut très effrayée.

— Voici Gyasa qui vient, ici, dit-elle à son fils, elle tient un bâton à la main, son visage est convulsé par la colère. Sans aucun doute,

elle va me battre, peut-être me tuera-t-elle. Le mieux, pour nous, est de fuir.

— Rassurez-vous, répondit le petit garçon, je vais lui parler. Je suis descendu de la demeure des dieux pour combattre et vaincre plusieurs puissants démons, il serait surprenant que je ne puisse pas avoir raison d'une femme.

— Ah ! mon fils, s'écria la pauvre nâgî toute tremblante, ne soyez pas trop téméraire, vous ne connaissez pas encore les femmes de la race humaine et combien la haine et l'amour les rendent redoutables.

— Ne craignez rien, répliqua l'enfant, posez-moi seulement par terre.

Gongmo obéit, et la première chose que vit Gyasa en entrant fut l'enfant debout, d'une beauté parfaite, avec de larges yeux et de longs cheveux noirs. Il la regardait fixement d'un air sévère.

Elle pensa mourir de frayeur, laissa tomber son bâton et demeura fascinée sans pouvoir dire un mot.

— Écoutez-moi, lui dit le garçon. Si vous ne me connaissez pas, je vais vous apprendre qui je suis.

« Du côté paternel, je suis apparenté à Kourkar, roi de Hor, appartenant comme lui à la lignée des Hatchén Hor. Ma mère est de la race des démons noirs et la cousine de Lutzén, le souverain du Nord. Moi-même, je suis en réalité le démon aux neuf têtes venu pour détruire la Chine et l'Inde. Gardez-vous de me braver car je médite de vous dévorer. »

Ce disant, il marchait de-ci de-là à grandes enjambées.

Gyasa, pâle d'épouvante, rassembla tout ce qui lui restait de force pour fuir et, sans rentrer dans sa tente, courant à en perdre haleine, elle alla se réfugier chez Todong.

Quand elle y arriva, elle ressemblait à une folle. Il lui fallut prendre du temps et boire plusieurs tasses de thé avant de recouvrer l'usage de la parole.

Elle raconta alors à son beau-frère ce qu'elle avait vu et entendu et le conjura de faire tuer le démon.

Tandis qu'elle parlait, Todong réfléchissait. La prédiction inscrite dans son livre de famille se réalisait de point en point. Il n'en pouvait plus douter et les craintes qu'il avait éprouvées le reprenaient avec plus d'intensité. Bénédiction pour Ling, la venue du futur conquérant présageait sa déchéance à lui, le chef jusqu'ici respecté dont la fortune s'augmentait de jour en jour. Il était dit que le héros serait d'une justice rigoureuse. Todong n'aimait les saints que dans les histoires que l'on conte le soir autour de l'âtre en buvant des bolées d'eau-de-vie. De trop près, ces impeccables sont des gens fâcheux. Ils mettent volontiers le nez où ils n'ont que

faire et gênent ceux qui entendent s'assurer des profits en ce monde avant de viser à conquérir, dans l'au-delà, une place parmi les bienheureux.

Tournant et retournant ces pensées dans son cœur, il décida la mort de l'enfant, jugeant que s'il ne le supprimait pas immédiatement il en serait incapable lorsque celui-ci serait devenu plus fort.

— Je vais voir moi-même ce monstre, dit-il à Gyasa.

Sur ce, Todong sella son cheval, se coiffa de son casque et passa ses sabres à sa ceinture. Akou Todong, chef de Ling, tenait à toujours apparaître aux yeux de ceux qu'il gouvernait dans une tenue capable de leur inspirer le respect.

Il se rendit ensuite à la tente de la nâgî. Avant même d'être descendu de cheval, il injuria la pauvre fille, criant avec colère :

— Fille de démons, pourquoi as-tu mis cet enfant au monde dans notre pays ? Créature malfaisante, que ne t'avons-nous tuée le jour où tu es arrivée chez nous !

Puis, saisissant par la tête l'enfant que sa mère avait remis dans sa robe, il voulut le lui enlever. Mais celle-ci, lui tenant les pieds, s'efforçait de le retenir et, ainsi, Todong et elle tiraillaient le pauvre petit en sens inverse.

— Laissez-moi, mère, dit celui-ci. Votre tendresse et l'angoisse que vous ressentez me font souffrir. Todong ne peut rien contre moi.

Gongmo lâcha l'enfant, et Todong, le prenant par un pied, lui frappa trois fois la tête contre une pierre avec toute la force dont il était capable. Il le laissa ensuite tomber à terre, croyant l'avoir tué, mais l'enfant au teint sombre se releva riant narquoisement, et fixa sans l'ombre de crainte ses larges yeux étincelants sur son bourreau.

Stupéfait et fort alarmé, Todong s'efforça pourtant de faire bonne contenance. Avec l'aide de Gyasa, il ligota le garçon, l'enveloppa dans une guenille ramassée dans un coin, puis, ayant creusé un trou non loin de là, il l'enterra, recouvrant d'abord le corps d'épines puis de terre et posant, enfin, une lourde pierre plate sur cette tombe.

La nâgî n'avait pas pu intervenir, mais sa désolation était extrême, car elle croyait son fils mort. Dès que Todong et Gyasa furent partis, elle s'approcha de l'endroit où il avait été enterré et lui parla :

— Ne t'effraye pas, mon pauvre enfant, disait-elle. Tout ce qui est arrivé est un effet de causes précédentes. Vas dans un paradis. J'appellerai des lamas pour qu'ils célèbrent des rites religieux... Je visiterai des lieux de pèlerinage afin que ton esprit trouve le bonheur dans un séjour heureux.

Et tandis qu'elle parlait, les pleurs suffoquaient la désolée Gongmo.

Alors, de dessous la terre, une voix s'éleva.

— Ne pleurez pas, ma mère, disait l'enfant miraculeux. Je ne suis pas mort. La mort n'existe pas pour moi qui suis l'envoyé des dieux. Dans les mauvais traitements que To-dong m'a fait subir on peut voir d'heureux présages.

« Il m'a enterré, cela signifie que je posséderai le sol où je suis. La grosse pierre posée sur moi symbolise ma force qui sera inébranlable comme le roc. La guenille dans laquelle j'ai été enveloppé est l'emblème des vêtements royaux que je revêtirai.

« Retournez en paix chez vous, ma mère. Je me rends chez mes frères les dieux ; dans trois jours, je serai de retour auprès de vous. »

Pleine de joie, la nâgî rentra dans sa tente, admirant le pouvoir de celui qui s'était incarné en elle.

La nuit étant venue, des dakînîs descendirent vers la tombe de l'enfant, sur un chemin de lumière blanche. Elles enlevèrent la pierre, déblayèrent la terre et emportèrent le *tulkou* de Thoubpa Gawa parmi les dieux de sa famille.

Après son crime féroce, Todong était entré dans la tente de Singlén, et Gyasa avait fait du thé, tous deux burent ensemble, se réjouissant et riant. Le démon est bien mort, cette fois, disait Todong, et il se sentait rassuré, croyant avoir fait avorter les prédictions qui l'inquiétaient. Quant à sa belle-sœur, dont le temps n'avait pu désarmer la rancune, elle pensait avec un secret plaisir que la douleur aurait sans doute raison de la robuste constitution de Gongmo et que Singlén en revenant de son pèlerinage ne la retrouverait plus vivante.

Après avoir passé quelque temps avec Gyasa, Todong rentra chez lui. Là, ses craintes se réveillèrent de nouveau.

Il était convaincu que la prédiction inscrite dans son livre se rapportait au fils de Gongmo. Il se revoyait lui frappant la tête contre un roc avec une force qui aurait suffi à briser le crâne d'un yak. Et le garçon s'était relevé en le narguant.

Cependant, maintenant, gisant recouvert de terre, une grosse pierre posée sur lui, il devait être mort. Certes, tout autre enfant appartenant à la race humaine l'aurait été, mais celui-ci qui, né depuis quelques heures à peine, parlait, marchait et proférait des menaces, était un dieu ou un démon incarné... Peut-être en dépit de tout vivait-il toujours ?

Et Todong ne parvenant pas à se rassurer, demeurait dans sa tente sans dormir, sans manger, hanté par la pensée du roi qui régne-

rait sur Ling à la place du débonnaire Sin-glén, son frère, qui lui enlèverait son titre de chef ou lui demanderait des comptes, difficiles à rendre, sur l'origine de sa fortune, qui l'en déposséderait peut-être ou tout au moins l'empêcherait de l'accroître encore.

Trois jours après l'avoir sorti de sa tombe et emporté chez les dieux, les fées ramenèrent le jeune enfant à sa mère qui l'enveloppa dans une écharpe de soie blanche et le plaça dans sa robe.

Cependant, Todong, torturé par l'angoisse et ne pouvant plus résister au désir de savoir s'il était débarrassé du rival qu'il redoutait, s'en alla retrouver sa belle-sœur et lui confia sa crainte que l'enfant vécût encore.

Comme il ne se sentait pas le courage de se rendre le premier à la tombe pour vérifier si la pierre avec laquelle il l'avait fermée n'avait pas été dérangée, il inventa un prétexte pour y envoyer Gyasa. Celle-ci n'eut pas

de peine à deviner le sentiment auquel il obéissait et, n'étant guère plus brave elle-même, sa peur s'en accrut encore.

Elle sortit pourtant, n'osant refuser d'obéir à son beau-frère, mais elle n'alla pas jusqu'à la tombe et tâcha d'apercevoir, de loin, l'état dans lequel elle se trouvait.

De l'endroit où elle s'était arrêtée, elle entendit l'enfant parler dans la tente de sa mère. Dès lors, tout examen des lieux devenait superflu. Elle était renseignée : le petit démon vivait toujours. Sans s'attarder un instant de plus, elle regagna sa tente et apprit à Todong que le fils de Gongmo était revenu auprès de sa mère et, pour le moment, causait avec elle.

La nouvelle ne surprit pas beaucoup Todong. Il s'attendait au pire.

— Nous ne réussirons jamais à tuer ce monstre, dit-il à sa belle-sœur. Pourtant, la chose est peut-être possible, mais il y faut la

main de quelqu'un plus habile que nous. Dieux et démons ne peuvent être vaincus que par des procédés magiques... J'irai consulter le gompchén (ermite) Ratna, du monastère de moutégspas[85].

Le lendemain, à l'aube, Todong partait, à cheval, pour la montagne où vivait l'ermite. Ce dernier quittait, chaque année, au printemps, le monastère dont il était le chef, et s'installait pour toute la durée de l'été dans une caverne où il avait, autrefois, passé nombre d'années, acquérant dans la solitude

---

[85] En. général, dans le langage classique, le terme moutégspa (moustegspa) désigne des Hindous brahmanistes ou jaïns, des « hérétiques » par rapport aux bouddhistes. Dans le style populaire de l'épopée de Guésar, peut-être s'applique-t-il simplement à des non-bouddhistes, plus ou moins adeptes du tantrisme népalais. Certains passages de l'épopée permettent cette dernière opinion.

et les ténèbres[86] des pouvoirs extraordinaires sur les êtres et sur les choses.

Arrivé à l'ermitage, Todong aborda le gompchén Ratna avec le respect convenable. Il lui offrit une longue écharpe de soie blanche sur laquelle il posa deux turquoises de grand prix et se prosterna trois fois.

Ratna l'ayant invité à s'asseoir sur un tapis, tous deux échangèrent les politesses usuelles, puis l'ermite demanda à Todong quel était le motif de sa visite.

— Il s'agit, répondit ce dernier, d'une chose sérieuse de très grande importance pour moi. J'ai un grave sujet d'ennuis. Si vous pouvez m'en délivrer, je vous offrirai la moitié de ce que je possède.

Le magicien sourit d'un air gracieux. Il avait acquis le pouvoir d'asservir les démons

---

[86] Au sujet de ces retraites (tshams) et de la réclusion dans les ténèbres, voir *Mystiques et Magiciens du Thibet.*

et d’en faire ses esclaves, mais non point celui de dompter sa convoitise qui était insatiable. Il savait que Todong était riche, et la perspective des biens qu’il pourrait en tirer flattait agréablement sa cupidité.

— En quoi puis-je vous être utile ? demanda-t-il.

N’omettant aucun détail, répétant la même chose bien des fois, Todong instruisit Ratna de tout ce qu’il convenait qu’il sût : l’arrivée de Gongmo, le sac né d’elle, l’enfant venu au monde ensuite, les tentatives infructueuses faites pour le tuer, tout fut raconté par lui.

Quand il eut terminé, l’ermite lui dit d’un ton suffisant :

— C’est là, sans doute, une grosse affaire pour vous, mais, pour moi, c’est une vétille. Quelle est la taille de l’enfant ?

— Ce n’est encore qu’un tout petit garçon, répondit Todong.

— Bien. Reposez-vous sur moi et mettez-vous l'esprit en paix. Demain, j'enverrai trois oiseaux noirs qui vous débarrasseront de lui.

Ayant dit, il congédia poliment son visiteur car l'heure était venue où il devait présenter des offrandes aux mauvais esprits et les conjurer à l'aide de rites et de paroles magiques.

De retour dans la soirée, Todong fit immédiatement part à sa belle-sœur du résultat de son entretien avec Ratna et de la promesse qu'il avait obtenue de lui. Tous deux se sentirent cette fois complètement rassurés et attendirent le lendemain avec confiance.

Cependant, le jeune garçon connaissait la démarche faite par Todong auprès de l'ermite magicien et ce que ce dernier préparait contre lui. Il dit à sa mère :

— Ne soyez point effrayée par ce que vous allez voir. Demain il me viendra des ennemis par la vallée qui s'ouvre en face de votre

tente. Apportez-moi quelques plumes d’oiseau et des branches de cyprès de la longueur de vos deux bras étendus[87].

La nâgî sachant que son fils était un dieu incarné se hâta de lui obéir.

Avec le bois, l’enfant fabriqua un arc et des flèches. Trois cheveux pris, du côté droit, sur la tête de sa mère, formèrent la corde de l’arc et les plumes servirent à empenner les flèches.

---

[87] Une mesure usitée au Thibet. On rappelle « dompa ». Un morceau d'étoffe, par exemple, est saisi avec les doigts, et les bras sont ensuite largement ouverts et tendus en arrière, vers le dos aussi loin que possible. La longueur d'étoffe ainsi tendue est un *dompa*. Les gens de petite taille tâchent d'obtenir le concours d'un ami aux longs bras lorsqu'ils ont à acheter des marchandises d'après ce genre de mesure.

Le lendemain matin, les oiseaux apparurent. Une armure flambante de fer et de cuivre découpé en fines lames leur tenait lieu de plumage, et leur bec était un sabre acéré qui lançait des éclairs. Todong et Gyasa, cachés derrière les rideaux de leurs tentes les regardaient venir, curieux de voir l'issue du drame qui se préparait.

Dès que le jeune garçon aperçut les monstres, il mit une flèche dans son arc et s'avança à l'entrée de sa tente.

Invisibles pour tous autres que pour lui, Padmasambhava et une céleste armée l'entouraient. Il décocha successivement trois flèches et les trois oiseaux s'abattirent inanimés sur le sol. Puis, souriant il rentra chez lui.

Todong et Gyasa demeuraient cloués sur place, pétrifiés par l'étonnement et la frayeur.

S'étant quelque peu remis de son émotion, Todong retourna le lendemain chez Ratna.

Celui-ci prenait l'air devant sa caverne. En voyant venir le chef de Ling il ne douta point qu'il ne lui apportât quelque riche présent avant-coureur des biens qu'il lui avait promis et il éprouva une vive satisfaction.

Dès que Todong fut devant lui, sans s'attarder aux formules de politesse, il lui dit d'un ton assuré :

— Le petit est mort !

Alors seulement il remarqua la mine abattue de son visiteur, ce n'était guère celle d'un porteur de nouvelles de victoire.

— Non, il n'est pas mort, répondit brutalement Todong. Il a tué vos oiseaux, il ne lui a fallu qu'un instant pour les abattre. Il est plus puissant que nous tous. Ce que nous pouvons faire de mieux est de fuir loin de lui.

Bien que troublé par l'issue inattendue de son sortilège, le magicien, soucieux de ne pas perdre tout prestige aux yeux du chef, affecta la confiance.

— Ce n'est rien, dit-il, rien du tout... Un simple essai préparatoire que je voulais faire... Son résultat m'était connu d'avance. Vous autres, « hommes noirs » (*mi nag* = laïques) n'êtes point capables de saisir la subtilité de nos actes et de nos paroles. Quand j'ai dit : « Le petit est mort », cela signifiait qu'il était vivant. Vivant, mais mort tout de même... Il faut être initié pour me comprendre. Ne l'essayez pas. Cela ne convient pas à votre état laïque. Ne vous faites point de soucis. Envoyez-moi le garçon demain. Je sais comment nous en débarrasser.

Puis, changeant de ton :

— Vous pouvez déposer votre offrande sur ce tapis.

Todong dut confesser que dans sa précipitation et troublé par ce qui s'était passé, il avait oublié de se munir d'un cadeau.

Le magicien fronça les sourcils.

— Peu importe, dit-il sèchement. Et il ajouta avec emphase : Celui dont la pensée domine les trois mondes est indifférent aux biens de la terre.

Todong, craignant de l'avoir offensé, ne se sentait pas rassuré et multipliait les excuses et les promesses, mais, sans lui répondre, Ratna le congédia d'un geste et, d'un pas majestueux, retourna vers sa caverne.

Dès son retour près des tentes, Todong héla Gongmo et lui enjoignit d'envoyer, le lendemain, son fils chez l'ermite Ratna qui souhaitait le voir.

— Vous savez qui il est, ajouta-t-il. C'est un puissant magicien. Il vous en coûtera si vous n'obéissez pas.

La pauvre nâgî communiqua à son fils l'ordre qu'elle avait reçu de Todong.

— Ce terrible moutégspa te tuera, lui dit-elle. C'est certain. Hâtons-nous de fuir et de nous cacher soit en Chine, soit dans l'Inde.

L’enfant sourit.

— Vous n’entendez rien à ces choses, ma mère, répondit-il gentiment. Pourquoi fuirions-nous ? Nous n’avons rien à craindre de personne. Notre place est marquée, ici ; c’est ici que le bonheur nous viendra. Demeurez chez vous. Demain, j’irai seul chez le gompchén.

Le lendemain, il partait seul et nu pour l’ermitage du magicien.

Il le trouva vêtu d’une longue robe flottante recouverte par un tablier fait d’ossements humains sculptés, coiffé d’un large chapeau noir orné de petites têtes de morts en ivoire et roulant entre ses doigts un rosaire fait de rondelles découpées dans des crânes humains.

Trois grandes *tormas*[88] avaient déjà été placées par lui devant l'entrée de sa caverne. Quand il vit l'enfant, il se retrancha derrière elles et l'apostropha sans préambule :

— Fils de démon, d'où viens-tu ?

— Votre santé est-elle bonne ? lama, s'enquit poliment le jeune garçon.

— Je suis bien portant, répondit brièvement Ratna. Qu'étais-tu dans ta vie précédente ?

— Je ne me le rappelle pas, déclara calmement le petit garçon. Mais vous qui êtes un grand magicien, vous devez savoir ces choses. Dites-moi, je vous prie, qu'étiez-vous dans votre vie précédente ?

Ratna ne s'attendait pas à ce que la question lui soit retournée. Pris au dépourvu sans

[88] Gâteaux rituels, quelquefois minuscules, quelquefois hauts de plusieurs mètres.

avoir préparé une réponse, il laissa échapper la vérité.

— Je n'en sais rien, confessa-t-il.

— Vraiment, vous n'en savez rien, voilà qui est étrange, répartit l'enfant. Vous êtes un ermite célèbre, connu pour avoir passé la moitié de votre vie en méditation. Pendant plus de trois années, vous êtes demeuré dans cette caverne, toutes ouvertures closes, dans l'obscurité complète, sans prononcer ni entendre une parole, sans voir qui que ce soit, pas même le serviteur qui vous apportait votre nourriture, et vous ne pouvez pas me répondre. Comment espérez-vous donc, alors, trouver chez un enfant âgé de quelques jours une science que, malgré de si longues réflexions, vous avez été incapable d'acquérir ?

— Je te trouve bien hardi, répliqua Ratna avec colère. Sais-tu ce que j'ai fait pour le

bien des êtres pendant mes longues années de retraite ?

— Oui, cela je le sais, répondit tranquillement le garçonnet tout nu en regardant le sorcier droit dans les yeux. Vous n'avez rien fait pour le bien de personne, mais vous êtes expert en l'art de duper les gens crédules et de leur soutirer des présents. C'est à combiner des ruses que vous passiez votre temps emmuré dans votre caserne.

La rage qui possédait le gompchén ne lui permettait pas de remarquer combien il était ridicule à un homme comme lui de discuter avec un bambin qu'il semblait pouvoir écraser avec une chiquenaude. Les réponses étonnantes de ce dernier et ce qu'il en avait appris par Todong l'avaient aussi convaincu que, sous la forme enfantine qu'il avait devant lui, existait autre chose qu'un être humain.

— Quoi ! exclama-t-il indigné. Je n'ai rien fait pour le bonheur des êtres ?

— Je suis jeune, répliqua le singulier enfant, avec un sourire, mon âge se compte non par années ou par mois, mais par jours. Je sais, pourtant, d'où je viens, quoique je ne vous l'aie pas dit. Je sais aussi que les *arahans* (des sages, disciples du Bouddha) ont montré aux hommes la double voie des paradis et de la suprême libération (le nirvâna), mais vous et vos pareils vous n'avez jamais fait qu'accumuler des richesses dans vos monastères.

— Ah ! c'est ainsi que tu me braves, démon ! hurla Ratna. J'ai l'habitude de me mesurer avec ceux de ta race. Nous allons voir lequel de nous sera le plus puissant. Invoque tes protecteurs, moi j'appelle mes aides. L'un de nous doit périr dans ce combat.

Alors, d'une voix terrible, le magicien invoqua ses dieux tutélaires :

« Vous tous, qui êtes armés du tonnerre, accourez ! accourez ! » Et il prononça des formules magiques dont la moindre eût suffi à réduire en poussière tout autre que l'avatar du divin Thoubpa Gawa.

Ensuite, il marcha vers la table où il avait disposé ses *tormas.* L'une d'elles, dédiée aux planètes, était saturée de sang et entourée d'entrailles humaines. Une autre était imprégnée de différentes substances vitales. La troisième était demeurée dans la caverne pendant les trois années que le magicien y avait passées enfermé et, durant toute cette longue réclusion, il y avait emmagasiné une réserve considérable de force occulte.

L'une après l'autre, Ratna les lança vers le jeune garçon, sans autre effet que de voir celui-ci les recevoir sur sa main et les lui renvoyer, comme s'il jouait à la balle.

La sueur de l'épouvante perlait au front du moutégspa. Instinctivement il recula jusqu'au

seuil de sa caverne pour y chercher protection.

Alors l'enfant ramassa par terre un morceau des tormas qui avaient été lancées contre lui et le tenant en main il dit à l'ermite atterré :

— Vous prétendez être un grand maître en magie, mais vous ne l'êtes point. Vous venez de démontrer l'étendue de votre pouvoir, voyez maintenant celui d'un enfant de cinq jours.

Il lança ensuite le morceau de torma qui se transforma en un gros bloc de rocher, atteignit l'entrée de la caverne, l'obstrua complètement et emmura le sorcier dans son repaire.

Après sa victoire, le jeune garçon retourna auprès de sa mère et, en le voyant revenir sain et sauf, Todong commença à désespérer de pouvoir le supprimer.

La confiance qu'il avait mise dans le sorcier moutégspa ayant été deux fois déçue, il ne songeait pas à recourir de nouveau à lui, mais il était curieux d'apprendre comment l'enfant lui avait échappé.

Il retourna donc à son ermitage. Comme il en approchait, quelques corbeaux s'envolèrent à grand bruit d'ailes, tandis que d'autres, plus hardis, achevaient de dévorer des débris de torma épars sur le sol. Le siège sur lequel Ratna avait l'habitude de s'asseoir au dehors gisait renversé près de l'entrée de la caverne et celle-ci était complètement murée par un rocher.

Todong n'eut pas besoin de se livrer à de plus minutieuses investigations pour deviner le sort du magicien et revint chez lui confondu.

Il ne conservait plus le moindre espoir de se défaire, par des procédés magiques, de ce-

lui que par dérision il avait nommé Tchoris[89]. Il résolut donc de l'écarter en l'exilant avec sa mère dans un endroit éloigné et désert. Le manque de nourriture, pensait-il, servirait peut-être mieux ses désirs que la science de Ratna.

Le lendemain, obéissant à ses ordres, neuf lamas, neuf chefs de famille et neuf femmes emmenèrent la nâgî et son fils vers le pays appelé Mamésadaloungo et, y étant arrivés après plusieurs jours de marche, ils les y abandonnèrent. C'était une région absolument inhabitée, seuls des troupes de kyangs (onagres) et quelques ours la parcouraient.

---

[89] *Tchoris* signifie caste, descendance. Ici, le mot était employé par abréviation de *btoum paï tchoris* « ayant d'honorables ascendants ». D'autres bardes disaient *Djorigs* ou *Djérigs* qui signifie un noble. Dans un cas comme dans l'autre, le sobriquet visait, par dérision, la naissance de l'enfant, fils d'une servante et sans père connu.

En se voyant perdue avec son jeune fils parmi cette immense solitude, la pauvre mère ne put retenir ses larmes.

— Nous ne pouvons rester ici, dit-elle à son fils. Avant que la petite provision de vivres qu'on nous a laissée ne soit épuisée, tâchons de nous diriger soit vers la Chine, soit vers l'Inde. Si nous pouvons atteindre des villages, nous y trouverons de quoi manger.

L'enfant répliqua :

— Ce pays est celui des dieux. Nous y vivrons heureux. Vous fouillerez le sol pour récolter des *toumas*[90], et moi, je ferai la chasse aux rats. De cette façon, nous ne souffrirons pas de la faim.

Pendant trois ans, ils vécurent ainsi, à cet endroit. Les cinq bêtes femelles appartenant

---

[90] Une racine sauvage dont la chair farineuse et le goût sucré rappellent la châtaigne.

à la nâgî et les jeunes mâles nés d’elles étaient avec eux.

CHAPITRE II

Padmasambhava réveille la mémoire de Guésar et lui ordonne de se faire élire roi de Ling. – Stratagème employé par Guésar pour y parvenir. – Todong est dupé par lui. – Mariage du héros. – Il s'empare des trésors cachés à Magyalpoumra.

Du haut de Zangdog Palri, Padmasambhava voyait avec déplaisir la vie misérable que menait Lou Dzédén (la belle nâgî) et son fils. Quittant son palais, il se rendit dans le paradis où, plusieurs années auparavant, au cours d'une assemblée de dieux, Thoubpa Gawa avait été désigné pour combattre les ennemis de la Religion.

Il y fut reçu avec révérence et après avoir échangé avec les divers habitants de ce lieu

les écharpes et les compliments d'usage, il pria ceux-ci de s'asseoir autour de lui pour l'entendre exposer l'objet de sa visite.

Lorsque tous eurent pris place sur des piles de coussins plus ou moins élevées ou sur de simples tapis, chacun suivant son rang, Padmasambhava prit la parole.

— Aucun de vous, dit-il, ne peut avoir oublié la réunion que nous avons tenue, ici même, pour aviser au moyen de conjurer le péril qui menace la Religion. Nous avons tous interrogé le sort par des *mos* réitérés et ceux-ci ont uniformément désigné Thoubpa Gawa pour remplir la mission difficile de combattre et de vaincre les démons ennemis de la sainte Doctrine.

« Obéissant à ces ordres, Thoubpa Gawa a produit un *tulkou* qui est né de la nâgî Dzédén. Celui-ci a déjà triomphé de ceux qui cherchaient à le détruire et montré son pouvoir de différentes manières. Cependant, voi-

ci qu'étant exilé avec sa mère dans les solitudes de Mamésadaloungo, il est réduit au pire dénuement et contraint de se nourrir de rats.

« Est-ce ainsi qu'il deviendra roi de Ling, détruira le puissant Lutzén, le souverain de Hor, et les rois Satham et Chingti, ainsi que le veulent les oracles ? »

Les dieux ne purent que reconnaître le bien fondé des remarques de Padmasambhava et convenir qu'ils avaient négligé leurs devoirs.

Le Maître Padma reprit :

— Je vais, sans plus tarder, me rendre auprès du *tulkou* et réveiller en lui la conscience de la tâche qui lui incombe. Vous tous, qui lui avez promis votre aide, soyez maintenant attentifs et prêts à le secourir à son premier appel.

Tous applaudirent aux paroles du précieux Gourou et protestèrent de leur zèle pour

l'entreprise méritoire dont leur frère Thoubpa Gawa était le chef. Puis, Padmasambhava ployant un arc-en-ciel en forme de tente, y entra et descendit vers l'endroit où se tenait le jeune garçon.

— Précieux fils de dieu, lui dit-il, autrefois dans l'une des bienheureuses demeures paradisiaques, tu étais le *toubtob* Thoubpa Gawa. Moi, Padmasambhava, je t'ai exhorté à t'incarner parmi les hommes pour y accomplir l'œuvre importante de détruire les démons qui font obstacle au bonheur des êtres. Ceux à qui ta naissance est due sont le dieu Kenzo ton père et la nâgî Dzédén ta mère. Voici trois ans que tu vis ici dans la misère et l'inaction, il ne faut point t'y attarder davantage. Rappelle-toi ton origine et les raisons qui t'ont amené dans le monde des hommes.

« Désormais, ton nom est Guésar, roi de Ling. Prends conscience de la force qui est en toi et du destin auquel tu es appelé. Va conquérir ton trône. Tous les gens de Ling doi-

vent devenir tes sujets et tous les braves parmi eux tes guerriers. Sers-toi pour atteindre ce but de toutes les ressources qu'offrent la sagesse et l'habileté.

« À l'assemblée des dieux où ton incarnation a été décidé, tu m'as demandé différentes choses. De leur obtention dépendait ton consentement à te charger de la mission pour laquelle tu avais été désigné. Tu en possèdes déjà plusieurs. Ton père, As Kenzo, est un dieu, et ta mère, Dzédén, une nâgî comme tu l'as demandé. Ton poulain, né le même jour que toi, est doué de toutes les qualités du coursier que tu as décrit. D'autres choses t'ont encore été données que tu ignores actuellement. Maintenant, il faut d'abord t'emparer de huit trésors cachés à Djigsdag Magyalpoumra.

« Le premier répond à la requête que tu m'as adressée concernant la préservation de ta vie. Tu souhaitais que nul accident ne puisse causer ta mort. Tu trouveras donc les

nœuds de vie *(tsédus)*[91] noués, et prononçant de puissantes paroles, par les mille dieux de l'époque auspicieuse, l'eau-de-vie (*tsétchou)* consacrée par la reine divine qui détient la vie et les pilules de vie confectionnées par le protecteur suprême nommé Vie Infinie.

« Les autres objets sont un casque, un spectre-foudre (dordji) et un sabre qui ont été fabriqués dans le ciel par Dolma et jetés, par elle, sur la terre où je les ai trouvés et cachés.

« Ensuite, quatre-vingt-dix-huit flèches faites d'un bambou à trois nœuds peint avec une composition de poudre de corail. Toutes sont empennées avec des turquoises au lieu de l'être comme d'ordinaire avec des plumes. Leur pointe est en « fer tombé du ciel » (provenant d'un aérolithe) attachée au bambou

[91] Étroits rubans d'étoffe qu'un lama a noués en prononçant des paroles rituelles. Ils sont tenus pour préserver la vie de ceux qui les portent attachés à leur cou.

au moyen d'un cercle d'or. L'arc que tu trouveras avec les flèches est fait de corne de kyong (un oiseau fabuleux, le garouda des Hindous).

« Enfin, tu découvriras encore un fouet dans le manche duquel est serti un joyau porte-bonheur et une lance ornée de turquoises, nommée « la conquérante des trois mondes ».

« Écoute encore :

« Dans le pays de Ga[92] vit un homme nommé Tampagyaltsén qui possède des richesses incalculables. Sa fille Sétchang Dougmo est un *tulkou* de la déesse Tchomden Dolma (Dolma la conquérante). Il faut que tu l'épouses.

« Le trésor de son père comprend plusieurs statues précieuses. Trois de celles-ci

---

[92] Au nord-est du Thibet, région de Jakyendo.

sont en or pur et personnifient l'esprit, la parole et la forme sous l'aspect de personnages géants. Une statue en bronze représente Zambhala, le dieu des richesses. Une statue en conque représente Tchenrézigs, le Grand Compatissant à la vue pénétrante. Une statue en corail représente Eupagméd, lumière infinie. Une statue en turquoise représente Dolma la Mystérieuse mère des êtres. Une statue en fer représente le redoutable protecteur de la Religion : Mahâkala. Une statue en agate[93] représente la terrible Palden Lhamo dont la monture a pour selle une peau humaine sanglante.

« Tampagyaltsén possède encore les douze volumes du Boum (la Prajñâ Pâramitâ en cent mille vers), un tambour d'or large comme un soleil[94], deux ragdongs (trom-

[93] La pierre que les Thibétains appellent *zig.*

[94] Les riches Thibétains, spécialement les grand Lamas, font battre leur or en forme de disque ou de tambour et le conservent ainsi dans leur trésor ; certaines de

pettes thibétaines) mesurant chacun sept dompas[95], plusieurs *gyalings* (hautbois) en argent, une paire de vases en or pour contenir les bâtons d'encens, divers vases en cuivre sur lesquels sont gravées les images des cinq Bouddhas mystiques, deux plats en turquoise, cent vingt-quatre caisses pleines de riz, cent quatre-vingts grands coffres remplis d'orge, vingt-quatre mille moutons, quatre-vingt mille chevaux et cent trente mille yaks.

« Toutes ces choses doivent t'appartenir. »

Ayant parlé ainsi, Padmasambhava se renferma dans sa tente merveilleuse et celle-ci s'éleva lentement dans le ciel. La clarté qui l'environnait traça, pendant quelques instants, une voie lumineuse parmi les nues puis s'effaça au lointain et, tandis que le Précieux Gourou rentrait à Zangdog Palri, le jeune

---

ces roues en or sont énormes. C'est une précaution destinée à empêcher le vol. La lourdeur de ces disques rend leur transport très difficile.

[95] Voir note 87.

garçon à qui il venait de donner le nom de Guésar se retrouva seul, dans son désert, rêvant à ce qu'il venait d'entendre.

En écoutant le Maître Padma, les ombres qui s'étendaient sur sa mémoire s'étaient dissipées. Il avait pris pleinement conscience de sa personnalité et de la tâche qu'il devait accomplir.

Le premier ordre du Gourou concernait les objets cachés à Magyalpoumra. Ils lui étaient indispensables pour se mettre à l'œuvre, mais comment pourrait-il s'en emparer ?...

Les gens de Ling, pensait-il, connaissent l'existence d'un trésor à cet endroit. Il en est fait mention dans leurs vieux livres de prophéties. Les lamas érudits conservent aussi une tradition à ce sujet. Elle dit que celui à qui le trésor est destiné viendra un jour le prendre et que quiconque autre que lui,

même s'il le découvrait, ne pourrait l'emporter.

Que Todong ou un autre des gens de Ling me voie me diriger vers Magyalpoumra, il devinera mon dessein et m'empêchera de poursuivre ma route. Je dois trouver une ruse.

Guésar réfléchit longuement et, cette fois, avec la pleine possession de son intelligence et de sa clairvoyance divines que l'intervention de Padmasambhava avait réveillées. Il arrêta, ensuite, un plan.

Il savait qu'avant sa naissance comme fils de celle qu'on appelait, à Ling, Gongmo la servante, Padmasambhava et plusieurs dieux avaient l'habitude de conseiller Todong et lui envoyaient des corbeaux portant leurs messages. Il résolut donc de se transformer en corbeau pour duper Todong.

Sous cette forme il gagna, à minuit, le balcon de la chambre où ce dernier reposait. Il l'éveilla d'abord par des croassements répétés

puis, lorsqu'il le vit regarder de son côté, il l'appela.

— Todong, lui dit-il, prête l'oreille, sois attentif ; je dois te communiquer une nouvelle importante.

« Les dieux ont décidé de te rendre propriétaire des trésors cachés à Magyalpoumra ainsi que des biens de Tampagyaltsén, qui devra te donner sa fille en mariage.

« Écoute, maintenant, l'avis que leur sagesse t'envoie afin que, sans exciter le mécontentement des gens de Ling et en évitant les querelles, tu puisses entrer en possession de toutes ces richesses et en jouir en paix.

« Tu devras premièrement attirer l'attention des chefs et des anciens du conseil sur la longue absence du roi Singlén qui, parti en pèlerinage depuis plusieurs années, n'est point revenu. Tu diras que Padmasambhava et les dieux t'ont fait connaître qu'il était passé dans un monde meilleur et

que, par conséquent, il convient d'installer un autre roi à sa place.

« Tu diras encore que, par l'ordre du Précieux Gourou et des dieux, qui t'a été communiqué, une course doit être organisée. Tous les cavaliers, quels qu'ils soient, jeunes ou vieux, serviteurs, mendiants ou fils de bonne famille seront, sans aucune exception, admis à y prendre part. Le premier d'entre eux qui arrivera au trône placé comme but et s'y assoiera sera proclamé roi de Ling, les trésors qu'il pourra découvrir à Magyalpoumra deviendront sa propriété exclusive et Tampagyaltsén devrai lui donner sa fille pour épouse.

« Choisis ton meilleur cheval, les dieux sont avec toi ; tu seras le gagnant. »

Todong ne se sentait pas de joie.

— Cet oiseau qui parle si sagement, pensa-t-il, doit être non pas un simple messager des déités, mais un dieu lui-même qui apprécie

mes mérites et s'est métamorphosé pour me conseiller incognito. Tout fier de sa perspicacité, il versa dans un sac le contenu d'un bol plein de turquoises et de grains de corail et l'offrit respectueusement au corbeau en protestant de sa gratitude.

Ce dernier accepta le sac d'un air gracieusement protecteur et, le tenant dans son bec, il s'envola vers Mamésadaloungo où, reprenant sa forme humaine, il remit à sa mère étonnée le magnifique cadeau du trop crédule Todong.

Après le départ de l'oiseau merveilleux, l'ambitieux chef de Ling, trop joyeusement ému par ce qu'il venait d'entendre, ne put se rendormir. Assis sur sa couche, il monologuait dans les ténèbres.

— Les dieux sont pour moi, marmottait-t-il *sotto voce.* Cela ne fait aucun doute. Le corbeau me l'a dit. Leur intelligence supérieure ne pouvait manquer de distinguer ma

valeur. Me voici définitivement à l’abri de ce fils de démon qui paraissait me narguer... Il est probablement mort au désert...

« Singlén a trouvé, au cours d’un pieux pèlerinage, la récompense de ses vertus. Bien inspiré fut-il de l’entreprendre. Ce bon frère habite maintenant l’un ou l’autre des bienheureux paradis. Ceci lui convient à merveille... Il était un peu mou pour exercer le pouvoir... Les clairvoyantes déités s’en sont aperçues et donnent à chacun de nous la part qui lui convient. Je bénis leur justice et j’admire leur sagesse... Je suis fait pour être roi. »

Cependant, plus encore que la perspective du pouvoir et des richesses qui allaient lui échoir, celle d’épouser la belle Sétchang Dougmo remplissait Todong d’allégresse.

Le compère n’avait rien de l’ascète. Il était fort gourmand et sa soif ne s’apaisait que lorsque l’ivresse l’étendait inerte sur les épais

coussins de sa couche. Mais, surtout, en dépit de son âge, il demeurait un incorrigible paillard, toujours en quête de jouvencelles et maugréant contre l'épouse, trop mûre à son gré, dont la haïssable perspicacité contrecarrait souvent ses projets libertins.

Que pourrait-elle arguer maintenant, la vieille Kartzog Sertog ? L'ordre des dieux était formel. Il serait l'heureux mari d'une seconde femme, la plus belle de Ling, l'autre pourrait marronner à loisir dans la cuisine.

Oui, il en serait ainsi. Mais pour le moment, la solitude lui pesait. Il brûlait du désir de révéler à quelqu'un le brillant avenir qui lui était promis et de s'en faire admirer.

— Tcham ! Tcham ![96] cria-t-il, appelant sa femme par habitude de l'avoir pour confi-

---

[96] *Tcham*, est une appellation polie désignant les femmes mariées de bonnes familles qui n'ont pourtant pas droit au titre supérieur de *lham tcham kouchog* réservé aux femmes appartenant à la noblesse. Il n'est pas poli, au Thibet, d'appeler sa femme par son nom et, encore moins, d'appeler son mari par son

dente et aussi parce qu'elle seule se trouvait à sa portée.

Il dut renouveler plusieurs fois ses appels, car la bonne dame était profondément endormie. À la fin, elle accourut précipitamment de la chambre voisine et s'enquit :

— Qu'y a-t-il Kouchog ? Êtes-vous malade ?

— Je me porte très bien, répondit Todong. Il ne s'agit pas de cela. Écoutez plutôt :

« Le Précieux Gourou et les dieux viennent de me témoigner leur bienveillance en m'envoyant un messager.

Alors, d'un ton suffisant, il répéta à sa femme ce que l'oiseau lui avait dit, omettant ce qui se rapportait à ses nouvelles noces, mais ajoutant plusieurs autres détails de son

---

nom. *Kouchog* signifie « monsieur » avec une nuance plus distinguée : l'équivalent du *sir* anglais, supérieur au *mister.*

invention destinés à accroître son importance.

Kartzog Sertog était une femme prudente et pleine de bon sens. Tandis que son mari parlait, elle réfléchissait et le résultat de ses réflexions ne concordait nullement avec l'enthousiasme manifesté par celui-ci. Quand il eut terminé, elle hocha la tête pensivement.

— Il est vrai, dit-elle, qu'autrefois vous receviez la visite d'oiseaux vous apportant des messages du Maître Padma ou des dieux, mais depuis environ trois ans ils ont cessé de venir. Celui que vous avez vu est-il un envoyé du même genre ?... J'en doute. Je crains qu'il ne soit l'émissaire de quelque ennemi et que son discours ne tende à vous décevoir. Ce que vous aurez de mieux à faire à l'avenir est, je crois, de dormir paisiblement et de garder votre bien au lieu de le distribuer à des corbeaux qui peuvent être des démons malfaisants. Il vous sera difficile de vous emparer des trésors de Magyalpoumra.

En entendant ces sages paroles. Todong se mit violemment en colère.

— Tais-toi, ferme ta bouche, stupide vieille, cria-t-il. Qu'entends-tu à ces choses ? Tu n'es pas digne de devenir reine ; les dieux l'ont bien prévu. Tu n'es bonne qu'à être ma servante. J'épouserai la jeune Sétchang Dougmo. Parée de tous ses bijoux, elle ressemblera à une étoile brillant auprès de mon trône. Garde-toi d'ajouter un mot à tes radotages absurdes, si tu ne veux pas être battue.

Et ce disant, il levait sur elle son gros poing menaçant.

La pauvre femme se sauva en pleurant.

Dès les premières lueurs de l'aube, Todong envoya ses domestiques dans toutes les directions pour convoquer les hommes de Ling. Il leur était dit de se réunir à l'endroit nommé Ling Dutsi Tagtongtamo pour y entendre une très importante communication que le chef devait leur faire.

Le lendemain, tous étaient là. Todong, le principal chef, s'assit sur le siège le plus élevé. À sa droite, prit place Tar-pin, le second chef, et à sa gauche Gyatza, le troisième chef, qui était le fils de Singlén.

Devant eux, les hommes de mille groupes de tentes s'assirent et, sans les faire attendre, Todong prit la parole.

— Le Précieux Gourou et les dieux, dit-il répandent leurs bénédictions sur nous et, dans leur bonté, ils m'ont envoyé un messager pour m'instruire des choses suivantes :

« D'abord, sachez que notre *gyalpo* (roi) Singlén, mon honorable et bien cher frère a été au cours de son pèlerinage, remarqué par les dieux qui l'ont enlevé aux misères de ce monde et admis parmi eux.

« Ensuite, j'ai été informé que les trésors cachés à Magyalpoumra ne sortiront pas de notre pays. Ils sont destinés à l'un de nous.

« Le sol de Magyalpoumra appartenant en commun aux trois tribus de Ling, voici que le maître Padma et les dieux ont décrété afin qu'aucune contestation ne vous divise et que nous demeurions en paix.

« Tous les hommes nés sur le territoire de Ling, quels qu'ils soient, nobles ou mendiants, seront admis à prendre part à une course dont le but sera marqué par un trône. Le premier cavalier qui l'atteindra et s'y assiéra deviendra le roi de Ling. Tous les trois, nous les chefs, nous résignerons notre pouvoir entre ses mains. Devenu roi, il pourra librement chercher les trésors et s'il les découvre, ils lui appartiendront sans partage. »

Puis, se tournant vers Tampagyaltsén, à qui ses grandes richesses procuraient une place d'honneur à côté des chefs, il ajouta :

— Toi, oncle[97] Tampagyaltsén, les dieux t'ordonnent de donner ta fille au vainqueur.

Tampagyaltsén acquiesça de bonne volonté. Il était le plus riche des gens de Ling et ne savait trop comment trouver un gendre digne de lui. L'heureux possesseur des trésors de Magyalpoumra qui ferait sa fille reine lui parut bien réellement envoyé par les dieux.

Tous les autres acceptèrent volontiers aussi la décision de Padmasambhava. D'anciennes prédictions annonçaient qu'un roi de Ling conquerrait de nombreux pays et que, sous son règne, ses sujets jouiraient d'une prospérité inconnue jusque-là. Ce roi victorieux qui les enrichirait tous devrait être celui que l'épreuve, conçue par les dieux, allait désigner.

---

[97] Appellation polie parmi les gens du peuple qui n'implique pas nécessairement une véritable parenté.

Ainsi, tous se séparèrent joyeux, et Todong plus que n'importe lequel d'entre eux.

Le jour fixé pour la course arriva. Chacun des hommes valides avait entraîné son meilleur cheval et l'avait paré de son mieux. Des cordelettes rouges entremêlées dans leur queue divisée en plusieurs longues tresses, des chiffons multicolores pendant parmi leur crinière, une sonnette tintant à leur cou, une selle recouverte d'un beau tapis[98] posée sur leur dos, les bêtes paraissaient aussi fières, aussi vaines que leurs maîtres comme si, elles aussi, nourrissaient l'espoir de régner sur Ling.

Plus magnifique qu'aucun des concurrents, parut le vieux Todong, vêtu d'une robe

---

[98] Les selles thibétaines sont faites en bois et rembourrées. Il est d'usage de les recouvrir d'un tapis plus ou moins riche. Le devant de la selle, qui est de forme relevée, est ornementé.

de fine « pourouk » (drap) bleu sombre dont l'ouverture laissait voir un gilet de soie bleu turquoise bordé d'un large liseré de drap d'or. Son superbe cheval isabelle à queue et crinière noires[99] portait une selle garnie de peau de lézard et ornée d'arabesques en or et argent.

Certain de l'issue de la course il regardait déjà avec l'œil d'un maître amoureux la belle Sétchang Dougmo parée de tant de bijoux qu'elle ployait sous leur poids. La plus jolie et la plus riche, elle rayonnait comme une déesse parmi la foule des autres femmes vêtues de leurs plus beaux atours.

Les cavaliers commençaient à se diriger vers l'endroit d'où le départ devait s'effectuer lorsqu'apparut le jeune Tchori, le fils de Sin-

---

[99] Les chevaux de cette couleur, pourvus d'une crinière et d'une queue noires, sont très prisés au Thibet.

glén et de sa servante__Gongmo, comme l'appelaient les gens de Ling qui ignoraient sa véritable identité.

Il était vêtu d'une robe grossière en peau de mouton et montait, sans selle, le cheval brun rougeâtre né de la jument que sa mère avait amenée avec elle en venant à Ling.

Quelques-uns rirent en le voyant s'aligner pour la course, d'autres firent mine de se fâcher, mais les vieillards les firent taire. Les conditions de l'épreuve avaient été réglées par les dieux et librement acceptées par tout le peuple de Ling, on ne devait rien y changer, sous peine d'attirer sur le pays la colère de Padmasambhava : tous sans distinction étaient admis à concourir.

Les hommes se rangèrent, sans peine, à cet avis. La plupart virent un sujet d'amusement et de plaisanteries dans la participation du jeune garçon à la course. Seul, Todong, connaissant mieux qu'eux le pouvoir

de Tchori, se sentit envahir par une inquiétude pénible, mais il la rejeta bientôt comme étant dénuée de fondement après ce qui lui avait été dit par le corbeau.

Un regard jeté sur le trône et un autre sur Sétchang Dougmo achevèrent de lui rendre son assurance et il partit avec d'autres cavaliers pour aller s'aligner au bout de la plaine.

Le signal est donné, les chevaux s'élancent. En un clin d'œil, celui de Tchori-Guésar a devancé tous les autres. Il vole plutôt qu'il ne galope, on ne voit point ses pieds toucher terre. Avant que les plus rapides des concurrents aient parcouru la moitié du trajet, Guésar a atteint le but, s'est assis sur le trône et promène sur la foule stupéfaite et muette le regard calme et assuré d'un maître divin.

Sa victoire ne pouvait être contestée. Les assistants commencèrent donc à défiler devant lui, posant à ses pieds les écharpes de

congratulation et de respectueux hommage qu’ils tenaient prêtes à l’intention du gagnant de la course.

Todong arriva le dernier. Son cheval, d’ordinaire si docile, s’était étrangement comporté et l’avait désarçonné précisément devant l’endroit où Sétchang Dougmo était assise. Peu charitable, la jolie fille riait de lui avec ses compagnes.

Force fut, cependant, au trop naïf ambitieux de s’approcher de Guésar pour lui offrir une écharpe et le reconnaître comme roi, se désistant en même temps, ainsi qu’il avait été convenu, de l’autorité qu’il avait exercée jusque-là.

La manière inhumaine dont il avait traité, lors de sa naissance, celui qui, maintenant, était son souverain, se représentait vivement à son esprit et il tremblait d’épouvante à la pensée du châtiment que le triomphateur lui infligerait, mais Guésar affecta de ne se sou-

venir de rien et le vieux fou put se retirer tranquillement à l'écart pour déplorer sa stupide crédulité. Il ne doutait plus que ce ne fût Guésar lui-même qui l'avait dupé en lui parlant sous la forme d'un corbeau et se repentait amèrement de ne pas avoir écouté les sages avis de sa femme. Mais ses regrets tardifs étaient vains.

Tampagyaltsén, bien que passablement surpris du gendre inattendu que les dieux lui avaient réservé, ne pouvait toutefois pas se dédire. Il n'y songeait d'ailleurs pas. Tchori, hier petit garçon misérable, pouvait être un objet de mépris, mais Guésar aujourd'hui roi de Ling, bientôt en possession des trésors de Magyalpoumra, était un personnage très différent. Sans avoir à se contraindre, il lui amena Sétchang Dougmo qui, animée de sentiments à peu près identiques à ceux de son père, s'assit au pied du trône comme reine de Ling.

Pendant ce temps, invisibles à tous, sauf au héros, des fées se groupaient autour de lui et Padmasambhava lui remettait un *dordji*[100] magique à l'aide duquel il pourrait ouvrir les palais souterrains contenant les trésors.

Les jours qui suivirent se passèrent en réjouissances. De chaque tente des présents furent apportés à Guésar. Le père de Sétchang Dougmo donna de plantureux festins pour célébrer les épousailles royales. Les femmes de Ling revêtaient tous les jours leurs habits de fête et les lèvres des hommes, constamment trempées dans la bière ou l'eau-de-vie, n'avaient pas le temps de sécher.

Peu à peu, cependant, la vie reprit son cours normal. Guésar avait fait construire un palais où il habitait avec sa femme et sa mère la nâgî, entouré par de nombreux serviteurs.

---

[100] Sceptre rituel.

Les semaines et les mois passaient ; chacun était heureux.

Alors, une nuit, tandis que Guésar dormait, Manéné apparut dans sa chambre et l'éveilla. Elle chevauchait un lion blanc, conduisait un Buffalo en laisse derrière elle, tenait un arc d'une main et un miroir de l'autre.

— Guésar, dit-elle, je suis Manéné, celle qui transmet les avis des dieux et la conseillère qu'ils t'ont donnée.

« Il est temps que tu prennes possession des trésors qui te sont destinés. Tu y trouveras les objets dont tu as besoin pour accomplir ta mission et beaucoup d'autres, en abondance. Quand ils seront tiens, montre-toi généreux, distribues-en libéralement une partie aux guerriers de Ling, ils leur seront utiles. »

Ayant ainsi parlé, la déesse disparut et l'appartement de Guésar demeura longtemps illuminé par la clarté qu'elle avait laissée derrière elle.

Dès le matin, Guésar raconta à sa femme l'apparition de Manéné et ce que celle-ci lui avait dit. Il envoya aussi dans toutes les directions des messagers battant le tambour de la loi afin de rassembler les hommes.

Pendant ce temps, Sétchang Dougmo et ses servantes faisaient de grands préparatifs en vue de la réunion qui devait se tenir.

Des centaines de tapis furent étendus sur le sol. Certains étaient en peau de tigre, d'autres en peau de léopard. Il y en avait qui venaient de Chine et étaient fabriqués avec la laine la plus fine, tandis que d'autres avaient été confectionnés avec de la *thigma*[101] du

---

[101] Une étoffe de laine sur laquelle est imprimé un dessin en forme de croix.

Thibet. Ainsi, chacun suivant son rang, devait trouver de quoi s'asseoir.

Des vases d'or et des vases d'argent furent retirés des coffres où on les conservait et de nombreuses tables basses, placées devant les tapis, reçurent des pyramides de *tsampa*[102] et de beurre.

Quelques jours plus tard, les hommes des différentes tribus appartenant au pays de Ling étaient assemblés et festoyaient avec leur roi.

Au cours de ce banquet ce dernier leur rapporta le message que la fée lui avait apporté et tous manifestèrent un grand enthousiasme à l'idée d'aller s'emparer des trésors cachés.

---

[102] Farine faite avec de l'orge, le grain ayant été grillé avant d'être moulu. C'est l'aliment principal des Thibétains. Il occupe, dans leur alimentation, la place que le pain tient en France.

Une semaine entière fut consacrée aux préparatifs de l’expédition.

Le jour du départ venu, les hommes formés en armée se précipitèrent avec l’impétuosité d’un torrent hors de l’enceinte du palais. Les chevaux se cabraient, caracolaient, les arcs et les lances des cavaliers s’entrechoquaient ; les fantassins, comme un troupeau de moutons, se ruaient à la suite de la cavalerie.

La terre tremblait, les pierres résonnaient sous les pas des hommes et des bêtes. Au-dessus de leurs têtes des étendards flottaient au vent ; on en voyait de rouges, de jaunes et de diverses couleurs mélangées.

La poussière soulevée par l’armée en marche s’élevait jusqu’aux cimes des plus hautes montagnes, obscurcissait le ciel et enveloppait les guerriers d’un épais nuage.

À Magyalpoumra, de nombreuses tentes blanches furent dressées, toutes bien ornées

de dessins bleus ou rouges. Celle de Guésar contenait son trône d'or, aussi resplendissant que le soleil.

Pendant trois jours, le grand lama de Ling, entouré de tous ses *trapas* (moines), célébra différentes cérémonies, exaltant les dieux et subjuguant les démons.

Le jour suivant, qui était celui de la pleine lune, Guésar prenant l'apparence d'un génie de l'air, s'avança vers la montagne. Là, entre des rocs sombres d'où s'échappaient des flammes, s'en élevait un de pur cristal ayant la forme d'un gigantesque *boumpa* (le vase rituel contenant l'eau bénite). Le héros s'en approcha et, tenant en main un poignard rituel (phourba), il traça dans l'espace le moudra (signe magique) de la colère, tandis qu'il prononçait d'une voix tonnante :

— Ici se trouvent les trésors cachés par Padmasambhava. Les douze déesses de la terre en sont les gardiennes. Moi, Guésar, fils

des dieux, j'en suis le légitime propriétaire. Selon l'ordre de Manéné, je viens les réclamer.

Animé d'une volonté forte, il heurta ensuite le roc de cristal avec le *dordji* d'or que lui avait donné Padmasambhava et le rocher s'ouvrit immédiatement.

Franchissant l'ouverture qui simulait un portail, Guésar pénétra dans une salle splendide dont le centre était occupé par un large siège d'or sur lequel reposait un *mandala* (cercle magique d'offrandes). Au milieu de celui-ci brillait le vase contenant l'eau d'immortalité qui bouillonnait et se répandait au-dehors, présage heureux pour Ling et pour son roi. Autour de ce vase se trouvaient rangés des nœuds et des pilules de vie, nombre d'autres charmes magiques et les armes surnaturelles destinées à Guésar.

Une énorme quantité d'arcs, de flèches, de casques et de lances formaient, au pied du

siège, les cercles extérieurs du *mandala.* Ce dernier baignait tout entier dans une lumière éblouissante surpassant en intensité l'éclat de l'astre du jour joint à celui de l'astre des nuits.

Le trésor fut enlevé sous la direction de Guésar, et cette opération prit une semaine tout entière. Tandis qu'elle s'effectuait, Manéné apparut au héros et lui recommanda de se tenir sur ses gardes car de mauvais esprits rôdaient dans le voisinage avec le dessein d'attenter à sa vie et à celle de ses compagnons.

Bientôt, en effet, ceux-ci manifestèrent leur présence. Ils déchaînèrent d'abord un vent noir qui obscurcit le ciel et s'abattit en trombe sur le camp des gens de Ling, renversant dans la tente servant de temple trois arcs sacrés, dont celui auquel la vie du peuple

était attachée[103]. Guésar jeta vers le nuage couleur d'encre le *dordji* fait de fer tombé du ciel qu'il avait trouvé parmi son trésor. Le nuage se dissipa aussitôt et le vent tomba soudainement.

Néanmoins, la chute des arcs était un mauvais présage, les guerriers étaient consternés. Guésar releva leur courage en déclarant qu'il avait tué les démons qui se tenaient dans le nuage, mais il les exhorta à monter une garde vigilante.

D'autres mauvais esprits se montrèrent ensuite sous des formes animales. Ce fut

---

[103] Fréquemment, au Thibet, la « vie » d'un individu ou d'une collectivité est dite résider dans une montagne, un arbre ou un objet inanimé. La détérioration, ou la destruction de ceux-ci entraîne la maladie ou la mort des êtres dont la vie y est attachée. Ainsi, « la vie » du Thibet est dite attachée au lac Yamdog.

d'abord un chevrotin porte-musc aux allures fantastiques, que le guerrier Téma perça d'une flèche, puis un « sanglier de cimetière » jeta l'effroi dans le camp en poussant des cris terribles, il finit par être tué par une pierre adroitement lancée. Un singe extraordinaire vint, la nuit, alors que les veilleurs s'étaient assoupis et commença à ravager le camp, mais le cheval divin Kyang Geu Karkar l'ayant reconnu pour un démon le tua d'une ruade.

Les êtres hostiles cessèrent alors leurs attaques. Les lamas brûlèrent quantité de bâtons d'encens en l'honneur des déités locales et leur présentèrent des offrandes pures, puis Guésar, à la tête de ses guerriers emportant le trésor quitta Magyalpoumra.

Comme l'armée se mettait en marche, Padmasambhava apparut dans le ciel, entouré d'une multitude de dieux et de fées qui agitaient des étendards, portaient des ombrelles et répandaient sur la terre une pluie de fleurs

et de riz. Les gens de Ling, transportés de joie, criaient d'une voix retentissante : « Victoire aux dieux ! Les démons sont vaincus ! » et leurs clameurs, pareilles au roulement du tonnerre, emplissaient les vallées.

Les trésors furent déposés en grande pompe dans le palais de Guésar et de fastueux banquets eurent lieu pendant la distribution des armes aux guerriers de Ling.

Le grand lama, secondé par tout son clergé, procéda ensuite à la distribution de charmes, de pilules et de nœuds de vie trouvés dans le trésor. Chacun reçut aussi quelques gouttes d'eau d'immortalité provenant du vase miraculeux qui était inépuisable et, à cette occasion, un *angkour*[104] fut conféré à tous les gens du pays.

[104] J'ai donné l'explication et la description des rites initiatiques dénommés *angkour* dans *Mystiques et Magiciens du Thibet,* et dans *Initiations lamaïques.*

Enfin, tandis que toute cette joyeuse agitation s'apaisait et que les hôtes de la demeure royale s'abandonnaient de nouveau à la douceur d'une confortable nonchalance, Guésar s'enferma pour une longue période de retraite dans un appartement reculé de son palais. Pendant plusieurs années il y demeura, plongé dans la méditation, ne voyant personne sauf sa femme qui lui apportait ses repas et les ministres qui, parfois, sollicitaient ses conseils au sujet des affaires du pays.

Il atteignit ainsi sa quatorzième année.

CHAPITRE III

Aventures extraordinaires au pays des Magiciens moutégspas. – Guésar les extermine et s'empare des médecines précieuses qu'ils détenaient. – Il sauve miraculeusement la fille de leur chef et la donne en mariage à un roi hindou.

Alors, un matin à l'aurore, la chambre du reclus s'illumina soudain d'une clarté qui fit pâlir celle du soleil levant et Manéné apparut devant lui.

— Guésar, dit-elle, ton repos a duré assez longtemps. Beaucoup de travaux t'attendent, il est temps de te mettre à l'œuvre. Tu approches de ta quinzième année, celle pendant laquelle tu dois percer d'une flèche le front de Lutzén, le noir démon du nord, et soumettre

ses nombreux sujets. Mais, avant de te mettre en campagne, il importe que tu connaisses la région qu'il habite et les périls attendant quiconque s'attaque à lui.

« Le royaume de Lutzén est un pays ténébreux que le soleil ne visite pas. Des montagnes sombres de rocs arides s'y élèvent jusqu'au ciel sans lumière d'où tombe perpétuellement une lourde pluie sanglante. Des brouillards pestilentiels remplissent le fond de ses vallées stériles et rampent le long des pentes abruptes, portant en eux la mort. Nul, s'il n'est muni de médecines puissantes, ne peut résister à leurs émanations délétères. Sache aussi que Lutzén, par son pouvoir magique, est capable de chasser des vapeurs mortelles au-delà de ses frontières et d'empoisonner à son gré les hommes et les bêtes des États voisins.

« Au Thibet, il n'existe aucun autre médicament que ceux que l'on extrait des rochers, mais dans l'Inde, les fleurs médicinales, de

toutes les couleurs couvrent la terre ainsi qu'un immense arc-en-ciel. Des arbres dont les troncs larges comme des cascades *(sic)* regorgent de sèves guérissant des maux divers forment, au-dessus d'elles, un toit impénétrable de feuilles salutaires aux malades.

« Les Moutégspas (brahmanistes ou jaïns hindous) possèdent l'*aroura,* qui est le roi des médicaments, le *paroura* et le *kyouroura*, ses ministres, le *gourgoum,* le *gabour*, le *dzati,* le *lichi,* le *tséndén*[105] qui, dans la grande famille des médecines, représentent respectivement la vierge, le jeune garçon, le docteur, la révérende et la vie. Ils ont encore mille autres drogues, toutes infiniment précieuses, dont la possession serait plus utile aux hommes que celle de tout l'or du monde. Mais ces bienfaisantes médecines sont jalou-

---

[105] *Aroura* = myrobolan. *Paroura* (orth. thib. *barura),* une autre espèce de myrobolan. *Kyouroura* (orth. thib. skyurura), un fruit employé comme dépuratif. *Gourgoum* = safran, employé dans les maladies du foie. *Dzati* = muscade. *lichi* = clous de girofle. *Tséndén* (orth. thib. *tsandan*), santal.

sement gardées par les Moutégspas, qui ne permettent pas de les exporter.

« Tant qu'existeront les disciples de Loungdjags nagpo, cette interdiction ne sera pas levée, car leur prospérité repose sur la possession de ces médecines excellentes. La quintessence de celles-ci, véritable joyau de vie des Moutégspas, est enfermée dans une boîte de santal dont la clef de turquoise est confiée à la fille de Loungdjags. Cette dernière est le *tulkou* d'une Yéshés Kahdoma (une fée de la sagesse), rappelle-toi ce détail, qu'il te serve à ourdir une ruse pour t'emparer du contenu de la cassette. Tant qu'il demeurera dans leur monastère, Loungdjags et les siens resteront invincibles.

« Écoute encore : le chef des Moutégspas et ses disciples hindous, cachemiris et népalais prêchent tous de fausses doctrines et répandent la religion des démons. Ils adorent Brahmâ à neuf têtes, invoquent le soleil et la lune et leur offrent des sacrifices sanglants.

Leur esprit est versatile ; tour à tour, ils professent l'une ou l'autre des quatre opinions extrêmes et en font le sujet de leurs méditations[106].

« Ils sont d'experts magiciens et, par leurs artifices, en imposent aux Thibétains. Beaucoup de ceux-ci deviennent leurs adeptes et sont ainsi conduits dans la voie de la perdition. Si tu ne mets pas un terme à leur activité ils finiront par corrompre la Religion.

« Cependant, dans une forteresse de bronze qu'aucune porte ne perce, les Moutégspas gardent enfermées les Saintes Écritures dont ils possèdent le collection complète comprenant les sûtras, la Prajñâ Pâramitâ, les commentaires et les discours des sages lamas. Tu dois aller les prendre afin que tous ces enseignements précieux puis-

[106] Ces quatre théories extrêmes, en thibétain *mou hji* concernent : 1° commencement et cessation ; 2° permanence et interruption ou morcellement ; 3° existence et non-existence ; 4° le monde des phénomènes et le vide.

sent être répandus et connus dans l'Inde et au Thibet.

« Pour briser les remparts, il te suffira de tirer contre eux une de tes flèches magiques, mais la route qui y conduit est longue et semée de dangers. Il faut franchir des gorges étroites où se tiennent embusqués des tigres, des léopards et, plus redoutables qu'eux, des démons cannibales. Jamais tu ne parviendras à y passer avec un corps de chair. Transforme donc ton divin coursier en roi des vautours et, monté sur lui, suivant à travers l'espace une route plus élevée que celle des oiseaux, en un instant tu arriveras dans l'Inde.

« D'abord, tu devras y vaincre les dieux protecteurs des Moutégspas. Apprends que l'essence vitale[107] de Loungdjags nagpo réside dans un terrible serpent à neuf têtes qui, par des pratiques magiques, est entré dans

[107] Voir la note 103.

un santal dont il a fait sa demeure. L'essence vitale de ses disciples est concentrée dans une tortue à neuf têtes, haute comme une tour. Elle réside dans une grotte de fer noir à neuf étages superposés. Tu la réduiras en poussière en lançant contre elle ton poignard rituel fait de fer céleste (façonné dans un aérolithe).

« Ce qu'il convient de faire en plus, il t'appartient d'y songer. Si tu as bien compris mes conseils ils doivent t'être doux comme sucre. Si tu n'en as pas saisi le sens, j'ai parlé en vain. Souviens-toi bien de tout ce que je t'ai dit. »

Sur ces derniers mots, la déesse s'éleva dans le ciel et disparut. L'aube se levait.

Ce jour même, Guésar répéta aux gens de Ling assemblés le discours que Manéné lui avait tenu :

— Je vous ai déjà donné des armes, leur dit-il, afin que vous puissiez vous défendre

contre vos ennemis, maintenant notre protectrice veut nous munir de médicaments qui nous garantiront des maladies. Il faut que mon expédition soit terminée dans trois mois, je ne puis emmener aucun compagnon et dois partir sans retard.

Lorsque leur roi cessa de parler, le peuple et les guerriers élevèrent de bruyantes protestations. Ils ne pouvaient se résoudre à laisser le chef, sous le règne de qui ils se trouvaient si parfaitement heureux, s'engager, seul, dans une entreprise périlleuse en pays lointain.

Plus que quiconque, Sétchang Dougmo se montrait opposée au projet de son époux. Elle lui représenta, en pleurant, qu'il était cruel de l'abandonner, son père étant maintenant trop âgé pour lui servir de protecteur.

Tandis que tous se lamentaient, un vieillard, le Tchipön Gyalpo (grand écuyer) se leva et, s'adressant à Guésar, lui dit :

— Précieux neveu[108] ce que vous venez de nous apprendre concorde exactement avec d'anciennes prédictions connues de nos sages lamas et consignées dans nos livres d'oracles. Il a été prédit que vous introduiriez au Thibet les médecines dont usent les Moutégspas. Nous ne pouvons donc pas nous opposer à votre charitable expédition. Veuillez seulement, avant de partir, faire des vœux pour le bonheur de Ling, nous attendrons, ensuite, patiemment, votre retour.

Alors, tous ayant compris que l'ordre de Padmasambhava et des dieux était formel, cessèrent leur résistance. Ils remercièrent Guésar de la bonté qu'il leur témoignait, celui-ci souhaita la prospérité et le bonheur de

---

[108] Titre affectueux donné par un vieillard à un homme plus jeune et qui n'implique pas nécessairement une véritable parenté.

ses sujets et l'assemblée se dispersa, chacun regagnant sa tente.

Le surlendemain, Guésar transformait son cheval en un oiseau gigantesque : le roi des vautours. Il prenait, ensuite, le repas d'adieu que sa femme lui servait puis, revêtant une forme divine, majestueusement assis sur sa monture ailée, il s'envola haut dans le ciel, entouré d'un cortège de dieux et de fées. En un clin d'œil, il atteignit la région appelée Ménling gongma[109] où se rencontrent les frontières du Cachemire, du Népal et du Thibet.

Près du lieu où il mit pied à terre, se trouvait une grotte de cristal nommée « la lumineuse caverne ensoleillée ». En des temps très anciens, le Maître Chénrabs, puis le

---

[109] « Supérieure vallée des médecines », en orthographe thibétaine : *smen gling gong ma.*

Bouddha, y avaient séjourné[110] et pratiqué la méditation. Plus tard, Padmasambhava s'y était adonné aux huit sortes d'austérités et, à cause de l'illumination spirituelle qu'il y avait atteinte, le surnom de « Caverne de la Vision émancipée » lui avait été donné. Guésar y demeura caché pendant deux mois. Durant cette période, ni dieux, ni hommes, ni démons ne l'aperçurent. Son cheval ayant quitté la forme de vautour pour se métamorphoser en homme, le servait comme un domestique.

Au cours de cette retraite, le héros propitia Vadjra Kila et Chindjé[111] le seigneur des trois mondes et, avec leur aide, il subjugua complètement les deux grandes déités des Moutégspas : Angtchoug thénpo et Tougri Nag-

[110] Chénrabs est le fondateur de la religion des Böns. Le séjour du Bouddha historique dans cette région est une invention fantaisiste.

[111] Kila est un des noms de Çiva ; Chindjé est le nom thibétain de Yâma, le dieu des enfers de la mythologie hindoue.

bar[112] en les capturant par le « lasso de la concentration de pensée » et le « hameçon de la compassion »[113]. Lorsque ces dieux furent en son pouvoir, il leur fit, avant de les libérer, prêter serment solennel des Tcheukyongs défenseurs du bouddhisme. Se trouvant ainsi contraints de soutenir la Doctrine du Bouddha et ses adhérents, la protection dont ils couvraient les Moutégspas cessa d'elle-même, laissant ces derniers sans défense efficace devant Guésar.

Quand ceci fut accompli, le roi de Ling songea à la tortue aux neuf têtes et au serpent venimeux dont les repaires se trouvaient non loin de sa grotte. Celui de la tortue était situé au pied même de la montagne sur laquelle il

---

[112] Angtchoug (dbang phyug) est un autre nom de Çiva. J'ai déjà indiqué que les différents dieux hindous en étant adoptés par les Thibétains avaient complètement changé de caractère, leurs différente noms ont également formé, au Thibet, autant de personnalités différentes. Tougri Nagbar (*dug ri nag bar),* « la noire montagne de poison qui brûle », paraît être le nom d'une déité locale.

[113] Termes de la phraséologie mystique.

séjournait. Appelant ses dieux tutélaires à son aide, il lança un poignard rituel fait de fer tombé du ciel, sur la caverne de fer à neuf étages. La tortue fut pulvérisée en même temps que son habitation. Seule, demeura intacte l'effroyable pierre précieuse fulgurante qu'elle portait dans le crâne et dont Guésar s'empara.

Deux jours plus tard, Guésar et son divin coursier[114] créèrent chacun un fantôme (tulkou), émanation d'eux-mêmes, qui leur ressemblait parfaitement. Ces deux créatures magiques gagnèrent, à la frontière de l'Inde et du Népal, une montagne couverte d'épaisses forêts d'un aspect effrayant, sur laquelle s'étendait une octuple couche de ténèbres *(sic).*

---

[114] L'on se souvient que ce cheval était l'avatar d'une déité. Concernant les *tulkous* et *tulpas,* voir dans *Mystiques et Magiciens du Thibet* l'exposé des théories lamaïstes à leur sujet.

Là, profondément enfoncé dans le cœur d'un immense santal, se trouvait le gigantesque reptile dont les formidables rugissements *(sic)* semblaient être le fracas causé par le ciel et la terre s'entrechoquant.

Le fantôme de Guésar, invoquant ses dieux protecteurs lui décocha une flèche magique au milieu du front, et le monstre expira immédiatement. Alors, le vainqueur lui coupa ses cornes lumineuses, enleva ses yeux dont la prunelle était de fer et son cœur flambant, tous trois étaient des joyaux médicinaux.

Ce même jour, des présages menaçants apparurent dans le monastère-forteresse des Moutégspas. Du sang coula hors du vase d'or à col de conque blanche contenant l'eau bénite. Le vent déchira la bannière en peau humaine plantée devant le sanctuaire. Le fond du chaudron dans lequel bouillait le thé pour le déjeuner des moines assemblés se dé-

tacha subitement. La cuisine fut inondée sans qu'il ait plu.

Très effrayés, les Moutégspas se réunirent dans la grande salle du monastère, et là tous réfléchirent et méditèrent longuement sans parvenir à trouver le sens des signes de mauvais augure qu'ils avaient contemplés. À la fin, ils décidèrent de s'en remettre à leur dieu pour leur révéler, en rêve, la signification de ces présages, et tous se retirèrent pour se reposer.

Au cours de cette nuit, Manéné apparut à Guésar et lui dit :

— Alerte ! Ô héros. Que ton zèle ne se ralentisse pas. La science magique des Moutégspas va se manifester puissamment. Pour le moment, ils interrogent leurs rêves. Revêts, sans retard, la forme du dieu de leurs ancêtres maternels *(mo lha),* c'est-à-dire celle

d’un jeune voyant chevauchant un *kyong*[115], ton cheval prendra l’apparence de cet oiseau. Tu te rendras ainsi chez Loungdjags nagpo et t’efforceras d’égarer son esprit par tes prédictions. Si tu ne parviens pas à le tromper avec de faux oracles, jamais tu n’arriveras à le vaincre ! Comprends bien mon avis et sois heureux. »

Après avoir prononcé ces paroles, la déesse disparut. Immédiatement, Guésar prit les traits du divin Tongkan (conque blanche) qui prédit l’avenir. Il ressemblait à un jeune garçon de huit ans, splendidement vêtu et paré de bijoux magnifiques, chevauchant le roi des oiseaux.

Arrivé auprès de Loungdjags nagpo, il le trouva endormi et le réveilla avec un chant invoquant Brahmâ à neuf faces et la déesse Ouma.

---

[115] Un oiseau mythologique : le garouda des Hindous.

— Je suis, lui dit-il ensuite, le fils du grand prophète des dieux. Sors de ton sommeil, ô grand magicien, écoute-moi et que tes appréhensions se dissipent.

« Hier, lorsque des présages ont apparu, la confusion s’est mise dans l’esprit de tes disciples, les idées les plus déraisonnables surgissent maintenant en eux. Au nombre de cinq cents, ils se sont réunis et ont supplié les dieux de leur faire connaître, en rêve, la signification des signes qu’ils ont vus. C’est pour répondre à leur prière que je te suis envoyé.

« Tu ne dois pas avoir de doute quant à la nature de ces présages, ils n’annoncent aucun danger. Bien au contraire, tous sont auspicieux. Je vais t’en dévoiler le sens.

« Le sang coulant du vase à eau bénite signifie que la céleste Mère Ouma vous regarde tous favorablement. Quel que soit le but que

vous poursuiviez, vous l'atteindrez heureusement.

« La bannière de peau déchirée par le vent signifie que vous soumettrez à votre pouvoir le dieu qui tient en main le lasso qui maîtrise le vent[116].

« Le fond du chaudron à thé se détachant signifie que la Doctrine du Bouddha décline et finira par disparaître du Thibet.

« L'eau qui a envahi la cuisine indique que Brahmâ est content de vous. Si vous buvez cette eau, vos désirs obtiendront satisfaction.

« Prospérité et gloire pour les Moutégspas, voilà ce que prédisent les signes qui t'ont troublé. Ne sois donc pas abattu, ô grand

[116] Les Thibétains croient que le vent est causé par un dieu monté sur un cheval lancé au galop. En jetant, avec une fronde, des pierres dans la direction de ce dernier, l'on parvient, si l'on heurte ses jambes, à entraver sa galopade. Si on peut le saisir avec un lasso, on le réduit à l'immobilité et, par conséquent, le vent cesse. Ce haut fait n'est généralement accompli que par un dieu spécial ou par un très grand magicien, tandis que beaucoup de lamas-sorciers se croient habiles à lancer des pierres dans les jambes de l'invisible coursier.

sage, ne détourne pas de leur sens véritable des oracles dont le temps justifiera la véracité. Il n'est nul besoin de les vérifier par des *mos* (pratiques divinatoires). Le ministre du dieu à neuf têtes viendra prochainement vous éclairer tous et vous conseiller. Ne doute pas de ma parole, prépare sa réception et souviens-toi de ce que tu viens d'entendre. »

Et l'apparition s'évanouit.

Ses alarmes complètement dissipées, Loungdjags fut au comble de la joie. Il se hâta de faire battre le gong pour appeler ses disciples, et dès qu'ils furent réunis dans la salle de l'assemblée, il leur répéta les paroles rassurantes du jeune dieu. L'allégresse fut générale et, sans tarder, tous commencèrent les préparatifs pour la réception de l'ambassadeur de Brahmâ à neuf têtes.

Guésar s'étant encore une fois transformé, se montra vers le milieu du jour. Il ressemblait, maintenant, au dieu-ministre annoncé

et montait un éléphant à neuf têtes ayant pour selle une peau humaine sanglante.

Dès qu'ils l'aperçurent, les guetteurs le signalèrent et la foule des Moutégspas se précipita pour le voir vers les effroyables remparts de la forteresse-monastère qui étaient ornés de têtes coupées et d'étendards en peau humaine.

Dédaignant la porte qu'on lui ouvrait, Guésar s'envola avec son éléphant et, passant par-dessus le mur d'enceinte, il vint toucher terre devant le parvis du grand temple.

Pendant ce temps, les Moutégspas jouaient de différents instruments de musique, s'avançaient en cortège portant des étendards et des parasols et remplissaient les airs d'exclamations joyeuses et de louanges en l'honneur de leur divin visiteur.

Guésar attacha son éléphant à la porte de l'édifice, où la nourriture la plus choisie lui fut immédiatement apportée. Puis, il entra

dans la salle des assemblées, guidé par Loungdjags et suivi par tous ses disciples.

Dès que le soi-disant ministre de Brahmâ à neuf têtes eut pris place sur le trône qui lui avait été préparé, les principaux d'entre les Moutégspas lui firent part des présages qu'ils avaient contemplés et tous se pressèrent autour de lui, désireux d'en entendre l'explication.

Seul parmi eux, un des anciens, le Maître spirituel Nopa, ne partageait pas entièrement leur confiance. Le dieu descendu parmi eux lui semblait suspect, il croyait, à certains signes, reconnaître en lui une création illusoire des magiciens bouddhistes, et son esprit était en proie au doute.

Affectant un profond respect et prenant l'air ingénu d'un homme qui cherche à s'éclairer, il s'approcha de Guésar et lui posa différentes questions relatives à la doctrine des Moutégspas et à ses origines. Les déités

tutélaires du héros qui l'entouraient, visibles pour lui seulement, lui dictèrent ses réponses. Il satisfit complètement le soupçonneux Nopa et s'étendit, même, de plus, en digressions sur d'autres points que ceux qui lui avaient été proposés et que le Maître spirituel ignorait. Confondu par un tel déploiement de connaissances, Nopa ne put que se joindre au chœur admiratif des érudits Moutégspas que la brillante intelligence du dieu émerveillait.

Alors, certains apportèrent les objets servant à consulter le sort par le moyen des *mos* et les étalèrent devant Guésar en le priant de lire l'avenir pour eux.

Le pseudo-ministre de Brahmâ sourit gracieusement, approuvant leur idée en disant :

— Il n'est rien de mieux. Voici la véritable manière de dissiper vos alarmes et de connaître avec certitude ce que le sort vous réserve. Je suis le *mopa* de Brahmâ, qui ne manque jamais de me consulter avant

d’entreprendre une affaire importante ou bien si des présages lui apparaissent. J’ai appris mon art d’un illustre maître, un devin vénéré par tous les dieux. Mes *mos* sont infaillibles, j’en ai fait par centaines, et tous, sans aucune exception, ont été véridiques. D’ailleurs, je ne suis pas venu ici de mon propre mouvement, mais sur l’ordre de Brahmâ me l’enjoignant dans sa grande bienveillance envers vous ses serviteurs. Commençons donc sans tarder davantage.

Ce discours plut énormément aux Moutégspas. Ils se hâtèrent d’approcher de Guésar une peau tannée sur laquelle divers dessins figurant des habitations et des lieux divers, étaient tracés. Un gobelet aux trois quarts rempli de petits cailloux de différentes couleurs était posé sur celle-ci. Le *mopa* devait agiter ce gobelet jusqu’à ce que, soit un seul caillou, soit plusieurs en même temps, s’en échappent, et le dessin sur lequel ceux-ci tombaient lui révélait le mystère de l’avenir.

En premier lieu, une pierre blanche tomba dans la demeure des dieux.

— Cela signifie que Brahmâ vous continuera sa puissante protection, annonça Guésar.

L'épreuve débutait bien, un murmure de satisfaction courut par la vaste salle, et le *mopa* continua son interprétation.

Deux pierres tachetées tombent dans l'endroit terrible :

— Les gens du pays des cultures deviendront puissants.

Trois cailloux de couleurs différentes tombent dans la demeure des nâgas :

— Les savants maîtres moutégspas jouiront d'une longue vie.

Quatre cailloux noirs tombent au centre du dessin :

— Le Bouddhisme déclinera et finira par disparaître du Thibet.

Une toute petite pierre ricoche sur la peau et saute au-dehors :

— Le gourou Nopa qui m'a interrogé il y a quelques instants, a douté de ma personnalité et de ma mission. Il doit faire amende honorable.

Six cailloux s'écartent en tombant et touchent les quatre coins du dessin :

— Un danger vous menace, il vient du Thibet et de Chang Choung[117].

---

[117] Chang Choung est l'ancien nom d'un pays situé dans la région de Ngari Korsum), au Sud-Ouest du Thibet, c'est la patrie du maître Chénrabs qui tient chez les bönpos la place occupée par le Bouddha Gautama chez les bouddhistes.

Guésar s’arrête. Il affecte de considérer attentivement le dessin. Les Moutégspas sont suspendus à ses lèvres :

— Un danger, reprend-il, un très grand danger même. Il doit être conjuré sur l’heure.

Il réfléchit encore.

— Sortez-de vos réserves, dit-il enfin, une grande quantité de plantes médicinales et d’arbres dont on extrait les remèdes. Empilez-les dans l’intérieur de vos murs, ne laissant de libre que l’espace strictement nécessaire pour vous mouvoir. Que les tas atteignent la hauteur des remparts. Sur vos quatre portes, murez-en trois et que l’ouverture de la quatrième soit réduite aux dimensions permettant tout juste le passage d’un seul homme à la fois. Quant à vous, de crainte de mauvaises rencontres, demeurez enfermés dans l’enceinte fortifiée et que les porteurs d’eau aient seuls la permission d’en sortir pour les besoins de leur service.

« Gardez-vous avec vigilance. Brahmâ a mis entre vos mains le trésor des médecines de l'Inde, ne le partagez avec personne. Ne permettez pas aux Thibétains de vous le ravir.

« Vous devez propitier les dieux par de continuelles cérémonies religieuses. Un chef puissant vient du Thibet ; si vous ne réussissez pas à l'arrêter, il brûlera vos réserves de médecines, votre religion dégénérera et votre existence même sera en péril. »

Il secoua de nouveau le gobelet, neuf cailloux noirs s'amoncellent d'un seul côté. Il reprend :

— Les Moutégspas ne comprennent pas le sens des oracles qu'ils rendent. Pour cette raison, les rites qu'ils pratiquent pour conjurer le malheur sont vains. Ils tombent au pouvoir des démons qu'ils évoquent. Afin d'être instruits, vous, maîtres et disciples, il vous faut être initiés par un *mopa* tel que moi

à la doctrine de la racine des pratiques divinatoires. Cette initiation, c'est le manteau religieux (zén) d'Antchoug étendu sur vous[118].

Guésar agite encore une fois le gobelet. Plusieurs cailloux s'en échappent et tombent au centre de la peau étendue.

— Une seule personne parmi vous, dit-il, honore les dieux des Bouddhistes. C'est Padma Tcheu Tso (lotus océan de religion)[119]. À cause des liens qu'elle a avec eux, elle subira les effets des influences magiques que les Bouddhistes dirigeront sur elle pour lui envoyer de mauvais rêves la nuit prochaine. Si vous y prêtez attention, vous vous livrerez vous-mêmes à vos ennemis.

« Conservez mes paroles dans votre mémoire. Maintenant il convient que je vous

---

[118] En signe de protection.

[119] C'est la fille de Loungdjags nagpo.

quitte. Il n'est pas bon que plusieurs devins *(mopas)* demeurent longtemps ensemble, cela nuit au respect qu'ils se doivent mutuellement[120]. »

Tous les Moutégspas admiraient l'éminente sagesse du ministre de Brahmâ et, bien qu'il leur eût prédit qu'un danger les menaçait, ils ne doutaient point qu'en suivant ses avis ils ne réussissent à l'écarter. Avec les protestations de leur gratitude, ils offrirent de riches présents au faux *mopa,* et celui-ci les plaçant sur son éléphant à neuf têtes se mit en marche. Les Moutégspas lui firent escorte pendant quelque temps, mais il leur devint bientôt impossible de suivre le pas rapide du gigantesque animal et il disparut à leurs yeux avec son divin cavalier.

En un instant, Guésar eut regagné la caverne qu'il avait élue comme demeure et,

---

[120] Proverbe thibétain équivalant à notre : « Deux augures ne peuvent se regarder sans rire. »

ayant dissous les formes magiques qui lui avaient servi à duper les Moutégspas, il s'absorba dans la méditation.

Aussitôt après le départ de leur céleste conseiller, les Moutégspas se mirent à amonceler les plantes médicinales en tas énormes dans les rues de leur monastère[121]. Des branches et des troncs d'arbres coupés au-dehors furent aussi transportés à l'intérieur de la citadelle monastique. En même temps, ceux qui étaient versés dans la connaissance des rites s'assemblèrent pour offrir des sacrifices aux déités, réciter les offices appropriés et célébrer diverses cérémonies religieuses, ainsi que le « ministre de Brahmâ » le leur avait recommandé.

---

121 On se rappelle que les monastères thibétains sont de véritables villes. Voir descriptions et illustrations dans *Voyage d'une Parisienne à Lhassa* et *Mystiques et Magiciens du Thibet.*

Dans la grande salle des assemblées, Loungdjags nagpo et cinq cents prêtres savants étaient assis en plusieurs rangées, entourés par une foule d'autres Moutégspas de moindre importance. Ils agitaient leurs sonnettes et leurs petits tambours, les cymbales et les gros tambours scandaient le rythme des phrases liturgiques. Tous psalmodiaient à voix très haute proférant à grand bruit les cris rituels de Ha ! ha ! ho ! ho ! qui roulaient sous le plafond de la salle avec un bruit de tonnerre. Des victimes avaient été égorgées, et leur sang, emplissant plusieurs vases d'argent, était déposé devant les statues de Brahmâ à quatre têtes et de Brahmâ à neuf têtes, ainsi que parmi plusieurs cercles magiques.

Tandis qu'ils étaient ainsi assemblés pendant la nuit, Padma Tcheu Tso, la fille de Loungdjags nagpo, eut de mauvais rêves. Aussitôt éveillée, elle se rendit dans la grande salle pour en faire part à son père et aux

autres chefs des Moutégspas qui continuaient les cérémonies en l'honneur des dieux.

— Père, dit-elle, et vous, savants docteurs de la religion, veuillez m'écouter, moi le *tulkou* d'une *dakînî* (fée) qui vous parle en ce pays de l'Inde. Soyez attentifs.

« La nuit dernière, dans mes rêves, j'ai vu de nombreux présages de mauvais augure. Je vais vous les décrire.

« Vous tous étiez assis, ici même, coiffés de chapeaux de cuivre. Cette salle brûlait et, bientôt, il n'en restait que des cendres. Les toits des tours fortifiées qui se trouvent aux quatre coins des remparts s'écroulaient. Des pierres, tombant des murs disloqués de ces tours, roulaient jusqu'au bas de la montagne. Le haut pic neigeux qui se trouve derrière le monastère fondait au soleil. À son pied, une flèche traversait la verdoyante vallée boisée où les tigres s'ébattent en rugissant et celle-ci devenait un désert de poussière. Vous tous

portiez des vêtements de coton, moi seule je conservais mes habits de soie. Un vent rouge[122] d'où sortait le tonnerre, détruisait le vaste royaume des Moutégspas.

« Maintenant que vous les connaissez, dites-moi comment vous interprétez ces songes effrayants. »

Pendant que la jeune fille parlait, Loungdjags nagpo et ses collègues hochaient la tête, souriant et échangeant des regards entendus. Quand elle eut terminé, Loungdjags nagpo lui répondit d'un ton suffisant :

— Ma fille, ne parle pas tant. Qui donc voudrait nous nuire sans avoir aucune raison

---

[122] Vent rouge : Loung mar ne signifie pas littéralement que le vent a la couleur rouge. C'est le terme qui désigne un ouragan violent.

de le faire ? Des ennemis ne surgissent pas sans cause.

Padma Tcheu Tso reprit :

— Écoutez-moi encore. J’ai vu aussi le *mopa*, ministre de Brahmâ, qui était ici hier. Il tenait en main un lasso et, le lançant sur la bannière de victoire (gyaltsén) plantée sur les remparts, il l’enlevait et l’emportait. Ce *mopa* est un magicien puissant. Examinez bien mes rêves et réfléchissez.

D’une voix où perçait l’irritation, Loungdjags nagpo réplique :

— Ma fille, ce *mopa* pour qui l’avenir n’a pas de secrets, nous a prévenu que tu ferais de mauvais rêves. Ceux-ci portent la marque des Bouddhistes du Thibet et des Bönpos de Chang Choung qui te les ont envoyés. Le clairvoyant ministre de Brahmâ nous a bien recommandé de n’y point prêter attention, mais tu n’as pas entendu ce qu’il nous a dit à ce sujet.

« Maintenant, quitte cette salle où tu n'as que faire. Rentre chez toi. Amuse-toi à t'habiller avec de jolies et souples robes de soie, mange des mets doux et agréables au goût et ne nous rapporte plus tes songes. Tu vénères les dieux des Bouddhistes, c'est pourquoi ces mauvais rêves te visitent. »

Cependant, quelques-uns de ceux qui se trouvaient parmi l'assemblée pensaient que Loungdjags était peut-être trop prompt à écarter comme indignes d'attention les présages vus par sa fille. Ils savaient qu'elle était une dakînî incarnée, experte en magie et jugeaient prudent de tenir compte des avertissements qu'elle venait de donner.

Ils représentèrent donc respectueusement à leur chef qu'une trop grande hâte en une aussi sérieuse circonstance pouvait entraîner des conséquences regrettables et le prièrent de permettre que les songes de Padma Tcheu Tso soient rapprochés des présages qu'eux-mêmes avaient contemplés pendant les jours

précédents et leur concordance étudiée par les maîtres les plus compétents d'entre eux.

Loungdjags ne voulut rien entendre.

— Le *mopa* qui nous a été envoyé par Brahmâ, répondit-il, a interprété tous ces présages et, de plus, il nous a mis en garde contre les rêves que ma fille aurait. Tout est arrivé comme il l'a prédit. Ne perdons donc pas de temps en vaines discussions. Brahmâ pourrait s'irriter en voyant que nous doutons de la parole de son messager et hésitons à suivre ses avis.

L'autorité de Loungdjags était fermement établie parmi les Moutégspas, nul d'entre eux n'osa pousser plus loin l'opposition à sa décision. L'office continua et, lorsqu'il fut terminé, tous se retirèrent dans leurs demeures particulières où ils devaient rester plusieurs jours enfermés, répétant les noms de leurs dieux tutélaires, entretenant des lampes al-

lumées devant leurs images et célébrant des rites magiques.

Alors, Guésar se métamorphosa en une belle déesse du paradis de Padmasambhava et transforma son cheval en un dordji (sceptre rituel) de cristal. Chevauchant ce translucide *dordji* le héros, sous l'apparence de cette gracieuse personnalité, parcourut, à travers les airs, la distance séparant sa caverne de la forteresse des Moutégspas et se présenta devant Padma Tcheu Tso.

— Ma sœur, lui dit-il, je viens de Zangdog Palri. Notre père spirituel, le Précieux Gourou, m'a chargée de vous apporter, de sa part, ce *dordji* de cristal. Conservez-le soigneusement. C'est un coursier mâle *(sic)* vous en aurez besoin. Plus que toutes choses il vous sera, un jour, utile.

« Dans le domaine de Padmasambhava, ma mère est Déwa Tonkyong, la sœur de votre mère céleste. Ne vous affligez pas d'être

née parmi les Moutégspas ; vous deviez y remplir une tâche nécessaire et le Précieux Gourou vous informe que vous n'avez que peu de jours à vivre encore ici. »

En entendant ces paroles, Padma Tcheu Tso éprouva une grande joie. D'abord, elle était enchantée de posséder le merveilleux *dordji* de cristal puis, se méprenant sur la signification ambiguë des derniers mots prononcés par Guésar, elle crut qu'elle mourrait prochainement dans ce monde pour renaître dans le paradis où elle avait vécu pendant sa vie précédente.

La fausse déesse continua :

— Je sais que les Moutégspas possèdent des médecines d'immortalité qui sont enfermées dans une boîte de santal dont la clef de turquoise vous est confiée. Le Précieux Gourou m'a dit que quiconque les voyait et leur adressait ses hommages était délivré de la cause de la mort (devenait immortel). Je vous

en prie, permettez-moi de les voir avant que je m'en retourne à Zangdog Palri.

— Vous les verrez, répondit la jeune fille. Nos mères sont sœurs et par conséquent, nous aussi sommes sœurs[123]. D'ailleurs, vous êtes envoyée ici par notre père spirituel, ce sont là des raisons suffisantes pour que j'acquiesce volontiers à votre désir. Sachez cependant que nul autre que vous ne me ferait ouvrir la cassette qui renferme ces médecines. Elles contiennent l'essence vitale de celui qui est mon père dans ce monde : Loungdjags nagpo, et personne n'a jamais été admis à jeter les yeux sur elle. Pourtant, il est écrit dans les livres de prédictions que les

---

[123] Au Thibet, cousines et cousins germains s'appellent mutuellement sœur ou frère et sont considérés comme tels. Le mariage entre eux est tenu pour inceste.

Thibétains s'en empareront un jour, mais ce jour est sans doute encore très lointain.

— Prenez d'abord un repas avec moi, puis je vous conduirai dans la chambre où se trouve la boîte de santal, mais prenez bien garde que personne ne s'aperçoive de votre présence chez moi.

Padma Tcheu Tso servit ensuite à la déesse des mets variés, doux et agréables au goût, en grand nombre, puis elle l'emmena près de la boîte de santal, ouvrit celle-ci avec sa clef de turquoise et souleva la pièce de soie brodée qui voilait les médecines.

Par l'effet de son pouvoir magique, Guésar les saisit sans que leur jeune gardienne s'en aperçoive et laissa, à leur place, ~~une~~ imitation trompeuse d'une ressemblance parfaite.

Quand elle eut refermé la cassette, maintenant vide de son trésor, Padma Tcheu Tso ramena sa céleste parente dans sa chambre et lui remit une superbe turquoise en la priant

de l’offrir de sa part à Padmasambhava pour le remercier du *dordji* de cristal qu’il lui avait envoyé. Cette turquoise, lui expliqua-t-elle, fait partie des parures de Brahmâ à neuf têtes[124], c’est l’un des joyaux les plus rares que possèdent les Moutégspas. Déposez-la aux pieds de notre père spirituel et dites-lui que Padma Tcheu Tso se prosterne devant lui et sollicite sa bénédiction.

La déesse prit alors la turquoise et, en un clin d’œil, emportant cachées sur elle les médecines qu’elle venait de dérober, elle s’éleva dans le ciel et regagna la « lumineuse grotte ensoleillée », où elle redevint Guésar.

Trois jours plus tard, ce dernier forma cinq fantômes (tulkous) avec son esprit, sa parole, son corps, son savoir et ses œuvres. Quatre de ces personnages se placèrent devant les quatre portes de la citadelle des

---

[124] Comme ornement de sa statue.

Moutégspas : à la porte orientale se tenait le *tulkou* du corps, à la porte du nord celui de la parole, à la porte occidentale celui de l'esprit, à la porte du sud celui du savoir. Ceux-ci amassèrent un nombre considérable de santals, en empilèrent une partie contre la muraille du monastère et en jetèrent d'autres par-dessus cette dernière dans l'enceinte où les Moutégspas avaient amoncelé les médecines et les arbres médicinaux. Pendant ce temps, le *tulkou* des œuvres recherchait Padma Tcheu Tso pour l'avertir et la préparer à fuir.

Aux quatre points cardinaux, les *tulkous* montant la garde devant les portes de la citadelle entonnèrent un chant en l'honneur de leurs déités tutélaires. Leurs voix formidables ébranlaient le ciel, mais par l'effet du pouvoir magique de Guésar, les oreilles des Mou-

tégspas furent closes et ils ne les entendirent pas.

Les *tulkous* chantent[125] :

Lou ta la la ! A la la la ! Ta la la !

Père lama, Yidams, Kadhos je vous invoque

Écoutez-moi avec bienveillance.

Bénissez-moi depuis le commencement et que votre bénédiction demeure à jamais sur moi !

---

[125] Ce qui suit peut donner une idée des chants héroïques du pays de Kham (Thibet oriental). Ils abondent dans l'épopée de Guésar dont ils coupent continuellement l'action. Nombre d'entre eux sont empruntés aux bönpos.

Aujourd’hui, à Ménling Martcham, j’ai pris le fort des Moutégspas.

Devant sa porte je suis debout, moi, le *tulkou* de Rigsoum Gompo, le chef de quatre-vingts héros divins, le fils spirituel du Maître Chénrabs, l’ennemi des démons des Moutégspas.

Ki ki ki la ! Beu swa ! Xi ki ki la !

Je vous appelle, ô dieux !

J’évoque les dieux du dixième paradis,

Ceux du onzième, du douzième, du treizième et ceux qui sont au-dessus d’eux !

Au palais de la victoire parfaite, dans une tente multicolore,

Ka ra ra !

Il siège sur un trône de conque blanche

Ki li li !

Sur sa tête est un casque de conque

Il est vêtu d'une blanche armure de conque

Et porte une plaque de conque au dos

Ga ra ra !

À sa droite est une flèche de conque,

À sa gauche un arc de conque,

À sa droite est un dadar[126].

À sa gauche une hallebarde

À sa droite est une crinière de tigre,

À sa gauche la peau mouchetée d'un léopard

Et devant lui, un blanc cheval de conque

---

[126] Un instrument rituel qui est une flèche enveloppée dans plusieurs pièces de soie de différentes couleurs.

Tchib tchib tchib !

Ô toi qu’entourent tous les dieux des hauts paradis,

Romps les cordes des Moutégspas qui escaladent le ciel,

Déchaîne l’âpre vent des cimes pour les abattre sur la terre.

Dans le palais où bataillent le vent et les nuages

La montagne blanche des dieux est à droite,

La montagne bleue des nâgas, à gauche ;

Au centre, est le rouge mont des lhamayins (titans)

Et dans le sein du Ri rab[127] sont des joyaux sans nombre.

Sur le tapis jaune du trône d'or,
Il est coiffé d'un casque d'or,
Vêtu d'une jaune armure d'or
Tchi li li !
Avec une plaque d'or dans le dos
Gni li li !
À sa droite est une flèche d'or
Tcha ra ra !
À sa gauche, un arc d'or
Tchi li li !
À sa droite est un dadar,
À sa gauche une hallebarde,

[127] Le mont Mérou de la cosmographie hindoue.

À sa droite est une crinière de tigre,

À sa gauche la peau mouchetée d’un léopard

Et, devant lui, un jaune cheval d’or.

Tchib tchib tchib !

Ô Dotcha Xertzog le glorieux,

Amène le dieu qui subjugue nos ennemis,

Barre la route aux Moutégspas ; qu’aucun n’échappe.

Jette ton lasso sur eux !

Dans le palais rutilant des nâgas,

Assis sur un trône en turquoises,

Il est coiffé d’un casque de turquoises,

Vêtu d’une bleue armure en turquoises

Tchi li li !

Avec une plaque en turquoises dans le dos.

Gni li li !

À sa droite est une flèche en turquoises

Tcha ra ra !

À sa droite est un hameçon,

À sa gauche un lasso fait d’un serpent,

À sa droite est une crinière de tigre,

À sa gauche la peau mouchetée d’un léopard,

Et devant lui un cheval bleu, en turquoises

Tchib tchib tchib !

Ô Matheu le puissant, pour brûler les Moutégspas, envoie le vent de dessous la terre, active la flamme qui les détruira !

Dieux, qui terrassez nos ennemis, accourez au nombre de cent mille,

Fermez aux Moutégspas les chemins des quatre directions.

Que pas un ne fuie et que leur race soit exterminée jusqu'à sa racine.

Dieu du mont brûlant de Chang Choung, donne force aux ailes de la flamme pour qu'elles s'élèvent jusqu'au ciel.

Grand héros dieu-tigre du feu destructeur,

Lance sur eux ton lasso de flamme,

Aujourd'hui brûle les Moutégspas,

Dieux du vent, accourez, activez la fournaise,

Aujourd'hui, brûlez les Moutégspas.

À la tour orientale des langues de flammes de la haine

Ô sagesse, allume le feu,

Calme la douleur de la naissance.

À la tour septentrionale du vent sombre de la colère,

Ô sagesse, allume le feu,

Calme la douleur de la vieillesse.

À la tour occidentale des vagues de la luxure,

Ô sagesse, allume le feu,

Calme la douleur de la maladie.

À la tour méridionale de l'immense caverne de l'orgueil,

Ô sagesse, allume le feu,

Calme la douleur de la mort.

Puis, s'étant recueillis, les tulkous représentant Guésar concentrèrent leur esprit sur

le *phowa*[128], l'opération mystique par laquelle l'énergie malfaisante qui animait les Moutégspas allait être transmuée en énergie bienfaisante transportant leurs esprits réincarnés sur le sentier qui conduit vers l'illumination spirituelle.

Après avoir terminé ce rite, Guésar, par l'entremise des *tulkous* émanés de lui, mit le feu aux quatre coins du monastère-forteresse. L'incendie prit immédiatement une intensité effrayante. Le bruit du ronflement des flammes emplissait les dix directions de l'espace[129], les énormes langues de feu s'élevaient dans l'air jusqu'à lécher le ciel, et la fumée, portée par le vent, obscurcissait toutes les régions du monde.

---

128 On trouvera des détails sur le *phowa* dans le chapitre « La Mort et son au-delà » de *Mystiques et Magiciens du Thibet*.

129 Les quatre points cardinaux, les quatre points intermédiaires, le zénith et le nadir.

Pas un Moutégspa, n'échappa, mais par la puissance du vœu formé par Guésar, leurs esprits furent transportés dans le séjour du Bouddha de la médecine[130].

Tandis qu'ils erraient, affolés, dans leur citadelle embrasée, cherchant vainement une issue pour fuir, le cinquième *tulkou* formé par Guésar avait rejoint Padma Tcheu Tso pour veiller à son salut. Les hurlements des Moutégspas et le rougeoiement de l'incendie le dispensèrent de toute explication. La jeune fille comprit la raison pour laquelle le *dordji* de cristal lui avait été envoyé et, chevauchant sur lui au-dessus des flammes, elle fut en un instant transportée dans la caverne de Guésar.

Le *dordji* reprit alors la forme d'un cheval et les cinq *tulkous* se réunissant, se réabsor-

[130] Un personnage mythologique du panthéon lamaïste.

bèrent en Guésar, qui demeura seul visible avec son coursier.

Padma Tcheu Tso restait pétrifiée d'étonnement.

— Si tu ne me connais pas, lui dit alors le héros, sache que je possède les pouvoirs magiques du Maître Padmasambhava. Mon nom est Guésar. Je suis le monarque du monde, le protecteur de la Religion, le premier entre les conquérants des hérétiques. Autrefois, dans notre paradisiaque patrie, un serment d'amitié nous a liés tous les deux, je ne l'ai pas oublié.

« Je suis venu de Ling pour m'emparer des médecines salutaires que les Moutégspas retenaient dans leur pays et pour mettre un terme à la prédication de leurs erreurs. Je t'établirai gardienne du trésor des Saintes Écritures que nous trouverons dans le palais de bronze. »

Padma Tcheu Tso s'excusa humblement de n'avoir pas reconnu Thoubpa Gawa[131] le fils de dieux, sous ses diverses transformations.

Retirée dans la « lumineuse caverne ensoleillée », elle y passa une semaine avec le héros, tous deux absorbés dans la méditation. Puis, ce dernier commanda aux gens du pays de construire un grand nombre de *chörtens*[132] sur l'emplacement du monastère incendié afin d'empêcher que des Moutégspas n'y reparaissent pour prêcher de nouveau leurs doctrines.

Ensuite, Guésar pratiqua une brèche dans la grande muraille de bronze en y décochant une de ses flèches magiques, ainsi que Manéné le lui avait ordonné. À l'intérieur du pa-

---

131 Personnage divin dont Guésar est l'avatar en ce monde. Voir le prologue.

132 Édifices religieux.

lais, il trouva les « Grandes Paroles » en cent huit volumes et d'innombrables traités des « Petites Paroles »[133].

Guésar ayant alors revêtu la forme d'un pandit[134] prêcha pendant vingt-cinq jours parmi les Hindous, les Népalais et les Cachemiris. Il donna Padma Tcheu Tso en mariage au roi Dharma Mani et la moitié des écritures Sacrées trouvées par lui demeura confiée à leur garde afin qu'ils en répandent la connaissance.

Pendant ce temps, Guésar avait aussi fait recueillir des quantités de médecines. On en comptait soixante mille espèces différentes qu'il divisa en mille ballots. Il en était à se demander comment il les transporterait à Ling lorsque des magiciens hindous et des

---

[133] Les « Grandes Paroles » désignent ici la collection des livres canoniques formant le Kahgyur *(bkahgyur).* Les « Petites Paroles » doivent être les « commentaires ». C'est-à-dire la collection du Téngyur *(bstengyur)* et d'autres traités philosophiques.

[134] Un brahmine versé en philosophie.

fées se proposèrent d'eux-mêmes pour opérer leur transfert. Ils se transformèrent en cinq cents vautours qui emportèrent les fardeaux entre leurs serres et les déposèrent nuitamment sur le toit du palais de Guésar.

Avant son départ, des présents magnifiques furent offerts au héros par les habitants du pays et des régions avoisinantes puis, après avoir reçu leurs adieux, celui-ci repartit à travers le ciel, monté sur son coursier divin. Son absence de Ling avait duré trois mois.

Les sujets de Guésar l'accueillirent avec de grandes démonstrations de joie. Chacun d'eux s'étonnait, à part soi, de le voir revenir seul et les mains vides, mais retenu par le respect qu'il inspirait, nul n'osait le questionner à ce sujet.

Le roi, qui connaissait leurs pensées, invita alors ses ministres à monter sur le toit-terrasse du palais. Ces derniers, le voyant

couvert de ballots, jetèrent des exclamations de surprise, appelant à grands cris les gens qui se trouvaient au pied de l'habitation et tous, sans pouvoir deviner la façon dont les médecines étaient arrivées, bénissaient bruyamment Guésar et les dieux à qui ils les devaient.

Les jeux, les fêtes et les banquets se succédèrent sans interruption pendant plusieurs semaines puis, après avoir procédé à une libérale distribution de médecines, Guésar s'enferma encore une fois dans un appartement retiré du palais.

CHAPITRE IV

Guésar se rend au « Pays du Nord » pour tuer le roi Lutzén. – La femme de Lutzén trahit son mari au profit de Guésar. – Meurtre de Lutzén. – Sa veuve devient amoureuse de Guésar. – Le héros est ensorcelé au moyen de sortilèges.

Quelques mois s'écoulèrent pendant lesquels Guésar vécut dans une réclusion complète, puis un jour, à midi, un rayon de lumière venant de Zangdog Palri illumina sa chambre et, sur cette voie aérienne, Padmasambhava apparut devant lui.

— Guésar, dit-il, ta quinzième année s'écoule, souviens-toi de la tâche que tu as à remplir. Ne t'attarde pas davantage. Tu dois partir demain pour le pays de Lutzén.

Le héros répondit :

— Comment puis-je espérer vaincre Lutzén, ce géant dont la langue est une flamme ardente ? Il est connu pour être un magicien expert et redoutable. Ses sujets, de race démoniaque, lui sont de puissants auxiliaires. L'affronter serait vain.

— Lutzén est un adversaire terrible, concéda le Maître Padma, mais ta mission est formelle ; c'est pour l'abattre que tu t'es incarné parmi les hommes. L'aide des dieux t'a été promise, ils ne t'abandonneront point et, moi-même je me tiendrai, invisible, à tes côtés. Mets-toi donc en route.

Il disparut, enveloppé de lumière et, bien que le soleil brillât dans tout son éclat, la chambre qu'il quittait parut plongée dans l'ombre.

Demeuré seul, Guésar manda immédiatement sa femme et lui communiqua l'ordre qu'il venait de recevoir.

— Il y a longtemps, lui dit-il, que je connais la tâche qui m'incombe, concernant le roi du Nord, le moment est venu de l'accomplir et de délivrer la terre de ce monstre dont le pouvoir malfaisant s'accroît de jour en jour.

« Je ne dois plus différer mon départ et, afin de ne pas être retardé je quitterai le palais sans avertir les chefs des tribus voisines. Toi, selle en hâte Kyang Geu Karkar avec sa selle d'or et sa bride ornée de turquoises, ne perds pas un instant. »

En apprenant que son époux allait encore la quitter pour entreprendre une expédition pleine de périls, Sétchang Dougmo fut extrêmement affligée. Néanmoins, elle lui obéit.

Lorsqu'elle eut achevé de seller le cheval, elle alluma des lampes et brûla de l'encens sur l'autel de la chambre des dieux (lhakang). Puis, avant que Guésar s'éloigne, elle posa une main sur la selle étincelante de son cour-

sier et, invoquant tous ses dieux tutélaires, elle fit des vœux pour son succès.

Ensuite, elle lui ouvrit la lourde porte de la cour et le héros s'en alla seul, sans être vu de personne.

Cependant, le lendemain, son départ s'ébruita. En apprenant qu'il avait quitté l'appartement où il vivait enfermé et était parti monté sur Kyang Geu Karkar, sa mère et les chefs de Ling comprirent qu'il allait attaquer le terrible Lutzén. Aussitôt tous se mirent à sa poursuite, désirant l'empêcher de continuer sa route. Mais comme aucun de leurs chevaux ne pouvait lutter de vitesse avec celui de Guésar, ils ne le rejoignirent qu'après treize jours de chevauchée et seulement parce que le héros s'était arrêté pour méditer son plan.

Quand ils l'eurent atteint, ils l'entourèrent, tous manifestant leur tristesse et essayant de

le persuader de renoncer à son trop audacieux projet.

— Pensez à votre âge, disait l'un ; vous n'avez pas encore quinze ans.

— Lutzén est un géant, disait un autre, sa tête touche au ciel tandis que ses pieds demeurent appuyés sur le sol.

— Sa langue est une flamme serpentine, pareille à celle de l'éclair, continuait un troisième ; il vous léchera et vous serez brûlé et avalé en un instant.

Et tous le suppliaient, à grand bruit, de rentrer à Ling avec eux.

Guésar leur imposa silence et, d'un ton qui n'admettait pas de réplique, il déclara :

— Je suis descendu de la demeure des dieux expressément pour détruire les ennemis de la Religion. J'en ai reçu l'ordre de Padmasambhava et ne puis me dérober à ma tâche. Il est inutile de chercher à m'arrêter.

Alors, Loumo Dzédén (la nâgî sa mère) prit la parole :

— Ô Guésar, dieu d'or, ce que vous dites est l'exacte vérité, confirma-t-elle. Le précieux Gourou vint lui-même au pays des nâgas, ma patrie, et me le fit quitter pour devenir votre mère.

« Un dieu descendu du ciel me fit boire une liqueur magique, une nuit près de Toyang tcham tchéma et je devins miraculeusement mère de plusieurs dieux qui s'envolèrent aussitôt après leur naissance. Ensuite, vous vîntes au monde un matin où s'ouvraient des fleurs d'or sur les plateaux couverts de neige multicolore. Maintes fois l'on a essayé de vous tuer et toujours, même lorsque vous fûtes enterré dans une fosse profonde, vous êtes réapparu vivant.

« Tous deux nous avons été prédestinés pour une œuvre qu'il nous faut accomplir. Partez donc et soyez victorieux. »

Posant la main sur la selle de son fils, la nâgî fit longuement des vœux pour lui, puis, avec tous les autres, elle s'en retourna vers Ling, tandis que Guésar poursuivait seul sa route.

Pressant son cheval, il arriva le lendemain près de la montagne nommée Hatchong Tsigou et il aperçut au loin le roi Lutzén qui parcourait les solitudes en quête d'un être à dévorer pour son repas. Je n'ai jamais vu Lutzén, pensa-t-il, je ne le tuerai pas aujourd'hui, mais je veux l'examiner.

Il transforma son cheval et se transforma lui-même en un cairn comme il en est tant le long des sentiers de montagne et Lutzén passa sans défiance près des deux tas de pierres.

Dès qu'il se fut éloigné, Guésar remonta à cheval et le cavalier et sa monture, sous leur forme naturelle, gagnèrent la forteresse du roi du Nord.

À ce moment, la reine Dumo Mésang Boumtché s'y trouvait seule. Par la grande porte de la cour restée entrouverte, Guésar la vit et l'appela.

La reine s'avança le long du balcon qui faisait le tour de la cour et s'approcha d'une fenêtre donnant sur la route pour voir qui se permettait de l'appeler.

Extrêmement surprise en voyant un guerrier étranger, elle l'interrogea :

— Ô chef coiffé d'un casque étincelant, qui êtes-vous ? Quel est votre pays et quel motif vous amène ici ? Comment se fait-il que le roi ne vous ait pas dévoré ?

« Autour de ce château nul oiseau ne vole dans le ciel, pas un insecte n'existe et jamais un être humain ne s'en est approché vivant. Comment avez-vous pu y parvenir ?

— C'est un mystère, répondit Guésar, personne ne doit en être instruit. Je ne puis vous l'expliquer à voix haute car l'on pourrait

m'entendre. Descendez près de moi et vous saurez tout.

Mue par la curiosité, la reine quitta son balcon, comptant aller rejoindre l'étranger au-dehors, mais tandis qu'elle descendait l'escalier, celui-ci s'introduisait dans la cour du château.

De plus en plus étonnée de son audace, Dumo restait interdite devant le calme majestueux et le regard dominateur du guerrier inconnu.

— Je suis Guésar, roi de Ling et souverain du monde, déclara le héros, le fils de Korlo Démtchog et de Dordji Phagmo[135]. Descendant de la demeure des dieux où j'étais Thoubpa Gawa, le chef des sages magiciens,

---

[135] C'est-à-dire que ce sont là les parents célestes de Thoubpa Gawa qui s'est incarné comme Guésar.

je me suis incarné sur l'ordre de Padmasambhava pour détruire les ennemis de la Religion. Lutzén doit périr de ma main, l'heure en est venue et rien ne peut le sauver. Toi, reine, tu peux seulement, en m'aidant dans mon dessein, lui assurer une mort plus douce. Dis-moi comment dois-je m'y prendre pour le tuer d'un seul coup.

Toute tremblante, Dumo répondit :

— Il existe, je le sais, une ancienne prédiction d'après laquelle Lutzén doit être tué par Guésar. Il la connaît comme moi. Pourtant, je vous en supplie, épargnez-le. Il est mon époux et mon soutien, lui mort, qui me nourrira ? Partez, cela vaut mieux. Le roi a, lui aussi, de puissants protecteurs et le sens des oracles est toujours douteux. Si vous demeurez davantage, vous serez certainement dévoré par lui quand il rentrera au logis.

Guésar se rapprocha d'elle :

— Dumo, dit-il d'une voix insinuante, je possède des richesses incalculables, je suis de la race des dieux... un dieu moi-même et un adepte de la vraie Religion.

« Je t'emmènerai dans mon pays de Ling, tes jours s'y passeront dans le bonheur et l'opulence et lorsque tu mourras tu iras avec moi jouir de la félicité dans le Paradis Occidental.

« Qui sait les risques que tu cours en demeurant ici. Lutzén peut cesser de t'aimer ; il est violent et cruel... Son amour pour toi disparu, ta vie compterait pour peu devant lui. N'as-tu jamais songé que ton époux, ce démon cannibale, pourrait un jour te dévorer ? »

Dumo se sentait tentée. La crainte que Guésar lui avait habilement suggérée, la perspective d'une confortable sécurité auprès d'un roi d'essence divine, fabuleusement riche, et celles des joies du Paradis couron-

nant, après sa mort, son agréable existence, s'unissaient pour agir sur son esprit et y miner la fidélité conjugale.

— Me dites-vous la vérité, demanda-t-elle. Si j'en étais convaincue, je pourrais vous être utile. Il est un sûr moyen de tuer le roi, je vous le révélerais.

— Dumo, répondit Guésar d'une voix câline, ne sais-tu pas que tu es belle et que l'on ne peut te voir sans t'aimer... Je t'ai vue et je t'aime. Je suis riche, puissant, cent fois plus beau que ton époux. Tu seras ma reine dans cette vie et ma compagne, ensuite, pour des siècles sans nombre dans les jardins de lotus du bienheureux paradis.

Amour d'un héros divin, richesse, trône, délices paradisiaques..., la pauvre Dumo n'avait jamais rien rêvé de pareil. La tête lui tournait. Guésar la regardait avec ses larges yeux noirs, un ensorcelant sourire aux lèvres... La reine était vaincue.

— Venez donc, dit-elle au héros. Montez dans l'appartement et reposez-vous.

Lorsque Guésar fut assis dans la chambre d'honneur, Dumo lui servit du thé, de la *tsampa* et de la viande séchée ; puis tous deux conversèrent amicalement ensemble. Lorsque son hôte eut terminé son repas, la reine lui dit :

— Maintenant, il faut vous cacher. Lutzén est docte dans les pratiques divinatoires *(mo),* si par sa science il découvre votre présence, il vous dévorera immédiatement.

Alors elle creusa un trou dans un coin de la cuisine[136] y fit descendre Guésar, posa un chaudron de cuivre rouge au-dessus de sa tête et entassa sur lui des pierres et des mor-

---

[136] La terre battue y remplaçait le plancher, comme dans la plupart des habitations thibétaines. La cuisine semble avoir été située au rez-de-chaussée.

ceaux de bois enchevêtrés pour dissimuler la cavité.

Tout proche de la cuisine, se trouvait une chambre obscure, sorte de remise fermée par des portes de fer, elle y enferma Kyang Geu Karkar.

Elle avait à peine achevé ces arrangements quand Lutzén rentra. En entendant le bruit des pas de son cheval, Dumo descendit dans la cour, prit l'animal par la bride et le conduisit jusqu'au pied de l'escalier, souhaitant, selon l'usage, la bienvenue à son mari :

— Vous voilà de retour, Monsieur. Vous avez pris de la peine[137]. Avez-vous fait une agréable promenade ?

Le roi était de très mauvaise humeur. Il revenait bredouille de la chasse, n'ayant pas

---

[137] Kouchog la ogyais, expression courante de politesse.

rencontré le moindre être vivant dont il pût faire sa proie, et son estomac vide criait famine. Dans son appartement il s'assit sur ses coussins et dit à Dumo :

— Femme, aujourd'hui est un mauvais jour. Je n'ai rien trouvé à me mettre sous la dent. Une tristesse sans cause explicable pèse sur moi et j'ai fait un mauvais rêve la nuit dernière.

« Je veux savoir si le pouvoir de Guésar de Ling s'accroît. Donne-moi la boîte où sont les dés et les livres pour les *mos.* »

— Que ferez-vous, s'il devient plus puissant que vous et envahit votre État ? demanda Dumo, tâchant de détourner l'idée de son mari des *mos.*

— Il existe une prédiction à ce sujet, répondit le roi. Guésar viendra ici et je serai vaincu par lui dans l'année du chien[138]. Cette

---

[138] Dénomination d'après le calendrier thibétain.

année est une année du chien, mais est-ce celle-ci que vise la prédiction ou celle qui viendra dans douze ans d'ici, ou celle qui viendra dans vingt-quatre ans d'ici, ou une autre de celles qui viendront encore dans un avenir plus lointain... Apporte-moi la boîte, que j'interroge le destin.

L'insistance de Lutzén remplit la reine de terreur. Elle connaissait son époux pour être un habile *mopa* et ne doutait pas qu'il ne découvrît la présence de Guésar dans sa demeure. Cependant, elle dut obéir et apporta la boîte en s'efforçant de dissimuler son trouble.

— Ouvre-la, commanda Lutzén, et range les divers objets nécessaires devant moi. Surtout, garde-toi de former aucun souhait, soit bon, soit mauvais, dans ton esprit, tandis que je suis occupé. Cela influencerait le résultat du *mo* qui serait ainsi faussé.

L’excès de sa frayeur dégénéra en colère chez Dumo. Elle répartit d’une voix irritée :

— Tout cela n’a aucun sens. Vous n’entendez rien aux prédictions et aux *mos.*

Et elle sortit de la boîte les livres, les dés, le rosaire et d’autres accessoires et les disposa sur la table devant son mari, tout en souhaitant de toute sa force que ce dernier ne parvienne pas à connaître la présence de Guésar chez lui.

Quelques instants s’écoulèrent, puis le roi hocha la tête pensivement :

— Le *mo* est mauvais, déclara-t-il, absolument mauvais. Sans aucun doute, un ennemi est caché dans la maison. Il faut que nous la visitions jusque dans les moindres recoins et que nous fouillions la terre dans toutes les chambres. Tu creuseras d’un côté et moi de l’autre.

Dumo sentait la mort rôder autour d’elle. Guésar découvert, elle ne pouvait espérer au-

cune pitié de son cruel époux. Elle fit encore un effort pour écarter le péril.

— À quoi bon prendre cette peine, répliqua-t-elle en affectant toujours la mauvaise humeur. Ce n'est pas sous la terre que l'on trouve des ennemis. Le vôtre est à Ling. Faites un nouveau *mo* pour voir si vous en avez d'autres dans une autre direction.

Lutzén se rendit de cet avis et ayant terminé le *mo,* il annonça à sa femme :

— Celui-ci est bon pour moi (c'est-à-dire qu'il n'a pas d'autres ennemis que Guésar), mais le premier était tout à fait mauvais.

Il jeta encore une fois les dés au sujet de Guésar et la réponse fut de nouveau mauvaise.

Guésar est-il mort ou vivant, pensa-t-il. S'il est mort, je n'ai plus aucune raison de le craindre. Il faut que je m'en assure. Et il recommença à faire des *mos.*

— C’est étrange, dit-il à Dumo après un certain temps. Je vois Guésar dans un endroit obscur où le vent ne souffle pas. Sur sa tête est un chaudron en cuivre, et une masse de vers blancs grouillent à ses pieds. Je ne puis discerner s’il est mort ou vivant... Peut-être est-il torturé par le roi des enfers[139].

Dumo feignit la plus vive admiration.

— Quel *mo* merveilleux ! s’écria-t-elle. Il n’y a plus de doute. Guésar est mort. Ce lieu obscur est l’un des enfers ténébreux, le chaudron est celui dans lequel les méchants sont bouillis et les vers sont bien ceux qui dévorent leurs corps, ainsi qu’on le voit représenté sur les fresques des temples.

---

[139] Les *nyalwas*, qui sont plutôt des purgatoires puisque leurs habitants y meurent et renaissent en d'autres lieux. Les bouddhistes n'admettent pas un enfer éternel.

Lutzén admit que telle devait être, en effet, la signification du *mo.* Mari et femme burent du thé puis se couchèrent pour dormir.

Dumo simula le sommeil, mais resta éveillée. Dans la nuit, quand le roi fut profondément endormi, elle se leva, alla retrouver Guésar au rez-de-chaussée et lui dit de monter.

— Que fait Lutzén ? demanda ce dernier.

— Il dort, répondit la reine.

Alors Guésar revêtit son casque et son armure magiques, mit une de ses flèches divines dans son arc et suivit sa complice au premier étage.

— Écoutez, lui dit celle-ci. Sur le front de Lutzén est une tache ronde, très blanche, c’est là que réside sa vitalité. Plantez-y votre flèche et il mourra instantanément.

Guésar entra dans la chambre faiblement éclairée par la lampe brûlant devant les sta-

tues des divinités. Sa première flèche s'enfonça toute droite dans la tache blanche que l'épouse perfide lui avait signalée. La tête du démon se fendit en deux et il expira immédiatement.

Alors Dumo qui, arrêtée sur le seuil de la pièce, avait contemplé le drame, intercéda auprès de Guésar en faveur de l'esprit[140] du mort.

— Lutzén, dit-elle, a toujours été bon pour moi. Quand il mangeait de la chair humaine, il me donnait du mouton pour mes repas. Quand il buvait du sang, il me donnait du lait. Il a pourvu à tous mes besoins. J'ai reçu de lui des robes de drap fin, de beau brocart de Chine et de drap d'or, des ornements pour la coiffure et des colliers en pierres pré-

---

[140] Qui n'est pas l'âme comme le comprennent les chrétiens. Il est impossible de donner ici des explications sur le terme que je traduis approximativement par *esprit* et qui signifie plus exactement l'une des multiples consciences cataloguées par les lamaïstes. On trouvera des explications à ce sujet dans mes livres précédents.

cieuses. Vous m'avez affirmé qu'il était un ennemi de la Religion, c'est pourquoi je vous ai aidé à le tuer, mais mon intention était seulement de vous permettre de détruire son corps. Je demande grâce pour son « esprit » et vous supplie de l'envoyer au paradis occidental.

— Il en sera fait ainsi, répondit Guésar. Ceci fait partie de ma mission. Les esprits des démons que je vaincrai doivent être éclairés et purifiés ; le bien doit remplacer le mal.

Alors le héros s'approcha du corps inerte de Lutzén dont l'« esprit », à ce moment, entrait dans le *bardo*[141] et l'appela. Celui-ci, re-

---

[141] D'après les Thibétains, c'est la condition dans laquelle l'« esprit » se trouve pendant le temps qui s'écoule entre la mort et la nouvelle renaissance. Un état où il contemple des visions subjectives. Voir le chapitre « La Mort et son au-delà » dans *Mystiques et Magiciens du Thibet*.

connaissant Guésar, accourut immédiatement vers lui.

— Fils de bonne famille[142] écoute-moi avec attention, lui dit-il. Te voici près de la région brumeuse et pleine de prestiges trompeurs où, faute de guide, certains errent pendant des temps incalculables, sans pouvoir trouver leur route. Ne crains pas, laisse-toi conduire.

« Ne te dirige pas vers les enfers, comme tu y serais poussé par des affinités résultant de tes œuvres mauvaises. Fais violence aux tendances qui t'entraînent vers cette route voilée de brouillard qui te semble la plus aisée à suivre. Elle conduit aux mondes de la douleur.

« Tu as quitté ton corps de chair et de sang, ta personnalité n'est plus la même. Regardant ce corps, il t'apparaît maintenant comme un mur percé de neuf ouvertures.

[142] Appellation polie empruntée au langage des Écritures bouddhiques.

Garde-toi d'entrer dans aucune d'elles, les prenant pour les portes de diverses demeures. N'entre pas dans les veines des deux jambes qui sont semblables à deux arbres jumeaux reposant sur le sol. Ne descends pas, élève-toi.

« Ne t'enfonce pas dans la route bleue des eaux (le canal de l'urètre). Élève-toi !

« Ne t'engage pas dans le ventre, qui te semble pareil à un marais où tourne et retourne une route interminable (les intestins). Élève-toi !

« Ne prends la route d'aucune des deux mains que tu vois comme des vallées. Élève-toi !

« Ne gravis point le cou qui te paraît un mur où s'appuie un escalier (colonne vertébrale). Élève-toi !

« Ne t'insinue pas dans la bouche qui te paraît une porte entrebâillée que le soleil éclaire. Élève-toi !

« Ne t'aventure pas dans la région du nez, pleine de monts et de ravins. Élève-toi !

« Ne passe pas par les yeux, pareils à deux fenêtres. Élève-toi !

« N'entre pas dans les oreilles qui te semblent deux cavernes de cuivre rouge. Élève-toi !

« Trois artères s'offrent à toi. Ne commets pas d'erreur. *Ouma, Roma, Kyangma* conduisent à des ports différents. *Roma* ne dépasse pas la région du bardo, ne la suis pas. *Kyangma* est une création magique du « Grand Vide », détourne-toi d'elle. *Ouma* est différente des deux autres et la meilleure route. Blanche à l'extérieur, rouge à l'intérieur, elle est sans détours, droite comme le bambou croissant sur les montagnes et pourvue de trois nœuds comme lui. Sur chacun de ceux-ci siège une déité.

« En bas, c'est Matchig terrible. Son teint est bleu, elle est assise en lotus, vêtue d'une

robe de soie de diverses couleurs et parée des « ornements d'ossements de cimetière ». Dans la main droite elle tient un tambourin, dans la main gauche une clochette au son harmonieux. Toi, Lutzén, que ton esprit s'unisse à elle et, avec elle, s'élève vers le second nœud.

« Là, siège la blanche Dolma victorieuse. Plus blanche que la conque la plus blanche, couverte de bijoux étincelants, elle est assise en lotus. Sa main droite est abaissée vers le sol, soumettant le monde et sa main gauche tient un lotus bleu et un rosaire de cristal. Que ton esprit s'unisse à elle et, avec elle, s'élève vers le troisième nœud.

« Là, siège la Mère universelle. Sa carnation est rouge, sa chevelure rouge est divisée en quatre parties qui tombent sur son dos, sur ses deux épaules et sur son visage. Au sommet de sa tête brûle une flamme rouge. Dans la main droite, elle tient une peau humaine sanglante et avec la main gauche elle

approche de ses lèvres un *kangling* (trompette faite d'un fémur humain) dont elle tire des sons effrayants. Une peau de tigre est sa jupe et sa tunique est de soie rouge. Debout sur un éléphant, elle danse éperdument. Que ton esprit s'unisse à elle. De sa demeure part la voie qui conduit au Paradis occidental où règne le rouge Amithâba. Dirige-toi de ce côté[143]. »

Obéissant de point en point aux instructions de Guésar, à mesure qu'elles lui étaient données, l'esprit de Lutzén gagna successivement les différentes étapes indiquées par son guide et, transmuant ses mauvais sentiments en sentiments bienfaisants, il atteignit

---

143 Le poème, dans tout ce qui précède, suit les paroles liturgiques de l'office lamaïste célébré auprès des mourants et immédiatement après la mort.

heureusement le Paradis de la Grande Béatitude.

Lorsqu’il y fut arrivé, Guésar dit à la reine :

— Ton époux est maintenant parmi les bienheureux habitants du Paradis occidental. Regarde-le !

Et, par son pouvoir supranormal, il le lui fit voir.

Alors, Dumo se prosterna aux pieds du héros.

— Ô merveille ! exclama-t-elle. Que votre puissance est grande, seigneur. Daignez maintenant vous souvenir aussi des promesses que vous m’avez faites et me conduire, ensuite, vers cette demeure de la félicité.

— Ton heure n’est point venue, femme, répondit gravement Guésar. J’examinerai, plus tard, s’il t’est possible ou non de suivre

la voie qui mène à la béatitude. Pour le moment, je vais demeurer ici pendant quelques jours.

Dumo se releva toute triste. Le roi de Ling lui parlait froidement, de haut, en maître, et nulle flamme amoureuse n'éclairait ses sévères yeux noirs.

Le lendemain, les guerriers de Lutzén ayant appris que leur roi avait été tué par Guésar, se rendirent en grand nombre autour du château pour venger leur souverain et mettre son meurtrier à mort.

Dumo, qui les vit s'avancer, demanda anxieusement à Guésar ce qu'il allait faire.

— Selle mon cheval et apporte-moi mes armes magiques, dit-il, je ne suis pas de ceux que l'on peut vaincre.

Dès qu'il fut en selle, son coursier divin s'éleva avec lui dans le ciel et apparut très haut au-dessus des guerriers que sa vue plongea dans la consternation.

Jamais, pensèrent-ils avec désespoir, nous ne pourrons tuer un aussi grand magicien. Cependant, fidèles à leur défunt maître, ils voulurent pourtant tenter de le venger et décochèrent des flèches empoisonnées vers le héros. Pas une d'elles ne l'atteignit, mais lui, transporté de colère, tira du fourreau son sabre à la lame de flamme et voulut exterminer les audacieux.

Alors, les guerriers, terrifiés à la vue de cette arme surnaturelle, se prosternèrent en signe de soumission, se déclarant prêts à devenir ses sujets et à accepter la Religion.

Guésar les épargna. Dès le lendemain, il leur distribua l'eau sainte et leur conféra une initiation.

Tous désiraient, maintenant, retenir le héros de Ling dans le pays du Nord et l'avoir pour roi. Dumo, éprise de lui, le souhaitait plus qu'aucun de ses sujets. Quant au vain-

queur, il ne songeait qu'à éluder la promesse qu'il lui avait faite de la prendre pour femme.

Cependant, tandis qu'il s'attardait au château, les guerriers trouvèrent l'occasion de glisser sous son oreiller des coussins sur lesquels ils s'étaient assis et avaient reposé leurs pieds[144] et des brins de paille qui avaient rembourré leurs chaussures. Différentes matières impures furent aussi jetées dans son thé et par l'effet des souillures qu'il contracta ainsi, l'esprit de Guésar s'obscurcit. Il oublia Ling, sa mission, sa propre personnalité. Chaque nuit, il formait une émanation magique absolument pareille à lui qui partageait la couche de la reine et celle-ci vivait heu-

[144] Poser la tête sur un coussin, un tapis ou tout autre objet, sur lequel une autre personne s'est assise ou a posé ses pieds paraît abominable aux Thibétains. Ils considèrent comme une faute grave l'acte de tromper quelqu'un en lui donnant un tel oreiller qu'ils considèrent comme impur. D'après eux, celui qui s'en sert contracte une souillure pouvant amener la maladie ou des troubles mentaux. Beaucoup de Thibétains refusent même d'employer comme oreiller tout coussin sur lequel *eux-mêmes,* à l'exclusion de toute autre personne, se sont assis.

reuse, croyant qu'elle possédait l'amour de son héros.

Six années s'écoulèrent de la sorte, Dumo et les chefs des guerriers entretenant par leurs sortilèges la torpeur mentale grâce à laquelle ils retenaient Guésar captif.

CHAPITRE V

Tchenrézigs dissipe l'effet des maléfices qui retenaient Guésar au « Pays du Nord ». – Il part pour Ling. – Rencontre du fantôme de son ami Gyatza, tué par les Horpas. – Le héros apprend l'invasion de Ling par les Horpas, la trahison de Tolong et l'enlèvement de Sétchang D̄ougmo. – Il retrouve Singlén et sa mère la nâgî réduits à la servitude par le traître Todong. – Guésar part pour Hor afin d'en exterminer les trois rois-démons et venger la défaite de Ling.

Guésar n'aurait jamais accompli le reste de sa tâche si, un jour, Tchenrézigs le Très Bon ne lui était apparu et, au moyen d'un

angkour[145] spécial, n'avait dissipé l'effet des maléfices qui obscurcissaient son esprit.

Le héros s'éveilla comme d'un long rêve et, aussitôt, sourd aux supplications de ceux qui l'entouraient et aux pleurs de Dumo, il fit seller son cheval et partit pour Ling.

Arrivé au col de Zamling, il remarqua avec étonnement de nombreux *chörtens* qui ne se trouvaient pas à cet endroit lorsqu'il y était passé, plusieurs années auparavant, en se rendant au Pays du Nord. Ces monuments, pensa-t-il, sont ceux que l'on érige à la mort des chefs, des lamas ou des hommes de rang supérieur pour y déposer leurs *tsa-tsas*[146].

---

[145] Initiation, transmission d'énergie psychique. Voir *Mystiques et Magiciens du Thibet* et *Initiations lamaïques.*

[146] Ossements des morts, pilés, mélangés à de la terre glaise et façonnés en forme de minuscules chörtens.

Pourquoi y en a-t-il un si grand nombre ?... Qui donc est mort à Ling ?...

Tandis qu'il était plongé dans ses réflexions, un faucon sans tête s'envola de dessus l'un des *chörtens* et vint se poser un instant sur sa tête, puis retourna se percher sur le monument.

Combien effronté est cet étrange oiseau sans tête, se dit Guésar, et il mit une flèche dans son arc pour le tuer.

— Ne me reconnais-tu donc pas ? lui cria ce dernier.

Guésar fut extrêmement surpris, mais la torpeur produite par l'enchantement dont il avait été l'objet pesait encore sur son esprit malgré l'*angkour* reçu de Tchenrézigs et il ne reconnut pas celui qui lui parlait.

Cependant son cheval divin se coucha sur le sol et dit au héros d'un ton attristé :

— Ô, Guésar, tous deux nous avons été envoyés sur la terre par les dieux pour accomplir une mission qui exige une intelligence supérieure et voici que vous ne pouvez discerner dans ce faucon sans tête l'esprit de Gyatza, le fis de Singlén avec qui, à Ling, vous étiez uni par une fraternelle affection. Quelle différence existe-t-il donc entre vous et un homme ordinaire ?...

« Ce *chörtens* sur lequel l'oiseau est posé a été édifié à la mémoire de Gyatza dont la tête a été emportée au pays de Hor. Vous, vivant, vous ne reconnaissez pas votre ami, mais le mort, lui, vous a reconnu. Vous ne lui avez pas adressé une seule parole affectueuse, vous voulez le tuez !... Appelez-le, maintenant, il vous racontera les malheurs de Ling et tout ce qui s'y est passé pendant que vous demeuriez au Pays du Nord. »

Alors Guésar se hâta d'appeler l'oiseau et, en pleurant, lui présenta une écharpe de soie blanche, le priant de lui pardonner car il

n'avait pas compris que c'était lui qui se présentait sous cette forme bizarre. Puis, il lui apprit qu'il avait été victime de maléfices au pays des démons.

Le faucon vint aussitôt se poser sur la selle de Kyang Geu Karkar.

— Ainsi, continua le héros, tu es mort, mon cher frère Gyatza. Mais pourquoi erres-tu dans le *bardo* ? Pourquoi ton esprit ne s'est-il pas dirigé vers l'un des paradis et, s'il ne pouvait obtenir un corps divin, pourquoi ne se réincarnait-il pas dans une forme humaine ? Si même tu devais nécessairement renaître parmi les oiseaux, il n'en manque pas de gracieux au joli plumage. Pourquoi un faucon, et pourquoi ce faucon n'a-t-il pas de tête ?

Gyatza répondit :

— Frère, ne t'afflige pas à mon sujet. Je ne me suis pas réincarné dans un corps humain parce qu'il ne m'aurait pas été utile. J'aurais

pu entrer directement dans le Paradis occidental, mais je voulais attendre ton retour, te revoir et être certain que tu vengerais les gens de Ling tués par les Horpas. Pendant la guerre qu'ils nous ont faite, beaucoup de ceux de Hor sont aussi tombés dans les batailles et leurs œuvres les ont amenés à renaître comme rats. En me faisant faucon, leur ennemi, j'en ai détruit un grand nombre... Mais écoute ce que j'ai à te raconter.

« Peu après ton départ de Ling, Kourkar, le roi de Hor, envahit le pays à la tête d'une forte armée. Les tiens se défendirent bravement et firent un grand massacre de leurs ennemis, mais écrasés par le nombre, ils finirent par succomber. Moi-même, j'ai été tué à la porte de ta demeure. Kourkar m'a tranché la tête et l'a emportée. Elle pend maintenant comme un trophée à la muraille de son palais, c'est pourquoi tu vois cet oiseau privé de tête.

« Pendant quelque temps, Kourkar a habité le pays, installé dans tes appartements et y jouissant de son triomphe.

« Ta femme s'est vaillamment défendue contre le vainqueur qui la réclamait comme faisant partie de son butin. Ne pouvant le heurter de front, elle imagina différentes ruses.

« Elle dit à Kourkar qu'avant de pouvoir être à lui, elle devait, pour accomplir un vœu, construire un *chörtens* en *rima* (crottes de chèvre et de mouton). Jamais elle n'y parvenait car les *rimas* sèches roulaient et sa construction s'écroulait au fur et à mesure qu'elle la construisait. Elle espérait que, tandis qu'elle trompait ainsi le roi de Hor, tu reviendrais, mais il n'en fut rien.

« Alors, Todong, croyant que Lutzén t'avait dévoré et que tu ne reparaîtrais jamais, jugea avantageux pour lui de faire sa cour au vainqueur.

« Ne voyez-vous donc pas, lui dit-il, que cette femme cherche à vous duper. Dites-lui de tremper les *rimas* dans la cire et elles s'attacheront les unes aux autres.

« Il en fut de même pour plusieurs autres stratagèmes que Sétchang Dougmo inventa. Toujours Todong indiqua le moyen de les déjouer.

« À la fin, Kourkar reprit le chemin de son pays, emmenant ta femme avec son butin.

« Quant à Todong qui, en tout s'était honteusement soumis, il règne maintenant sur Ling comme le délégué et le vassal de Kourkar.

« Malgré son âge avancé, mon père Singlén[147] a bravement combattu contre les

---

[147] Singlén, le roi de Ling, était parti en pèlerinage avant la naissance de Guésar et avait passé pour mort (voir chapitres premier et II). Quand était-il revenu ?... Le poème se chantant par fragments détachés, dispense les bardes d'établir les faits selon une suite logique. Singlén réapparaît et semble avoir été en relations suivies avec Guésar avant le départ de ce dernier pour le royaume de Lutzén. Il est possible que d'autres bardes que ceux que j'ai entendus, où d'autres manuscrits

Horpas et ne cesse d'exhorter les gens de Ling à espérer ton retour. Ceci enrage Todong, qui trouve son intérêt à régner sous la suzeraineté de Kourkar. Aussi traite-t-il durement son vieux frère et quant à ta mère, il en a fait une servante. »

Une immense tristesse envahit Guésar en entendant ce récit des malheurs de Ling, mais reprenant bientôt son assurance, il dit affectueusement à son ami :

— Ne t'afflige plus, Gyatza, les braves guerriers de Ling seront vengés, j'en fais le serment, et Kourkar paiera cher son audace. Je ne prendrai aucun repos tant que je ne l'aurai pas exterminé, lui, et les chefs de ses soldats.

---

que ceux que je possède mentionnent les circonstances du retour de Singlén à Ling et ses relations avec Guésar devenu roi à sa place. Les renseignements que j'ai recueillis à ce sujet sont vagues. Il faut donc provisoirement nous contenter de savoir que Singlén était revenu à Ling et qu'il y avait, de même que son fils Gyatza, entretenu, avec Guésar, des relations très amicales.

« Maintenant, mon frère, quitte ce misérable corps d'oiseau et va en n'importe quel monde heureux qu'il te plaira de choisir. »

Rassuré par le serment que Guésar venait de faire et certain que Ling recouvrerait son indépendance, l'esprit de Gyatza abandonna le corps du faucon, qui tomba inerte sur le sol, et reprit immédiatement naissance au Paradis de la Grande Béatitude.

Après cette rencontre, Guésar continua sa route vers Ling. Arrivé à l'endroit nommé Atchénchoung loung, il aperçut de loin un très jeune garçon qui venait de tuer une chèvre sauvage et était occupé à l'écorcher. Il le regarda avec plaisir ; l'enfant était joli et travaillait avec une ardeur amusante.

— Je ne me souviens pas d'avoir jamais vu ce garçon à Ling, pensa Guésar, mais voilà six années que j'ai quitté le pays et ce petit chasseur devait être bien jeune à cette époque. Gyatza avait un fils, il doit avoir à peu près

l’âge de cet enfant. Serait-ce lui ?... Je vais le mettre à l’épreuve.

Il prit alors l’apparence du défunt Lutzén : un corps gigantesque, pareil à une montagne, une face terrible, une bouche énorme laissant passer une langue de flamme. Ainsi transformé, il s’avança vers l’enfant.

Celui-ci le regarda sans manifester aucune frayeur, sans même suspendre son travail. Il lui demanda simplement :

— D’où venez-vous ?

— J’arrive du Pays du Nord, répondit le prétendu démon.

— Comment vous appelez-vous ?

— Je suis Lutzén.

Le garçon le considéra avec plus d’intérêt.

— Notre prince, dit-il, est parti il y a longtemps pour vous tuer. L’avez-vous jamais rencontré ?

— Je l’ai vu et je l’ai dévoré.

— Où allez-vous maintenant ? continua le petit bonhomme sans se départir de son calme.

— Je vais parcourir Ling pour en manger les habitants.

Le jeune chasseur abandonna alors sa chèvre et, avec une tranquille bravoure, mit une flèche dans son arc.

— Vous avez dévoré mon roi, dit-il, et voici que vous voulez encore vous repaître de mes compatriotes... Je vais vous tuer.

Et il décocha sa flèche si adroitement qu’elle pénétra dans la bouche du géant.

La forme immense de Lutzén n’était qu’une illusion magique. En s’entendant menacer de mort, Guésar réduisit promptement son être réel (textuellement « son principal vital ») à la dimension d’un fil de soie. Malgré cette précaution, la flèche passa si près de ce

dernier que le héros faillit périr. Immédiatement, il fit se dissoudre le fantôme et se rendit invisible.

Certainement, pensait-il, cet enfant extraordinaire doit être le fils de mon cher Gyatza, dont la bravoure surpassait celle de tous les guerriers et qui eût affronté n'importe quel dieu ou quel démon. Les hommes doués d'un tel courage doivent, pourtant, pour être utiles dans le monde, posséder un cœur charitable. Voyons s'il existe de la bonté dans celui-ci.

Il s'éloigna, toujours invisible, et réapparut au tournant d'une vallée, sous l'aspect d'un pauvre lama pèlerin.

Le jeune garçon ne s'était pas étonné outre mesure de la disparition soudaine de celui qu'il prenait pour Lutzén.

— Ce démon, pensait-il, est un habile magicien, il doit être impossible à un homme de le tuer.

En voyant venir le pèlerin, il ne se douta point que le même Guésar revenait vers lui sous une autre forme. Celui-ci avait toutes les apparences d'un *naldjorpa* (une classe spéciale d'ascètes mystiques) voyageant pour méditer et célébrer le rite de *tcheud*[148] dans cent huit cimetières et d'autres endroits d'aspect effrayant. Il s'appuyait sur un bâton surmonté d'un trident, et une trompette faite d'un fémur humain était passée dans sa ceinture. Sur son dos, il portait une petite tente, un tambourin et d'autres objets rituels enfermés dans un petit sac.

— Mes provisions sont épuisées, dit-il au jeune chasseur. Donne-moi quelque chose à manger, je lirai à ton intention un livre des Saintes Écritures.

— Mon père a été tué par les gens de Hor, répondit ce dernier, un démon a dévoré mon

---

[148] Voir le chapitre concernant ce rite curieux dans *Mystiques et magiciens du Thibet.*

oncle[149], notre roi. Je vais vous donner cette épaule de chèvre. Veuillez réciter l'office des morts et guider leurs esprits vers le Paradis occidental.

Le garçon a bon cœur, pensa Guésar, très heureux qu'il en fût ainsi. Cependant, il se contenta de répondre par un signe de tête, emporta la viande et parut continuer son chemin.

Ainsi que l'esprit de Gyatza l'avait annoncé à Guésar, Todong régnait sur les tribus de Ling. Après la défaite de ses compatriotes, il s'était attaché à gagner la faveur du roi vainqueur et, récompensant sa servilité, ce dernier l'avait rétabli dans toutes les préroga-

---

[149] Guésar, né de la servante de Singlén peu après le départ de ce dernier, passa longtemps pour son fils et le frère de Gyatza. Par conséquent, le fils de Gyatza le tenait pour son oncle paternel. Guésar adopta, du reste, ce jeune homme, et le roi actuel de Ling se dit son descendant.

tives qu'il avait dû abandonner à l'avènement de Guésar.

Todong ne s'était jamais consolé de sa déchéance et la rancune qu'il gardait contre le héros de Ling tenait une large place parmi les raisons qui l'avaient induit à se rapprocher de son ennemi. Devenu le vassal d'un souverain lointain, en fait chef indépendant et absolu pourvu qu'il envoyât à ce dernier le tribut annuel payé par les vaincus, il se trouvait parfaitement satisfait et son souhait le plus ardent était que Guésar ne revînt jamais. Les craintes qu'il avait éprouvées à ce sujet s'étaient d'ailleurs graduellement calmées. Il y avait six ans que le héros était parti pour attaquer le terrible Lutzén et depuis lors, nul n'avait jamais eu de ses nouvelles. Tout portait à le croire mort et la quiétude du traître était devenue presque absolue.

Guésar, conservant l'apparence d'un religieux mendiant, arriva à Ling. Il y trouva Singlén gardant les chevaux sur la montagne

et sa mère récoltant des *toumas* (racines comestibles).

Sans se faire connaître, il s'approcha de celle-ci et mendia des *toumas*, promettant en échange la récitation d'un texte religieux. Loumo Dzédén s'informa poliment du but de son voyage et après que tous deux eurent échangé les compliments d'usage, elle lui dit :

— Voici plusieurs années que mon fils Guésar a quitté le pays. Reviendra-t-il ? Faites un *mo* pour le savoir et je vous donnerai des *toumas.*

— C'est bon, vieille mère, répondit Guésar. Je vais faire un *mo.*

Après un simulacre de rite, Guésar déclara :

— Un signe vous sera donné. Jetez en l'air le sac dans lequel vous récoltez vos *toumas.* Votre fils sera à l'endroit où il retombera.

La nâgî eut immédiatement l'idée que ce lama étranger pouvait être son fils. Elle savait que, versé dans tous les secrets de la magie, changer de forme n'était qu'un jeu pour lui. Tout de suite, elle lança son sac en l'air et, naturellement, il tomba aux pieds du pèlerin. Presque certaine, alors, que Guésar était devant elle, mais désirant en tenir l'assurance de lui-même, elle le supplia :

— Je vous en prie, si vous êtes Guésar, dites-le-moi. Voici des années que je pleure mon enfant, ne sachant pas si je le reverrai jamais. Pourquoi me laisser ainsi dans l'affliction ?

Guésar fut vivement touché par la douleur de sa mère et les larmes qu'elle versait. Soudain, il se montra couvert de son armure étincelante et portant ses armes célestes.

La nâgî était transportée de joie, mais bientôt le souvenir des malheurs survenus pendant son absence lui revint à l'esprit.

Guésar n'était plus roi, ses États appartenaient à Kourkar de Hor et Todong exerçait le pouvoir en son nom.

Croyant que son fils ignorait peut-être ces tristes événements, elle lui raconta l'envahissement de Ling par les Horpas, la mort de Gyatza et de treize autres braves chefs, l'enlèvement de Sétchang Dougmo par Kourkar et le pillage de tous ses biens qui avaient été transportés au pays de Hor[150].

Puis, quand elle eut terminé son récit, elle interrogea le héros :

— Qu'allez-vous faire maintenant, vous qui êtes un fils de dieu et l'envoyé de Maître Padma ? Vous vengerez-vous ? Reprendrez-vous ce qui vous a été ravi par Kourkar, ou bien supporterez-vous cette perte sans rien tenter pour la réparer ?... Ah ! pourquoi avez-

---

[150] Lorsque le poème est récité, tous ces détails sont encore une fois redits tout au long.

vous tant tardé à revenir ! Vous ne deviez rester qu'une année au Pays du Nord et vous êtes demeuré six ans absent. Jamais, si vous aviez été ici, Kourkar n'eût pu s'emparer de Ling.

— Ce que vous dites est vrai, ma mère, répondit Guésar, mais lorsque j'ai eu tué Lutzén, la reine Dumo et les chefs guerriers ont voulu me retenir. Ils m'ont donné de bonnes choses à manger et entouré de confort. En même temps, par le pouvoir de leurs sortilèges démoniaques, ma mémoire se couvrit d'un voile. J'oubliai Ling et qui j'étais. Cette année, Tchenrézigs m'a désensorcelé, la mémoire m'est revenue et je suis parti immédiatement.

« Ne pensez plus à ce triste passé, ma mère. Kourkar ne conservera pas longtemps ce qu'il m'a volé. Pour vous, retournez à votre tente et préparez-moi un repas et une couche. Je vous rejoindrai bientôt, mais il faut, d'abord, que je voie Singlén. »

Dès que Loumo Dzédén fut partie, Guésar prit la forme d'un chef noble et créa quelques fantômes d'hommes pour simuler son escorte et ses serviteurs. Ainsi déguisé, il retourna vers la plaine où il avait aperçu Singlén. Là, tous (Guésar et ses fantômes) descendirent de cheval et les domestiques préparèrent du thé[151]. Lorsque celui-ci eut suffisamment bouilli, Guésar héla Singlén de loin :

— Hé ! vieux père ! Viens boire du thé !

Le vieillard s'approcha, salua poliment celui qu'il prenait pour un chef étranger, le remercia et dit qu'il n'avait pas son *phorba* sur lui[152].

---

[151] Ces *tulpas* ou *tulkous,* formes créées par magie, sont, disent les Thibétains, capables d'accomplir tous les actes dont la personne ou l'animal qu'ils représentent sont eux-mêmes capables. Voir *Mystiques et Magiciens du Thibet.*

[152] Les Thibétains ont l'habitude, quand ils voyagent ou passent la journée au dehors, de porter sur eux un bol pour boire du thé. Il leur répugne de boire dans un bol dans lequel un autre a

— Peu importe, répondit Guésar, je vais t'en prêter un.

Et il lui tendit un bol de bois que l'un des domestiques emplit aussitôt de thé.

Singlén, au lieu de boire, considérait le *phorba*, frappé par la ressemblance qu'il lui trouvait avec un bol dont il avait souvent vu Guésar se servir. Un vague espoir s'insinua en lui et il sourit.

Guésar, qui l'observait, le questionna :

— Pourquoi regardes-tu mon *phorba* en souriant, au lieu de boire ton thé, vieux père ?

— Il m'en rappelle un autre, répondit Singlén.

Et, alors, il raconta tout ce qu'il savait touchant l'enfance de celui qu'il appelait le grand

---

bu et ne le font qu'exceptionnellement. *Phorba* est prononcé *porba*.

roi de Ling[153], ne se doutant guère que le héros lui-même l'écoutait.

Il narra comment il était devenu roi, la découverte des trésors à Magyalpoumra, son départ pour le Pays du Nord, l'invasion des Horpas, la défaite. Puis ses propres malheurs et ceux de Loumo Dzédén, la dureté de Todong devenu leur maître. Il ajouta que la ressemblance du *phorba* qui lui avait été prêté avec un autre appartenant autrefois à Guésar lui semblait présager qu'il le reverrait.

Le héros avait paru écouter le vieillard avec intérêt. Quand il eut terminé, il hocha la tête :

— Si Guésar avait dû revenir, il n'aurait pas attendu si longtemps, dit-il. Mon pauvre vieux père, il ne vous reste qu'à réciter des

---

[153] Même observation que précédemment. Tous les détails sont répétés une fois de plus. À son retour à Ling, Singlén avait dû être instruit par son ancienne servante Gongmo (de son vrai nom Lou Dzédén), la mère de Guésar, de toutes les particularités se rapportant à ce dernier.

« mani » pour lui. Très certainement, Lutzén l'a dévoré.

Ces paroles affligèrent profondément le bon Singlén. Ce chef, pensa-t-il, a probablement vu Lutzén tuer Guésar ou bien d'autres témoins lui ont raconté sa triste fin et il a choisi cette façon indirecte de me l'apprendre. Il se mit alors à pleurer et conjura Guésar de lui dire s'il avait vu Guésar mourir.

— Je ne l'ai point vu, répondit le héros, mais je suis convaincu que, puisqu'il n'a point donné de ses nouvelles depuis tant d'années, c'est qu'il est mort.

— S'il en est ainsi, il n'y a plus d'espoir pour nous, dit le pauvre homme, et ses larmes redoublèrent.

Voyant cette grande douleur, Guésar fut ému de compassion.

— Va rassembler tes chevaux, lui commanda-t-il, il se fait tard, puis reviens un ins-

tant avant de les ramener chez ton maître, j'ai encore à te parler.

Le vieillard obéit. Quand il revint avec ses chevaux, au lieu de l'étranger avec sa suite, il ne vit que le seul Guésar tel qu'il l'avait connu.

Dans l'excès de sa joie, il s'attacha aux vêtements du héros, lui disant mille choses incohérentes, pleurant et riant à la fois, ne pouvant pas se résoudre à le laisser s'éloigner de lui.

— Mon bon père, lui dit Guésar, il faut retourner chez Todong. Dans quelques jours vous me reverrez, mais d'ici là, ne dites à personne que vous m'avez vu.

Singlén le lui promit mais, en dépit de sa bonne volonté, il ne put reprendre la contenance abattue qui lui était habituelle. Il revint vers la demeure de Todong monté sur le plus beau cheval de son écurie, riant tout seul, les yeux brillants et la tête haute.

Du haut de son toit-terrasse, Todong le vit venir et fut frappé de ce changement d'attitude.

Qu'est-il donc advenu de si heureux à Singlén, se demanda-t-il. Une seule chose pourrait le rendre ainsi joyeux et triomphant : le retour de Guésar, son protecteur... Guésar serait-il revenu ?... Mon frère l'a-t-il appris ?... Cela doit être... Que pensera l'ancien roi s'il voit que j'envoie celui qu'il traite en père adoptif garder mes chevaux ?

Todong était loin d'être brave et d'oser assumer la responsabilité des mauvaises actions qu'il commettait. La frayeur le saisit à l'idée du châtiment que pourrait lui infliger le héros revenant dans ses États. Il ne songea qu'à l'éviter. Aussi vite que sa forte corpulence le lui permettait, il descendit l'escalier et se porta à la rencontre de son frère.

Puis, prenant son air le plus gracieux, il l'accueillit par ces mots :

— Je suis vraiment peiné, *adjo* (frère aîné) de vous voir conduire ces chevaux. Ne m'en veuillez pas, ne soyez pas fâché. Je n'ai pas un grand nombre de domestiques, ils sont occupés et il faut bien, pourtant, envoyer les bêtes paître. Mais cela vous fatigue réellement trop. À l'avenir, vous resterez à la maison. Montez, asseyez-vous près de moi et buvez du thé.

Il le fit entrer dans la chambre d'honneur, empila lui-même plusieurs coussins pour lui servir de siège, puis le considérant, il dit :

— Votre robe, frère aîné, est bonne pour aller dans la montagne, mais non pour demeurer à l'intérieur. J'entends que vous soyez vêtu comme moi et que nous vivions exactement sur le même pied, ainsi que doivent le faire de vrais frères.

Sur ce, il commanda à sa femme d'apporter une de ses robes de soie et la fit endosser à Singlén.

Pendant trois jours, le programme tracé par Todong s'exécuta ponctuellement. Sin-glén était comblé d'égards, on lui servait, à l'heure des repas, de gros morceaux de viande bouillie, son thé était copieusement beurré et il buvait chaque jour un bon nombre de tasse d'eau-de-vie.

Quand Guésar arrivera, pensait le rusé Todong, il ne pourra manquer d'être satisfait en voyant son père adoptif si bien traité. Il m'en tiendra compte et j'ai grand besoin de son indulgence à cause de mes relations avec son ennemi le roi de Hor.

Cependant, Guésar ne paraissait point. Todong commença à s'inquiéter. La joie qu'il avait remarquée chez son frère aurait-elle te-nu à une cause différente de celle qu'il avait cru deviner. Il l'interrogea :

— L'autre jour, *adjo,* je vous ai vu monter mon cheval et rire en rentrant ici. N'est-ce

point parce que Guésar va bientôt revenir à Ling ?

Singlén se souvint de la recommandation qui lui avait été faite. Il affecta un air triste.

— Hélas ! répondit-il, je n'ai aucune nouvelle de lui. Tant de temps s'est écoulé depuis son départ que j'ai fini par croire qu'il est mort. La douleur trouble mon esprit. Ne vous en offensez pas, chef Todong, souvent je ris ou je fais n'importe quoi sans m'en apercevoir.

C'est bien possible, pensa Todong. Les gens en proie à une très vive affliction deviennent parfois à moitié fous. C'est probablement le cas de cet idiot. Et moi, croyant à l'arrivée prochaine de Guésar, je le nourris comme un roi, je l'installe dans ma propre chambre, vêtu de mes plus belles robes.

La colère le saisit. Furieux de s'être dupé lui-même, il arracha sa robe de dessus les épaules de Singlén, le fit lever à coups de pied

des coussins sur lesquels il était assis et l'invectiva copieusement :

— Ah ! criait-il, mendiant, propre à rien, imbécile ! tu t'es permis de monter mon meilleur cheval. Je vais te faire attacher à ma porte, avec mes chiens, et tu partageras leur écuelle.

Il poussa le malheureux dehors et, conformément à ses ordres, celui-ci fut enchaîné à un piquet, à côté des chiens de garde.

Guésar attendait ce moment. Singlén était attaché depuis à peine une heure lorsque, revêtu de son armure étincelante et portant toutes ses armes divines, il se montra devant la porte du vassal des Horpas.

La femme de Todong, Kartzog Sertog, courut en hâte avertir son mari.

— C'en est fait de moi ! s'écria ce dernier. J'avais bien deviné. Singlén était informé du retour de Guésar et voilà que Guésar a vu son père adoptif enchaîné près des chiens...

Il songea à fuir, mais il était trop tard. Le cheval du héros venait de s'arrêter devant les marches du perron. Il ne restait au méchant poltron qu'à se cacher. Recommandant à sa femme de dire qu'il était absent, il se dévêtit hâtivement, jeta ses habits dans un coin et se glissa, tout nu, dans un de ces grands sacs de cuir dans lesquels on conserve la farine ou le grain.

Durant ce temps, la fille de Todong détachait Singlén que Guésar affectait de ne pas avoir aperçu, et Kartzog Sertog, après avoir légèrement lié l'ouverture du sac où Todong se trouvait, s'empressait de descendre dans la cour, une écharpe blanche en main, pour souhaiter la bienvenue au roi.

— Je vous en prie, lui dit-elle, veuillez monter.

Dès qu'il fut dans la chambre, Guésar s'enquit de Todong.

— Veuillez vous asseoir sur le siège doré, dit la femme. Kouchog (Monsieur) est parti pour Hor... Reposez-vous et buvez du thé.

— C'est bien, fit Guésar sans poser d'autres questions ; puis, tout en buvant et en mangeant ce qui avait été préparé sur une table devant lui, il ajouta :

— J'arrive d'un pays lointain et je suis fatigué. Je passerai la nuit dans la petite maison que vous avez tout près d'ici, en face, dans la plaine. J'arrangerai ma couche moi-même. Je la désire moelleuse, afin de bien me reposer.

— Pourquoi iriez-vous dans cette petite maison, protesta Kartzog Sertog. Elle est malpropre, on y a tout dernièrement enfermé des chèvres... Veuillez demeurer ici, vous dormirez sur ce lit de bois de santal. C'est celui de Kouchog. J'arrangerai moi-même les coussins et vous serez très bien.

— Jamais ! exclama Guésar. Comment oserai-je me le permettre ? Todong est un

avatar de Tamdrin[154], si je lui manquais de respect au point de poser mes pieds sur sa couche, cela me porterait malheur. Non, non... Tenez, ces sacs feront très bien mon affaire, je m'en servirai comme matelas[155].

Sans vouloir rien écouter, Guésar se mit à bousculer les sacs, en roulant brusquement quelques-uns vers la porte.

— Assurons-nous que leur bouche (l'ouverture) est bien fermée dit-il, afin que le grain ne se répande pas.

Et, ce disant, il lia plus solidement l'ouverture de celui qui contenait Todong. Il le saisit ensuite, l'emporta, le cognant de-ci, de-là, en descendant l'escalier, et cria aux

---

[154] Voir la fin du Prologue II.

[155] Se servir comme matelas des sacs contenant du grain ou de la farine est courant au Thibet lorsqu'on effectue de longs voyages en emportant des provisions. Les pauvres gens qui manquent de coussins le font aussi chez eux.

domestiques qu'il trouva dans la cour de lui apporter les autres sacs.

Arrivé à la petite maison, il la fit balayer, puis disposa les sacs de façon à former une couche. Il eut soin de placer à ses pieds celui dans lequel Todong était enfoncé, puis il s'étendit pour dormir, non sans avoir un peu trépigné sur le misérable traître en feignant de se bien enrouler dans ses couvertures.

Pendant la nuit, quelques vigoureux coups de pied rappelèrent encore à ce dernier la réalité de sa situation – en supposant qu'il eût pu l'oublier en sommeillant, recroquevillé, n'ayant pour respirer qu'une minuscule déchirure pratiquée avec son ongle à un endroit où le cuir était aminci.

Le matin dès l'aube, Kartzog Sertog et sa fille, suivies de plusieurs servantes, apportèrent du thé, du beurre, de la *tsampa,* de la viande séchée du lait caillé et posèrent le tout devant Guésar en le priant de déjeuner.

En proie à une terrible inquiétude, les deux femmes n’avaient pas fermé l’œil de toute la nuit. Elles espéraient que si Todong n’était pas sorti de son sac et n’avait pas obtenu le pardon de Guésar, elles pourraient hâter le départ de ce dernier ou, tout au moins, l’éloigner de la maison afin de délivrer le misérable captif. Mais Guésar, après les avoir aimablement remerciées du bon repas qu’elles lui apportaient, se mit à déjeuner lentement, s’arrêtant après chaque bouchée pour causer et mettant les malheureuses au supplice.

Lorsqu’il eut enfin terminé son repas, il s’adressa à Kartzog Sertog :

— Les semelles de mes bottes sont trouées, dit-il, ayez la bonté de me donner du cuir, de

la cordelette et deux longues aiguilles pour que je puisse en remettre de neuves[156].

— Ne prenez pas cette peine, supplia la femme de Todong. Montez chez nous et reposez-vous en buvant du thé. Vous me donnerez vos bottes et je les réparerai moi-même.

— Y pensez-vous, *adji lags* (sœur aînée, titre de politesse), s'écria Guésar affectant un profond respect. N'êtes-vous pas l'épouse de Todong. Jamais je n'oserais chausser des bottes que votre main aurait touchées. Non, non. Je reste ici, envoyez-moi seulement ce dont j'ai besoin.

Force fut d'obéir.

Quand il eut les aiguilles, Guésar fit mine d'en examiner la pointe.

---

[156] Les voyageurs ressemellent souvent leurs chaussures eux-mêmes en cours de route.

— Sont-elles assez fortes pour percer le cuir ? dit-il. Voyons...

Et il les enfonça toutes deux brusquement dans le sac où se cachait Todong.

Par un suprême effort ce dernier retint ses cris, mais il ne put s'empêcher de remuer. Aussitôt Guésar bondit sur ses pieds, regardant le sac et criant à tue-tête :

— Merveille ! Miracle ! un sac de grain qui remue !... Accourez tous ! Les démons de Hor sont ici !

Et, saisissant un gourdin, il se mit à en asséner de terribles coups sur le sac. Cette fois, Todong n'y put tenir. Il se mit à hurler :

— Grâce ! grâce ! Ayez pitié !... Ne me tuez pas !...

Kartzog Sertog, sa fille et tous ceux présents se jetèrent aux pieds de Guésar, le conjurant d'épargner le malheureux.

Alors, Guésar s'assit et commanda : « Tirez-le hors de ce sac. »

Tous s'empressèrent de lui obéir et le ventru Todong fut extrait de sa prison, nu, congestionné, à demi suffoqué et tremblant de tous ses membres.

— Misérable coquin, menteur, imposteur, lâche et traître ! s'écria le héros. Il vaudrait mieux que tu ne sois jamais né. Un homme tel que toi est incapable de vivre selon les règles de la pure Doctrine (le bouddhisme). Oui, en vérité, aussi incapable que l'est un animal.

« Liez-le, ordonna-t-il ensuite aux hommes présents, et enfermez-le dans la prison. »

En sa qualité de chef, Todong avait chez lui une chambre aux murs solides, à la porte massive et bien barricadée, servant de geôle. C'est là qu'il fut incarcéré par ses propres serviteurs.

Guésar quitta ensuite la hutte où il avait passé la nuit et retourna dans l'habitation de Todong. Cette fois, il s'installa commodément sur le lit et sur les plus beaux coussins de son hôte, y posant les pieds sans être le moins du monde gêné par le respect dû à un avatar de Tamdrin.

Le héros dormait paisiblement lorsqu'il fut réveillé par une grande clarté qui illuminait sa chambre. Manéné était devant lui, portant la coiffure ornée des images des cinq Bouddhas mystiques et parée de joyaux étincelants :

— Guésar, dit-elle, je suis Dolma[157] sois attentif à mes paroles. Ne laisse point Todong en prison. Il est le *tulkou* de Tamdrin, son

---

[157] On a vu que Manéné signifie la grand-mère, c'est un titre, non pas un nom. Donc ici, l'on a : la grand-mère Dolma. Dolma est la principale déesse du panthéon lamaïste.

pouvoir est grand. Ménage-le. Il peut, ou bien t'être grandement utile, ou bien te susciter des obstacles. Tu agiras sagement en le délivrant.

« Sans plus de retard, prépare-toi à partir pour Hor. La route qui conduit aux États de Kourkar est dangereuse, gardée par des démons cruels, tu ne pourras y avancer que pas à pas en exterminant un à un ceux qui s'opposeront à ton passage. Kourkar et ses deux frères Kournag et Koursér (Kour le blanc, Kour le noir, Kour le jaune), respectivement rois des trois tribus des Horpas, ont juré de détruire la bonne Doctrine et ses fidèles. S'ils ne sont pas tués par toi, celle-ci disparaîtra su monde. Souviens-toi de la mission que tu as acceptée et remplis-la glorieusement. »

Le jour se levait. Manéné disparut.

Guésar appela immédiatement la femme de Todong et lui commanda d'amener son

mari devant lui. Ce dernier, extrait de sa prison, se présenta en tenant une écharpe de soie à la main. Il l'offrit au héros, en s'inclinant poliment, comme l'usage le veut, mais rien dans son maintien n'indiquait la contrition ; le vieux coquin avait déjà repris son assurance. Pendant sa détention il avait réfléchi et pensait que, puisque le roi de Ling ne l'avait ni fait mettre à mort ni condamné à être bâtonné, il se tirerait, vraisemblablement, de l'aventure sans plus d'ennuis que ceux qu'il avait déjà éprouvés.

— Pourquoi m'avez-vous maltraité et fait emprisonner, neveu[158] demanda-t-il tranquillement. Et il se mit à rire.

D'un ton sévère, Guésar répliqua :

---

[158] Tsao. Appellation à la fois familière et affectueuse employée par un homme en s'adressant à un interlocuteur plus jeune que lui. Elle n'implique pas nécessairement une réelle parenté.

— Celui qui commet de mauvaises actions en reçoit le châtiment. Les méchants vont dans les mondes de la douleur (les purgatoires). Penses-y.

« Quoi qu'il en soit, aujourd'hui je te rends ta liberté. Fais rassembler les chefs et les guerriers. J'ai à leur parler. »

Todong donna les ordres voulus, les serviteurs battirent le tambour placé au-dessus de la grand-porte et ornèrent les murailles avec des étendards.

Peu à peu, les hommes se dirigèrent vers la demeure de Todong, se demandant quel pouvait être l'objet ~~de~~ la convocation.

Tous ignoraient le retour de Guésar. Lorsqu'ils le revirent, leur joie fut immense ; pas un parmi eux ne douta que l'heure de la revanche sur les Horpas ne fût arrivée.

Parmi les chefs, se trouvait Tchipön Gyalpo, qui était âgé de cinq cents ans[159]. Il portait une robe de soie jaune et un chapeau mongol orné d'une plume et d'un rubis. En marchant, il s'appuyait sur une canne d'or. C'était un homme riche et de bon conseil, très écouté dans les assemblées des chefs et respecté par tout le peuple.

Il envoya quérir quelques bijoux qu'il offrit à Guésar et s'informa des causes de sa longue absence, puis il lui raconta les événements malheureux[160] qui s'étaient accomplis à Ling et la douleur de tous ses sujets à cause de leur impuissance à résister aux trois rois de Hor, qui disposaient de nombreux soldats.

---

[159] Nous l'avons déjà vu prendre la parole lors du départ de Guésar pour le royaume du nord, mais cet âge extraordinaire ne lui avait pas été attribué.

[160] Un nouveau récit de tous ces événements est encore fait, ici.

Après l'avoir écouté, Guésar s'adressa aux chefs et au peuple et les exhorta à reprendre courage.

— Manéné m'est apparue la nuit dernière, dit-il. Le Maître Padma et les dieux sont avec nous. Ils nous ordonnent de partir sans retard pour Hor. Il faut que vous repreniez la reine Sétchang Dougmo, cela sera d'un bon présage.

« Les rois de Hor, à commencer par Kourkar, le plus puissant des trois frères, doivent être exterminés avec leurs ministres et leur armée démoniaque. S'ils demeurent dans ce monde, ils n'y laisseront point de place pour la Religion et ses fidèles.

« Que chacun s'apprête en hâte. Nous partirons demain au lever du jour.

« Les chefs et les guerriers feront tous partie de l'expédition, mais non les hommes du commun peuple. Ceux-ci resteront à Ling avec les femmes et les troupeaux. »

Tchipön Gyalpo demanda : Tous les chefs, sans exception, doivent-ils partir ?

Guésar réfléchit :

— Non, répondit-il. Quelques-uns resteront avec le peuple. Toi d'abord, père, à cause de ton âge il t'est permis de ne pas me suivre. Parmi les autres, Tchaikyou, Kongpathagyal et Serwapeunpo seulement viendront avec moi. Ils emmèneront cent cavaliers.

Alors, les hommes se dispersèrent, chacun rentra dans sa tente et, pendant le reste de la journée, s'occupa à préparer ses armes, ses vêtements et le harnachement de son cheval, tandis que les femmes empaquetaient les provisions de route.

Le lendemain, avant le lever du soleil, la petite troupe quittait Ling et, le même jour, elle atteignait la frontière du pays de Hor.

CHAPITRE VI

Guésar et ses cavaliers arrivent sur le territoire de Hor. – Aidé par plusieurs dieux, le héros tue un démon-taureau qui lui barrait la route. – L'infidélité de l'épouse de Guésar. – Todong cède à sa gourmandise, il est capturé par un démon. – Guésar noie cent vingt-huit bateliers. – La caravane fantôme.

La délimitation des territoires de Ling et de Hor est marquée par un *latza* (un cairn) placé au sommet du col de Hor Konkartao. Comme Guésar et ses hommes montaient dans cette direction, ils aperçurent un

énorme *dong*[161] qui barrait le chemin, regardant vers eux et semblant les attendre. Son corps avait la dimension d'une montagne, ses cornes étaient en cuivre rouge, une flamme s'échappait de l'extrémité de chacune d'elles et la queue, que l'animal tenait relevée dans l'attitude de la colère, pendait au milieu du ciel comme une ténébreuse nuée d'orage.

Immédiatement, Guésar reconnut que cette bête fantastique était un démon et qu'il ne fallait pas songer à l'abattre par des moyens humains. Il arrêta sa petite troupe.

« Demeurez ici, dit-il aux cavaliers, il ne vous appartient pas de vous mesurer avec un être de cette espèce. Moi, le mandataire de Maître Padmasambhava, je vais l'attaquer

[161] Un yak sauvage mâle. Une énorme bête qui, toute fantasmagorie mise de côté, est redoutable. Il existe encore des yaks sauvages dans les déserts herbeux du Thibet septentrional. Ces animaux vivent en troupeaux sous la conduite d'un vieux mâle.

avec le secours des dieux et je le tuerai avec mes armes magiques. »

Tous mirent pied à terre, entravèrent leurs chevaux et s'assirent sur le sol tandis que Guésar, monté sur Kyang Geu Karkar, s'élevait haut dans le ciel en poussant de retentissants cris d'appels à l'adresse de ses déités tutélaires.

Immédiatement, les trois dieux : Toung Tchioung Karpo, Mitag Marpo et Loutoug Euzér se montrèrent, émergeant de l'espace. Ils étaient les frères de Guésar, nés miraculeusement de la tête et des deux épaules de la *nâgî,* sa mère[162]. Lha Tsangpa Gyaldjin[163] les accompagnait. Chacun d'eux tenait un lasso.

Toung Tchioung se porta à la droite de la bête, Mitag à sa gauche. Loutoug devant elle

---

[162] Voir Prologue.

[163] Le grand Brahma que le poème différencie du Brahmâ à neuf têtes.

et Guésar derrière elle. Lha Tsangpa planait au-dessus de ses corps. Ensemble, ils lancèrent leurs lassos. Lha Tsangpa attrapa la tête du monstre. Toung Tchioung son pied droit de devant, Loutoug son pied gauche de devant, Guésar son pied droit de derrière et Mitag son pied gauche de derrière. Puis tous tirèrent, chacun, les cordes à soi. Les efforts terribles que l'animal fit pour se dégager bouleversèrent le sol, d'énormes quartiers de roc furent arrachés et roulèrent dans toutes les directions, la terre trembla et résonna comme si un tonnerre intérieur y eût été déchaîné. À la fin, les os brisés, le démon s'affaissa comme une montagne écroulée.

Les cents cavaliers qui n'avaient pas cessé de regarder le sommet du col, virent l'animal tomber et Guésar les appeler par signes. Ils se hâtèrent de les rejoindre. Avec leurs sabres et leurs lances ils achevèrent le *dong* diabolique, l'écorchèrent, partagèrent les morceaux de viande à emporter. Puis, franchis-

sant le col, ils redescendirent sur l'autre versant de la montagne et dressèrent leurs tentes dans une vallée herbeuse, à proximité d'une haute aiguille de roc rouge au pied de laquelle serpentait un ruisseau.

« N'allumez point de feu, leur commanda Guésar. La fumée pourrait trahir notre présence et annoncer notre arrivée à ceux de Hor. Abstenez-vous aussi de manger. Si vous mangez, vous serez altérés et vous ne pourrez pas résister au désir de boire. Pour vous désaltérer, vous irez puiser de l'eau au ruisseau et les mauvais esprits qui habitent le rocher rouge se jetteront sur vous et vous dévoreront. »

Le lendemain, avant le lever du jour, Guésar et quatre chefs partirent pour reconnaître la route, laissant les autres au camp.

Arrivés au sommet d'un col, ils découvrirent le mont Dordji Tsé Gou (le dordji aux neufs sommets).

Plusieurs années auparavant, lorsque, après la défaite de Ling, Sétchang Dougmo avait été emmenée par Kourkar, elle avait emporté avec elle plusieurs vases à eau bénite, et, en franchissant cette montagne, elle les avait secrètement cachés dans une anfractuosité de rochers. Quand Guésar reviendra, pensait-elle, s'il découvre ces vases, ce sera un heureux présage signifiant qu'il vaincra Kourkar et me ramènera à Ling.

À cette époque, Sétchang Dougmo aimait son mari et désirait ardemment son retour, mais avec les années qui s'écoulaient ses sentiments s'étaient modifiés. Elle s'était éprise de son ravisseur, le puissant roi de Hor et en avait eu un fils. Loin de souhaiter encore le retour de Guésar, elle s'était persuadée qu'il avait péri dans son expédition contre Lutzén et trouvait reposante et agréable la certitude qu'il ne troublerait pas la quiétude dont elle jouissait au palais de Kourkar. Quant aux

vases cachés par elle au mont Dordji Tsé Gou, elle les avait complètement oubliés.

Cependant, dès que la montagne fut en vue, Guésar, par sa divine clairvoyance, connut leur présence. Il mit pied à terre et commanda à ceux qui l'accompagnaient d'aller les quérir.

— Voyez, leur dit-il, en indiquant l'endroit, de loin, ce rocher bleuâtre auprès de cet autre très blanc. Entre eux, vous trouverez les *bompas.* Je vous attends ici. Emmenez mon cheval, vous chargerez les vases sur sa selle.

Les quatre chefs se rendirent au lieu désigné, y découvrirent les vases en argent, les attachèrent sur le cheval et s'en retournèrent. Mais, à un tournant du sentier, Kourkar les aperçut de sa demeure et appela ceux qui se trouvaient près de lui pour les leur montrer.

— Qui donc peuvent être ces gens qui passent là-haut en conduisant un cheval bai ? dit-il.

Tous s'approchèrent de la fenêtre pour regarder et Diktchén Chémpa reconnut le cheval pour être celui de Guésar et les hommes comme étant des chefs de Ling, mais il garda le silence.

Un collègue de Diktchén Chémpa[164] Thonatsigueu, comme lui ministre de Kourkar, reconnut de même les passants.

— Ce sont des chefs de Ling, déclara-t-il, et même je connais personnellement l'un d'eux, celui qui conduit le cheval.

---

[164] Diktchén Chémpa était le frère de Guésar, l'un des trois enfants trouvés dans le sac issu de l'ombilic de la nâgî. Il avait été élevé par Kourkar et était, par la suite, devenu son ministre. Je rappelle que le principal des bardes qui me récitèrent l'épopée de Guésar prétendait être ce Diktchén Chémpa réincarné.

Sétchang Dougmo, qui était aussi venue à la fenêtre, s’écria dès qu’elle eut jeté un coup d’œil vers la montagne :

— C’est le cheval de Guésar !... Guésar doit être revenu !...

Puis elle se tut, soudain saisie de crainte, car elle connaissait le grand pouvoir de son mari et redoutait sa vengeance.

— Avez-vous quelque idée de ce que ce cheval porte sur son dos ? lui demanda Kournag, le frère du roi.

D’après la direction d’où les voyageurs venaient, Dougmo comprit qu’ils avaient passé au mont Dordji Tsé Gou. Le souvenir des *bompas* qu’elle y avait cachés lui revint et elle raconta ce qui s’y rapportait, taisant pourtant le sentiment auquel elle avait obéi à cette époque.

Le fait déplut fortement à Kourkar.

— Pourquoi ne m'avez-vous jamais parlé de ces vases ? demanda-t-il à sa femme. Je les aurais fait chercher. Peut-être une vertu magique y est-elle attachée, dont Guésar profitera contre moi...

Les ministres conseillèrent au roi d'expédier promptement des troupes sur les cimes voisines pour y monter la garde, car ils prévoyaient que les guerriers de Ling ne tarderaient pas à se montrer, mais Kourkar se prononça contre cette précipitation.

— Il n'est point certain, déclara-t-il, que les gens de Ling songent à nous attaquer. Peut-être sont-ils simplement venus reprendre ces *bompas* dont ils ont, d'une façon ou d'une autre, appris le dépôt sur cette montagne. Il suffira de faire suivre les traces de ces hommes sans qu'ils s'en aperçoivent afin de savoir où ils sont allés.

Tandis qu'il parlait ainsi, les quatre chefs passèrent hors de vue, continuant leur route pour rejoindre Guésar.

Pendant l'absence de ce dernier, les cavaliers demeurés au camp et jeûnant depuis plus de vingt-quatre heures, éprouvèrent des sensations peu agréables. Leur estomac brûlait comme s'il contenait un feu intérieur, mais ils n'osaient pas désobéir à l'ordre donné par Guésar.

Todong et un homme nommé Kadar Tchognié étaient demeurés dans la tente du héros et, de même que leurs compagnons, ils étaient affamés. Tous deux se lamentaient bruyamment et prenaient les dieux à témoin de leur sort misérable. À la fin, le gourmand et ventru Todong n'y put tenir davantage.

— Il y a de la crème séchée dans le sac à *tsampa* de Guésar, dit-il à Kadar Tchognié, mangeons-la.

— À quoi songez-vous, répliqua celui-ci, saisi de frayeur. Comment l'oserions-nous. Notre roi est omniscient, il connaîtrait immédiatement notre désobéissance et notre larcin. Sans doute, il a déjà entendu ce que vous m'avez proposé.

Et il se mit à trembler, regardant de droite et de gauche si Guésar ou quelque terrible déité à son service n'apparaissait pas pour les châtier.

— Bah ! reprit Todong, tu n'es qu'un poltron. Le roi n'est pas plus omniscient que moi. Savait-il quand il s'attardait dans le royaume de Lutzén que Kourkar lui enlevait sa femme ?

— Vous avez raison, chef, répondit Kadar Tchognié. Il est certain qu'il n'en savait rien.

— Alors, va chercher le sac.

L'argument de Todong ne manquait pas de valeur et plus forts encore que lui étaient les pénibles tiraillements d'estomac éprouvés

par son compagnon. Le sac fut ouvert, la crème sèche goulûment dévorée, et les deux compères, repus, s'enroulèrent dans leurs couvertures pour dormir.

Vers le milieu de la nuit, tous deux s'éveillèrent la bouche sèche.

— Va me chercher de l'eau au ruisseau, commanda Todong à Kadar Tchognié.

— Oh ! s'exclama celui-ci. Avez-vous donc oublié les démons à l'affût dans le rocher rouge ? Ils me dévoreraient si j'en approchais.

Todong essaya de nouveau l'effet de quelques arguments convaincants pour décider le guerrier à aller au ruisseau, mais cette fois il échoua. Tout chef qu'il était, son subordonné se refusait énergiquement à affronter les démons pour lui complaire.

La bravoure n'était pas le fait de Todong, il ne tenait à pas à s'aventurer lui-même près de ce lieu dangereux. Il s'enroula de nouveau

dans ses couvertures, s'efforçant de se rendormir, mais il n'y réussit pas plus que Kadar Tchognié. À la fin, n'y tenant plus, il affecta un ton assuré :

— Viens, dit-il à ce dernier. Je suis le *tulkou* de Tamdrin, nul démon n'oserait s'attaquer à moi et je possède des pouvoirs magiques capables de dompter ceux qui se le permettraient.

Se fiant à sa parole, Kadar Tchognié le suivit. Comme ils atteignaient le bord du ruisseau, le démon Chérigontchén, qui les guettait, lança un lasso dans lequel il les prit tous les deux. Puis, il les hissa jusqu'à son antre, le long du roc sur lequel les malheureux, cognés de ci, repoussés de là, par les aspérités, se brisaient les côtes.

Leurs hurlements désespérés retentissaient jusqu'au camp et chacun y comprit que quelques-uns de la troupe avaient été saisis par les démons du rocher, mais nul n'osait

bouger de sa tente pour les secourir, de crainte de partager leur sort.

Cependant, profitant de la lumière que prodiguait la pleine lune, Guésar avait continué sa marche pendant la nuit et, en approchant du camp, il entendit les cris de détresse des deux imprudents. C'est Todong, pensa-t-il en reconnaissant la voix du chef. Il aura mangé ma crème et, ayant été boire au ruisseau ; le diable du rocher l'a saisi.

Avec la rapidité de l'éclair, il se rendit au paradis où résidaient ses trois frères, y prit un foudre (un dordji magique) et le laissa tomber sur le rocher qui fut pulvérisé.

Chérigontchén et ses deux victimes furent précipités au bas de la montagne parmi les débris des rocs. Guésar descendit alors du ciel sur son coursier divin et toucha terre avec la majesté d'un aigle. Dès qu'il l'aperçut, le démon s'enfuit dans la direction de Hor, poursuivi par le héros tenant en main sa

lance magique. Voyant qu'il ne pouvait lui échapper par la fuite, Chérigontchén lança un lasso contre lui et le manqua. Guésar se mit à rire.

— Sache, lui dit-il, que je suis Guésar de la race des dieux, le roi de Ling et le souverain de l'univers. La lance que je tiens en main n'a son égale dans aucun monde. Je vais te tuer avec elle dès l'instant.

Ce disant, il lui porta un coup si violent que le corps du démon se fendit en deux.

Il vint ensuite au camp et dit à ses hommes :

— De Hor, on ne peut pas nous apercevoir à cette place, allumez donc du feu et faites du thé. Le démon est mort. Vous pouvez, sans courir de danger, aller puiser de l'eau au ruisseau.

— Ô notre précieux roi, s'écrièrent les gens de Ling, que votre puissance est grande et qu'il est heureux que vous soyez arrivé pour

sauver akou Todong et Kadar. Sans vous ils auraient certainement été dévorés.

— Ne vous avais-je pas recommandé de ne rien manger afin d'éviter la soif et la tentation d'aller boire au ruisseau, répliqua Guésar. Mais ces deux fous m'ont désobéi, ils ont osé ouvrir mon sac et manger ma crème, aussi leur punition n'a pas tardé. Soyez sûr que quiconque enfreindra mes ordres sera toujours sévèrement châtié.

Tous s'assemblèrent autour des feux allumés, burent du thé et mangèrent de la *tsampa* et du beurre. Quant à Todong et à Kadar Tchognié, ils se retirèrent dans le coin d'une tente, incapables de se tenir debout, souffrant dans tous les os de leurs corps et honteux de l'humiliant résultat de leur gloutonnerie.

Les hommes passèrent la journée suivante à manger et à se reposer. Vers le soir, Guésar convoqua les chefs dans sa tente.

— Nous allons, leur annonça-t-il, continuer notre marche vers la capitale de Hor, mais nous ne ferons pas route tous ensemble. Je partirai le premier. Après le col, une forte descente conduit au bord d'une large rivière, les environs de celle-ci sont hantés par des êtres malfaisants, vous ne parviendrez pas à les terrasser. Il faut, d'abord, que je supprime ces ennemis.

« Demeurez ici, prêts pour le départ, et dès que vous verrez un arc-en-ciel blanc se dessiner dans le ciel, hâtez-vous de me rejoindre. Ce signe indiquera que la route est libre. »

Le lendemain, Guésar partait seul à l'aube. Dès qu'il fut hors de la vue du camp, il prit la forme d'un lama pèlerin portant un petit tambour sur son dos. Il créa, aussi, un troupeau d'animaux fantômes : chevaux, mules et yaks, tous chargés de marchandises et, les chassant devant lui, il continua son chemin.

Quand il arriva près de la rivière, il s’arrêta en face de l’endroit où se trouvait un bateau de cuir pour passer les voyageurs et déchargea les bêtes, demandant le passage pour lui et ses marchandises[165].

Il y avait, à cet endroit, un hameau où vivaient cent vingt-huit bateliers. Ils furent grandement surpris de voir un si grand nombre de bêtes de somme conduites par un seul homme. Quelques-uns trouvèrent la chose suspecte et rappelèrent à leurs collègues qu’il existait une prédiction d’après laquelle Guésar, après avoir vaincu Lutzén, conquerrait Hor. Et ils ajoutèrent :

— Cet étrange lama ne serait-il pas Guésar lui-même sous un déguisement ?

---

[165] Comme d'habitude, au Thibet, les bêtes déchargées et dessellées devaient passer la rivière à la nage.

Certains s'avancèrent alors, vers l'étranger, et lui demandèrent :

— D'où venez-vous, lama ? Quel est votre pays ?

Guésar répondit :

— Je suis natif de Tsang et un disciple du lama Euzér Gyaltsén. Le roi Kourkar est son bienfaiteur *(djindag)* et, en retour pour les présents qu'il a reçus de lui, le lama lui envoie divers cadeaux.

Le nom du lama Euzér Gyaltsén était connu de tous les Horpas. Un des bateliers répliqua :

— Le précieux lama Euzér Gyaltsén est riche et puissant, d'où vient que son envoyé voyage seul et sans domestiques ? Nous ne vous transporterons pas gratuitement sur l'autre rive. Combien paierez-vous pour votre passage ?

— Je ne suis pas seul, répondit Guésar, j'ai simplement pris les devants. Huit grands marchands m'accompagnent. Ils arriveront bientôt et acquitteront le prix du passage.

Le batelier parut satisfait de cet arrangement.

— C'est bien, dit-il, nous allons demander à notre chef la permission de vous faire passer.

Il alla donc trouver Sangyais Chab, le chef, et l'informa de l'arrivée de la caravane envoyée par le lama Euzér.

Or, Sangyais Chab était le *tulkou* de l'un des Toubtobs (sages magiciens) amis de Guésar dans le paradis qu'il avait quitté pour s'incarner sur la terre. Il avait assisté à la réunion présidée par Padmasambhava au cours de laquelle cette incarnation et la sienne avaient été décidées. Il connaissait aussi les prédictions annonçant la conquête de Hor par le héros et il se demandait si ce lama

conduisant tant d'animaux n'était pas Guésar usant d'un stratagème.

— Je vais aller voir moi-même à cette affaire, dit-il au batelier, et il gagna le bord de la rivière, suivi par tous ses passeurs.

Après avoir échangé avec lui les civilités d'usage, Guésar lui redit l'histoire qu'il avait déjà racontée à ses hommes. Sangyais Chab parut l'écouter avec attention, mais en le regardant il avait remarqué entre ses sourcils une petite tache blanche, ronde, où croissait un unique poil, droit comme un bâton d'encens. C'était la cicatrice légère du troisième œil que Guésar avait en naissant et que sa mère avait écrasé d'un coup de pouce. Cette marque était invisible aux bateliers qui appartenaient à une race de démons, mais la clairvoyance du Toubtob l'avait immédiatement distinguée et, certain que Guésar était devant lui, il se réjouissait intérieurement.

— Bien, dit-il, sans rien faire paraître de ses sentiments, l'on va vous passer avec vos bagages. Et il donna l'ordre d'amener tous les bateaux, car le prétendu lama avait insisté pour que le transport s'effectuât rapidement.

Tandis que les hommes s'empressaient à charger les balles de marchandises, Guésar demanda à manger quelque chose. Sangyais Chab l'emmena chez lui et lui servit du thé, de la bière, de la viande bouillie, du beurre et de la *tsampa.* Il comprenait que Guésar connaissait les bateliers pour être des démons et qu'il venait pour les détruire, mais il se demandait comment il y parviendrait.

Pendant que tous deux étaient assis à l'intérieur, les cent vingt-huit bateliers avaient chargé les bagages dans leurs cent vingt-huit bateaux. Ils poussèrent ensuite ceux-ci en avant, mais dès qu'ils eurent atteint le milieu de la rivière, une rafale soudaine la balaya, retournant les fragiles bateaux et précipitant les hommes dans l'eau.

Le violent courant les entraîna rapidement et tous furent noyés.

À ce moment, l'arc-en-ciel blanc parut au-dessus du camp des gens de Ling.

Sangyais Chab était sorti avec Guésar après que ce dernier avait eu terminé sa collation ; il vit le désastre et dit à son hôte :

— Je crois que vous êtes un dieu et Guésar en personne, mais pourquoi avez-vous tué ces bateliers ?

Alors Guésar reprit sa forme naturelle et répondit :

— J'ai pour mission de conquérir Hor. Je continuerai ma route aujourd'hui, rien ne doit me faire obstacle.

En un clin d'œil tous les animaux fantômes s'évanouirent et, seuls, Guésar et son cheval demeurèrent au bord de l'eau.

Peu après, les gens de Ling le rejoignaient et Sangyais Chab, voyant ces braves cavaliers entourer Guésar, fut transporté de joie.

— Guerriers de Ling, leur dit le roi, je viens d'exterminer les êtres nuisibles qui habitaient les bords de cette rivière, le passage est libre, mais grâce à la clairvoyance que je dois à ma nature divine, je sais que les Horpas veillent, prêts à nous attaquer. Il serait imprudent de vous montrer. Retournez donc à Ling. Emmenez Sangyais Chab avec vous et ayez soin qu'il y soit traité avec égards et ne manque de rien en attendant mon retour. Je dois effectuer, seul, la conquête de Hor.

Obéissant à l'ordre de leur chef, les cavaliers rebroussèrent chemin et dès qu'ils eurent disparu Guésar, monté sur Kyang Geu Karkar, franchit la rivière d'un bond. Continuant sa route, il arriva à proximité d'une plaine qui s'étendait en face du palais de Kourkar. C'était un lieu de pâturage réservé

aux chevaux du souverain et il était strictement défendu d'y camper.

Un peu avant d'atteindre cet endroit, Guésar créa un grand nombre de personnages et d'animaux magiques figurant une grande et riche caravane comprenant des lamas, des nobles, des marchands avec leurs serviteurs et nombreuses tentes. Le nombre des chevaux et des mules s'élevait à deux mille cinq cents.

Cette magnifique caravane déboucha d'une vallée et se répandit sur la plaine, devant le palais, s'éparpillant au loin, jusqu'au pied des montagnes.

Sur la partie la plus élevée du terrain furent dressées les tentes des lamas, blanches, bien ornées d'arabesques bleues et rouges et à double toiture. Un peu au-dessous, s'élevait la tente de l'assemblée, splendidement décorée, portant un ornement (gyaltsén) d'or à son sommet. Au bas de celle-ci se trouvaient

les tentes des nobles contenant d'épais coussins sur lesquels étaient jetés des tapis en peau de tigre et en peau de léopard. Les serviteurs occupaient un quartier spécial à portée de leurs maîtres.

En descendant encore vers le bord d'un ruisseau qui traversait la plaine, l'on trouvait les tentes des marchands, de grandes dimensions et regorgeant de marchandises. Les domestiques de ces derniers avaient également un quartier séparé à une petite distance de celui de leurs patrons.

Enfin, dans la partie la plus basse, sur le bord même du ruisseau, quelques tentes servaient d'abri aux pèlerins pauvres et aux mendiants qui suivaient la caravane. Dans chacune des divisions du camp, il existait des tentes exclusivement réservées aux femmes.

L'apparition de cette caravane extraordinaire s'installant en face de son palais stupéfia Kourkar. Qui peuvent être ces gens ? se

demanda-t-il. Ils sont bien hardis d'oser s'établir devant mes murs sans solliciter aucune permission. Et, appelant Diktchén, il lui ordonna d'aller lui-même aux informations.

Ce dernier partit immédiatement, monté sur un cheval rouge. Un peu après avoir traversé le ruisseau il vit un domestique qui descendait de son côté, conduisant cinq cents chevaux s'abreuver.

— Oï[166] ! domestique qui es coiffé d'un turban, viens ici ! Dis-moi qui sont tes maîtres. D'où viennent-ils ? Où vont-ils ? Qui est le Grand Lama qui habite cette belle tente, là-haut ?

« Ce terrain est réservé aux chevaux du roi, nul n'a le droit d'y camper. Arracher un brin d'herbe, ici, équivaut à casser une cuillère en argent et deux brins d'herbe sont es-

---

[166] *Oï !* est une interjection employée pour appeler un domestique ou une personne quelconque que l'on traite en inférieur.

timés valoir une cuillère en or. Il faut que vous payiez le prix de l'herbe et de l'eau[167]...

« Ce que vous avez de mieux à faire est de vous en aller tout de suite et de camper ailleurs. Si vous vous obstinez à demeurer ici, le roi enverra des soldats pour vous contraindre à obéir et ceux-ci s'empareront de vos marchandises. »

Le domestique répondit :

— Ô toi qui m'interroges du haut ~~de~~ ton cheval, quelques-uns des maîtres viennent de l'Inde, parmi eux est Lönpo Pékar. D'autres viennent de Djang avec Yula Tongyur et d'autres du pays de Sindh avec Koula Thobgyal. La belle tente qui domine le camp est celle du Pentchén (l'érudit), Euzér Gyaltsén.

---

[167] En nombre d'endroits, au Thibet, lorsqu'une caravane campe à proximité d'un village ou sur les terrains de pâturage de pasteurs dont le campement est proche, les villageois ou les pasteurs réclament une redevance pour l'herbe consommée par les animaux et l'eau bue par eux.

« Il n'existe aucun endroit, sur la terre où, dans nos voyages, nous n'ayons demeuré librement à notre gré. Personne ne nous a jamais réclamé le prix de l'herbe ou celui de l'eau. Nous ne paierons rien. Ton roi peut envoyer ses soldats, nous ne les craignons pas. Nous les tuerons et nous détruirons sa ville. »

En achevant ces mots, il donna un si violent coup de pied au cheval rouge que celui-ci culbuta avec son cavalier et tous deux roulèrent le long de la pente gazonnée, jusqu'au bord du ruisseau.

Diktchén se releva tout meurtri et, tout en se frottant les côtes, il pensait : Jamais je n'ai rencontré un homme doué d'une telle force. Ce doit être Guésar lui-même. Son arrivée ne présage rien de bon pour Kourkar. Que dois-je faire ?... Ce roi m'a traité avec bonté dès mon enfance, c'est mon devoir de l'avertir du danger qui le menace. Si j'y manquais, je renaîtrais dans un mauvais monde.

Décidé à communiquer ses impressions à Kourkar, Diktchén rentra immédiatement au palais.

— Seigneur, dit-il au roi, il m'est arrivé une chose extraordinaire. Un homme que j'avais pris pour un domestique a, d'un seul coup de pied, renversé le cheval que je montais. Ce n'est point l'acte d'un mortel ordinaire. Certainement cette caravane amène Guésar et probablement, avec lui, des dieux ses amis. Croyez-moi, fuyez au plus vite dans n'importe quelle direction. Il vous arrivera malheur si vous affrontez Guésar.

— Bah ! répliqua Kourkar, si Guésar est réellement là, il est seul. Je connais ses talents de magicien. Les gens et les bêtes qui paraissent l'accompagner ne sont que des fantômes créés par lui.

« Mes frères et moi, nous pouvons réunir une armée de cent quatre-vingt mille soldats. Je ne crains rien. Je vais demander à Koursér

et à Kournag d'envoyer leurs troupes et nous tuerons Guésar, tout grand sorcier, qu'il soit. »

Sétchang Dougmo, qui assistait à cette conversation, intervint :

— Attendez, dit-elle. Je vais aller me renseigner moi-même. Guésar porte un signe particulier : un poil blanc se dressant entre ses sourcils. S'il est là, je le reconnaîtrai.

Elle fit seller un cheval bleu (il faut entendre gris-argent) et partit.

Arrivée près de l'endroit où Diktchén avait rencontré l'homme qui l'avait si magistralement culbuté, Dougmo vit venir un domestique vêtu de blanc et coiffé d'un turban à la mode de l'Inde, qui portait deux seaux d'eau. Elle lui posa sur la personnalité de ses maîtres des questions analogues à celles dont Diktchén avait déjà reçu la réponse, et ajouta :

— L’un des vôtres a eu l’audace de renverser de son cheval le ministre Diktchén. Le roi Kourkar est très irrité. Il a l’intention de rassembler une armée forte de cent quatre-vingt mille soldats et de vous exterminer jusqu’au dernier.

« Je suis Dougmo, une fidèle de la Bonne Doctrine, et je viens m’entremettre afin d’éviter un malheur. Vous devez payer le prix de l’herbe et de l’eau et présenter au roi des excuses, accompagnées de cadeaux, pour l’insulte faite à son ministre. »

— Sœur aînée[168] répondit l’homme, je ne suis qu’un domestique, je n’entends rien à ces

---

[168] *Adji*. Un terme poli pour adresser la parole à une femme qui n'est pas d'un rang social élevé. S'en servir en parlant à une femme noble comme était Dougmo était insolent de la part d'un domestique.

choses, mais je vais rapporter à mes maîtres ce que vous m'avez dit.

Il s'éloigna, entra dans une tente, feignant d'aller y parler à quelqu'un, puis reparut et retourna auprès de Sétchang Dougmo.

— Sœur aînée Dougmo, dit-il, mes maîtres Lönpo Pékar, Yula Tongyur et Koula Thobgyal vous invitent à monter les voir.

La jeune femme suivit le messager et fut introduite dans la tente. Son premier soin fut de regarder attentivement les trois hommes qui s'y trouvaient et, ne voyant sur aucun d'eux le signe dont elle avait parlé à Kourkar, elle en conclut : Guésar n'est pas ici.

Poliment, elle offrit des écharpes aux trois personnages, s'informa s'ils avaient fait bon voyage et échangea divers compliments.

L’un des trois, dont le visage était bleu[169] et qui était assis à la place d’honneur, demanda des nouvelles de la santé de Kourkar et ajouta :

— Ainsi, vous êtes la belle Sétchang Dougmo. J’ai entendu parler de vous. Buvez du thé et mangez quelque chose. Vous présenterez une écharpe de ma part à Kourkar et lui direz que je compte demeurer ici environ sept jours.

— Qu’offrirez-vous comme présent au roi ? s’enquit Dougmo[170].

— Nous allons vous le montrer, répondit le chef.

---

[169] Cela peut signifier, simplement, que l’homme avait le teint foncé.

[170] Cette demande singulière est tout à fait dans les habitudes thibétaines. Lorsque l’on se présente pour voir un fonctionnaire ou un lama, il est d’usage d’annoncer d’avance à ses serviteurs ce qu’on lui offrira. Faute de faire cette déclaration, on s’entend poser la question : « Qu’avez-vous à offrir ? » L’on est plus ou moins cérémonieusement reçu selon la valeur des présents que l’on apporte.

Alors, les intendants furent mandés et, après avoir reçu les instructions de leurs maîtres, ils firent apporter différentes boîtes qu'ils ouvrirent, montrant à Dougmo une selle d'or avec une bride d'or, deux chaînes en fer avec un énorme clou de fer, huit clous de cuivre, un sabre en fer tombé du ciel et une paire de boucles d'oreilles en or.

— Les boucles d'oreilles sont pour vous, sœur aînée Dougmo, reprit l'homme au visage bleu. J'offre tous les autres objets à Kourkar.

Après avoir remercié, Dougmo enleva ses boucles d'oreilles qu'elle plaça dans un pan de sa ceinture et accrocha à ses oreilles celles qu'elle venait de recevoir. Puis elle s'en retourna, suivie par plusieurs hommes portant les boîtes contenant les cadeaux des étrangers. À l'entrée du palais, ils remirent celles-ci aux serviteurs du roi et regagnèrent leur camp.

— Guésar n’est pas là, dit Dougmo à Kourkar, dès qu’elle l’eut rejoint. Ces gens accompagnent le lama Euzér Gyaltsén rimpotché. Bien loin d’être des ennemis, ils vous envoient des présents.

Kourkar regarda les objets que l’on avait posés devant lui et fut extrêmement satisfait de voir qu’il n’avait rien à redouter des nouveaux venus.

— Dougmo, dit-il, demain tu retourneras au camp avec tes servantes. Elles porteront de la bière à ces voyageurs et tu les inviteras à venir, le lendemain, prendre leur repas ici.

En l’entendant, Diktchén, toujours convaincu que la caravane était une illusion magique créée par Guésar, pensa : Ô Kourkar, pauvre fou ! Tu ne vois pas que Guésar t’envoie les instruments emblématiques de ta défaite, qui serviront ses projets contre toi. Mais il ne fit part à personne de ses réflexions.

Cependant, le ministre Tobtchén s’étonnait :

— Quels singuliers présents ces gens ont envoyés, remarqua-t-il. Je crois que le roi ferait bien d’accorder quelque attention à l’examen de ces objets. À part la selle, je ne vois pas que l’on en offre de semblables comme cadeaux.

— Ce que Tobtchén dit est sage, appuya Kournag, le frère du roi. Ces présents sont étranges, je leur soupçonne un sens secret. Ce ne sont point des témoignages d’amitié, mais des menaces voilées qu’ils vous apportent et je me sens très porté à croire qu’ils viennent de Guésar. Il posera la selle sur votre dos, vous conduira par la bride, c’est un emblème de votre défaite. Le sabre vous mettra à mort. Les chaînes seront attachées à vos murailles pour aider à les escalader. Les clous seront enfoncés dans le cœur de vos ministres. Quant aux boucles d’oreilles dont Dougmo

s’est parée avec tant de hâte, elles signifient que Guésar la reprendra.

— Vous divaguez, mon frère, répartit Kourkar agacé. Vos prédictions funèbres n’ont pas le sens commun. Laissez donc aux lamas le soin de dévoiler l’avenir, ce n’est pas votre affaire. Demain, les femmes iront porter de la bière à ces voyageurs comme je l’ai commandé.

Personne n’osa répliquer. Le roi et les personnes de sa cour prirent leur repas du soir et, peu après, chacun se retira pour dormir.

CHAPITRE VII

La caravane fantôme disparaît. – Découverte d'un petit garçon dans un tas de feuilles de thé. – Il est adopté par un maître forgeron ; sa conduite extraordinaire. – Les poupées magiques. – Guésar extermine les dieux protecteurs de Hor. – Fin tragique d'une fête sportive. – La fille du maître forgeron devine Guésar dans la personne de l'apprenti de son père. – Le héros se montre à elle pendant une seconde sous sa forme naturelle. – Sur l'ordre de Kourkar, le jeune forgeron lui amène un tigre vivant qu'il a capturé dans la forêt. – Perturbation causée par l'animal dans la demeure royale. – Il dévore le premier ministre. – Kourkar ordonne à l'apprenti de reconduire la bête dans la forêt.

Le lendemain, à l'aube, Dougmo sortait du palais suivie par un grand nombre de femmes portant des pots de bière. Un brouillard blanc formait un rideau opaque entre la haute demeure de Kourkar et la plaine où les étrangers campaient. Comme Dougmo et ses compagnes atteignaient l'emplacement du camp, les nuées se séparèrent. Pareilles à des écharpes effrangées, elles s'élevèrent en rampant le long des montagnes et, alors, les femmes stupéfaites ne virent devant elles que l'immense vallée herbeuse uniformément nue et vide.

Des tentes, des nombreux voyageurs, des troupeaux d'animaux, il ne restait pas trace. Pas un brin d'herbe ne portait la marque d'avoir été foulé aux pieds la veille, rien ne décelait en aucune direction l'endroit où la caravane avait passé. Hier, pensait avec amertume Dougmo, je me suis laissée prendre à un piège. Tout ce déploiement était un

effet du pouvoir magique de Guésar qui s'est joué de moi.

Tandis que, dépitée et pleine d'anxiété, elle demeurait plongée dans ses réflexions, les femmes de sa suite se dispersaient de tous les côtés, cherchant à découvrir les traces du passage de la caravane et la direction par où elle était partie durant la nuit. Une jeune fille nommée Gartza Tcheuden arriva, ainsi, devant un énorme monceau de feuilles de thé qui avaient été jetées là lorsque les hommes vidaient leurs chaudrons à thé. Elle y donna quelques coups de pied, disant à l'une de ses compagnes :

— Ces gens doivent être vraiment très riches pour pouvoir se permettre d'user une telle quantité de thé.

Les coups de pied qu'elle avait donnés dans le tas de feuilles le firent ébouler d'un côté et découvrirent un petit garçon qui s'y trouvait à demi enfoncé. L'enfant était ini-

maginablement crasseux, couvert de vermine qui prenait ses ébats sur ses cheveux en broussaille, la morve lui coulait du nez et il frottait ses yeux rouges en geignant.

— Qui es-tu, lui demanda la jeune fille, que fais-tu ici ?...

Le garçonnet répondit :

— Mon maître est un riche marchand qui était comme un père pour moi. Hier, ses amis et lui ont entendu dire que le roi Kourkar rassemblait ses soldats pour les attaquer et ils ont décidé de fuir. Pendant qu'ils arrangeaient les bagages, les domestiques m'ont envoyé ramasser du combustible[171] pour faire du feu en cours de route. Je me suis un peu égaré en m'en retournant et quand je suis arrivé au camp, tout le monde était parti. On m'avait oublié.

[171] De la bouse de yak sèche que l'on glane dans les pâturages.

« Qu’est-ce que vous allez faire de moi ? Me tuerez-vous ou me donnerez-vous à manger ? »

Et il se dégagea des tas de feuilles, se plantant debout devant Gartza.

Dougmo, qui s’était approchée, regarda l’enfant, et tirant Gartza à l’écart, lui dit :

— Quand Guésar était jeune, il ressemblait tout à fait à ce garçon. Nous devons le tuer. Jetons-lui des pierres.

— Oh ! répondit la jeune fille, ce serait une très mauvaise action si nous, qui sommes des femmes, nous tuions un mâle. Il faut avoir pitié de ce pauvre garçon qui a faim et froid.

Elle retourna près de l’enfant et lui dit :

— Ne pleure plus, petit. Je vais demander à mon père, le forgeron Tchouta Gyalpo, s’il veut t’adopter.

Et elle enleva sa robe de dessous qui était de soie jaune, en couvrit son protégé et le

conduisit vers la ville. Arrivée à sa demeure, elle laissa celui-ci près de la porte et se rendant auprès de son père elle lui raconta la singulière découverte qu'elle venait de faire, ajoutant que Dougmo avait voulu tuer l'enfant, et priant le vieil artisan d'admettre celui-ci chez lui comme apprenti.

Tchouta Gyalpo était un homme au cœur compatissant.

— Il faut avoir pitié des malheureux, dit-il. Tu as bien fait d'amener cet enfant. Mais, quoi qu'il en soit, cette nombreuse caravane et son camp qui s'évanouissent comme un mirage est une chose bien singulière.

Gartza s'était empressée d'aller chercher le garçon et de la faire entrer.

— Mon père m'a permis de te garder et de te nourrir, lui dit-elle. Demain je coudrai une jolie robe pour toi. Pour le moment, mange à ta faim.

Elle plaça devant lui un grand pot de thé, une boîte contenant de la *tsampa* et du beurre et une épaule de mouton bouillie.

Le petit se mit à rire, paraissant très content.

— Je suis heureux d'avoir ces choses à manger, dit-il, mais auparavant, je dois offrir du thé noir, de la viande rouge et de la *tsampa* blanche à mes dieux.

Se tenant debout, il sépara le pied de l'épaule de mouton. Il la regarda un instant et dit :

— Ceci n'est pas le pied d'un mouton, c'est le pied d'un dieu. Il me deviendra fort utile comme piquet pour attacher mon cheval.

Et il le passa dans sa ceinture.

— Cette épaule n'est pas une épaule, continua-t-il, c'est une vie...[172] la vie de Kourkar. Puissé-je la trancher comme je tranche maintenant cette viande.

Ce disant, il tailladait l'épaule.

— Ce n'est pas une épaule, répéta-t-il encore, c'est un tas d'ennemis[173]. Puissé-je les vaincre et les mettre en pièces.

Et il brisa l'os en plusieurs morceaux.

— Cette théière n'est pas en cuivre, c'est le pot en terre des mendiants. Le pays de Hor sera ruiné. C'est aussi un bon présage pour moi. De même que je puis aisément briser ce

---

[172] Jeu de mots en thibétain : *srogpa med srogspa yin* - *srogpa* = épaule et *srogspa* = vie.

[173] Autre jeu de mots : *spungpa ma red dgra phung red* - *spungpa* (prononcé poungpa) signifie aussi épaule, *dgra* ennemi et *phung* (prononcé poung) = tas, monceau.

vase fragile, ainsi détruirai-je promptement Kourkar.

D’un coup de pied il renversa la théière qui se brisa. Prise de terreur, Gartza qui l’avait écouté interdite, se sauva et courut rejoindre son père à l’étage de la maison.

— Nous ne pouvons pas garder ce garçon chez nous, dit-elle toute haletante, et elle raconta au vieillard ce qu’elle avait vu.

Le bonhomme se mit en colère :

— Les gens à l’esprit bas et pervers rencontrent leurs semblables, dit-il. Les êtres vils rencontrent un chien, le chien trouve une charogne, la tête d’une vache crevée, il la traîne dans le village et beaucoup d’habitants meurent à cause de l’infection.

« Les hommes vertueux et nobles rencontrent un lion avec une corne de turquoise sur laquelle neuf dieux sont assis. Toi, misérable fille, tu m’as amené un vagabond de la pire espèce. »

Au comble de la fureur, il saisit un marteau de chaque main et descendit précipitamment pour assommer le petit mendiant.

Quelle ne fut pas sa surprise en constatant que rien n’était cassé, la viande n’avait pas été touchée, le garçon assis par terre, buvait sagement un bol de thé. Quand il aperçut le forgeron, il s’agenouilla d’un air craintif et le salua humblement.

Le vieillard pensa : ma fille est une horrible menteuse, elle voulait me faire renvoyer cet enfant qu’elle m’a amené elle-même. Il a dû lui déplaire en quelque chose, mais combien elle est méchante de l’accuser ainsi.

— Bois du thé et mange, mon petit, dit-il au garçon. N’aie pas peur, personne ne te fera du mal.

Remontant ensuite à sa chambre, il gronda sévèrement Gartza, lui reprochant ses mensonges et la menaçant d’une sévère cor-

rection si elle se permettait encore d'en débiter de pareils.

La pauvre fille ne trouvait pas une parole pour se justifier et se demandait si elle n'avait pas rêvé. Elle redescendit au rez-de-chaussée et, dès le premier coup d'œil, elle vit la théière brisée gisant par terre au milieu d'une mare de thé dans laquelle nageaient les débris de l'épaule de mouton. Le garçonnet, qui semblait avoir subitement grandi, la regardait d'un air narquois, la main posée sur le pied de mouton passé comme un poignard dans sa ceinture.

Celui-ci est un dieu ou un démon, pensa-t-elle, mais elle garda le silence.

L'étrange garçon passa neuf mois avec le forgeron sans se livrer à aucune autre manifestation extraordinaire. Il travaillait assidûment et était d'une habileté surprenante. Son maître porta au palais plusieurs de ses ouvrages pour les offrir en vente.

— Qui a fait ces jolies choses ? demanda Kourkar. Ce n'est pas toi, Tchouta Gyalpo, je connais ton travail, celui-ci n'y ressemble pas.

Le forgeron relata alors au roi l'histoire de la découverte de son apprenti par Gartza, vanta son habileté et déclara que les objets qu'il avait apportés étaient son œuvre.

— Je désire voir un artisan si adroit et l'employer moi-même, déclara le roi. Amène-le ici avec dix-huit yaks chargés de charbon de bois. Il se mettra immédiatement au travail, je lui commanderai beaucoup d'objets divers.

Le forgeron s'en retourna et communiqua l'ordre du roi à son apprenti. Il lui expliqua qu'il devait tout d'abord aller charbonner dans la forêt et rapporter dix-huit charges de yak de charbon pour alimenter la forge du palais.

Le jeune garçon refusa net de se rendre dans la forêt. En vain son maître lui promit-il de lui donner autant d'aides qu'il le voudrait pour faire le charbon. Il s'obstina dans son refus. À la fin, cependant, il parut se décider à une concession :

— J'irai, lui dit-il, si vous me donnez votre fille Gartza pour aide, elle seule me suffira. Je ne veux personne d'autre.

Le forgeron s'empressa d'acquiescer à sa demande, heureux de ne pas avoir à affronter la colère de Kourkar, qui n'admettait pas que l'on contrevînt au moindre de ses ordres.

Le lendemain, les deux jeunes gens partaient. Arrivés à la forêt, Gartza alluma du feu pour préparer le thé ; pendant ce temps, le garçon aiguisait sa hache de bûcheron, puis il s'éloigna, disant à sa compagne de lui apporter du thé quand celui-ci aurait bouilli assez longtemps.

Peu après, le thé étant prêt, la jeune fille munie de la théière partit à la recherche du travailleur. Elle n'alla pas loin, un spectacle inattendu et effrayant s'offrait à elle. Au lieu d'abattre des arbres, l'apprenti avait tranché la tête aux dix-huit yaks qu'ils avaient amenés pour transporter le charbon. Il les avait écorchés et dépecés. Les grandes peaux sanglantes et les quartiers de viande étaient suspendus aux arbres pour sécher au soleil[174].

— Oh ! dit-elle à l'auteur de ce carnage, pourquoi as-tu tué les yaks de mon père ? À quoi as-tu songé ? Comment pourrons-nous reparaître devant lui !...

---

[174] Cette viande de yak ou de mouton séchée au soleil est la principale nourriture des Thibétains aisés. Ils la préfèrent de beaucoup à la viande fraîche. Elle peut se conserver pendant plusieurs années en bon état.

— Je me moque de ses yaks et de lui, répliqua le jeune boucher. Je n’ai pas de maison qui m’appartienne. Cet endroit-ci me plaît, je vais m’y établir et je me suis préparé des provisions et de quoi me faire des couvertures. Tu peux aller le raconter à ton père, je n’ai nul souci de ce qu’il pourra en penser.

Bien qu’instruite par une première expérience de ce dont son compagnon était capable, Gartza perdit la tête et courut à toutes jambes chez son père pour lui apprendre le massacre de ses animaux. D’abord, celui-ci refusa de la croire ; mais sur son insistance et en voyant sa figure bouleversée, il finit par se laisser persuader et, en hâte, se rendit sur le lieu du désastre. Un peu avant d’avoir atteint l’endroit indiqué par sa fille, il vit arriver sur la route ses dix-huit yaks chargés de charbon. L’apprenti venait derrière eux, courbé sous le poids d’un lourd sac de charbon qu’il portait sur son dos. Quand il arriva auprès de son maître il lui sourit et s’enquit poliment :

— Père forgeron, où allez-vous ainsi ?...

Le brave homme lui raconta tout de suite ce que sa fille lui avait rapporté, ajoutant qu'il était bien fâché de s'être encore une fois laissé duper par ses mensonges et jurant que cette fois elle les paierait cher.

En l'entendant, le garçon avait jeté son fardeau avec un geste de colère.

— Quelle misérable menteuse ! exclama-t-il.

« Père, conduisez vous-même vos bêtes, je ne rentrerai pas chez vous, je quitterai le pays. Je ne puis demeurer plus longtemps auprès d'une fille aussi méchante. Qui sait ce qu'elle inventera encore ?... Elle finira par me faire arriver du mal... Non, je ne retournerai pas chez vous. »

Le forgeron fut peiné à l'idée de perdre son habile apprenti. Il s'efforça de le faire revenir sur sa détermination et lui promit que Gartza recevrait, de sa main, un si sévère

châtiment qu'il pouvait être assuré qu'elle ne se hasarderait plus à forger de nouvelles histoires contre lui.

Alors, le garçon se radoucit un peu et suivit son maître. Arrivé chez lui, le vieux forgeron s'arma d'un marteau et en asséna plusieurs coups sur sa fille, lui brisant presque les os. La pauvre Gartza crut qu'elle mourrait tant la douleur qu'elle ressentait fut grande mais en voyant que les yaks étaient bien vivants et que l'apprenti s'était encore une fois joué d'elle, elle fit intérieurement le serment de ne plus rien apporter de ce qu'elle lui verrait faire, quoi que ce pût être.

Guésar savait qu'elle était le *tulkou* d'une déesse et quand elle se fut liée par un serment, il se sentit rassuré, certain qu'elle ne le trahirait pas si elle venait à découvrir sa personnalité. Les illusions qu'il avait créées pour la duper n'avaient d'autre but que de l'amener à s'obliger elle-même à garder le silence.

Le lendemain, Tchouta Gyalpo conduisit son apprenti au palais.

— Que m'ordonnez-vous de faire ? demanda le garçon à Kourkar.

Ce dernier n'avait arrêté aucun projet. Il consulta ceux qui l'entouraient.

L'un des ministres conseilla : Qu'il fasse des sabres pour les soldats.

Un autre suggéra : Le mieux est qu'il fasse des bijoux pour Dougmo.

D'autres émirent des avis différents. Tous parlaient à la fois et ne pouvaient se mettre d'accord. Le roi se mit à rire.

— Laissons-le faire ce qu'il voudra, dit-il. Nous aurons ainsi le plaisir de la surprise.

Et, s'adressant au jeune forgeron : Fais ce qui te semblera le plus joli, dit-il. Ce que tu es capable de réussir le mieux. Je te laisse libre du choix.

— C’est bien, répondit laconiquement le garçon. Faites-moi donner de l’or, de l’argent, du fer et du bronze. Je vais me mettre à l’œuvre immédiatement.

Les métaux qu’il réclamait lui furent fournis et il s’enferma, seul, dans la forge du palais, toutes portes closes, nul n’étant admis à s’approcher du bâtiment.

Trois jours s’étant écoulés, il fit informer le roi que son ouvrage était terminé et qu’il pouvait envoyer des domestiques pour transporter les objets devant lui. Kourkar très intrigué ordonna que ceux-ci fussent promptement apportés dans son appartement. Les serviteurs employèrent un jour entier à s’acquitter de cette besogne.

Avec l’or, l’apprenti avait construit un Lama de grandeur naturelle entouré de mille *trapas* (moines) de plus petite taille. Le lama prêchait et les *trapas* l’écoutaient.

Le bronze avait donné naissance à un roi environné de sept cents fonctionnaires et courtisans. Le roi discourait sur les lois et les fonctionnaires l'interrogeaient concernant la jurisprudence.

L'argent avait servi à faire cent jeunes filles qui chantaient harmonieusement.

Le cuivre avait fourni un général et dix mille soldats. Le général tenait à ses hommes des discours belliqueux, les exhortant à l'héroïsme.

En plus, avec des conques, l'apprenti avait confectionné trois mille chevaux pour servir de monture aux principaux de ces personnages.

Quand le roi eut devant lui toutes les poupées magiques, celles-ci commencèrent à se mouvoir comme des personnes naturelles et, sortant du palais, elles se répandirent sur la plaine en face des murs et évoluèrent de différentes façons. Le roi et les chefs demeurè-

rent le jour entier à les regarder du haut des balcons du palais, oubliant de boire et de manger.

Tandis qu'ils étaient absorbés dans leur contemplation, Guésar, à qui personne ne faisait attention, pensa que le moment était bien choisi pour aller combattre les quatre grands dieux nationaux de Kourkar qui pouvaient protéger efficacement ce dernier et empêcher sa défaite. Il appela donc son coursier céleste qui, depuis que son maître avait assumé la forme d'un jeune garçon, était resté dans un Paradis et, sitôt en selle, il s'envola invisible à tous les yeux. Plusieurs dieux et un grand nombre de fées le rejoignirent portant avec eux des « tonnerres ». Ils arrivèrent avec la rapidité de l'éclair au-dessus des montagnes rocheuses où demeuraient les quatre dieux et lancèrent les « tonnerres » sur leurs habitations qui volèrent en éclats. Contraints de se montrer en dehors, les quatre dieux furent harponnés avec des crocs de fer par les

alliés de Guésar et, tandis qu'ils se débattaient vainement, ce dernier les tua avec son glaive. Le combat avait à peine duré quelques instants. Ensuite Guésar retourna près du palais de Kourkar, congédia son fidèle cheval Kyang Geu Karkar et, ayant repris la forme du petit forgeron, il rentra chez son maître tandis que le roi, les chefs et tout le peuple continuaient à regarder la parade des poupées merveilleuses. Vers le soir, d'elles-mêmes elles rentrèrent toutes au palais et s'y établirent. Les soldats de cuivre attachèrent les chevaux de conque dans les grandes écuries du roi, et tous les personnages enchantés parurent s'endormir comme des hommes vivants.

Cette même nuit, le roi eut un songe. Il vit Ri, l'un de ses dieux protecteurs, qui lui dit :

— Garde-toi bien de laisser s'échapper les poupées de métal fabriquées par le jeune forgeron ; plus tard, elles deviendront semblables à moi.

Kourkar considéra cette vision comme de bon augure, s'imaginant qu'un grand nombre de protecteurs lui étaient échus. Il ordonna à Dougmo de veiller attentivement sur les poupées, de ne point les laisser sortir du palais et de ne permettre à personne de les voir. Obéissant à ses instructions, celle-ci ferma toutes les portes du palais.

Cependant les deux frères du roi, Kournag et Koursér, accompagnés de nombreux chefs, demandèrent qu'une nouvelle exhibition des poupées soit donnée ce jour-là. Dougmo leur expliqua que cela ne se pouvait et leur en donna les raisons.

En vérité, pensèrent les frères du roi, le rêve de Kourkar est d'excellent augure pour nous. Réjouissons-nous donc en organisant une fête sportive[175] sur la plaine devant le palais.

---

[175] Les Thibétains aiment beaucoup ce genre de réjouissance. Ils plantent des tentes dans un endroit propice, mangent et boivent copieusement pendant

Le roi ayant été consulté approuva le projet. Les tentes furent plantées à l'endroit même où avait campé la caravane fantôme et tous les hommes capables de participer aux jeux furent convoqués.

L'apprenti forgeron connaissait, comme tout le monde, ce qui se préparait. Il demanda à son maître s'il lui serait permis d'aller voir la fête avec lui.

— Hélas ! non, mon fils, répondit le bonhomme, il vaut mieux que tu restes à la maison. Les soldats de Hor, qui seront là en grand nombre, sont de méchantes gens, ils te joueraient toutes sortes de mauvais tours, ils se serviraient de toi comme d'une balle qu'ils se lanceraient de l'un à l'autre et s'amuseraient à te tourmenter de bien

---

quelques jours, et, durant ce temps, se livrent à des sports divers. Courses de chevaux, courses pédestres, courses dans des sacs, sauts par-dessus une corde tendue, tir à la cible, danses accompagnées de chants, danses à la corde, comme nos petites filles, etc. Tous ces exercices, y compris les derniers, sont exécutés par des hommes.

d'autres manières encore. Ce serait un grand hasard si tu sortais de leurs mains sans avoir un bras ou une jambe cassés.

— Si vous me laissez-vous accompagner, reprit le garçon, je vous servirai toute ma vie, mais si vous ne me prenez pas avec vous, je quitterai le pays.

Le forgeron devint très perplexe ; son apprenti lui était extrêmement utile et l'idée de le perdre lui déplaisait fort.

— Écoute, dit-il, tu iras, mais il faudra te cacher et ne te laisser voir à personne, surtout pas aux soldats. Il t'arriverait du mal. Je vais arranger cela.

Le jour de la fête venu, le brave homme fit entrer le garçon dans un sac et le posa derrière lui sur sa selle, le recouvrant, d'une carpette de feutre.

— Tu as un sac de *tsampa* et un morceau de beurre à portée de ta main, dit-il à l'apprenti, mange ce que tu voudras, quand

nous serons arrivés, je te poserai à terre, mais borne-toi à regarder par l'un des trous du sac, sans te faire voir et sans souffler mot.

Tous les deux partirent et, comme il le lui avait promis, Tchouta posa son apprenti à terre, étendit la carpette sur lui et s'assit sur un coin de celle-ci.

Différents jeux eurent lieu, auxquels participèrent les chefs et les gens de l'entourage du roi, puis un des « braves[176] » nommé Chéd tchen Riwo Pangoukhour emporta une montagne qui se trouvait d'un côté de la plaine et la transporta du côté opposé[177]. Des applaudissements unanimes saluèrent ce haut fait et tous s'écrièrent que nul autre au monde n'était capable d'un pareil exploit.

---

[176] Un *pawo,* un héros, c'est-à-dire, ici, un soldat.

[177] Cet exploit se rencontre dans nombre d'histoires orientales. Dans le Râmayâna, l'on voit Hanouman, le singe héros, hésitant sur les plantes à cueillir comme médecine, emporter la montagne tout entière auprès du malade pour lui permettre le choix des herbes salutaires.

— Je puis faire bien mieux, dit l’apprenti.

— Chut ! tais-toi.

Mais la recommandation venait trop tard, le roi avait entendu.

— Qui a parlé, demanda-t-il d’un ton sévère. Qui se vante, ainsi ?

— Moi, répondit la voix dans le sac.

Étonné d’entendre parler sans voir personne, Kourkar reprit :

— Que celui qui a parlé vienne ici, devant moi, à l’instant.

Tchouta tremblait de tous ses membres. Il fit quelques pas vers le roi et tâcha d’excuser son protégé.

— Chef, dit-il, celui qui a parlé est mon apprenti, celui qui a confectionné ces poupées de métal qui vous ont tant plu. C’est une folle cervelle qui, sans y penser, dit toutes sortes de sottises...

— N’importe, répliqua Kourkar l’interrompant, qu’il vienne ici s’asseoir parmi les guerriers.

Force fut d’obéir. Le garçon sortit de son sac et s’avança tandis que son maître pleurait, pensant : ils vont tuer mon apprenti.

— Ah ! c’est toi, vantard qui ose te dire capable de transporter une montagne. Comment t’y prendrais-tu ? demanda le roi.

— Chef, répondit avec douceur le garçon, il est certain que je n’en suis pas capable. Ce guerrier est doué d’une force extraordinaire et moi je ne suis qu’un petit garçon.

— Il ne fallait pas te vanter, répliqua Kourkar, tant pis pour toi. Tu as provoqué ce guerrier en déclarant que tu pouvais faire mieux que lui, maintenant il faut que vous combattiez ensemble.

— Comment cela me sera-t-il possible, supplia le garçon, je n’ai pas la force nécessaire. Cependant, continua-t-il, si le roi

l’ordonne, je dois lui obéir. Je désire seulement qu’il me donne sa parole que si je suis tué, mon adversaire n’aura pas à payer le prix de mon sang et que si, au contraire, je le tue, mon père forgeron ne devra rien à sa famille pour le prix de son sang.

— C’est entendu, dit le roi, il en sera comme tu l’as demandé, je t’en donne ma parole devant tous les chefs. Et maintenant, commence le combat à l’instant.

Pangoukhour était un homme d’une stature gigantesque. Il se sentit profondément humilié d’être contraint à lutter, devant tout un peuple, avec un gamin chétif qui, debout devant lui, semblait une fourmi en face d’un éléphant. Il se promit de le tuer immédiatement.

Le signal donné, le garçon s’élança d’un bond et du premier coup, renversa le géant, sur qui il s’assit.

Comment ceci se peut-il, pensait le soldat tout étourdi... et comme ce maigre garçonnet est lourd. Tout à l'heure, quand j'ai transporté cette montagne, je n'en sentais pas le poids et maintenant, cet enfant m'écrase.

Cependant son vainqueur le narguait :

— Eh ! « brave », qu'as-tu fait de ta force, ne peux-tu pas te soulever, te remuer un peu ?

Pangoukhour essaya de bouger, mais en vain.

— À ton tour, remue-toi, dit-il à l'apprenti, espérant pouvoir profiter d'un instant favorable pour se remettre sur pieds.

Alors le garçon se leva, saisit son adversaire par un pied avant qu'il ait pu faire un mouvement et le lança, devant le siège du roi, sur un rocher noir qui était « la vie[178] » du

---

[178] Voir la note 103.

peuple de Hor. Le soldat s'y fracassa la tête, sa cervelle jaillit, et il expira instantanément.

Le roi fut consterné. Il ne s'était guère imaginé que le combat pût se terminer de cette manière. Il avait cru que le géant infligerait au présomptueux gamin une correction qui amuserait tout le monde et que les choses en resteraient là. Néanmoins, comme il avait lui-même ordonné le duel et s'était aussi lié par une promesse devant tout le peuple, il ne pouvait punir l'apprenti. Il se contenta de dire :

— C'est une triste chose ! Il est bien regrettable que ce garçon ait tué mon bravé soldat...

Et il appela Tchouta.

— Tu ne paieras pas le prix du sang, lui dit-il. J'ai promis de ne pas le réclamer, mais tu me donneras ton apprenti en remplacement de l'homme qu'il a tué.

Le forgeron représenta en vain à Kourkar qu'il était vieux, qu'un aide lui était indispensable et qu'il n'en retrouverait jamais un valant celui qu'il voulait lui enlever. Ses paroles et ses larmes ne purent faire revenir le roi sur sa décision.

Il ne fut plus question de jeux, personne n'avait plus le cœur à s'amuser. Le roi, ses frères et les chefs rentrèrent au palais et la foule quitta la plaine après eux, chacun commentant l'extraordinaire événement qui avait attristé et gâté cette fête joyeuse. Une vague inquiétude planait sur les esprits, les Horpas voyaient dans la mort du géant le présage de malheurs prochains pour le pays. Ainsi s'acheva dans la tristesse cette journée si agréablement commencée.

Dès son retour, Kourkar s'empressa de faire part à Dougmo de ce qui s'était passé. Celle-ci fut saisie de terreur.

— Il n’y a plus aucun doute, dit-elle, ce garçon est Guésar. À tout prix il faut le tuer. Tant qu’il vivra nous ne serons pas en sûreté.

— C’est bien vrai, répartit Kourkar. Si cet étrange garçon est réellement Guésar, nous sommes en grand danger et, d’après les talents et la force extraordinaire qu’il a montrés, il se pourrait bien qu’il soit le roi de Ling... Certainement il faut le tuer, si nous le pouvons. Mais comment ?...

— Je connais un moyen qui doit réussir, répondit la reine. Je vais vous le communiquer. Demain, envoyez-le dans la forêt qui s’étend sur les montagnes au nord du palais et ordonnez-lui de capturer un tigre parce que vous désirez en attacher un devant votre porte. Dans ces broussailles demeure un tigre mangeur d’hommes. Il nous débarrassera de notre ennemi.

Kourkar trouva l’avis bon et fit demander le petit forgeron.

— Tu es, lui dit-il, adroit et vigoureux. Tu l’as prouvé. Tu vas donc t’en aller dans la montagne et y prendre un tigre vivant. J’en veux un pour l’attacher devant ma porte. Avise toi-même au moyen de réussir. Cela te regarde, tu es assez malin pour t’en tirer. Mais, ne reparais pas devant moi sans le tigre, il t’en coûterait cher.

— Chef, répondit humblement le jeune garçon, en quoi un tigre peut-il vous être utile ? Vous avez déjà trois ours et deux singes attachés dans votre cour. Dans le jardin, se trouve un léopard en cage et des perroquets sur des perchoirs[179]. C’est m’envoyer à la mort que de me commander de vous amener un tigre...

— Tu nous a montré tes talents de plus d’une manière, répondit sarcastiquement Kourkar, et quant à ta force... un tigre n’est

---

[179] Beaucoup de lamas et de chefs ont, ainsi, un jardin zoologique en miniature dans leur demeure.

pas plus fort que ne l'était le brave guerrier dont tu as brisé la tête. À toi de t'y prendre cette fois encore aussi bien que par le passé. N'ajoute pas un mot, ce serait inutile, et va maintenant à ta besogne.

— C'est bien, chef, répondit l'apprenti. J'irai à la recherche d'un tigre et je vous l'amènerai.

Il quitta le palais et rentra chez son patron où il trouva Gartza seule à la maison. Il lui raconta l'entretien qu'il avait eu avec le roi et lui demanda de lui indiquer les endroits fréquentés par les tigres.

La jeune fille le considéra d'abord sans lui répondre, puis s'approchant de lui, elle lui dit à voix basse :

— Tout ce qui se passe depuis que vous êtes ici n'est pas naturel. Je crois que vous êtes le roi Guésar de race divine. Vous pouvez me l'avouer sans crainte, je suis toute à votre service parce que j'aime la Doctrine que

Kourkar veut détruire et que je sais que vous avez mission de l'en empêcher. Dites-moi la vérité et je vous indiquerai le moyen de trouver un tigre.

— Oui, je suis Guésar, lui répondit le garçonnet en souriant, mais il faut me garder le secret. Je dois détruire Kourkar dans le cours de cette année même. Maintenant, renseigne-moi au sujet des tigres.

Gartza, s'étant assurée qu'elle était seule, se prosterna devant le héros et quand elle releva les yeux elle le vit devant elle sous sa forme naturelle[180] mais la vision ne dura qu'un instant et ce fut de nouveau à l'apprenti de son père qu'elle s'adressa.

— Il y a, dit-elle, dans les bois qui s'étendent par-delà la montagne qui se

---

[180] Ce genre de prodige se répète souvent dans les histoires thibétaines et hindoues.

trouve au nord du palais, un tigre rouge qui connaît Diktchén et vient à son appel. Si vous vous rendez semblable à lui, le tigre trompé par votre apparence viendra au-devant de vous.

— Je n'en demande pas plus, répondit le garçon, et il partit.

Après avoir atteint la montagne, il prit la forme de Diktchén Chémpa et s'avança à travers la forêt. Le tigre ne manqua pas de venir à lui et il le tua aussitôt avec son sabre en fer tombé du ciel. Il l'écorcha et en cacha la peau sous sa robe. Ensuite il appela son frère céleste Mitag Marpo, sorti d'une épaule de sa mère, et le transforma en tigre. Il lui passa une lourde chaîne autour du cou et le conduisit vers le palais.

Lorsqu'il eut gagné la proximité des villages, le prétendu tigre se mit à rugir et à faire mine de vouloir se dégager. L'apprenti forgeron semblait se donner une peine ex-

trême pour le maintenir par sa chaîne. Les gens apeurés fuyaient devant eux et couraient se réfugier dans leurs demeures. Le singulier chasseur et son captif arrivèrent ainsi dans la cour du palais et Kourkar, entouré de ses familiers, descendit immédiatement pour les voir, plus étonné que jamais de l'exploit accompli par le jeune homme, mais ne pouvant pas, cependant, se résoudre à croire qu'il fût véritablement Guésar.

— Voici votre tigre, chef, dit l'enfant en attachant l'animal. J'ai eu grand-peine à l'amener jusqu'ici. Maintenant il est affamé. Il faut que l'on se hâte de lui donner à manger, sinon il deviendra furieux.

— Apportez de la viande, vite, vite ! cria le roi aux domestiques.

— Non, chef, reprit l'apprenti, de la viande de Yak ou de mouton ne le satisfera pas. J'ai appris que cette bête est mangeuse d'hommes et, comme vous le savez, quand un

tigre a goûté de la chair humaine, il n'en veut plus d'autre. Il faut lui donner un homme vivant ou nouvellement tué...

— Comment faire, dit Kourkar en interrogeant ses familiers du regard. Nous n'avons pas de condamnés à mort pour le moment, ni aucun cadavre d'un homme assassiné ou tué par accident...

Le tigre, à qui ces lenteurs paraissaient déplaire, se mit à rugir bruyamment.

— Qu'on lui donne cet homme de Ling qui est prisonnier de guerre, ordonna le roi.

Le malheureux fut extrait de son cachot et poussé devant le tigre, mais celui-ci après l'avoir flairé, lui tourna le dos avec une parfaite indifférence et recommença à rugir férocement.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda Kourkar.

— Je n'en sais rien, chef, répondit le garçon, mais il semble que l'odeur des gens de Ling déplaise à cette bête. Elle est accoutumée à manger des Horpas.

— Va-t'en ! dit le roi au prisonnier. Le tigre ne veut pas de toi, tu n'es même pas bon à manger !

L'homme ne se le fit pas dire deux fois et, comme on ne le maintenait plus, il se sauva à toutes jambes.

La fureur du tigre croissait, il se dressait debout, faisant des efforts pour briser sa chaîne, bondissant dans la direction de Kourkar en ouvrant une gueule menaçante.

— Hâtez-vous, hâtez-vous, chef, s'il ne mange pas il va rompre sa chaîne et se jeter sur vous. Le garçon hurla cet avertissement en se reculant vers la porte, comme prêt à prendre la fuite.

Alors, éperdu, fou de terreur, voyant osciller le piquet de fer auquel le tigre était atta-

ché et l’animal tournant vers lui ses énormes crocs, Kourkar, d’un coup de poing, envoya rouler devant la bête féroce son Premier ministre qui, par malchance, se trouvait à côté de lui.

Le tigre se jeta sur lui et, en peu de temps, il ne resta de l’infortuné que quelques gros os dépouillés.

Le roi avait fui dans son appartement privé, tous les autres s’étaient sauvés. Quand l’animal eut fini son repas, le garçon le conduisit devant l’antichambre du roi, l’attacha près de la porte et quitta le palais.

Lorsqu’il fut un peu remis de son émotion, Kourkar sonna pour se faire apporter du thé. À sa grande surprise, pas un domestique n’apparut. Il appela derechef mais n’obtint pas encore de réponse. À la fin, de très loin, une voix cria :

— Chef, nous ne pouvons venir, le tigre est devant votre porte.

Comme pour souligner la phrase, un rugissement étouffé se fit entendre.

— Oh ! pensa le roi avec désespoir, j'ai dit à ce maudit sorcier que je voulais attacher le tigre à ma porte et il m'a pris au mot, ce n'est pas devant la porte du palais qu'il l'a amené, c'est devant celle de ma chambre... Viendra-t-il bientôt au moins, que je puisse lui commander de le faire descendre dans la cour.

Mais les heures passèrent, la nuit vint, les serviteurs du roi s'étaient barricadés dans une partie éloignée de l'habitation et nul ne répondait à ses appels. Kourkar empila plusieurs coffres devant sa porte pour la consolider, puis il dut se coucher sans manger ni boire.

Le lendemain, la même vie recommença. Il entendait le tigre s'agiter et faire sonner sa chaîne contre la porte. Il héla un homme qui passait en courant sous ses fenêtres et lui ordonna d'aller quérir en hâte l'apprenti de

Tchouta. L'homme revint et rapporta que le garçon était parti dans la montagne pour récolter des *toumas* et que son maître ne savait pas quand il rentrerait. Puis le tigre ayant rugi, le messager s'enfuit sans vouloir en entendre plus long.

Trois jours se passèrent de la sorte. Le roi jeûnait et comme il ne pouvait sortir de sa chambre pour se rendre dans l'endroit privé, celle-ci était devenue d'une saleté immonde. Le tigre, qui jeûnait aussi, rugissait avec désespoir et commençait à entamer de ses griffes la porte de l'appartement.

Enfin, Kourkar entrevit Sétchang Dougmo à une fenêtre et lui cria de faire rechercher le petit forgeron.

Celui-ci venait de rentrer avec un sac de *toumas.* Il se rendit immédiatement au palais et le roi, qui le vit traverser la cour, lui promit tout l'argent qu'il voudrait s'il reconduisait le tigre dans la forêt.

Le garçon partit donc, entraînant l'animal. Quand tous deux furent hors de vue, Mitag Marpo reprit sa forme naturelle et retourna au Paradis, son domicile ; Guésar alors, chargeant sur ses épaules la peau du tigre qu'il avait tué quelques jours auparavant, s'en vint retrouver le roi.

— Chef, dit-il, ce tigre est véritablement un féroce animal. À peine ai-je eu gagné les bois qu'il a voulu se jeter sur moi pour me dévorer. J'ai eu bien du mal à lui échapper. Je l'ai tué. Je vous apporte sa peau.

— Oh ! ceci est très bien, fit le roi, définitivement rassuré. Tu vas tanner la peau. Sais-tu comment t'y prendre ?

— Pas très bien, chef, répondit le garçon.

— Voici, dit Kourkar, tu frotteras en commençant par la tête.

— Très bien, chef, je n'y manquerai pas.

Il emporta la peau, tout en pensant : allons ! ceci est un excellent présage, puissé-je bientôt frotter de la même manière la tête des chefs de Hor.

CHAPITRE VIII

Kourkar fait appel à un lama devin. – Guésar, sous un déguisement, met le savoir du lama à l'épreuve. – Il est reconnu par lui et le foudroie. – Prenant l'apparence du devin, Guésar se rend chez Kourkar et le trompe par de faux oracles. – Il enjoint au roi de faire enlever la tête de Gyatza pendue comme un trophée au mur du palais. – Croyant s'assurer une longue vie, Kourkar sacrifie un talisman qui le protégeait. – Les dieux amis de Guésar se font forgerons pour le servir. – Le maître forgeron Tchouta, victime de sa curiosité, perd un œil. – Les Horpas chargés d'enterrer la tête de Gyatza sont ensevelis par un glissement de la montagne. – Tobtchén est cloué contre un roc par des démons. – Des bateleurs hindous annoncent à Dougmo que Guésar est mort, l'infidèle se

réjouit. – Apparition supposée des dieux de Hor. – La merveilleuse danse des dieux sur la montagne. – Guésar tue Kourkar.

Les frères du roi, Kournag et Koursér, avec Sétchang Dougmo, s’attristaient de voir Kourkar ne tenir aucun compte des avertissements qu’ils lui avaient donnés et ne pas s’émouvoir des actes singuliers de ce garçon venu on ne savait d’où. Ils convinrent donc que tous ensemble ils feraient une démarche auprès du roi pour tâcher d’éveiller sa défiance et le convaincre de rechercher, par l’intermédiaire d’un *mopa,* l’identité réelle de l’apprenti et les motifs de son séjour au pays de Hor.

S’étant entendus de la sorte, ils se rendirent auprès du roi. – Mon frère, dit Kournag, votre famille et vos amis s’inquiètent à votre sujet et à celui de Hor. Voici un an environ que l’apprenti de Tchouta a été trouvé par

Gartza le jour même où cette singulière caravane s'est évanouie sans laisser de traces. Depuis ce temps, sa conduite a été différente de celle des autres hommes. Il a produit des ouvrages merveilleux, il a, tout chétif qu'il est, terrassé et tué un géant capable de porter une montagne. Il vous a amené un tigre féroce qui a dévoré le plus sage de vos conseillers, puis il a reconduit cette bête terrible dans la forêt, comme il aurait pu le faire d'un chien et vous en a ensuite apporté la peau, prétendant avoir, tout seul, tué l'animal. Tout cela est bien étrange et nous vous prions de consulter un savant *mopa* à ce sujet.

— Moi, dit Koursér, j'ai fait de mauvais rêves tandis que ce tigre était ici. Ne se pourrait-il pas que ce prétendu jeune garçon soit Guésar ? Cela semble douteux, car voici près de dix années que Guésar a disparu. S'il était vivant, il n'aurait probablement pas attendu aussi longtemps pour tâcher de prendre sa

revanche de la défaite de Ling. Mais n’importe, mieux vaut s’en assurer.

Diktchén appuya les chefs.

— Je suppose aussi que Guésar est mort, dit-il, mais comme vous avez eu de mauvais rêves, il est bon de consulter un *mopa* et il n’en existe pas de plus renommé que l’ermite du pays de Djong, le Gompchén Tchoujag. Le roi fera bien de l’appeler ici.

— Cela ne peut être mauvais, répondit Kourkar. Que l’apprenti soit ou non Guésar, le *mopa* pourra nous éclairer sur beaucoup de questions.

— Je suis heureuse de vous voir prendre cette décision, dit Dougmo. Je connais le pouvoir de Guésar. C’est un dieu puissant protégé par le Précieux Gourou ; même mort il est capable de vous troubler l’esprit par des songes et de créer des émanations magiques de lui-même qui vous tendront des pièges et causeront votre perte.

— Diktchén, ordonna le roi, tu iras toi-même prier le Gompchén de venir. Assure-le que des présents convenables le récompenseront de la peine qu'il prendra de venir ici.

Le lendemain, Diktchén montant son cheval rouge et accompagné d'un seul domestique partit pour la résidence du lama, située à quatre jours de voyage du palais de Kourkar. Quand il y arriva, il apprit que le lama était en retraite (en *tsam)* et ne recevait personne. Diktchén lui fit porter une écharpe et quelques présents par le *trapas* (moine) spécialement attaché à son service et expliqua à ce dernier le motif de sa visite. Bientôt après l'ermite lui fit répondre qu'il avait entrepris une période de retraite de trois ans, trois mois, trois semaines et trois jours, qui n'était pas encore arrivée à la moitié de sa durée, et qu'il lui était fort difficile de sortir de son ermitage parce que celui qui rompt son vœu de réclusion attire presque infailliblement le malheur sur sa tête. Toutefois, la dignité et la

puissance du roi de Hor ne lui permettaient pas de désobéir à ses ordres, donc, le lendemain matin, il se mettrait en route pour se rendre au palais.

Après avoir passé la nuit dans la demeure du lama qui se trouvait au pied même de la montagne au flanc de laquelle son ermitage était accroché, Diktchén repartit avec le Gompchén que deux serviteurs accompagnaient. Deux mules transportaient ses bagages et les nombreux livres, dessins symboliques et instruments divers servant dans les occasions importantes.

Guésar, dont l'esprit pénétrait les secrets les mieux gardés, sut bientôt que Kourkar avait envoyé quérir le *mopa* pour l'interroger à son sujet. Il n'ignorait pas non plus que le Lama Tchoujag était profondément versé dans la science des oracles et celles de déjouer les ruses les plus subtiles et il redoutait fort qu'il ne parvînt à découvrir la véritable identité de l'apprenti forgeron. Il résolut

donc de s'assurer, d'abord, si le *mopa* pourrait le reconnaître sous un déguisement et, s'il en était ainsi, de l'empêcher de voir Kourkar.

Par son pouvoir surhumain, il inspira donc à Diktchén la pensée de prendre l'avance pour aller avertir le roi de l'arrivée du Lama et quand ce dernier fut seul sur la route avec ses gens, Guésar marcha à sa rencontre sous la forme d'un chef au teint très blanc portant un casque surmonté d'un petit drapeau blanc et montant un cheval blanc. Vingt-cinq hommes fantômes absolument pareils à lui formaient son escorte. Lorsqu'il eut joint le lama venant en sens contraire, il le salua poliment.

— Vous prenez de la peine[181], « longue chevelure[182] ». D'où venez-vous et pour quelle raison vous rendez-vous à Hor ?

---

[181] Formule classique de politesse.

Le lama lui dit qu’il venait de Gyang Mougpo (Gyang les brouillards) et qu’il allait chez Kourkar qui souhaitait le consulter. À son tour, il demanda au cavalier étranger d’où il venait et quel était le but de son voyage.

— Je suis Lönpo (ministre) Pékar de l’Inde. Vingt chevaux de prix ont été volés au roi de mon pays et les voleurs sont demeurés introuvables. Il m’a envoyé à Hor, pensant que peut-être des *djagspas* (voleurs de grands chemins) de cette région avaient emmené les bêtes, mais je ne les y ai pas trouvées. Puisque j’ai la bonne chance de vous rencontrer, veuillez faire un *mo* pour me dire où elles ont été conduites. Si je vais à Ling, comme j’en ai l’intention, pourrai-je les y reprendre ?...

---

[182] *Ralpatchén.* Le lama appartenait à cette catégorie d’ascètes qui laissent croître leur chevelure.

« Je vous offrirai ce que vous voudrez, et voici déjà trente pièces d'or. »

Mettant pied à terre, Guésar les remit au lama, nouées dans le coin d'une écharpe.

Le *mopa* sourit aimablement ; ce riche cadeau, comme début, ne laissait pas que de lui plaire. À son tour, il descendit de cheval, s'assit sur un tapis que ses serviteurs étendirent et se fit apporter ses livres, ses dés, du grain, des herbes odoriférantes et diverses autres choses.

Après avoir été absorbé assez longtemps dans ses calculs, il releva la tête d'un air attristé et dit :

— Les chevaux dont vous m'avez parlé n'existent nulle part. Le malheur vient sur moi... Vous êtes mon ennemi... Ces vingt-six cavaliers qui sont devant moi ne sont qu'une seule personne qui est Guésar, les autres sont de pures ombres... Suivez votre route, moi je suis la mienne...

Il fit ranger ses instruments et continua lentement sa marche vers Hor.

Ceci est fâcheux, pensa Guésar. Le lama m'a reconnu en dépit de mon travestissement. Il va, maintenant, informer Kourkar de tout ce qui me concerne... Il ne faut pas qu'il arrive au palais...

Alors, le héros appela ses frères célestes à son secours. Ceux-ci firent tomber une forte grêle et le lama, avec ses deux secrétaires, se mirent à l'abri sous un rocher. Aussitôt Loungdjags Karpo (l'enfant sorti de la tête de la nâgî, mère de Guésar) lança le tonnerre sur ce roc qui s'effondra, écrasant sous lui l'ermite et les deux moines.

Guésar s'empara, ensuite, des bagages du devin, créa deux fantômes ressemblant aux moines qui venaient de périr et prit, lui-même, l'apparence du défunt lama. Sous ce nouveau déguisement, il arriva en vue du palais. Dès qu'il fut signalé, le roi envoya des

chefs et des chevaux[183] au-devant de lui et il fut conduit en grande pompe dans la demeure royale.

Le lendemain matin, il fit tirer tous ses ustensiles de magicien hors de leurs boîtes et se présentant devant Kourkar il lui demanda quel *mo* il souhaitait.

Le roi dit :

— Mes frères et moi, nous avons eu de mauvais rêves. Un tigre a été amené ici de façon singulière et il a dévoré le Premier ministre. Le forgeron a un apprenti qui vient on ne sait d'où et accomplit des actions extraordinaires. Ne serait-il pas Guésar ? Si des ennemis nous attaquent, serons-nous capables de les repousser et de les vaincre ? Le pays continuera-t-il à jouir de la prospérité ? Ma vie sera-t-elle longue ?

---

[183] Ces chevaux sont envoyés pour permettre au voyageur que l'on veut honorer et aux gens qui l'accompagnent de changer de montures, les leurs pouvant être fatiguées.

— C’est bien, répondit le *mopa.* Je vous répondrai dans trois jours.

Il fit préparer un grand nombre de tormas (gâteaux rituels) par ses acolytes, alluma beaucoup de lampes d’autel, brûla tant de bâtons d’encens que leur fumée odoriférante enténébrait sa chambre et finalement, il s’enferma seul, les deux moines gardant sa porte.

Le quatrième jour, à l’aube, il retourna chez le roi qui l’attendait très anxieux, entouré de ses frères, de Dougmo et des principaux chefs.

— Mes *mos* sont surprenants, déclara immédiatement le devin. Il y en a de favorables et d’autres présageant le malheur. Certains sont voilés. Vous êtes, cher, entouré de mystères difficiles à sonder. Pendant quelque temps encore, le roi et le pays jouiront de la paix et du bonheur. Puis des troubles s’annoncent, mais leur issue me demeure ca-

chée. Je ne puis pas clairement discerner non plus le terme de la vie du roi. Cette tête qui pend à la muraille de la ville est la cause des mauvais rêves que vous avez eus, c'est elle aussi qui a amené la mort du ministre et qui trouble l'atmosphère de Hor. Il faut l'enlever et l'enterrer.

— De quelle façon devra-t-elle être enlevée et ensevelie afin d'écarter les dangers qui nous menacent ? demanda Kourkar.

— Je dois faire de nouveaux *mos* à ce sujet, répondit le sorcier. Vous aurez ma réponse demain.

Il retourna s'enfermer dans sa chambre et, le lendemain, il reparut, apportant l'oracle suivant :

— Il faut fabriquer une longue chaîne de fer munie d'un crochet solide, par le moyen duquel elle puisse être attachée au toit supérieur du palais. Elle devra s'y accrocher d'elle-même, un homme la lançant d'en bas,

vers le toit. L'extrémité inférieure de la chaîne sera fixée dans le sol au moyen d'un fort piquet de fer planté en dehors des murs du palais. Celui qui sera capable de grimper le long de cette chaîne et d'atteindre ainsi la tête pendue à la muraille est l'homme désigné par les dieux pour l'enlever et l'enterrer.

Le roi fit immédiatement demander Tchouta et son apprenti et leur commanda de fabriquer une chaîne exactement semblable à celle décrite par le *mopa.*

— Il faudra une grande quantité de fer pour ce travail, dit l'apprenti, si le roi ne nous la fournit pas, la chaîne ne sera pas assez longue pour atteindre le toit du palais.

Kourkar répondit :

— Je n'ai pas beaucoup de fer pour le moment. C'est très fâcheux car la tête doit être enlevée sans retard et pour cela cette chaîne est nécessaire. Il y a pourtant dans le trésor du palais, une grande pièce de fer, mais elle

est la vie[184] de mes ancêtres. Quelquefois des sons s'en échappent ; d'autres fois, elle parle... Ce serait chose bien grave que de la détruire... Je dois consulter le lama avant de rien décider.

Après une autre journée supposée employée à faire des *mos,* le faux ermite déclara que cette barre de fer était précisément celle qu'il fallait employer. Si la chaîne était faite avec un autre morceau, elle se romprait, elle serait trop courte, ou bien un accident se produirait, la tête ne serait pas enlevée de la façon voulue et les dangers menaçant Hor ne seraient pas conjurés.

Dès lors, Kourkar n'hésita plus et la lourde pièce de fer fut transportée chez le forgeron. Celui-ci, qui connaissait ce fer sacré comme ayant été vénéré depuis des siècles et sachant

---

[184] Voir la note 103.

qu'en lui reposait l'essence vitale de la dynastie des rois de Hor dit à son apprenti :

— Le roi nous a donné là une mauvaise besogne. Le feu sera impuissant à rougir ce fer divin. C'est folie de penser qu'il se laissera façonner. La chaîne ne pourra être faite et Kourkar nous punira sévèrement.

— Ne vous mettez pas en peine, père forgeron, répondit le garçon. Allez tranquillement dormir et surtout ne descendez sous aucun prétexte cette nuit à la forge. Laissez-moi seulement Gartza comme aide, nous reparlerons de la chaîne demain matin.

Le vieillard, habitué aux façons étranges de son apprenti, monta à sa chambre et laissa les jeunes gens seuls. Tous deux s'enfermèrent dans la forge et y empilèrent du charbon en un monceau aussi haut qu'une montagne, plaçant la pièce de fer au milieu. Quand cela fut fait, Guésar évoqua ses frères célestes, les dieux ses amis et les nâgas ses

parents. Ils accoururent en troupe, armés de marteaux, de pinces et d'autres outils et commencèrent à attaquer le fer, faisant un bruit si formidable qu'il aurait couvert celui de dix mille tonnerres et ébranlait les trois mondes.

Réveillé en sursaut, tremblant et curieux à la fois de voir ce qui se passait dans la forge, Tchouta comprenant que son apprenti se livrait encore à quelque tour de magie, descendit et colla son œil à l'une des fentes de la porte. Il n'avait pas sitôt touché le bois de son front qu'une énorme étincelle jaillie du foyer passait par l'interstice et lui entrait dans l'œil, le brûlant affreusement. Gémissant de douleur, le malheureux remonta se coucher sans avoir été capable d'entrevoir les dieux au travail et ayant perdu un œil.

Le matin suivant, l'apprenti entra dans sa chambre et lui dit :

— Père forgeron, levez-vous maintenant, nous devons aller au palais pour livrer la chaîne au roi. Comme elle est très lourde, nous demanderons des aides pour la porter.

— Oh ! se lamenta le vieillard, il ne peut être question de cela, je ne puis pas bouger. Hier soir, entendant un si grand bruit dans la forge, j’ai voulu te regarder travailler. Une étincelle a passé par la fente de la porte et m’a brûlé un œil. Je suis devenu borgne et je souffre horriblement.

— Le chien mord celui qui rôde la nuit, répondit le garçon. Ne vous avais-je pas bien recommandé de ne pas quitter votre chambre. Je suis peiné de l’accident qui vous est arrivé, mais il est de bon augure pour moi. Il signifie que ceux qui voudront épier mes plans seront aveuglés.

L’énorme chaîne ayant été apportée devant Kourkar, celui-ci voulut qu’on l’attachât immédiatement de la façon indiquée par le

lama. Il ne manquait pas d'hommes robustes dans l'entourage du roi, mais nul ne parvint à lancer la chaîne à la hauteur du toit doré[185] qui couronnait le palais.

Les domestiques essayèrent les premiers, puis, se piquant d'être plus forts et plus adroits qu'eux, les chefs et les ministres tentèrent de réussir. Plusieurs se blessèrent dans leurs efforts, mais ceux-ci furent en pure perte. Alors, l'apprenti forgeron demanda au roi la permission d'essayer, et, celle-ci lui ayant été accordée, du premier coup il harponna le toit, le crochet s'y enfonça et la chaîne demeura fortement attachée. Des hommes enfoncèrent alors un pieu de fer dans le sol de l'autre côté de la muraille et le bout inférieur de la chaîne y fut fixé.

Il ne s'agissait plus, maintenant, que de grimper sur cette chaîne jusqu'à la hauteur

---

[185] Les résidences des grands lamas et celles des chefs importants sont surmontées de toits dorés.

de la tête coupée et d'enlever celle-ci. Encore une fois, plusieurs essayèrent en vain d'y parvenir.

— Puisque tu réussis en tout, dit Kourkar au jeune forgeron, tu pourras sans doute aussi grimper à cette chaîne. Va prendre la tête.

— Ce n'est pas facile, chef, répondit le forgeron. Que me donnerez-vous si je réussis ?

— Tu choisiras toi-même ta récompense, lui promit Kourkar.

Alors, sans rien ajouter, l'apprenti se hissa le long de la chaîne, atteignit la tête, la décrocha et redescendit la déposer aux pieds de Kourkar.

— Le lama nous a dit de l'enterrer, dit alors ce dernier. Mais à quel endroit ? Il faut le lui demander.

Sur l'ordre du roi, Diktchén alla trouver l'ermite aux longs cheveux qui résidait toujours au palais et le consulta.

— Il faut, répondit ce dernier, creuser une large fosse au pied de Zangsér Ri mougpo (la ténébreuse montagne du cuivre et de l'or). Le fond de cette fosse sera garni d'une couche d'épines ; la tête, enveloppée d'un linge de coton, sera placée sur celle-ci et l'ouverture de la fosse sera fermée par une large pierre plate.

« La tête sera transportée jusqu'à cet endroit par l'apprenti forgeron qui l'a décrochée. Tongzeu[186] Yundoub et le général Pétour Tchoung l'accompagneront avec cent cavaliers.

« Si vous vous conformez exactement à mes avis, toutes choses tourneront bien pour Hor et le roi recouvrera la tranquillité d'esprit. Vous savez maintenant tout ce que vous désirez savoir. Je n'ai aucune raison de

---

[186] Ce mot dénote une influence chinoise et situe bien le poème à la frontière est du Thibet. *Tongzeu* est emprunté au dialecte chinois du Kansou et signifie interprète. Le mot thibétain signifiant interprète est *ket gnid* (skad gnis).

m'attarder davantage ici. Vous direz donc au roi que je désire prendre congé de lui et m'en retourner, cet après-midi même, à mon ermitage. »

Diktchén rapporta au roi les paroles du devin. Le roi fut extrêmement heureux en les entendant. Tous ses soucis se dissipèrent.

Il fixa l'enterrement de la tête au lendemain et fit de magnifiques cadeaux au lama. Quelques heures après, celui-ci quittait le palais, semblant se diriger vers sa résidence au pays de Gyang.

Conformément aux instructions données par le faux devin, la tête fut portée le jour suivant au pied du mont Zangsér Moukpo. Les soldats commencèrent à creuser la fosse, et le général s'assit à quelque distance d'eux pour boire du thé avec Tongseu Yundoub.

Lorsque tous deux se furent reposés, l'apprenti pria très respectueusement le général de rejoindre ses hommes et de

s'assurer, par lui-même, que toutes les prescriptions de l'ermite étaient exactement suivies.

— La chose est d'une si vitale importance pour le roi et pour le pays tout entier, dit-il, que l'on ne peut s'en remettre à des gens du commun pour son exécution.

Le général convint qu'il avait raison et se rapprocha des travailleurs.

— Quant à nous, continua le garçon en s'adressant à Tongzeu Yundoub, allons à la recherche d'une pierre telle que le lama l'a décrite, quand nous l'aurons trouvée nous appellerons des hommes pour l'enlever. Ils s'étaient éloignés depuis quelques instants à peine lorsque, par le pouvoir de Guésar, un glissement se produisit sur le flanc de la montagne, une énorme quantité de terre mêlée de quartiers de rocs s'éboula soudainement et ensevelit tous les soldats avec leur général.

— Sauvons-nous, sauvons-nous ! cria l'apprenti à son compagnon, et tous deux prirent la fuite à toute vitesse. Profitant de l'inattention de Tongzeu Yundoub, uniquement préoccupé de sa propre sécurité, Guésar envoya la tête de son ami d'enfance Gyatza rejoindre celui-ci dans le Paradis qu'il habitait.

Toujours courant, les deux rescapés regagnèrent le palais de Kourkar, hors d'haleine et le visage hagard, comme fous de terreur.

— Qu'est-il arrivé ? demandèrent ceux qui les aperçurent. Où sont les cavaliers et le général ?

Tous deux racontèrent le malheureux événement, ajoutant qu'un miracle seul pouvait les avoir empêchés de subir le sort de leurs compagnons.

Immédiatement, le roi et ses frères furent informés du désastre. Il les plongea dans la consternation. Comment ce nouveau mal-

heur était-il survenu, alors que le lama leur avait si bien assuré que cette tête, une fois enlevée et enterrée, tout danger serait écarté. Il ne leur vint pas à l'idée de douter de la science ou de la véracité du devin, mais ils se demandaient si le général Pétour Tchoung, ou l'un ou l'autre de ses hommes, n'avait pas contrevenu à ses indications, irritant ainsi les dieux ou les démons.

Durant la nuit qui suivit ce jour funeste, Kourkar vit en songe l'un des dieux protecteurs de ses ancêtres nommé Namthig. Celui-ci lui dit :

— Kourkar, il faut que tu consultes les présages au sujet de la succession d'événements extraordinaires et malheureux qui sont survenus dans tes états. Demain, tu enverras plusieurs hommes avec leurs arcs à l'endroit où les tireurs s'exercent habituellement, près du roc rouge sur lequel une cible est dessinée. Tu désigneras Tongzeu Yundoub, Garbé Pangtsen Lhadoub, Tobtchén Thougeu,

Diktchén Chémpa et l'apprenti forgeron. Si leurs flèches frappent le rocher et le fendent de sorte que les déchets retombent sur la plaine, ce sera un bon présage[187]. Tu connaîtras par là que le *mopa* a vu juste en prédisant que tous les dangers seraient écartés. La mort des cavaliers et de leur général est un effet de leurs mauvaises actions et ne te concerne pas.

Kourkar s'éveilla soudainement. Il était minuit. Dans son impatience, il ne put attendre au lendemain et fit immédiatement appeler les hommes que le dieu avait désignés. Quand ils furent devant lui, il leur commanda de préparer leurs arcs et leurs

---

[187] Sur cette façon de dériver des présages des résultats d'un tir, voir dans *Voyage d'une Parisienne à Lhassa*, ce qui se fait de nos jours au Thibet.

flèches et de partir pour le champ de tir afin d'y arriver au lever du jour.

Ces gens, très impressionnés par l'accident survenu la veille et craignant les démons, avaient grand'peur en se mettant en route au milieu de la nuit, mais comme ils ne pouvaient désobéir au roi, ils partirent et se trouvèrent à l'aube devant le roc rouge.

— Nous allons tirer parce que tel est l'ordre du roi, dit Tongzeu Yundoub, mais il est certain que nul d'entre nous ne parviendra à fendre ce roc dur et poli. Et si nous n'y réussissons pas, Kourkar se mettra en colère et nous infligera une forte amende.

— Moi, je ne tirerai pas, dit l'apprenti. J'ai fait un mauvais rêve la nuit dernière. J'ai vu un homme rouge chevauchant un cheval rouge et tenant en main un lasso rouge, il lançait ce lasso et y prenait un de ceux en la compagnie de qui j'étais.

— Ceci n’est pas bon, dit Tobtchén Thougeu.

— Tu es bien hardi, petit, d’oser dire que tu ne tireras pas et désobéiras au roi, répliqua Garbé Pangtsen Lhadoub. Quoi qu’il en puisse être de tes rêves, il faut faire ce qui nous est commandé.

Alors, ils commencèrent à tirer. Leurs flèches rebondissaient sur la roche en s’y brisant, sans en détacher la plus minime parcelle. Tout à coup, un homme rouge, montant un cheval rouge et balançant un lasso rouge, s’élança hors du roc et se dirigea sur eux au galop, avec une expression de visage démontrant clairement ses intentions malveillantes. Effarés, ne voyant aucun moyen de se défendre, les tireurs prirent la fuite. L’homme rouge lança alors son lasso, attrapa Tobtchén Thougeu et, le traînant à sa suite, il le hissa jusqu’au sommet du roc. À ce moment, apparurent quatre filles de démons apportant des piquets de fer avec lesquels elles clouèrent

l’infortuné debout contre le rocher. Le piquet fixé dans son ventre fit jaillir ses entrailles.

Les quatre compagnons du malheureux retournèrent en hâte au palais et, n’osant se présenter devant le roi, allèrent raconter le fatal événement à son frère Koursér qui fut atterré. Il lui fallut cependant informer le roi qui, immédiatement, relata à Kournag et à Dougmo le conseil qu’il avait reçu, en songe, du dieu Namthig et ce qui en était résulté.

Kournag s’efforça de relever le courage de ses deux frères.

— Peut-être, dit-il, la mort de Tobtchén ne doit-elle pas être considérée comme un présage nous concernant, ainsi que Namthig l’a déclaré au sujet de celle du général. Je suppose que nous avons négligé de faire des offrandes à nos dieux ancestraux et que ceux-ci sont irrités contre nous. Il faut les apaiser. Dans quelques jours, nous irons les adorer sur la montagne et leur offrir des sacrifices.

Tous nos ennuis finiront, cela ne fait pas de doute.

Le roi et ceux qui l’entouraient approuvèrent unanimement les paroles de Kournag, et il fut décidé que les lamas seraient requis pour célébrer une grande fête en l’honneur de Namthig, de Barthig et de Sathig. Ceci résolu, Koursér et Kournag partirent pour leurs résidences respectives afin de s’occuper des apprêts de la solennité.

L’apprenti, qui était retourné directement à la maison du forgeron sans vouloir affronter la colère de Kourkar après l’issue lugubre de la partie de tir, vit cette nuit même sa chambre s’illuminer d’une brillante clarté, et Padmasambhava, descendant sur un arc-en-ciel blanc, lui apparut :

— Éveille-toi, dit-il à Guésar. Ce n’est point le temps de dormir. J’ai à te parler.

Guésar se prosterna plusieurs fois devant le *gourou* et celui-ci continua :

— Jusqu'ici, tout va bien pour toi. Il t'a été possible de tuer ce général, ses cavaliers, le premier ministre, le lama, qui aurait pu dévoiler ton déguisement, et plusieurs autres. La terreur règne au pays de Hor, et Kourkar, apeuré, est incapable de se diriger sainement. Il faut en finir promptement avec lui, car l'année pendant laquelle tu peux l'abattre approche de sa fin. Si tu n'y réussis pas promptement, les influences planétaires changeront et Kourkar et les démons qui l'environnent reprendront toute leur vigueur. Leur pouvoir deviendra alors inébranlable.

« Demain, tu créeras les figures magiques de trois Hindous, chacune portant un singe, comme les bateleurs ambulants, et tu te montreras devant le palais. Tu dois avoir un entretien avec Dougmo. »

Sans s'expliquer davantage, Padmasambhava disparut, retournant à Zangdog Palri.

Conformément à l’ordre qu’il avait reçu, Guésar créa sept formes magiques. Deux d’entre elles représentaient des Hindous montreurs de singes, une autre simulait l’apprenti forgeron et devait demeurer chez Tchouta tandis que lui-même jouerait le rôle du troisième bateleur. Enfin, trois autres figures étaient trois singes et une quatrième un maigre baudet portant le léger bagage des voyageurs.

Tandis que Guésar recevait la visite de Padmasambhava, Sétchang Dougmo était tourmentée par de mauvais rêves. Elle ne partageait pas la confiance de Kourkar et, depuis des mois, vivait dans l’appréhension. Elle s’attendait, chaque jour, à voir arriver Guésar et, maintenant qu’elle s’était éprise de Kourkar et en avait eu un fils, la venue de son époux lui semblait le pire malheur qui pût la frapper.

L’esprit encore plus agité que de coutume, elle monta sur le toit pour regarder si rien

d’anormal ne se montrait dans les environs du palais, et c’est ainsi qu’elle aperçut les trois Hindous, vêtus de robes bariolées, s’avançant avec leurs bêtes.

L’aspect inusité des nouveaux venus la frappa. Cette fois, le doute n’est plus possible, pensa-t-elle. Ces montreurs de singes sont une invention de Guésar. Jamais gens semblables à ceux-ci n’ont passé dans ce pays. Et elle descendit du toit en hâte pour avertir Kourkar.

Comme elle se dirigeait vers son appartement, elle passa devant la chambre de Diktchén Chémpa dont la porte était ouverte.

— Où allez-vous, Lha tcham Koushog[188] ? lui demanda-t-il.

— Je vais chez le roi, répondit-elle. Je viens de voir trois étrangers tels qu’il n’en

[188] C’est le terme très poli employé en s’adressant à une femme mariée de haut rang. Il signifie à peu près « Madame la noble épouse ».

vient jamais ici. Ce doit être Guésar qui a pris ce déguisement et vient pour nous nuire.

Alors, elle lui décrivit les gens qu'elle avait aperçus.

— Bah ! répondit Diktchén, Guésar est une seule personne et non trois, et vous dites que vous avez vu aussi trois singes, et un âne. Sont-ils Guésar aussi ? Et il se mit à rire.

« Croyez-moi, reprit-il, Guésar est un chef, il monte un cheval, il porte des armes, et de nombreux cavaliers le suivent. Il ne se promène pas avec des singes faiseurs de tours. Ces gens sont de simples mendiants ; demandez-leur d'où ils viennent. Vous serez bientôt rassurée.

— C'est Guésar, insista Dougmo, vous ne connaissez pas, comme moi, l'étendue de ses pouvoirs magiques. Je dois avertir le roi.

— Voulez-vous augmenter son tourment d'esprit par vos fantaisies, répliqua Diktchén en colère. Les femmes sont toutes pareilles à

des chiens, sans intelligence et sans honte. N’allez pas causer de nouveaux soucis au roi. Moi qui étais un savant versé dans tout ce qui concerne les trois mondes, j’ignore si Guésar est là. Comment donc pourriez-vous le savoir ?

Dougmo réfléchit. Après tout, se dit-elle, Diktchén a raison. Si je me trompe et si le roi, après m’avoir entendue, fait tuer ces mendiants, une lourde faute pèsera sur moi. Mieux vaut que je parle à ces hommes moi-même. Pensant ainsi, elle descendit et sortit hors de la porte du palais, près de laquelle les Hindous s’étaient arrêtés.

— D’où venez-vous, hommes de l’Inde ? leur demanda-t-elle. Il n’est pas bon pour vous de séjourner dans ce pays. C’est ici le royaume de Kourkar, un chef très rigide. La Religion n’y est pas respectée, si quelqu’un se permet de dire seulement un mot à sa louange, il doit livrer un cheval comme amende, et si un autre tue seulement un in-

secte pour braver les préceptes de la Doctrine, il reçoit un yak en témoignage de plaisir du roi. Ce n'est pas la vertu, mais le vice qui est honoré ici. La loi est si implacable et dirige si étroitement les actions de tous, que ni le soleil ni la lune n'ont la permission de briller, ni les chiens celle d'aboyer, ni les chevaux celle de hennir[189]. Je vous conseille de vous éloigner au plus vite. Si le roi apprend votre présence sur son territoire, il vous fera battre.

Alors, l'aîné des bateleurs répondit avec une prononciation défectueuse et en entremêlant son discours de phrases en une langue étrangère :

— Tout ce que vous dites est vrai. Je suis Zamba Atta, un homme peu ordinaire. Je viens d'arriver et demain je détruirai Hor.

---

[189] Paroles imagée pour peindre la contrainte sous laquelle vivaient les sujets de Kourkar.

Dougmo ne comprenant pas le jargon du vagabond, il reprit un peu plus clairement :

— Est-ce que Kourkar est vraiment un aussi puissant chef que vous le dites ? Et qui êtes-vous, vous-même, ma jolie fille ? À quel titre vivez-vous dans cette forteresse ?

En s'entendant parler avec une telle familiarité par des montreurs de singes, Dougmo s'irrita :

— Vous êtes vraiment hardis, mendiants, de me parler ainsi, s'écria-t-elle. Le roi de Hor règne sur un grand nombre d'États. Nul n'est aussi puissant que lui... Je suis la belle Sétchang Dougmo, de Ling. Mon mari est le roi Guésar. Il est parti pour le sombre Pays du Nord voici près de dix ans et n'est point revenu. Maintenant, je vis ici dans la dou-

leur[190]. Avez-vous entendu parler de ces événements ?

— Non, mais pourquoi votre époux est-il allé dans ce pays lointain ?

— Pour tuer le roi Lutzén. Vous qui avez tant voyagé, n'avez-vous pas entendu parler de Lutzén ? N'avez-vous jamais rencontré Guésar ?

Les trois Hindous parurent se regarder en échangeant des signes d'intelligence, puis le plus âgé reprit la parole :

— Ainsi, votre époux était ce cavalier monté sur un cheval bai et coiffé d'un casque qui voulait tuer Lutzén. Oh ! maintenant nous nous rappelons bien de lui. Il a été dévoré par Lutzén.

— Où cela ? interrogea Dougmo.

---

[190] Elle entretient toujours un doute au sujet de l'identité des trois étrangers et, dans le cas où l'un d'eux serait Guésar, elle veut faire montre des sentiments d'une fidèle épouse.

— Près du col de Duhatchan Konkar ; nous passions par là, et en apercevant Lutzén de loin, nous nous étions cachés parmi les pierres. Le cavalier rencontra le roi du Nord et celui-ci le dévora en quelques instants.

Convaincue que les Hindous étaient bien réellement des mendiants étrangers et non pas Guésar, et ravie d'avoir appris que ce dernier ne réapparaîtrait jamais, la jeune femme sourit, montrant toutes ses jolies dents blanches.

— Demeurez quelque temps ici, dit-elle aux trois hommes. Je vais vous envoyer du thé et de la bière.

Le visage épanoui, Dougmo retourna trouver Diktchén.

— Vous aviez raison, dit-elle. Ce n'est pas Guésar qui est là. Guésar est mort. Ces trois hommes l'ont vu dévorer par Lutzén.

— Cela devait être ainsi, répliqua le ministre. S'il avait été vivant, il serait revenu. Allez annoncer cette bonne nouvelle au roi.

Kourkar fut extrêmement joyeux en apprenant qu'il n'avait plus rien à redouter de son ennemi. Il ordonna que de la viande, du beurre, de la *tsampa*, de la bière et du thé fussent portés au-dehors[191] aux Hindous et qu'on leur demandât s'ils savaient faire des *mos.*

Sur leur réponse affirmative, le roi leur fit commander de consulter le sort afin de savoir si nul malheur ne menaçait Hor et si lui-même jouirait d'une longue vie.

---

[191] Bien que le système des castes, tel qu'on le trouve dans l'Inde, n'existe pas au Thibet, certaines catégories de gens ne sont pourtant pas généralement admis à résider dans les villes ou les villages ou à pénétrer dans les habitations des Thibétains de la bonne société. Ce sont les bouchers, les mendiants professionnels et ceux qui transportent les cadavres. Ces défenses paraissent s'être néanmoins fort atténuées de nos jours. Les bouchers siègent derrière leur étal en plein cœur de Lhassa.

Les étrangers jetèrent les dés, ceux-ci marquèrent huit points. La réponse du livre indiquait : « Un accident arrivera au roi, il ne vivra pas longtemps. »

Cette réponse affligea Kourkar, qui renvoya Dougmo demander aux Hindous s'il n'existait aucun moyen de conjurer ce mauvais sort.

— Il y en a un, répondit l'aîné des mendiants. Je dois conférer une bénédiction au roi et à tous ses sujets en plaçant mon chapeau sur leur tête.

Kourkar se fut soumis à tout pour prolonger le terme de ses jours. Il consentit donc à recevoir sur sa tête le chapeau crasseux du bateleur et ordonna à ses sujets de suivre son exemple. Vingt mille personnes reçurent ainsi, après le roi, cet étrange sacrement.

Tous ceux qui coiffèrent le chapeau devinrent instantanément à demi-inconscients, leur esprit était engourdi, vide de pensées. Le

roi partageait la condition de ses sujets, mais un désir survivait, tenace, dans sa somnolence : celui de vivre longtemps.

— Qu'y a-t-il encore à faire pour m'assurer de nombreuses années de vie ? demanda-t-il de nouveau.

— Je ne puis vous le dire, chef, répondit l'Hindou, mais les *mos* m'ont révélé que votre dieu protecteur viendra vous voir dans sept jours d'ici. Il vous conseillera.

Après avoir reçu des provisions de route, les trois chemineaux et leurs bêtes s'en allèrent, prenant le chemin de Ling.

Sept jours après, Guésar se métamorphosait et descendait pendant la nuit sur le balcon, devant la chambre de Kourkar, sous la forme du dieu Namthig Karpo, vêtu de blanc et chevauchant un bouc. Il éveilla le roi et lui dit :

— Kourkar, je suis Namthig, le dieu de tes pères, écoute-moi.

Le roi se prosterna et adora le dieu, les mains jointes.

Celui-ci continua :

— Je vais te révéler un secret. Quand le soleil se lèvera, sept araignées blanches, à l'endroit nommé Tsarapéma Togtén, se transformeront en sept hommes et danseront. Ce sont les dieux de ma suite. Envoie tous tes sujets, tes ministres, Dougmo, tes frères, tous sans exception, voir cette danse. Quant à toi, garde-toi bien de sortir du palais : ta vie en dépend. Si tu demeures ici, le nombre de tes jours s'accroîtra et les dangers qui te menacent s'écarteront.

Ayant dit, Namthig s'envola immédiatement dans le ciel, sur son bouc, au milieu d'une traînée de clarté.

Sans laisser perdre de temps, le roi fit réveiller tous ceux qui se trouvaient dans le palais, ordonna que l'on battît le tambour dans toutes les directions et que tous, hommes,

femmes et enfants, chefs, maîtres et serviteurs se rendissent sur l'heure à Tsarapéma Togtén afin d'y arriver avant le lever du soleil et de voir la danse des sept dieux.

Dougmo trouva étrange le conseil donné par Namthig et la méfiance s'insinua dans son esprit. Pourquoi Kourkar devait-il rester ainsi isolé ?

Elle prit une écharpe de soie blanche et, tout en pleurs, vint auprès du roi, le conjurant de réfléchir et de garder au moins quelques guerriers auprès de lui. Les précédents avertissements célestes qu'il avait reçus ayant été suivis de malheurs qu'ils ne faisaient guère prévoir, ne se pourrait-il pas que cette fois encore un danger fût proche ? Mais tout ce qu'elle put dire ne changea point la détermination de son époux, dont l'esprit obscurci par un charme et plein du désir de prolonger ses jours, ne pouvait apprécier la valeur de son conseil.

Loin d’écouter Dougmo, il s’irrita contre elle et lui intima brutalement l’ordre de le laisser et de partir à l’instant avec les autres pour Tsarapéma Togtén. Elle dut obéir, et les gens de l’entourage du roi, après l’avoir vu rebuter, n’osèrent pas insister davantage. Tous quittèrent le palais, y laissant Kourkar seul.

À la place indiquée, les Horpas virent surgir les sept danseurs qui se livrèrent aux évolutions chorégraphiques les plus gracieuses et les plus inédites. Jamais ni moines ni laïques n’avaient, dans les danses des jours de fêtes, montré tant d’agilité ni de souplesse, ni revêtu des costumes aussi magnifiques. Ceux des célestes danseurs changeaient à chaque nouvelle figure de leur danse. Ils paraissaient n’éprouver aucune fatigue, dansaient sans prendre de repos, et les spectateurs qui les contemplaient, émerveillés, ne s’apercevaient pas de la fuite du temps. Or, ces danseurs étaient des créations magiques de Guésar

qui, par son pouvoir, allongea aussi la durée de ce jour, si bien qu'il dura autant que deux journées ordinaires. Les Horpas, ne voyant pas le soleil se coucher ne songèrent pas à rentrer chez eux, tout au plaisir de la fête inattendue qui leur était donnée et croyant que, par un effet de la bienveillance de Namthig, il leur était donné de contempler les ébats des dieux.

Le jour, qui se faisait si extraordinairement long à Tsarapéma Togtén, était, au contraire – toujours par le pouvoir de Guésar – réduit à la moitié de sa durée habituelle dans la ville de Kourkar. Ce dernier, peu accoutumé à la solitude, s'ennuya d'abord, puis se sentit vaguement inquiet au milieu de son palais silencieux. Pourquoi Dougmo, ses frères et le peuple ne revenaient-ils pas puisque le soleil descendait sous l'horizon, se demandait-il, sans pouvoir se douter qu'à l'heure où le crépuscule enténébrait sa chambre, le soleil n'était pas encore au zénith

à Tsarapéma Togtén. Fatigué d'attendre, il finit par s'endormir.

Alors, une lumière éclatante environna le palais, et le roi, réveillé en sursaut, vit devant lui Guésar couvert de son armure et de son casque étincelants, tenant en main son sabre en fer céleste. Sa personne brillait comme le soleil.

— Me connais-tu ? Kourkar le démon, dit-il. Je suis Guésar, de la race des dieux, le fils de Korlo Démtchog et de Dordji Phagmo, l'envoyé de Padmasambhava, le roi de Ling et le conquérant de l'univers. Tu as envahi mon pays et t'en es fait maître, tu as enlevé ma femme et mes biens, tu as tué mon ami d'enfance Gyatza et tu as encore voulu l'outrager mort et affliger ceux de Ling en pendant ignominieusement sa tête à la muraille de ton palais, maintenant me voici pour te demander compte de tes forfaits.

— Oh ! dit le roi, les yeux dilatés par la surprise et l'effroi, combien j'ai été aveugle de ne pas comprendre que vous étiez ici ! Tous disaient que Lutzén vous avait dévoré...

Guésar ne lui laissa pas le temps de parler davantage. D'un seul coup de sabre, il lui trancha la tête qui roula au milieu de la chambre. Le laissant là, le héros, concentrant son esprit, envoya l'« esprit » du mort au Paradis Occidental, puis s'envola dans le ciel. À ce moment précis, les sept danseurs disparaissaient soudainement à Tsarapéma Togtén et tous les Horpas, enchantés de leur journée, dont ils ne soupçonnaient pas la longueur, s'en retournèrent chez eux.

En entrant dans la chambre du roi, Dougmo vit tout de suite sa tête coupée gisant sur le plancher et se mit à pousser des hurlements de terreur qui firent accourir tous ceux qui se trouvaient dans le palais.

— C’est l’œuvre de Guésar, leur dit la reine. Tous mes pressentiments étaient vrais. Guésar est revenu, c’est lui qui a causé les prodiges et les événements funestes dont nous avons été témoins pendant ces derniers mois.

Tous se lamentaient et craignaient que Guésar n’apparût pour les exterminer à leur tour.

Un certain nombre d’entre les chefs voulaient mobiliser immédiatement l’armée de s’apprêter au combat, tandis que d’autres, parmi lesquels Diktchén Chémpa et Tongzeu Yundoub, inclinaient vers la soumission au puissant héros. Diktchén se prononça même hardiment :

— Guésar et moi, dit-il, sommes les enfants de la même mère. Quiconque l’attaquera me trouvera devant lui. C’est folie, du reste, de penser à résister à un pouvoir tel que le sien. Il vaut mieux que nous lui prépa-

rions une réception. Je veux aller moi-même au-devant de lui, une écharpe à la main.

Une partie du peuple, les propres vassaux de Diktchén et ceux de Tongzeu Yundoub se rangèrent à son avis, les autres coururent chercher leurs armes.

Alors, dans la direction de Ling, apparut Guésar entouré de plusieurs dieux et suivi de six cents guerriers de race divine. Ceux qui lui résistèrent furent massacrés jusqu'au dernier. Quant aux autres Horpas, chefs ou gens du commun, il les épargna.

Après sa victoire, Guésar retourna à Ling.

CHAPITRE IX

Dougmo, l’épouse infidèle, et Diktchén se rendent à Ling pour implorer la clémence de Guésar. – Le héros les renvoie à Hor pour y servir ses desseins. – Fêtes des dieux de Hor sur la montagne, prêtres et fidèles sont foudroyés. – Guésar épargne le roi Kournag et ses compagnons. – Ceux-ci vivent encore de nos jours. – Guésar tue le fils que Dougmo a eu de son amant Kourkar. – Diktchén et Todong se querellent et se battent. – Diktchén fait pénitence. – Guésar l’établit roi de Hor.

Cachée dans le palais, Sétchang Dougmo n’avait pas osé paraître devant son époux victorieux et Guésar était parti sans s’occuper d’elle. Après son départ, Gartza, la fille du forgeron, engagea la coupable à se rendre

avec elle à Ling pour y voir Guésar et solliciter sa grâce. Celle-ci, se laissant persuader, partit, accompagnée de Diktchén Chémpa et de Tongzeu Yundoub.

À leur arrivée, les deux hommes se logèrent dans une petite hutte située, à l'écart, dans l'une des cours du palais, et les deux femmes, portant des présents, allèrent se prosterner aux pieds du roi. Ce dernier connaissait déjà la présence de Diktchén et de Yundoub chez lui. Il commanda qu'on les amenât secrètement, le soir, devant son siège, et tous deux parurent avec des écharpes et des présents, très inquiets quant au sort qui leur était réservé.

— Avez-vous souvenance de nos vies précédentes ? demanda Guésar aux deux hommes.

Et, comme ils se taisaient, il leur rappela dans tous ses détails l'assemblée des dieux qui avait eu lieu dans le paradis situé en face

de Zangdog Palri, sous la présidence de Padmasambhava. Il relata comme quoi, tous deux, ses ex-compagnons, avaient pris naissance parmi les hommes afin de l'aider dans sa mission et, puisque nés de la même mère, étaient ses frères dans leur existence présente.

— Trois enfants se trouvaient dans le sac que Todong fit jeter à la rivière, leur rappela-t-il. L'un d'eux, Tobtchén Thougeu à la peau sombre, a complètement oublié son origine et la tâche pour laquelle il s'est incarné comme un fils de la race humaine. Combattant avec ceux de Hor, il a tué Gyatza, mon ami d'enfance, et est mort en expiation de ses crimes. Vous seuls demeurez aujourd'hui : toi, Diktchén au visage couleur de flamme ardente, et toi Yundoub au teint bleu.

« Soyez attentifs, voici ce que je vous ordonne. Vous allez, à l'instant, retourner au pays de Hor, emmenant avec vous Dougmo et Gartza. Vous donnerez Dougmo comme

épouse aux deux chefs Koursér et Kournag, et vous servirez ceux-ci, vous efforçant de leur plaire et de gagner leur confiance. Ne leur parlez pas de moi, ne leur laissez pas soupçonner notre parenté. Plus tard, lorsque ma mission sera terminée, nous nous réunirons au Paradis Occidental. »

Alors, par le pouvoir magique de Guésar, tous les quatre se trouvèrent instantanément transportés au pays de Hor, où nul ne s'était aperçu de leur absence.

Ils se rendirent immédiatement au palais de Koursér. Le chef ignorait la mort de son frère et le combat qui s'était livré auprès de sa demeure. Il fut étonné de voir ces visiteurs inattendus et les reçût aimablement.

Aux premiers mots qu'ils lui dirent de la danse des sept dieux à laquelle ils s'étaient rendus et du meurtre de Kourkar qui avait eu lieu en leur absence, le roi Koursér s'écria avec désolation :

— Le doute n'est plus permis. Toutes ces choses sont l'œuvre de Guésar !... Il faut envoyer un messager à Kournag pour lui dire d'assembler ses guerriers en toute hâte. Je ferai de même. Nous devons envoyer cent mille hommes à Ling et nous assurer de l'endroit où se tient le roi.

Le courrier fut dépêché sur-le-champ, et Koursér demanda à Diktchén son avis sur les meilleurs moyens d'attaquer Guésar.

L'ex-ministre de Kourkar, rappelé par le héros aux sentiments de la tâche qu'il avait acceptée devant le Précieux Gourou, avait rompu ses attaches avec la maison des rois de Hor de race démoniaque ; il était décidé à tromper Koursér au profit du roi de Ling.

— Mon opinion, chef, diffère de la vôtre, dit-il. Ces malheurs n'ont pas été causés par Guésar, mais par les dieux Namthig, Barthig et Sathig. Une grande fête leur avait été promise. Peut-être Kourkar n'a-t-il pas montré

assez d'empressement à convoquer les lamas pour faire les offrandes à ces dieux ; peut-être a-t-il manqué de foi, ou bien les offrandes qu'il se disposait à présenter n'ont-elles pas paru agréables à nos protecteurs... Il est difficile de plaire aux divinités, elles s'irritent à la moindre faute de notre part et nous en châtient promptement... Si vous désirez un avis, je vous conseillerais, chef, d'assembler les lamas sans tarder afin de propitier Namthig, Barthig et Sathig. Quant à Guésar, il n'est plus à Ling.

Diktchén avait parlé d'une façon si persuasive que Koursér recommença à douter en ce qui concerne Guésar et, au lieu d'appeler ses guerriers pour les envoyer à Ling, il fit convoquer les lamas et dépêcha un autre émissaire à son frère pour l'inviter à assister avec quelques-uns de ses chefs, à l'adoration solennelle des dieux de Hor sur la montagne qui leur était consacrée.

Dès le lendemain, à l’aube, des drapeaux, des banderoles portant des inscriptions, des lances et des piques ornées de morceaux d’étoffes de couleurs diverses, des arcs enrubannés, furent disposés au sommet de la montagne auprès de l’autel des dieux de Hor[192]. Des bâtons d’encens brûlaient parmi les *tormas* et les offrandes diverses. Les lamas[193] récitaient les conjurations à haute voix, avec un grand bruit de tambours, de clochettes, de *gyalings*, de *ragdongs*[194] et de cymbales. Leurs clameurs et le fracas de leurs instruments courait sur la montagne comme le roulement du tonnerre.

---

[192] Ces autels aux dieux locaux ou aux dieux ancestraux sont de simples monticules de pierres, parfois de grandes dimensions, couronnés de branches sèches entremêlées de banderoles portant des inscriptions, ou, chez les pasteurs, de laine de mouton, de queues de yak, etc.

[193] Ces lamas étaient des bönpos, sectateurs de l'ancienne religion du Thibet : des chamanistes.

[194] *Gyalings,* sorte de hautbois : *ragdongs,* très longues trompettes thébaines.

Tandis qu'ils étaient ainsi occupés, Koursér, assis sous une tente magnifique, attendait avec impatience l'arrivée de son frère Kournag, dont la résidence était éloignée de l'endroit où se célébrait le culte de Namthig, Barthig et Sathig. Cependant, les serviteurs qui épiaient sa venue vinrent lui dire qu'ils apercevaient au loin Kournag accompagné de sept cavaliers, s'avançant dans la plaine au pied de la montagne.

Guésar savait que Diktchén avait abusé Koursér et qu'en ce moment, le chef, ses lamas et ses principaux fonctionnaires se trouvaient sur la montagne, adorant les dieux. Alors, s'envolant dans le ciel sur son cheval Kyang Geu Karkar, il évoqua ses divins amis et ses parents célestes qui l'environnèrent immédiatement en nombre immense, tous portant des « tonnerres » dans leurs mains. Ils s'avançaient comme une nuée d'orage, obscurcissant le soleil. Arrivés au-dessus de l'endroit où Koursér et les siens se tenaient,

les dieux laissèrent tomber leurs « tonnerres[195] » et tous ceux qui se trouvaient sur la montagne furent réduits en cendres.

Diktchén, Yundoub et Sétchang Dougmo, qui étaient demeurés au palais, furent saufs, de même que ceux qui n'étaient point montés adorer Namthig et ses frères. Ces derniers, au moment où Guésar foudroyait les adorateurs des trois dieux, virent une grande clarté, ayant la forme d'une tente, se poser sur la montagne. S'imaginant que les dieux descendaient pour bénir Hor, ils se prosternaient dans la direction de cette tente miraculeuse. C'est dans cette position que Guésar les trouva lorsque son coursier volant toucha terre devant le palais de Koursér.

---

[195] Les Thibétains croient que le tonnerre est produit par le jet d'œufs du grand dragon céleste. Ces œufs sont la foudre qui tue ceux qu'elle frappe. Il est nombre de gens qui prétendent avoir vu choir ces œufs pendant l'orage. Le barde qui me récitait ce poème s'en vantait aussi.

Les portes de celui-ci s'ouvrirent à cet instant et l'on vit Dougmo, Diktchén et Yundoub s'avancer vers le héros, suivis par tous les serviteurs du palais, tous portant des lampes allumées, de riches écharpes et brûlant de l'encens.

Guésar et les dieux qui l'accompagnaient prêchèrent alors la Bonne Doctrine au peuple de Hor, la leur expliquant de diverses manières, chacune de celles-ci convenant à une catégorie particulière d'auditeurs, selon leur degré d'intelligence. Ainsi, la prédication fut profitable à tous. À l'issue de cette dernière, le héros conféra une initiation aux gens de Hor et établit fermement la Religion dans leur pays. Il demeura, ensuite, pendant un mois dans le palais de Koursér.

Quant au troisième roi de Hor, Kournag, accompagné de sept hommes désignés pour représenter sa tribu à la solennité en l'honneur de Namthig, Barthig et Sathig, il avait atteint le sommet de la montagne peu

après l'exécution de son frère et des adorateurs des dieux. Il ne put que contempler, plein d'horreur, leurs cadavres calcinés.

— Ceci est l'œuvre de Guésar, s'écria-t-il épouvanté. Nous chercherions vainement à lutter contre lui. Fuyons en hâte, peu importe où, afin de lui échapper.

Rigpatarboum, son ministre, hocha tristement la tête :

— Que nous allions vers l'Inde ou vers la Chine, dit-il, il n'existe aucune place sur la terre où nous puissions nous croire en parfaite sécurité. J'ai maintes fois lu dans les livres prophétiques du démon Gara que Guésar parcourait le monde, soumettant tous les peuples et prêchant la Loi de Justice. Tentons pourtant de gagner un endroit très reculé et complètement inhabité, peut-être Guésar dédaignera-t-il de nous y poursuivre.

Ils se rendirent au lieu dénommé Atchung Babou Dzong dans la région de Ngari (S.W. du Thibet).

Guésar connut leur fuite et réfléchit : Que ferai-je de Kournag et des siens ? se demanda-t-il. Je pourrais les foudroyer comme je l'ai fait pour Koursér et pour les adorateurs de Namthig, mais parmi eux se trouve Rigpatarboum qui est le père nourricier de Tongzeu Yundoub et s'est toujours bien conduit envers lui. Ce serait manquer de bonté que de le tuer avec les autres. Sept hommes ne peuvent causer beaucoup de mal : qu'ils vivent donc. Et il les épargna.

Ces sept Horpas sont toujours vivants, cachés dans les montagnes de Ngari. Ce sont des êtres gigantesques tels que, prenant un homme ordinaire dans leur main, ils peuvent le rouler entre leurs doigts comme nous le faisons d'une puce. Dans leur retraite ils se sont multipliés et il existe, maintenant, un grand nombre d'individus de leur espèce.

À la fin de la période actuelle de la terre, ils sortiront en masse et anéantiront les bouddhistes.

Présentement, le Grand Lama de la secte de Sakyapas, descendant direct de la lignée spirituelle de Sakya Péntchén, contient les sept géants et les empêche de quitter leur repaire.

L'un d'eux, cependant, réussit un jour à tromper sa vigilance et partit en reconnaissance, désireux de s'assurer si le temps n'était pas venu où les siens pourraient avec succès attaquer leurs anciens ennemis. Il s'avança ainsi jusque dans les environs du monastère de Sakya, mais le Grand Lama devint conscient de sa présence, il fit claquer ses doigts et le géant tomba mort. Le lama commanda, alors, à ses disciples de décapiter son cadavre et de suspendre sa tête au som-

met de sa demeure où elle est encore aujourd'hui[196].

—

Depuis que Guésar habitait le palais, Dougmo vivait dans des transes perpétuelles. Elle gardait auprès d'elle le fils qu'elle avait eu de Kourkar et tremblait qu'il ne fût découvert par le mari à qui elle avait été infidèle. Guésar, pensait-elle, le haïra et, parce que, comme fils de Kourkar, il appartient à la race des démons, il voudra le tuer. Aussi pria-t-elle instamment Gartza, la fille du forgeron, de ne pas trahir son secret.

— Vous vous illusionnez, lui dit celle-ci, si vous croyez que Guésar ignore l'existence de cet enfant. Il est omniscient, rien ne lui

---

[196] Une tête est véritablement suspendue au-dessus du palais du Grand Lama, mais, quoi qu'en disent les crédules dévots, ce n'est point une tête humaine.

échappe. Ce garçon ne vous sera utile en rien, vous n’avez rien de bon à attendre de lui.

— Peu importe, répartit Dougmo. Il est le fils de ma chair. Qu’il doive ou non détruire, plus tard, la Religion et ses fidèles, je ne m’en soucie pas et je ne le laisserai pas tuer par Guésar.

Gartza reprit :

— Comment pouvez-vous parler ainsi ? Avez-vous oublié que vous êtes un avatar de Dolma Karpo (la blanche Dolma). Néanmoins, nous verrons ce qui arrivera. Pour moi, je vous promets de garder le silence.

Après avoir séjourné un mois dans le palais de Koursér, Guésar songea à retourner à Ling. Toutefois, l’existence du fils de Kourkar qui ne lui avait pas échappé, le préoccupait. Il avait résolu de le tuer, mais hésitait à l’arracher des bras de sa mère à cause de la douleur qu’elle en ressentirait. Il s’arrêta

donc à l'idée d'employer une ruse pour éloigner celle-ci.

— Demain, dit-il à Tongzeu Yundoub, tu amèneras Dougmo devant moi. Je retourne à Ling. Dis-lui que si elle le désire elle pourra partir avec moi.

Yundoub s'acquitta de son message, et Dougmo répondit qu'elle reverrait avec plaisir son pays natal.

Immédiatement, elle commença ses préparatifs de départ, emballant les objets précieux qu'elle voulait emporter avec elle. Ceux-ci formèrent les charges d'un nombre considérable de bêtes de somme.

Quant à son fils, elle l'enveloppa dans des vêtements de soie et l'assit dans une boîte de

santal[197], le recommandant aux soins de ses fidèles servantes.

— Je vais vous quitter pour aller à Ling, dit-elle à son fils. Je n'y resterai pas longtemps. J'espère vous trouver en bonne santé à mon retour. Alors, nous vivrons ensemble, sans nous séparer. Quand vous aurez atteint l'âge voulu, vous serez roi de Hor.

— Mère, j'ai maintenant trois ans. Quand j'en aurai six, j'irai vous chercher à Ling si vous vous y attardez. Je tuerai Guésar et détruirai la Religion qu'il soutient.

Dougmo fut ravie de l'entendre exprimer des sentiments si courageux, mais elle lui conseilla la prudence :

— Ce que vous dites est fort bien, mon fils, mais gardez-vous de parler ainsi devant

---

[197] Probablement un de ces sièges en forme de caisse que les Thibétains dénomment « boîtes ».

d'autres que moi. Guésar n'est pas un homme ordinaire, c'est un puissant magicien. Défiez-vous de lui.

Puis elle se rendit auprès du héros qui était sur le point de quitter le palais.

Son escorte se composait de huit cents soldats et quatre-vingt-dix mules chargées de bagages les suivaient[198].

Quand les voyageurs arrivèrent au pied du mont Kongkartisum, celui où Dougmo avait, autrefois, caché les vases d'argent, Guésar feignit de se rappeler qu'il avait oublié un objet précieux au palais.

---

198 Il faut comprendre que, suivant l'usage de leurs pays, les soldats transportaient leurs provisions de bouche dans les sacs suspendus des deux côtés de leur selle. Les 90 mules devaient être chargées de butin et des bagages personnels du vainqueur.

— Je vais retourner le chercher, dit-il à sa femme.

Celle-ci, toujours inquiète pour son fils, s'efforça de l'en dissuader.

— Pourquoi prendre cette peine ? répondit-elle, Diktchén, Gartza ou moi-même, pouvons aller le chercher à votre place.

— Non, répliqua Guésar. Il s'agit d'un sabre en fer tombé du ciel que j'ai reçu des dieux. C'est celui avec lequel j'ai tué Kourkar. Je l'ai laissé dans une boîte de santal. Nul ne pourrait l'y prendre, il faut que j'y aille moi-même.

Alors Dougmo comprit qu'il connaissait l'existence de son fils et avait l'intention de le tuer.

— Je vois, dit-elle en pleurant, que vous savez que j'ai un fils. Si vous le tuez, tuez-moi donc aussi, cela vaudra mieux.

Guésar simula l'étonnement.

— Avez-vous un fils ? Je l'ignorais. Je ne le tuerai pas. Mon sabre ne le touchera pas, je ne lui ferai aucune blessure.

Dougmo crut qu'elle pouvait avoir confiance en sa parole, et le héros s'envola sur son cheval céleste. Il descendit sur le balcon du palais et, de là, regardant à l'intérieur par la fente d'un volet, il vit le petit garçon qui était éveillé. Il se tenait debout, immobile, réfléchissant, et Guésar, habile à lire dans l'esprit des êtres, sut qu'il pensait : « Je n'ai encore que trois ans, mais je grandirai. Plus tard, lorsque j'attaquerai le meurtrier de mon père, réussirai-je à le tuer ? Je vais essayer de le deviner au moyen d'un présage. » Il prit en main son petit arc et, y mettant une flèche, il prononça à voix haute :

— Si ma flèche s'enfonce dans cette porte qui se trouve là-bas, à l'autre extrémité de la cour, cela signifiera que je serai capable de tuer Guésar.

Il décocha la flèche, qui frappa la porte et la fendit.

Guésar comprit que si l'enfant grandissait il deviendrait un ennemi puissant, redoutable à la fois pour Ling, pour lui-même et pour la Religion. Il avait grand désir de le tuer, mais était retenu par la promesse qu'il avait faite à Dougmo.

Dans cette conjecture, Lha Tsangspa et Manéné apparurent et, s'asseyant sur chacune de ses épaules, ces deux divinités lui parlèrent à l'oreille :

— N'hésite pas, ô héros, lui dirent-ils, ce fils de démon doit être supprimé. Nous t'aiderons à te défaire de lui sans user d'aucune arme.

Alors, les dieux soulevèrent un des piliers de la salle où l'enfant se trouvait et Guésar, saisissant celui-ci par les pieds, le poussa sous le pilier, que les dieux laissèrent aussitôt

retomber, écrasant leur victime sous son poids.

Guésar envoya alors l'« esprit » du pauvre garçon au Paradis de la Grande Béatitude et se hâta de rejoindre sa caravane...

Dougmo lui demanda à voir le sabre qu'il avait été chercher et il lui en montra un quelconque. Elle s'informa ensuite de son fils : « Guésar l'avait-il vu ? »

— Je ne l'ai point vu, répondit ce dernier, mais j'ai aperçu un grand nombre de dieux autour du palais. Peut-être est-il mort ?

Dougmo comprit que son mari l'avait abusée par une promesse ambiguë. Guésar n'a probablement pas tué mon fils de sa main, pensa-t-elle, mais il a beaucoup d'amis parmi les dieux, et ceux-ci ont pu commettre ce meurtre à sa place. Sa douleur était grande, mais elle ne douta pas que, selon sa charitable habitude, Guésar n'eût assuré le bonheur de sa victime en envoyant son « esprit »

renaître dans un lieu bienheureux. Cette pensée adoucit un peu l'amertume de sa douleur maternelle et, d'ailleurs, elle était impuissante. Elle courba la tête et demeura silencieuse.

En un jour, les voyageurs franchissaient une distance égale à celle de quatre étapes ordinaires. Ils atteignirent bientôt un endroit situé entre les territoires de Ling karma chougi yada, Ling tou maggi yangrab et Dotha loung paï soumdo et y campèrent.

Guésar dit alors à Diktchén :

— Jusqu'à présent, tu m'as suivi comme un homme libre, mais demain ceux de Ling vont venir à ma rencontre et, en te voyant[199], ils se souviendront que tu as commandé les

---

[199] Pendant le très court séjour que Diktchén avait fait précédemment à Ling, il n'avait pas été vu par la foule.

troupes qui ont envahi leur pays. Si je ne te châtie pas, mon peuple s'en étonnera et murmurera. Il faut donc que tu te résignes à subir les conséquences de tes actes.

Puis, il le fit attacher à un piquet, avec une chaîne de fer.

Le lendemain, en effet, les villageois de Ling, les chefs et les lamas arrivèrent au nombre de dix mille hommes, les uns à pied, les autres à cheval, pour souhaiter la bienvenue à leur roi.

Akou Tchipön le harangua, le félicitant de sa victoire et tous lui offrirent des écharpes et des présents.

Todong vint le dernier et, voyant Diktchén enchaîné, il se réjouit. Voilà donc ce grand ministre qui me parlait de haut, se dit-il. Il n'est pas plus fier qu'un chien, aujourd'hui. Je veux lui parler. Et s'approchant du prisonnier, il l'interpella :

— Hé ! Diktchén à la barbe rouge, toi le puissant ministre. As-tu oublié le temps où tu envahissais Ling à la tête de cent vingt mille soldats, tuais nos chefs et enlevais notre reine Dougmo ?... Tu es un misérable ! Moi, *tulkou* de Tamdrin, et chef de Ling, je vais t'attacher les pieds et les mains et te battre jusqu'à ce que tu succombes.

Et, sans attendre davantage, il le frappa plusieurs fois avec sa lourde canne, crachant sur lui, lui donnant des coups de pied et, vociférant :

— Je te ferai donner cinq cents coups de bâton, maudit démon !

— Tu ferais mieux de te taire, répartit Diktchén. Quand je suis arrivé à Ling, tu t'es hâté de faire ta soumission, te mettant du côté des plus forts même avant que leur victoire fût tout à fait certaine, trahissant tes compatriotes pour t'assurer les bonnes grâces du roi

de Hor et tout ce qui devait s'ensuivre de profits pour toi.

« Moi, j'étais le serviteur de Kourkar, son obligé depuis ma naissance et je devais exécuter ses ordres, mais toi tu as déserté la cause de Guésar, ton roi. Tu n'es qu'un vil traître. Si je mérite un châtiment, tu en mérites un dix fois plus sévère. »

Ces justes paroles irritèrent violemment Todong.

— Ah ! dit-il, cette fois, je vais te tuer !

Il tirait son grand sabre du fourreau, lorsque Yundoub, attiré par le bruit, se montra. Diktchén lui fit signe et celui-ci s'interposa.

L'ex-ministre de Kourkar le mit au courant de ce qui se passait et en appela à Guésar, soutenant qu'il n'était pas juste qu'il fût seul puni et dût supporter les injures et les coups dont un traître l'accablait.

Yundoub se hâta d'avertir le roi, mais celui-ci répondit qu'il n'avait pas le temps de s'occuper de cette querelle et se borna à commander que l'on séparât les deux ennemis, laissant Diktchén enchaîné et amenant Todong près de la tente royale.

— Quelle parole avez-vous dite ! exclama Yundoub. Quoi, vous n'avez pas le temps de rendre la justice ? Est-il au monde une chose plus urgente et plus nécessaire ? En connaissez-vous une ? Êtes-vous, oui ou non, un fils de dieux incarné pour faire régner l'équité ?

« Si vous n'avez pas le temps de juger ces hommes, ils videront leur querelle entre eux, se battant comme des bêtes brutes.

— Bien, répliqua Guésar, laissons agir la force de leurs actions passées qui rétribue justement le bien et le mal. Si Diktchén parvient à briser sa chaîne, je lui permets de se battre avec Todong. S'il en est incapable, il restera enchaîné sa vie durant.

Yundoub transmit les paroles du roi à Diktchén et comme à ce moment Todong se trouvait assis à une petite distance de lui, en sûreté, et continuait à l'injurier et à le narguer, la colère décupla ses forces, il rompit sa chaîne et se jeta sur son ennemi.

Lorsqu'il vit Diktchén s'élancer vers lui, le poltron Todong sentit ses cheveux se dresser sur sa tête. Il essaya de fuir, mais son obésité ne lui permettait pas de se mouvoir rapidement. En un clin d'œil, Diktchén fut sur lui, le saisit brutalement par la barbe, l'éleva plusieurs fois en l'air et, finalement, le lança violemment sur le sol.

Les hurlements du gros Todong emplissaient le camp et, de tous côtés, les soldats accouraient pour voir ce qui se passait. Bien que Todong ne fût pas sympathique aux gens de Ling, Guésar craignit pourtant que ceux-ci ne voulussent le défendre contre le Horpa et ne missent ce dernier à mal, provoquant ainsi sa colère et s'en faisant de nouveau un enne-

mi. Il envoya donc quelques-uns de ses serviteurs pour séparer les deux adversaires et les amener devant lui.

— Pourquoi te permets-tu d'injurier Diktchén, dit-il sévèrement à Todong. Châtiments et récompenses ne regardent que moi. Je veux que tous passent en paix les quelques jours que nous demeurerons ici.

Lorsque Guésar leva le camp et retourna à Ling, Diktchén y fut emmené à sa suite comme prisonnier de guerre. Cependant, avant son départ, Manéné rappela au héros que les dieux destinaient l'ex-ministre de Kourkar à régner sur Hor et à lui apporter une aide utile dans les combats qu'il aurait encore à soutenir. Elle lui recommandait de nouveau de le traiter avec bonté, ce à quoi Guésar inclinait déjà naturellement, Diktchén et lui étant fils de la même mère.

Arrivé à Ling, il se borna donc à lui enjoindre de ne pas quitter le domicile qu'il lui assignait et d'accomplir pendant un temps déterminé un certain nombre d'actes religieux propres à purifier son esprit des souillures qu'il avait contractées à cause de sa longue association avec les rois démoniaques de Hor.

Lorsque sa période de pénitence fut terminée, Diktchén ayant demandé audience à Guésar se présenta devant lui, porteur d'une longue écharpe de soie et de divers présents. Puis, après s'être prosterné devant lui, il lui dit qu'il avait maintenant recouvré complètement sa lucidité obscurcie par son séjour parmi les démons de Hor et comprenait toute l'étendue de ses torts envers lui et envers les gens de Ling.

— Tuez-moi, disait-il, et envoyez mon esprit dans un paradis, ou bien permettez-moi de partir comme pèlerin pour de lointains lieux saints car je vis ici dans la crainte per-

pétuelle que les guerriers de Ling, qui ne m'ont point pardonné d'avoir, autrefois, envahi leur territoire, ne me fassent périr misérablement.

Et parlant ainsi, il manifestait une grande douleur.

Averti de la volonté des dieux à son égard et voyant qu'il était devenu digne de régner sur les Horpas convertis, Guésar lui répondit qu'il quitterait Ling comme il le désirait, mais avec lui et, leur départ devant se faire secrètement, il lui recommanda de n'en parler à personne. Il lui conféra, ensuite, une initiation qui lui rendit la pleine possession des facultés supranormales dont il avait joui comme fils de dieu dans sa précédente existence.

Le lendemain, longtemps avant le lever du jour, Guésar, monté sur Kyang Geu Karkar et Diktchén sur son cheval rouge, quittaient Ling sans avoir été vus de personne et se di-

rigeaient sur Hor. Mais, avant de s’éloigner, le héros avait formé un fantôme exactement semblable à lui ; ce dernier, demeurant au palais à sa place, devait y accomplir tous les actes qui lui étaient habituels et ainsi donner le change à ceux qui l’approchaient. Quand Sétchang Dougmo et les serviteurs entrèrent dans l’appartement du roi pour lui apporter son thé matinal, ils le trouvèrent comme chaque jour assis sur sa couche et lisant les Écritures sacrées, de sorte que nul d’entre eux ne soupçonna son départ[200].

Toutefois, aucun fantôme représentant Diktchén ou le coursier du roi n’avait été lais-

---

[200] Les Thibétains attribuent un prodige semblable au Tachi Lama. Fuyant Jigatzé, il y a environ sept ans, il aurait, d'après eux, laissé derrière lui, pour couvrir sa fuite et donner le change à ses ennemis, un fantôme parfaitement semblable à lui. Voir des détails à ce sujet dans *Voyage d’une Parisienne à Lhassa*.

sé en place de ces derniers et les gens de Ling s'aperçurent de leur disparition. Ils cherchèrent longuement les traces des pas du cheval et finirent par en trouver qui s'en allaient dans la direction de Hor. Ce fait, joint à l'absence de Diktchén et de son cheval, parut convaincant à tous ceux qui en eurent connaissance : l'ex-ministre de Kourkar, l'ennemi de Ling que Guésar, trop généreux, avait épargné et même traité avec bienveillance, s'était montré traître, comme l'on pouvait s'y attendre, et avait volé le divin coursier Kyang Geu Karkar.

Une foule de gens excités coururent porter au palais la nouvelle du vol, demandant des instructions pour poursuivre le coupable. Ils furent reçus par Sétchang Dougmo, Guésar-fantôme ayant déclaré qu'il désirait passer quelques jours en méditation et ne recevrait aucun visiteur. Cependant, la gravité de l'événement paraissait telle que la reine se hasarda à pénétrer chez son époux pour lui

communiquer ce qu'elle venait d'apprendre. Massés près du seuil, les délégués des gens de Ling tendaient l'oreille pour entendre l'ordre que donnerait leur chef.

Mais Guésar-fantôme se contenta de sourire.

— Kyang Geu Karkar, dit-il, est de race divine et nul n'est capable de le voler. Retirez-vous et rentrez en paix chez vous.

Tous étaient profondément étonnés, mais nul n'osa répliquer et ils se retirèrent en silence. Quant à Dougmo, connaissant les pouvoirs magiques du héros, elle commença à soupçonner que l'absence mystérieuse de son cheval et de Diktchén était son œuvre.

Pendant ce temps, Guésar et Diktchén étaient arrivés à Hor. Guésar fit immédiatement battre le tambour de la loi pour assembler les chefs et le peuple et, quand tous furent réunis, il leur annonça l'ordre des dieux concernant Diktchén et l'établit roi de Hor.

Une grande fête eut lieu à Kougar Yatsii tchud et les tribus de Hor prirent l'engagement solennel d'être les alliés de Guésar et de combattre sous ses ordres chaque fois qu'il requerrait leur aide.

Ensuite, Guésar reprit le chemin de Ling. Sur sa route, par l'effet de sa clairvoyance, il remarque un *Chidé* (sorte de démon) qui errait de-ci, de-là, à l'aventure et il reconnut que celui-ci n'était autre que l'esprit réincarné d'un lama de Hor, le maître Amun. Ce dernier, un puissant sorcier, également versé dans les doctrines des Böns et dans celles des Bouddhistes, avait par ses maléfices causé beaucoup de mal au gens de Ling et, finalement, avait été tué par eux. Mourant, animé de sentiments de haine, son « esprit » s'était réincarné comme un être malfaisant et, sous cette nouvelle forme, il pouvait encore être grandement nuisible.

Guésar pensa qu'il était nécessaire de le convertir et, pour y parvenir, il prit les traits

du lama *mopa* Dungo de Hor, un ami du défunt. Ce dernier, dès qu'il le vit, s'attrista, pensant qu'il avait été tué par les soldats de Ling et que le rite du *powa* n'ayant pas été accompli pour lui, son « esprit » n'avait point trouvé la voie d'une renaissance dans un paradis.

Mû par son amitié et ignorant que lui-même était mort et se trouvait, précisément, dans la situation qu'il imaginait être celle de Dungo, il s'avança aussitôt vers lui pour lui rendre service en dirigeant son « esprit » vers un séjour heureux.

Guésar lui apprit alors qu'il n'appartenait plus à ce monde, mais Amun refusa d'abord obstinément de le croire, ne se rappelant en aucune façon, disait-il, d'être mort. Le héros le captura alors par le « lasso du vide[201] » et comme il le savait érudit, il lui expliqua la loi

[201] Une expression de langage mystique.

de causalité d'après la doctrine des Böns et d'après la doctrine des Bouddhistes. Alors le lama comprit qu'il était véritablement mort, il regretta les mauvaises actions qu'il avait commises et, ses sentiments s'étant transformés, il ne songea plus à en commettre de nouvelles. Guésar, répondant à sa prière, transféra son « esprit » dans un séjour bienheureux et le démon qu'il avait animé tomba mort.

Rentré à Ling sans avoir été aperçu, Guésar réabsorba le fantôme qu'il avait émis. Le lendemain, ses gens trouvèrent Kyang Geu Karkar à sa place habituelle. Ils s'empressèrent de lui apporter de la nourriture et d'aller annoncer son heureux retour à leur maître.

En les entendant. Guésar sourit encore.

— C'est bien, dit-il simplement.

Alors Dougmo comprit que le véritable Guésar était revenu et celui-ci raconta, à tous, le voyage qu’il avait effectué.

CHAPITRE X

Le rêve du roi Satham. – Il veut conquérir un territoire dépendant de Ling. – Méfaits attribués à une statue de conque. – La reine favorite est précipitée du toit-terrasse pendant un ouragan. – Satham s'enferme avec son cadavre, espérant sa résurrection. – Diktchén s'empare du fils aîné de Satham. – Les bâtons magiques qui rendent invisibles. – Le frère de Satham est enlevé dans les airs et tué par des chevaux volants. – Guésar s'introduit dans l'estomac de Satham sous la forme d'une abeille aux ailes de fer et le tue. – Le héros rencontre un adversaire de sa force, il lutte avec lui au bord d'un lac empoisonné. – Prise de la citadelle de Satham, massacre de ceux qui s'y trouvent. – Guésar établit le fils aîné de Satham comme roi de

Djang. – Guésar entre en retraite pour une période de treize années.

Au pays de Djang, le roi Satham eut un rêve. Il vit les dieux protecteurs de ses ancêtres.

Namthé Karpo Rakarkya, dans une tente faite de nuages multicolores, chevauchait un cheval bai roux. Il était vêtu de nuages, d'une cotte de mailles couleur de lune et d'un casque étincelant. Sa main diaphane brandissait un sabre dont la poignée formait trois pointes. Il disait, d'une voix persuasive :

— Ô Satham, éveille-toi ! Debout, ô Satham ! Va ! Prends l'excellente nourriture qui fait vivre les êtres[202], ô Satham !...

---

[202] Il est impossible de traduire exactement les termes très expressifs *za kyi btchud*, prononcés *sés ky tchu. Tchu* signifie la sève, le principe nutri-

Sur le chemin où s'avance l'aurore, dans une altière citadelle, faite de serpents entrelacés, Sathé Nagpo chevauchait un yak noir. Ses yeux avaient la forme d'un croissant de lune. Il portait une armure de fer. Son lasso était un serpent ; enroulé autour de sa tête, il lui servait de coiffure et le sabre qui tranche les vies y était passé, comme un ornement.

Il disait d'une voix puissante :

— Ô Satham, éveille-toi ! Debout, ô Satham ! Va ! Prends l'excellente nourriture qui fait vivre les êtres, ô Satham !...

Derrière l'écran d'un nuage pareil à une barbe étalée, s'élevait un palais fait de sombres nuées d'orage. Barthé irrité y chevauchait une chèvre au poil tigré. Son armure

---

tif d'une chose, ce qui, dans les aliments ou dans la terre, est l'élément nourricier qui entretient la vie.

luisait comme l'éclair et son sabre tranchant rougeoyait.

Il disait d'une voix terrible :

— Ô Satham, éveille-toi ! Debout, ô Satham ! Va ! Prends l'excellente nourriture qui fait vivre les êtres, ô Satham !...

— Ô chef de Djang, disaient encore les dieux, pourquoi demeures-tu inactif ? Touchant à tes frontières est une terre d'abondance, sol nourricier inépuisable assurant le bien-être du peuple qui le possède. C'est le pays de Markham sur lequel Guésar de Ling étend déjà son influence et dont il se rendra bientôt entièrement maître. N'attends point ce moment pour agir car si tu ne le préviens pas, le roi de Ling après s'être établi à Markham, envahira tes propres États.

Et tous trois l'exhortaient, répétant tour à tour :

— Debout, ô Satham ! Va conquérir la terre nourricière de Markham, ô Satham !...

Dès son réveil, le roi raconta ce rêve à Pétul, son ministre, et lui exprima son intention d'obéir aux injonctions de ses dieux familiaux et de mobiliser ses troupes.

Pétul l'écouta sans enthousiasme et même avec désapprobation. Depuis un certain temps, il remarquait qu'un changement fâcheux s'opérait dans le caractère de Satham. Tandis qu'il était auparavant d'humeur paisible, prudent et réfléchi, il paraissait, maintenant, en proie à une agitation sans cause, changeant souvent d'avis et prompt à se décider à des actes peu raisonnables. Le ministre se permit de faire librement part au roi de ces remarques et les communiqua même publiquement aux conseillers du royaume qui s'assemblèrent pour discuter l'opportunité d'une campagne dans laquelle, de toute évidence, les troupes de Djang devraient affronter celles de Ling.

— Guésar est de race divine, ô chef, répétait Pétul. Il est invincible ; lui donner sujet

de vous attaquer est courir à votre perte. Demeurez, comme par le passé, paisible en vos États prospères.

La reine Asi et la fille du roi, Pématcheudén, l'appuyaient et longuement insistaient sur l'imprudence qu'il y aurait à provoquer Guésar.

Quelques chefs partageaient leur avis mais la majorité se rangeait du côté de Satham. Yula, son fils aîné, était le plus excité.

— Pourquoi, disait-il, demeurerions-nous dans une inaction craintive ? Cette conduite ne sied point à des guerriers et, d'ailleurs, notre roi et nos dieux nous ordonnent de combattre, nous n'avons point à discuter leurs ordres, il faut leur obéir.

Satham, avec des paroles dures et injurieuses, enjoignit l'obéissance à ceux qui osaient discuter sa volonté. Quand il eut fini de parler, il ferma la bouche en faisant bruyamment claquer ses dents les unes

contre les autres et, animés par la colère, ses yeux roulaient dans leurs orbites pareils à des boules fulgurantes de cuivre rouge.

Il donna ensuite des ordres concernant la force des différentes troupes, les divers endroits vers lesquels elles seraient dirigées et les chefs qui les commanderaient.

Tandis que le roi Satham se préparait à envahir le territoire dont Guésar était le suzerain, Manéné, chevauchant un aigle et escortée par plusieurs dieux, lui apparut au milieu de la nuit, dans son palais de Ling.

— Éveille-toi, noble héros, lui dit-elle. Ne songe point au repos. Précipitant lui-même l'heure de sa défaite, Satham gyalpo, le roi de l'ouest que tu as mission de détruire, se dispose à l'attaquer. C'est un ennemi redoutable. Sous ses ordres sont des généraux habiles et d'une valeur éprouvée. Tu dois te mettre en campagne à l'instant, mais garde-

toi de te porter imprudemment au-devant des troupes de ce chef puissant. Garde-toi, surtout, de provoquer Yula son fils. Il est de race divine, sa force égale la tienne et nul ne peut le vaincre. Tous deux vous avez été liés d'amitié dans une vie précédente. Il l'a oublié en naissant à cause de certaines de ses fautes, d'un père de race démoniaque. Toi, souviens-t'en. Plus tard, il te sera un allié précieux, ménage-le, et, par ruse, écarte-le du combat. Use aussi de stratagèmes pour affaiblir la force de ceux de Djang avant de leur livrer bataille et, dès demain, fais appeler Diktchén. Qu'il vienne avec ses troupes de Hor. Son concours t'est indispensable.

En entendant la voix de la déesse, Guésar s'était hâté de brûler de l'encens et d'allumer les lampes de l'autel pour lui rendre hommage. Les mains respectueusement jointes, il assura sa divine conseillère qu'il était prêt à remplir sa tâche en ce qui concernait Satham comme il l'avait fait pour Lutzén et les rois de

Hor. Il la priait seulement de lui apprendre les moyens qu'il devait employer pour s'assurer la victoire et sollicitait son assistance et celle des dieux.

— Écoute-moi attentivement, répondit Manéné, je vais t'apprendre ce que tu dois faire.

« Durant le règne du premier roi de la dynastie de Satham, une statue représentant un cheval a été faite en conque. Par l'effet de charmes puissants, de doctes magiciens y ont attaché des vertus protectrices qui défendent les princes de cette lignée. La statue est même capable de parler pour avertir le roi de la présence d'un ennemi, mais elle ne peut être entendue que de lui seul. Il est donc nécessaire de la détruire, afin de priver Satham de sa protection tu dois te hâter, afin de ne pas lui laisser le temps de l'informer de l'approche de tes troupes. »

Ayant dit, Manéné disparut.

Dès le lever du jour, Guésar fit mander ses ministres et ses conseillers. Il leur communiqua l'ordre qu'il avait reçu de Manéné et leur commanda de mobiliser les guerriers de Ling et d'envoyer un messager à Diktchén, réclamant sa présence et celle de ses troupes. Ce dernier ordre souleva de vives protestations. Généraux et ministres de Ling refusaient véhémentement la collaboration de leur ancien ennemi et se montraient offensés de ce que le roi les jugeait incapables de vaincre seuls. Tous menaient grand bruit, protestant que Guésar leur faisait injure et le priant de renoncer à appeler Diktchén, se déclarant prêts à marcher contre les hommes de Djang et certains de remporter la victoire.

Le héros dut leur parler avec autorité et imposer fermement sa volonté. Un messager partit pour Hor et tandis qu'il s'éloignait, Guésar monta sur son cheval volant, s'éleva dans les airs et fut bientôt hors de vue. Le même jour il arrivait à Djang.

Le cheval de conque se trouvait à Youm doung djig dzong, dans un pavillon entouré d'un jardin où poussaient des fleurs jaunes, et ce jardin était enclos de murailles de bronze, sans aucune porte. Guésar se transforma en *kyang* (onagre), créa deux autres fantômes de *kyangs* et les trois animaux apparurent dans le jardin, broutant les fleurs. Un domestique du palais, qui les aperçut d'une fenêtre, se hâta de prévenir le roi de la présence dans l'enclos sans porte de trois *kyangs* qui y étaient entrés par miracle.

Le roi se rappela alors une prédilection annonçant qu'après avoir triomphé de Lutzén et de Kourkar, Guésar s'attaquerait à lui, mais il se méprit sur la nature des animaux qui paissaient autour du pavillon sacré. Probablement, pensa-t-il, ceux-ci sont des *tulkous* du cheval de conque qui les a créés pour me protéger dans la campagne que je vais entreprendre pour prévenir l'attaque du roi de Ling et le mettre hors d'état d'envahir mes

États. Je veux d'abord les voir puis je prierai les lamas *mopas* de m'éclairer à leur sujet.

Comme il était impossible d'y pénétrer, à cause des murailles sans portes qui l'entouraient, Satham gyalpo, avec la reine favorite et des seigneurs de sa cour, monta sur le toit-terrasse du palais pour regarder dans l'enclos où s'élevait le temple du cheval de conque. Hâtivement, les domestiques s'empressèrent d'étendre des tapis en peau de tigre et en peau de léopard pour servir de sièges à leurs maîtres, mais ceux-ci n'eurent pas le temps de s'asseoir. Une effroyable bourrasque balaya soudainement le toit, faisant tournoyer les tapis, jetant les hommes à terre et, au milieu de la confusion générale, projeta la reine[203] dans le vide. Son corps

[203] Les diverses versions sont passablement confuses en ce qui concerne cette « reine ». Ce ne devait pas être celle qui avait sagement conseillé à son époux de s'abstenir d'attaquer Guésar, car cette dernière réapparaît à la fin de la guerre. Probablement était-elle une seconde femme du roi. Bien qu'elle y soit peu pratiquée, la polygamie est légale au Thibet.

tomba dans le jardin secret où il s'écrasa, le crâne fendu et les membres brisés. Au même moment, les trois *kyangs* disparaissaient dans un arc-en-ciel blanc.

La douleur du roi, qui était très épris de sa plus jeune épouse, faisait peine à voir. Tous, ministres, nobles et serviteurs, passèrent la nuit à se lamenter avec lui, leur affliction était encore accrue par l'impossibilité de recouvrer le corps de la reine pour lui faire les funérailles d'usage.

Dans la matinée suivante, trois lamas pèlerins se présentèrent à la porte du palais. « Ceux-ci arrivent bien, dit le désolé *gyalpo* (roi), qu'on les amène devant moi, peut-être sont-ils capables de faire des *mos* concernant ces *kyangs* mystérieux et le moyen de tirer le corps de la reine hors de l'enclos sacré. »

Après avoir été dûment instruits du rêve extraordinaire qu'avait eu Satham, de l'expédition militaire qu'il était sur le point

d'entreprendre, des prédictions concernant l'attaque de Djang par Guésar et du triste événement qui venait de se produire, les lamas se déclarèrent habiles en l'air des *mos* et se firent fort d'éclairer le roi sur toutes choses.

Vers le soir, ils firent connaître le résultat de leur divination.

— Tous, ici, roi et sujets, dirent-ils, vous êtes dupes d'une erreur. Le cheval de conque n'est pas le protecteur de Satham, mais un démon ennemi qui, de longue date, prépare la victoire de Guésar. C'est ce démon qui a tué la reine ; il se propose maintenant de tuer le roi, puis ensuite ses ministres et les chefs du pays. Si vous vous hâtez de détruire la statue, le roi et les chefs vivront longtemps et le pays jouira de la prospérité.

Le cas était grave, les paroles des pèlerins contredisaient une tradition ancienne et respectée. Les ministres hésitaient à s'attaquer

au cheval de conque, mais le roi sous le coup de la douleur qu'il ressentait passa outre.

— Puisque le cheval de conque a tué ma femme bien-aimée, qu'il soit détruit, ordonna-t-il.

Et s'adressant aux lamas il leur demanda s'ils pouvaient se charger de l'exécution.

— Nous le pouvons, répondirent-ils.

Alors, avec de lourdes haches, ils pratiquèrent une ouverture dans la muraille, brisèrent la statue de conque et relevant le cadavre de la reine, ils l'apportèrent dans l'appartement du roi.

— Maintenant, chef, lui dirent-ils, ne tentez pas de vous distraire de votre affliction et ne procédez pas aux funérailles de la reine. Conservez son corps étendu sur sa couche et enfermez-vous avec lui dans une réclusion complète. Plus tard elle reviendra à la vie.

Comptant sur cette promesse, le roi s'enferma immédiatement avec le cadavre, dans une chambre obscure et les lamas s'éloignèrent, paraissant continuer leur voyage.

Hors de vue, leurs formes s'évanouirent et Guésar, dont ils étaient les *tulkous*, s'envola sur Kyang Geu Karkar, auréolé de lumière blanche. De retour à son palais, il y trouva, l'attendant, les guerriers de Ling rassemblés par leurs chefs et Diktchén qui avait devancé les troupes qu'il amenait.

— La première partie de mon œuvre est accomplie, leur dit-il, nous pouvons nous mettre en campagne ; cependant, il me faut, auparavant, écarter un obstacle de notre route.

« Dans le paradis où je résidais se trouvait un magicien hindou nommé Lhabtou Eudpa Dungnal qui était mon ami. Il est né, de nouveau, comme le fils aîné du roi Satham et

s'appelle Yula Tongyur. Il est invincible et communique sa force à ceux qui combattent sous ses ordres. Tant qu'il demeurera à la tête des gens de Djang nous ne pourrons pas les abattre. Si même Yula venait à être blessé par l'un de nous, ce serait chose regrettable, car, non seulement il a été mon ami, mais il doit aussi m'être un utile auxiliaire dans de prochaines campagnes. Je désire donc qu'il reste à l'écart des combats. Je vais lui envoyer un rêve qui lui suggérera le désir de se rendre à Tsamtsoka (un endroit près d'un lac), Diktchén ira l'y attendre et s'emparera de lui par ruse. Je lui laisse le soin d'imaginer celle qui conviendra.

La nuit suivante, le fils aîné du roi de Satham eut un rêve. Il se vit à Tsamtsoka. Là, il rencontrait un homme rouge auprès de qui paissait un cheval rouge. L'étranger et lui buvaient du thé et conversaient amicalement ensemble. Le matin à son réveil, il raconta

son rêve à sa mère et manifesta le désir d'aller à Tsamtsoka.

La reine essaya de l'en dissuader.

— Guésar de Ling, dit-elle, est habile en magie. Il a conduit les rois de Hor à leur perte au moyen de rêves trompeurs. J'ai des raisons de croire qu'il songe à nous attaquer. Méfie-toi, mon fils, ne vas pas à Tsamtsoka, je t'en prie.

Mais le jeune homme ne voulut rien entendre.

— Ce rêve est trop merveilleux, répondit-il, je veux en voir la suite, s'il en a une.

Et, sellant son cheval, il partit.

Diktchén était arrivé sur la rive du lac avant le lever du jour. Il avait fait du thé et disposé, pour un repas, de la viande séchée et de la *tsampa.* Puis, tout en attendant, il réfléchissait à ce qu'il allait dire et faire pour s'emparer de Yula et le conduire à Ling.

Comme le soleil paraissait à l'horizon, le jeune homme arriva à bride abattue.

— Miracle ! s'écria-t-il en apercevant Diktchén et son cheval. Voici l'homme et le cheval que j'ai vus en rêve ! et il se dirigea vers eux.

— Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? cria-t-il de loin, s'adressant à Diktchén, dès qu'il fut à portée de voix.

— Je suis Diktchén Chémpa de Hor, répondit ce dernier poliment, je vais à Djang[204] pour y voir Yula. Lui et moi nous avons été frères dans une vie précédente.

— C'est merveilleux ! exclama le prince. Je suis Yula et j'ai rêvé, la nuit dernière, que je

[204] Le territoire sur lequel s'exerçait l'autorité du roi Satham devait inclure la ville de Likiang et les bourgs du Yunning, Chungtien et Atunze, situés au nord de la province chinoise actuelle de Yunnan et toujours habités, à part Likiang, par des tribus thibétaines. Les Thibétains donnent encore de nos jours, à ces localités, des noms mentionnés dans l'épopée de Guésar.

vous rencontrais à cet endroit même. C'est un auspicieux présage !

Alors, Yula enleva le tapis qui couvrait la selle de son cheval et l'étendit sur l'herbe près de celui de Diktchén et tous deux s'assirent pour manger et boire.

Cependant, Diktchén se demandait toujours comment il s'y prendrait pour emmener le fils du roi Satham. Mentalement, il invoqua Guésar et celui-ci, l'entendant, arriva avec la rapidité du vent et s'assit, invisible, sur le front de Yula qui s'endormit profondément.

Bénissant le héros pour l'aide qu'il lui accordait, Diktchén attacha solidement les bras et les jambes du jeune homme. Lorsque ce dernier se réveilla il se vit ligoté et reprocha véhémentement à Diktchén sa lâche trahison.

— Ne vous emportez pas contre moi, répondit l'ex-ministre de Hor, j'obéis aux

ordres de Guésar, qui m'a commandé de vous amener à lui et ne vous veut que du bien.

— Je ne veux pas aller chez Guésar, reprit Yula. Je ne veux pas le voir ! Et il s'agitait si violemment que Diktchén craignait qu'il ne rompît ses liens. Il réussit pourtant à l'attacher sur son cheval et le conduisit à Ling.

Cependant, Guésar, sachant que Yula approchait, commanda à ses gens d'aller au-devant de lui avec des écharpes de bienvenue, de l'accueillir de façon à dissiper ses craintes et de l'amener devant lui.

Lorsqu'il se trouva en sa présence, Guésar, regardant amicalement le jeune prince, lui demanda :

— Yula, ne me connaissez-vous pas ?

Alors, peu à peu, des souvenirs s'éveillèrent chez ce dernier. Il se rappela son existence précédente et comment il s'était, au cours de celle-ci, lié d'amitié avec Guésar,

dans un paradis. Puis, grandement attristé parce qu'il était né avec une intelligence obscurcie par un pays de démons, il se mit à pleurer.

Après avoir été délivré de ses entraves, Yula fut baigné dans le « lait d'un lion blanc[205] », vêtu d'une robe de soie jaune et coiffé d'un casque en fer orné d'un petit drapeau et, ainsi paré, il s'assit devant Guésar, sur une peau de tigre rouge[206].

---

[205] Expression figurée qui désigne une « initiation » particulière.

[206] D'après cette version, Yula ne participe pas à la guerre, mais, d'après une autre version, il commande l'un des trois corps d'armée que Satham envoie successivement contre Guésar et qui, l'un après l'autre, sont mis en déroute et massacrés par les guerriers de Ling. Cependant, Yula n'est point tué, et les deux versions s'accordent pour le faire régner sur Djang, après la victoire du Guésar.

Le lendemain, Guésar donna l’ordre de réunir les soldats afin de partir pour Djang. Cinq généraux conduisant chacun cent mille hommes, prirent les devants. Ensuite, venait Guésar accompagné par Serwa Gni Bum et par Yula avec une escorte de huit mille soldats. Ce soir-là ; tous campèrent à Tsamtsoka.

—

Pendant ce temps, le frère du roi de Satham informait ce dernier que son fils Yula, après avoir fait un rêve bizarre, était parti pour Tsamtsoka et n’en était pas revenu.

— À mon avis, dit-il, les prédictions concernant l’expédition de Guésar contre nous commencent à se réaliser. Guésar doit approcher. Nous pouvons mobiliser immédiatement quarante mille soldats bien entraînés, hâtons-nous de les appeler. Envoyons aussi des gens à la recherche de Yula et des espions dans différentes directions, pour épier les mouvements des gens de Ling.

Le roi approuva les conseils donnés par son frère et les ministres convinrent unanimement qu'il fallait les suivre sans délai.

Sept hommes furent envoyés à Tsamtsoka. Par sa divine clairvoyance, Guésar en fut averti, comme aussi de la mobilisation des quarante mille soldats près de la capitale.

— Ces sept hommes doivent être faits prisonniers, décida-t-il.

Sur ses ordres, sept officiers placèrent des selles ornées d'or sur leurs chevaux et, tenant leurs lassos en mains, ils attendirent les envoyés ennemis.

Guésar possédait des *dipchings* (bâtonnets qui ont la propriété de rendre invisibles les gens et les choses) qu'il avait apportés de chez des dieux, ses amis. Il les planta autour de son camp, qui devint invisible. Quand les sept hommes du roi Satham arrivèrent, ils virent les rives du lac désertes et s'assirent pour prendre leur repas, pensant qu'ils

n’auraient rien à rapporter à leur chef. À ce moment, les sept officiers jetèrent tous ensemble leurs lassos, chacun faisant un prisonnier qu’il traîna jusqu’au camp. Quand ils furent arrivés, Guésar retira les *dipchings*, et les envoyés de Satham gyalpo se virent entourés d’une nombreuse armée.

Alors, Yula offrit une écharpe à Guésar et le pria de laisser vivre les captifs parce qu’ils n’étaient point de race démoniaque, mais de véritables êtres humains du pays de Satham.

— Demain, ajouta-t-il, viendra le frère de mon père. Celui-là est un réel démon et vous pouvez le tuer.

Guésar consentit à épargner la vie des sept envoyés, mais il les fit enchaîner et chargea quelques soldats de leur garde.

Au palais royal de Djang, le frère du roi, Tchoula Pönpo Serbatchen, retourna voir le souverain dans l’appartement où il restait enfermé.

— Sans aucun doute, lui dit-il, Guésar doit rôder dans nos environs. Tout comme Yula, vos envoyés ne reviennent plus. Je vais me rendre moi-même à Tsamtsoka, et me mettre à la recherche de Guésar afin de le tuer.

Au cours de la nuit suivante, Manéné réveilla Guésar.

— Sois sur tes gardes, ô Guésar, lui dit-elle. Demain, Tchoula Pönpo arrivera ici. Rends ton champ invisible comme tu viens déjà de le faire. Tchoula est un démon puissant, ne te hasarde pas à te battre avec lui, nul homme ne peut le vaincre.

« Laisse libre, hors du champ, ton cheval Kyang Geu Karkar et avec lui, le cheval rouge de Diktchén, plus rapide que le vent, le cheval blanc de Dema et le cheval bleu[207] de Sé Dabla qui, tous deux, volent comme des aigles. Ces quatre coursiers, doués de facultés

---

[207] On se rappelle qu'un cheval « bleu » est, au Thibet, un cheval gris argent.

supranormales, viendront à bout du démon. »

Ayant dit, la déesse retourna dans sa demeure paradisiaque.

Dès le lever du jour, Guésar fit exécuter les instructions qui lui avaient été données, et lorsque Tchoula Pönpo arriva, il ne vit point de camp, mais seulement quatre chevaux qui erraient dans la solitude. Parmi eux, il reconnut le célèbre cheval du héros et en déduisit que ce dernier ne devait pas être loin.

S'approchant des animaux, il saisit Kyang Geu Karkar par la crinière, lui passa une corde autour du cou[208] et se mit à cavalcader de droite et de gauche en vociférant de toutes ses forces.

— Hé ! Guésar, montre-toi, poltron ! Je suis ici, moi, Tchoula, je monte ton fameux

[208] Lorsqu'ils conduisent des chevaux à une petite distance, ou montent une bête de somme, les Thibétains ne se servent pas des mors.

cheval. Viens le reprendre si tu n'es pas un lâche !

Et il menait grand bruit, injuriant et défiant les héros.

Tout à coup, Kyang Geu Karkar s'éleva dans les airs, emportant son cavalier éperdu. Haut et plus haut encore, il monta dans l'azur. Les trois autres chevaux lui faisaient cortège comme des oies en voyage[209] et quand, tous ensembles, arrivèrent au-dessus du milieu du lac, Kyang Geu Karkar se retourna sur le dos et se roula dans le vide comme les chevaux folâtres se roulent sur l'herbe des pâturages. Tchoula Pönpo fut culbuté, les trois chevaux lui lancèrent des ruades et son corps tombant avec la rapidité d'une pierre s'enfonça dans les eaux.

---

[209] Le pays où se déroule l'action est fréquenté par de grandes bandes d'oies sauvages.

Les chevaux retournèrent ensuite au camp.

Guésar envoya, alors, trois espions vers Djang pour s'assurer de la position des troupes ennemies, et ceux-ci, en revenant, confirmèrent que quarante mille hommes gardaient la capitale.

Après avoir reçu leur rapport, Guésar assembla ses soldats, désigna ceux qui devaient participer à la première attaque, leur enjoignit de se conduire en braves et de ne faire quartier à aucun des ennemis.

Les cavaliers se mirent en marche portant un grand nombre d'étendards de diverses couleurs et soufflant dans de longues trompettes[210].

---

[210] Ainsi que le font encore de nos jours les soldats thibétains ou chinois, surtout dans les régions frontières.

Les chefs rassemblés à Gyang[211] comprirent que les troupes de Guésar arrivaient, et le général Dus Djegyai Tukar sortit des remparts à la tête de ses soldats.

S'avançant, son arc à la main, il défia le plus brave des officiers de Ling, lui proposant un duel dans lequel ils se tireraient mutuellement des flèches au visage. Et, prenant Déma pour Guésar, il lui décocha successivement trois flèches qui ne l'atteignirent point. Alors Déma le bravant lui dit :

— Ô toi, cavalier qui montes un coursier blanc, sache que je suis Déma le *tulkou* du dieu Séra Hour, et le ministre de Guésar. J'ai été prédestiné pour te porter le coup fatal, et je le ferai à l'instant.

---

[211] D'après la version que je suis, Gyang aurait été une ville située sur le territoire de Djang. Il existe encore actuellement une localité qui porte ce nom. Peut-être y a-t-il là seulement une différence de prononciation et la ville se nommait-elle Djang comme le territoire environnant. Il existe également, dans la région où se passe l'action, une localité appelée Djang.

Et le visant, il lui planta une flèche au milieu du front, lui perçant le crâne ; Djegyai tomba mort.

À ce moment, ceux de Ling avaient déjà massacré dix mille soldats ennemis et leurs propres pertes s'élevaient à cent hommes. Les troupes de Djang, en proie à la panique, s'enfuyaient en déroute vers les murailles de la ville pour y trouver refuge. Les soldats de Guésar les poursuivaient, mais se heurtant devant les portes de la forteresse qui avait été closes en hâte après l'entrée des fuyards, ils durent faire volte-face.

— Nous avons remporté la victoire, déclarèrent-ils à Guésar en rentrant à leur camp, mais nous n'avons pas pu continuer la bataille, les gens de Djang s'étant enfermés dans leur fort.

— Cela suffit pour aujourd'hui, répondit le héros. Des conseils nous seront donnés concernant ce qu'il conviendra de faire demain.

Tandis que ses troupes essuyaient cette défaite, le roi Satham était toujours enfermé dans son appartement. Son Premier ministre, enfreignant la consigne qui défendait à tous de franchir sa porte, l'informa de la défaite que ses troupes venaient de subir, lui dépeignant le massacre de ses soldats et de ses meilleurs généraux et l'exhortant à sortir de sa retraite pour se mettre à la tête de ses guerriers et tenter de repousser l'armée de Ling.

— Je le ferai dès demain, répondit le roi, mais, pour m'assurer l'aide des dieux, je désire premièrement aller me laver les mains dans le lac de lait où une nâgî[212] a coutume de m'apporter l'élixir de vie.

« Dites au peuple de se rassurer. Quand j'aurai pris le commandement de l'armée, j'anéantirai ceux de Ling jusqu'au dernier. »

---

[212] Une déité féminine appartenant à la catégorie des dieux-serpents. La mère de Guésar était elle-même une nâgî.

Lorsque les paroles du roi leur furent rapportées, les gens de Djang se réjouirent et ne doutèrent plus de remporter la victoire.

La nuit suivante, Manéné avertit Guésar de ce que projetait le roi Satham et lui conseilla de s'introduire par magie dans son corps, car il n'existait aucun autre moyen de le tuer.

— Je dois partir seul pour rencontrer Satham gyalpo et en débarrasser le monde, dit le héros à ses officiers qu'il avait fait appeler dès le lever du jour. Nul n'est capable de m'aider dans ce que j'ai à faire ; demeurez donc tous au camp.

Les officiers, très désolés, ne pouvaient se résoudre à laisser le héros affronter seul le redoutable chef de Djang et ils se lamentaient.

— Hélas ! disaient-ils, Satham est un démon rusé et fort. Peut-être vous dévorera-t-il s'il vous trouve à sa portée !

Mais Guésar leur assura qu'à cause de sa parenté avec les dieux, il ne pouvait rien lui arriver de mal et, montant Kyang Geu Karkar, il s'éloigna rapidement.

Quant à Satham gyalpo, suivant ce qu'il avait décidé la veille, il s'était rendu de grand matin au bord du lac. Il commença par brûler de l'encens et par psalmodier les incantations qui, habituellement, amenaient l'apparition de la nâgî, puis il trempa dévotieusement ses mains dans l'eau laiteuse et attendit, mais la nâgî ne se montra point.

Le temps passait. Le roi et les gens de sa suite, demeuraient muets. Les bâtons d'encens achevaient de se consumer au ras du sol, parmi les galets du rivage et sous les rayons du soleil qui commençait à s'élever dans le ciel, le lac miroitait, désert, à perte de vue.

Le présage est mauvais pour le roi, pensaient les serviteurs et l'inquiétude commençait aussi à gagner Satham.

À ce moment, Guésar arrivait dans le voisinage du lac. Afin que rien ne décèle sa présence, il transforma immédiatement son cheval en arbre, sa selle en un petit étang ; son armure, son casque et ses vêtements en fleurs croissant autour de ce dernier et, lui-même, se métamorphosa en une abeille de fer aux ailes acérées.

Sous cette forme, il gagna l'endroit où Satham, de plus en plus anxieux, continuait à attendre.

La nâgî, qui connaissait le projet du héros, avait volontairement tardé à se montrer, afin de la seconder. Dès que l'abeille parut sur le bord du lac, elle émergea de l'eau, pareille à une belle jeune fille, portant à deux mains le vase destiné à contenir l'élixir d'immortalité

qu'elle avait, cette fois, rempli d'eau non consacrée, dénuée de vertu.

En la voyant s'avancer gracieusement vers lui, Satham ressentit un grand soulagement, il crut qu'il s'était inquiété à tort et, étendant précipitamment les mains[213] vers la déesse, il but avec avidité deux gorgées d'eau. Guésar-abeille saisit ce moment et, se précipitant dans le liquide, il pénétra avec lui dans l'estomac du roi.

La nâgî disparut immédiatement sous les eaux, et les ailes tranchantes de la fausse abeille entrèrent en jeu, causant de profondes blessures dans l'estomac du chef de Djang. Fou de douleur, celui-ci se roulait sur le sol en hurlant. Ses serviteurs effarés s'empressaient autour de lui sans pouvoir de-

---

[213] Pour recevoir l'eau consacrée, les lamaïstes placent la main droite ouverte sur la paume de la main gauche et le lama officiant verse l'eau sainte dans le creux de la main droite. D'ordinaire, il n'en verse que quelques gouttes, mais la nâgî force ici la dose et le texte de mon manuscrit dit que le roi but goulûment (houp, houp) à deux reprises.

viner quel mal subit venait de le terrasser et impuissants à le soulager. Ne sachant que faire, ils dépêchèrent l'un d'eux pour informer le ministre Pétul de ce qui se passait, et celui-ci arriva au grand galop de son cheval le plus rapide.

— Hélas ! hélas ! fit-il en voyant le triste état où se trouvait Satham et en l'entendant dire qu'on le blessait à l'intérieur de son corps. Hélas ! ce Guésar connaît tous les secrets de la magie, qui sait s'il n'est point parvenu à pénétrer en vous ? Cependant, comme nous ne pouvons pas en être certains, le mieux est de consulter immédiatement un *mopa* qui nous fixera sur ce point et nous renseignera sur les remèdes nécessaires pour vous guérir.

— Comment Guésar pourrait-il être entré en moi ? répondit le roi, c'est une supposition ridicule.

Le ministre envoya un domestique mander des médecins. Tandis qu'on les attendait, les souffrances de Satham ne cessant de croître en intensité, celui-ci en vint à croire que Guésar était véritablement entré en lui. Alors, la rage le possédant, il saisit son sabre et s'en porta des coups partout où il sentait les ailes de l'abeille pénétrer dans sa chair.

— Où es-tu Guésar ? hurlait-il. Où es-tu ? Je vais te percer de mon sabre, tu ne m'échapperas pas ! Et il continuait à se taillader le corps. Son sang coulait à flot, et quand les médecins arrivèrent il était déjà mort.

Pétul ne doutait pas que Guésar ne fût son meurtrier. N'ayant pu sauver le roi, il voulut sauver son pays en détruisant le redoutable ennemi qui le menaçait. Guésar, pensait-il, se trouve dans le corps de Satham, il faut l'empêcher d'en sortir et se hâter de brûler le cadavre ! De cette manière, le meurtrier sera consumé dans les flammes en même temps

que sa victime. Il fit donc coudre la bouche du mort et boucher soigneusement les autres ouvertures de son corps afin de ne laisser aucune issue libre pour la fuite de Guésar.

Toutes ces précautions furent vaines. Tandis que l'on préparait le bûcher funèbre, le héros, abandonnant la forme d'une abeille, se transforma en une toute petite mouche rouge et créa une autre petite mouche noire dans laquelle il fit entrer l'« esprit » du défunt. Alors, la mouche rouge guidant la mouche noire, toutes deux montèrent par le canal de la veine *ouma* jusqu'au sommet du crâne et là, Guésar-mouche rouge ayant proféré les cris rituels : *hik ! phat !* de la façon requise, une ouverture se produisit dans le crâne par où les deux mouches s'échappèrent. L'« esprit » de Satham se dirigea vers le paradis où Guésar l'envoyait et ce dernier, reprenant l'apparence humaine, restitua leurs formes respectives à son cheval et aux objets

qu'il avait métamorphosés, puis se dirigea vers son camp.

Comme il côtoyait le lac Péritoug, il vit venir dans sa direction Pétul, qui s'était rendu au palais pour s'occuper des obsèques royales et revenait maintenant auprès du corps de Satham. En se rapprochant de lui, Pétul reconnut le héros et, en proie à une rage folle, il lui barra le passage.

— C'est toi, misérable, hurla-t-il, qui as tué mon roi par tes artifices magiques et tu médites aussi la perte des tribus de Djang. Tu n'iras pas plus loin. Ici même, je vais t'étendre mort sur le sol. Jusqu'ici, tu n'as trouvé en face de toi que des infirmes, c'est la cause de tes victoires. Aujourd'hui, tu connaîtras le bras de Pétul Kalön (Pétul le ministre), le plus fort des êtres existant sur la terre.

Guésar plaça une flèche dans son arc et répartit fièrement :

— Pétul Kalön, tu ne me connais pas. Sache que j'étais, dans le paradis, faisant face à Zangdog Palri, le dieu Thoubpa Gawa, le chef de dix mille sages magiciens. Mon nom actuel est Guésar, celui qui envoie la gent aux cheveux noirs par milliers en des mondes meilleurs[214]. Je suis le protecteur de mes fidèles, l'envoyé de Padmasambhava et le dieu de la terre tout entière. Je méprise les démons de ta sorte !

Il décocha sa flèche, mais Pétul l'évita. À son tour, ce dernier tira et la flèche frôla Guésar. Ils continuèrent ainsi sans parvenir à

---

[214] C'est-à-dire qu'il les tue, puis envoie leurs « esprits » en divers paradis. « Le peuple aux cheveux noirs » est une expression par laquelle les Chinois se désignent. La déclaration attribuée, ici, au héros indique-t-elle que le Guésar historique était l'un des chefs thibétains qui guerroyèrent victorieusement en Chine vers le VII[e] ou le VIII[e] siècle? Voir introduction.

se toucher, jusqu'à ce qu'ils eussent, tous deux, épuisé le contenu de leur carquois. Et, tout en combattant, ils ne cessaient de s'injurier et de rappeler leurs exploits respectifs.

Jetant leurs arcs devenus inutiles, ils s'attaquèrent à coups de sabre. Leurs montures se cabraient, l'écume blanchissait leur poil et elles mêlaient leurs hennissements de colère aux furieuses vociférations de leurs maîtres.

Pour éviter un coup que lui portait Guésar, Pétul fit un brusque mouvement qui le précipita hors de sa selle. Le héros sauta aussitôt de la sienne, croyant transpercer son adversaire, mais celui-ci s'était déjà relevé, et les deux hommes commencèrent une lutte corps à corps sur le bord du lac.

Pétul était doué d'une force extraordinaire. Pour la première fois, Guésar se sentait faiblir. L'effet des paroles magiques qu'il

prononçait était aussitôt neutralisé par les paroles aussi puissantes que clamait le ministre démoniaque, lui-même très versé en magie. Par un violent effort, il parvint à pousser le héros de Ling vers le lac dont les eaux étaient empoisonnées. Un pied de celui-ci s'y enfonça et l'action corrosive du poison se faisait déjà sentir sur sa chair lorsque, de toute son énergie, il appela Manéné et Padmasambhava à son secours. Par la force de sa concentration de pensée ils furent irrésistiblement attirés comme le cerf-volant l'est par celui qui en tient la ficelle, et se précipitèrent vers lui avec la vitesse d'une pierre tombant du ciel. Immédiatement, tous deux saisirent Pétul et le précipitèrent dans le lac où, par l'effet des eaux empoisonnées, ses chairs se détachèrent des os et furent bientôt consumées.

Guésar regagna alors son camp et, sans s'y attarder, ramena ses soldats à l'attaque de Gyang. Déma, son général, perça d'une flèche

la tête du général ennemi Tchiméd Tchagrdo, et Diktchén Chémpa frappa le général Mignag d'un si terrible coup de hache que ses côtes se séparèrent et il tomba mort sur le sol.

Les trois puissants démons : Pétul, Tchiméd Tchagrdo et Mignag, qui étaient les soutiens de l'armée de Djang, avaient été tués, et les soldats privés de ces chefs perdaient la tête et se débandaient. Les troupes de Ling entrèrent dans la forteresse et firent un grand carnage de ceux qui se trouvaient à l'intérieur.

Alors, la reine Asi sortit du palais avec ses deux plus jeunes fils, Yutikong et Datimindug, l'un marchant à sa droite et l'autre à sa gauche. Tous les trois offrirent à Guésar, avec les écharpes d'usage, sept pièces de monnaie en or, une turquoise de grand prix et sept agates parfaitement rondes. La mère et ses enfants se prosternèrent aux pieds du vainqueur priant qu'il leur fît grâce.

Guésar les rassura ; il leur apprit que Yula était sauf et commanda qu'ils fussent traités avec les plus grands égards, Asi étant une déesse incarnée. Celle-ci le supplia alors de faire épargner les soldats encore vivants et les villageois des environs, ce à quoi il consentit.

Puis le héros monta à l'étage supérieur du palais où il s'établit, tandis que ses soldats se logeaient dans la forteresse et dans la ville. Ils demeurèrent trois mois à Gyang et, pendant ce temps, Guésar prêcha la Bonne Doctrine à tous.

Avant son départ, il installa Yula Tongyur, le fils aîné du roi défunt, comme chef de Djang.

— Vous voici roi de Djang, lui dit-il en le quittant. Vous êtes entouré de sages ministres, régnez donc en paix et selon la justice.

« Sur les quatre ennemis que j'avais pour mission d'exterminer, trois sont morts. Il en

reste un. Quand j'irai l'attaquer, si je vous demande des soldats, il faudra m'en fournir. »

À treize jours de marche de Gyang se trouve un endroit dénommé Ma yul shokya ringmo. Guésar et ses hommes y campèrent pendant trois jours et là l'armée se débanda, chacun rentrant dans son pays. Certains retournèrent à Djang ; Diktchén, deux autres chefs et leurs gens s'en allèrent à Hor, et Guésar, avec une escorte de cent cavaliers, regagna son palais de Ling. À la porte de celui-ci, il trouva Sétchang Dougmo et quatre filles de chefs qui lui présentèrent de la bière et de la viande. Pendant cinq jours, tous se réjouirent, mangeant et buvant abondamment, puis les soldats de Ling rejoignirent leurs familles dans leurs tentes.

Quand ils se furent dispersés, Guésar dit à ses ministres et aux gens de sa maison :

— Au cours des guerres qui viennent de finir, j'ai tué beaucoup d'êtres et un bien plus grand nombre encore a été tué par mes guerriers, sur mon ordre. Je dois songer à diriger vers des séjours heureux les « esprits » de tous ces malheureux. Je vais donc me retirer dans un appartement reculé du palais et y demeurer reclus pendant treize années pour accomplir ce devoir.

Ayant dit, il fit préparer l'appartement de la façon requise pour une sévère retraite et, s'y étant enfermé, nul ne le vit plus.

CHAPITRE XI

Guésar entre en campagne contre le roi Chingti. – Le ministre Koula est écorché vivant. – Les soldats de Guésar mettent le feu à la citadelle de Chingti. – Celui-ci tente d'escalader le ciel au moyen d'une échelle magique. – Guésar la brise avec une flèche, Chingti tombe dans les flammes. – Sa fille s'échappe miraculeusement en s'envolant au-dessus de la forteresse embrasée. – Guésar s'empare des trésors de Chingti. – Il marie la jeune princesse avec le fils de Todong.

Le 15 du cinquième mois de l'année du cheval de fer[215], Guésar étant demeuré reclus pendant dix ans, Manéné lui apparut :

— Guésar, lui dit-elle, as-tu oublié qu'un des démons que tu as reçu mission de détruire existe encore ? Chingti, le roi du Sud, continue à prospérer, sa situation s'affermit et si tu ne l'abats point dans le cours de cette année, cela te deviendra impossible.

— Comment pourrai-je entrer en campagne maintenant ? répliqua le héros ; j'ai décidé de demeurer en *tshams*[216] (réclusion) pendant treize ans, et dix seulement sont écoulés. Rompre le vœu de *tshams* attire le

---

[215] Le 15 du mois lunaire est le jour de la pleine lune et ce jour, dans le 5e mois, est celui de la grande fête bouddhiste annuelle ; année du « cheval de fer » est une désignation correspondant au cycle du calendrier thibétain.

[216] Au sujet des différentes sortes de *tshams*, voir *Mystiques et Magiciens du Thibet.*

malheur sur celui qui se le permet. Je ne refuse pas d'achever ma tâche, dès que ma retraite sera arrivée à son terme, je marcherai contre Chingti.

— Non, répartit la déesse, il serait alors trop tard.

— Que faire, demanda Guésar, j'ai promis aux êtres très nombreux qui ont péri dans les batailles que j'ai livrées de diriger leurs « esprits » vers des séjours heureux, et je ne puis forfaire à ce devoir.

Manéné était perplexe. Elle alla consulter le dieu Tsangspa (Brahmâ) dans le paradis où il réside. Ce dernier jugea le cas grave et, montant un lion blanc, il se rendit avec Manéné auprès de Guésar pour le persuader de sortir de sa retraite. Ce dernier fut difficile à convaincre, il craignait que la rupture de ses engagements ne l'entraînât à s'incarner comme un être inférieur dans un monde de douleur. Tsangspa l'ayant assuré que ce mal-

heur ne pouvait lui arriver puisqu'il était d'essence divine, Guésar acquiesça à son désir et lui promit d'entrer immédiatement en campagne contre le roi du Sud.

Dès que les dieux eurent disparu, le héros appela sa femme auprès de lui. Celle-ci fut extrêmement étonnée ; depuis dix ans, elle ne l'avait pas vu[217] et elle savait que l'époque à laquelle sa retraite devait prendre fin n'était pas encore venue.

— Qu'y a-t-il ? chef, lui demanda-t-elle inquiète. Êtes-vous malade ou trouvez-vous

---

[217] La réclusion du genre strict comporte le régime des Chartreux, les repas du reclus et les objets dont il peut avoir besoin lui sont passés à travers un guichet. La durée de la réclusion du héros peut paraître exagérée, mais elle n'a rien de surprenant au Thibet, où, de nos jours encore des lamas s'enferment pendant des périodes aussi longues et même pendant leur vie entière.

que votre nourriture est insuffisante ? Avez-vous faim ?

« Si vous êtes souffrant, je ferai appeler des médecins, si vous désirez manger je vais vous apporter du thé et une provision de viande séchée. Mais ne rompez point votre *tshams* avant le temps fixé, il vous arriverait du mal. »

Guésar lui communiqua l’ordre qu’il avait reçu de Manéné et de Tsangspa et lui dit qu’il ne pouvait pas leur désobéir.

Sétchang Dougmo lui représenta de nouveau, en pleurant, que sortir prématurément de *tshams* était une action mauvaise et dangereuse, mais le héros, s’appuyant sur l’autorité de ses divins conseillers et confiant dans leur sagesse, lui enjoignit de ne pas l’importuner et de faire porter sans retard les lettres de convocation qu’il adressait aux chefs de Ling.

Quelques jours plus tard, une centaine de ceux-ci se trouvaient réunis dans la grande salle du palais, assis sur des tapis en peau de tigre, en peau de léopard et en peau de renard, chacun d'eux selon son rang. Ils demandèrent au roi pourquoi il était sorti de sa retraite avant la date qu'il avait fixée et quelle raison le poussait à attaquer le roi Chingti du Sud.

Guésar leur fit part des ordres qu'il avait reçus et ils convinrent que les règles ordinaires du *tshams* ne pouvaient prévaloir contre la volonté des déités.

Il fut décidé de demander à Diktchén de coopérer à l'expédition à la tête de trois cent mille de ses sujets de Hor et de faire savoir à Yula Tongyur, de Djang, que Guésar attendait de lui un nombre aussi grand de soldats qu'il serait capable d'en mobiliser.

En attendant l'arrivée de leurs alliés, les guerriers de Ling préparèrent leurs armes et

leurs chevaux, tandis que les femmes empaquetaient les provisions de bouche.

Diktchén arriva avec ses trois cent mille Horpas, Yula Tongyur amena avec lui soixante chefs et cinq cent mille hommes. Le nombre des combattants de Ling s'élevait à trois cent mille.

Cette formidable armée évoluant autour du palais avec des milliers d'étendards paraissait une mer de flammes dansantes.

Cinq jours plus tard, tous les cavaliers se mettaient en marche sous la conduite de Guésar et, le même soir, ils arrivèrent sur les bords de la rivière méridionale de Kham (Kham lho tchou).

Un pont fait de planches jetées sur des chaînes de fer la traversait. Il était dominé par une forteresse qui gardait la frontière. Ceux qui l'habitaient furent extrêmement surpris en voyant cette foule d'hommes en

armes se répandre sur le *thang* (endroit plat) en face d'eux et y dresser leurs tentes.

Sont-ce des amis ou des ennemis qui viennent à nous ? se demandèrent-ils, et les deux gouverneurs collègues[218] : Tamotong-dup et Yumdug Poyé Lobé décidèrent de se rendre ensemble auprès du roi Chingti pour l'avertir et prendre ses ordres.

Ce dernier habitait un palais fortifié, situé dans la montagne. Ils l'y trouvèrent assis sur une peau d'homme toute fraîche et sanguinolente et, après lui avoir offert des fourrures

---

[218] Chaque *dzong* a deux gouverneurs : le tounkor (écrit drung hkhor) un laïque et le tsédoung (écrit rtsé drung) qui appartient au clergé. La mention de ces deux gouverneurs, dans le poème, marque une addition de date relativement récente, dans tous les cas postérieure aux dix-septième siècle, époque à laquelle s'établit le pouvoir temporel du Dalaï-lama.

comme présent, ils lui firent part de ce qui les amenait.

— Je ne comprends pas plus que vous qui peuvent être ces hommes, leur dit-il. Je vais faire mander les soixante ministres du royaume et les consulter.

Le conseil des ministres se réunit, mais nul de ceux présents ne fut capable de discerner les intentions de l'armée étrangère. Unanimement, ils convinrent que seul le lama ermite Thébsrang[219], de Tagkar Oma Djig dzong, était capable de les éclairer. Aussitôt, le roi envoya des messagers à la caverne qui servait de résidence au lama pour le prier de venir à son aide.

---

[219] D'après le qualificatif *Thébsrang* qui lui est donné, ce lama devait être de race démoniaque. Les *thébsrang* forment l'une des innombrables catégories de démons catalogués par les Thibétains.

— Retournez chez votre maître, répondit l'ermite aux envoyés après avoir pris connaissance de la lettre qu'ils lui apportaient. Je n'ai pas de réponse à vous donner et je n'ai pas besoin du cheval que vous m'amenez pour me rendre au palais. Allez !

Les envoyés du roi étaient fort en peine, ils ne savaient pas si le lama refusait d'accéder à la requête de Chingti ou s'il se disposait à faire la route à pied, mais l'ermite Thébsrang n'était pas de ceux à qui l'on ose poser des questions. Il les avait congédiés et les serviteurs du roi s'en allèrent.

Dès qu'ils eurent disparu, le lama rentra dans sa caverne, s'assit les jambes croisées sur le tapis de peau d'ours qui lui servait de siège de méditation et demeura immobile. Au bout de quelque temps, une forme nébuleuse émergea de son corps, s'en sépara, se solidifia, et il y eut, dans la caverne, deux lamas Thébsrang exactement semblables, l'un assis toujours immobile, l'autre debout devant lui.

Puis, le lama qui était debout marcha vers l’ouverture de la caverne et, parvenu au-dehors, s’éloigna avec une rapidité vertigineuse dans la direction de la demeure de Chingti. Sur sa peau d’ours, les jambes croisées, le buste droit, la figure impassible ; l’autre lama Thébsrang paraissait plongé dans une profonde méditation.

Mis au courant de l’arrivée de l’armée étrangère, le lama Thébsrang hocha la tête pensivement :

— Ceci ne présage rien de bon pour vous, chef, dit-il à Chingti. Il n’y a pas de doute, ces gens sont des ennemis.

— Il est bon de s’en assurer de façon certaine, dit le roi. Toi, Tamotongdup, et toi, Méntchén Koula, allez parler à ces gens et vous informer de leurs intentions.

Le gouverneur et le ministre désigné pour l’accompagner, montant respectivement un cheval rouge et un cheval jaune, descendirent

vers la rivière et, arrivés en vue du camp, ils poussèrent de grands cris pour appeler les étrangers.

À ce moment, les chefs tenaient conseil dans la tente de Guésar. En entendant ces appels, deux d'entre eux sortirent et, marchant vers la rivière, ils crièrent aux hommes de Chingti qui se trouvaient sur le bord opposé :

— Si vous voulez nous parler, venez ici.

Les envoyés n'avaient pas osé franchir le pont sans s'assurer des dispositions des étrangers à leur égard. Y étant invités, ils les traversèrent et s'arrêtèrent à une petite distance du camp. Les deux hommes qui leur avaient parlé s'avancèrent vers eux. L'un avait le teint bleu et montait un cheval bleu, l'autre avait le teint rouge et montait un cheval rouge. Tous deux étaient coiffés de casques en fer ornés de petits drapeaux.

— Qu’avez-vous à nous dire ? ô braves ! demandèrent-ils.

Et les envoyés du Royaume du Sud répliquèrent :

— Qui êtes-vous, ô braves, arrivés en si grand nombre et qui est votre chef ?

« Pourquoi n’avez-vous pas sollicité la permission de camper ici et payé le prix de l’herbe ? Remontez ou descendez la rivière, retournez sur vos pas, allez où bon vous semble, mais ne demeurez pas ici. Le roi Chingti ne le permet pas. Gardez-vous de l’offenser, ô braves, sa colère est terrible, il vous réduirait en poussière. »

L’homme au teint bleu répondit :

— Ô vous, guerriers du Sud, sachez que je suis Yula Tongyur, de la lignée royale de Djang. Ce camp est celui de Guésar. Si notre séjour est long, il durera un an ; s’il est court, il durera trois mois. Nous ne paierons ni le

prix de l’herbe, ni celui de l’eau. Nous sommes venus pour parler au roi Chingti.

— Mendiants de Ling ! cria l’officier Méntchén Koula, que pouvez-vous avoir à dire au puissant souverain du Sud ? Dites-le-moi et je le lui rapporterai.

Alors, Diktchén, l’homme au teint rouge, monté sur un cheval rouge, tira de son ambag[220] sa grande pipe en or qui pesait dix-neuf sangs[221] et contenait la valeur d’un bau[222] de tabac. Il la bourra, l’alluma et dit :

— Si vous tenez à savoir, ô guerriers, pourquoi nous sommes venus ici, je vais vous l’apprendre.

---

[220] L'espèce de poche que forme, sur la poitrine, la large robe des Thibétains, serrée par une ceinture.

[221] Environ un kilogramme.

[222] Une large mesure servant à mesurer le grain.

« Le chef Todong de Ling, a pour fils un brave âgé de vingt ans. Chaque année, depuis son enfance, un *mopa* fait un *mo* pour savoir qui est la fille qu'il faut lui donner en mariage et, chaque année, la réponse est la même. Il doit épouser la fille du roi Chingti. Si son père nous la donne amicalement, nous lui offrirons en retour de l'or et de l'argent[223]. S'il nous la refuse, les choses tourneront mal pour lui, nous ravagerons ses États et emmènerons sa fille comme esclave.

— Impudent ! exclama le gouverneur Tamotongdup. Sache que la fille du roi, âgée maintenant de quinze ans, est son unique enfant. Elle héritera de ses États et lui succédera sur le trône. Crois-tu que Chingti l'enverra dans un pays de pauvres comme est Ling ?

« Si je lui répète tes paroles, il vous massacrera tous jusqu'au dernier. Mais tu le

---

[223] Il est d'usage, au Thibet, de payer aux parents de la mariée un prix qui est censé compenser les dépenses qu'ils ont faites pour l'élever.

veux, soit. Qu'il soit fait selon ton désir. Nous verrons ce qui s'ensuivra. »

Et les deux envoyés de Chingti, tournant bride, regagnèrent la forteresse.

Ils rendirent compte au roi de leur entrevue avec les lieutenants de Guésar, mais laissant l'assurance méprisante qu'ils avaient affectée devant ceux-ci, ils conseillèrent au roi de ne pas exciter la colère du héros et de consentir de bon gré au mariage de sa fille avec le fils de Todong.

— Guésar, dirent-ils, n'avait que treize ans quand il tua le géant Lutzén ; plus tard, il a conquis Hor et ensuite Djang, il est dangereux de s'en faire un ennemi.

Ces conseils déplurent fortement au roi qui entra en colère et injuria les deux fonctionnaires.

— Je ne donnerai certainement pas ma fille à un membre de cette horde de mendiants. Vous n'êtes que de misérables pol-

trons. Que l'on réunisse l'armée. Il ne faudra pas longtemps pour châtier l'arrogance de Guésar.

La nuit suivante, la fille de Chingti, Métog Lhadzé (belle déesse fleur) eut un rêve affreux et, toute tremblante, elle le raconta, dès le matin, à son père.

— J'ai vu, lui dit-elle, notre pays couvert de ténèbres et le sang coulant à torrent dans la citadelle. À l'intérieur du palais, le précieux pilier de turquoise était brisé. Le ministre Koula avait été écorché et ses quatre membres étaient cloués au sol. Moi-même, je m'en allais vers l'est, tenant l'extrémité d'un arc-en-ciel blanc dans ma main.

« Croyez-moi, chef[224], mieux vaut m’envoyer à Ling que d’exposer, pour moi, votre vie précieuse et celle de vos sujets. »

Le roi ne voulut pas en entendre davantage et, brutalement, lui ordonna de se taire, lui disant qu’elle était incapable de rien comprendre à une question de ce genre et qu’elle parlait comme une sotte.

La guerre fut décidée au conseil des ministres. Les chefs s’occupèrent aussitôt de rassembler les troupes autour du palais-citadelle et envoyèrent des détachements en éclaireurs pour se rendre compte des forces dont Guésar disposait. Mille hommes furent chargés de garder le pont sur la rivière. Le lendemain, deux généraux, commandant chacun dix mille hommes, prirent position

---

[224] L'étiquette thibétaine ne permet pas aux enfants d'appeler père un homme de condition élevée. Ils doivent lui donner son titre.

pour barrer la route à l'ennemi et, le jour suivant, deux autres généraux, disposant, chacun de trente mille hommes, devaient les suivre. Le roi Chingti, qui ne soupçonnait pas le nombre des soldats de Guésar, jugeait ses propres troupes plus que suffisantes pour écraser les gens de Ling.

Tandis que le roi du Sud se livrait à ces préparatifs, Guésar eut un rêve. Il vit un cavalier blanc, coiffé d'un casque d'argent, surmonté d'un petit drapeau blanc et monté sur un cheval blanc, qui lui donna le conseil de traverser immédiatement la rivière.

Sans tarder, les troupes se mirent en marche. Arrivées près du pont, elles virent les soldats qui le gardaient et les hommes de Tamotongdup et des autres généraux qui accouraient pour les soutenir. Tamotongdup, se portant en avant, tua, en un instant, vingt guerriers de Ling, puis tourna bride pour presser la marche de ses hommes. Diktchén suivi par les siens traversa le pont et poursui-

vit le gouverneur en criant d'une voix terrible :

— Si tu ne me connais pas, sache que je suis Diktchén de Hor, fils de dieux et le plus puissant des guerriers. Tu vas éprouver l'effet de ma force.

Et, ce disant, il lui trancha la tête d'un seul coup de son sabre en fer tombé du ciel.

Yula Tongyur avec ceux de Djang passèrent la rivière à la nage, couchés sur le dos de leurs chevaux et, rejoignant les « braves » de Ling, firent un effroyable carnage des soldats du sud. Ceux qui purent échapper s'enfuirent dans la citadelle.

En apprenant ce désastre, Chingti devint fou de rage. Il ordonna que d'autres troupes avec les généraux Koula et Tongtchoung attaquassent immédiatement les envahisseurs.

La mêlée fut affreuse. Chaque chef clamait très haut ses titres et ses exploits. On combattait avec des flèches, des sabres, des

piques, et les pasteurs des tentes noires, habiles à lancer le lasso, saisissaient de loin leurs adversaires, les jetaient à bas de leurs montures et les traînaient sur le sol où les chevaux les piétinaient.

Ainsi, furent capturés les deux généraux Méntchén Koula et Tongtchoung, que leurs vainqueurs voulaient montrer vivants à Guésar. Koula fut étendu par terre et l'on enfonça des piques dans ses quatre membres, le clouant au sol. Tongtchoung fut enchaîné. Lorsque Guésar les vit, il dit aux siens en désignant Koula :

— Celui-ci est un véritable fils et chef de démons. Sa peau possède des propriétés magiques que j'ai discernées par ma clairvoyance. Un jour viendra où elle me sera utile. Je la veux. Quant à Tongtchoung, il a des ancêtres divins. Je lui donnerai, plus tard, un poste important dans mes états. Ne le tuez pas, mais gardez-le prisonnier et enchaîné jusqu'à la fin de la guerre.

Les soldats emmenèrent donc Tongtchoung et le donnèrent en garde à Todong. Quant à Méntchén Koula, ils l'écorchèrent vivant et, lorsqu'il fut mort, ils jetèrent son corps dans un trou profond sur lequel, par la suite, fut érigé un large *chörten blanc.*

Pendant que ses troupes essuyaient une seconde défaite, le roi s'inquiétait de ne pas en recevoir de nouvelles. Dans la crainte qu'elles ne soient trop faibles pour repousser l'ennemi, il décida de leur envoyer des renforts dès le lendemain.

Durant la nuit, le dieu Tsangspa informa Guésar de ce qui se préparait et l'engagea à surprendre Chingti avant que les troupes fraîches aient pu occuper une position stratégique favorable sur les hauteurs dominant le défilé qu'il fallait franchir pour se rendre de la frontière à la résidence royale.

Suivant ce conseil, Guésar et ses soldats partirent nuitamment. Avant le lever du jour ils se trouvèrent devant la citadelle qu'ils investirent, y mettant le feu aux quatre points cardinaux.

L'incendie se propagea rapidement. Chingti, réveillé par des bruits insolites, se vit bientôt entouré de flammes. Toutes les issues étaient fermées par des barrières ardentes. Chingti essaya de se soustraire à son sort par un stratagème magique. Fils de démon et très versé dans les arts occultes, il avait construit pour le cas de pressante nécessité, une échelle au moyen de laquelle il pouvait monter dans le ciel. La déployant en hâte, il en gravit rapidement les échelons et il allait s'échapper lorsque Guésar l'aperçut. D'une flèche bien dirigée, le héros brisa l'échelle et Chingti fut précipité dans les flammes.

Quant à Métog Lhadzé, elle courait de-ci, de-là, affolée, cherchant en vain une voie qui ne fût pas coupée par le feu. Guésar l'aperçut

comme elle se penchait à une fenêtre du palais embrasé et, de loin, lui cria :

— Si tu es de race divine, viens à moi à travers les airs. Si tu es de race démoniaque, tombe dans les flammes.

Alors, la jeune fille s'élança dans le vide et, traversant haut dans le ciel la cité embrasée, vint tomber, légère comme une feuille, sur les genoux du héros.

La guerre était terminée. Guésar s'empara du trésor de Chingti conservé dans une construction souterraine parmi les montagnes. Au nombre des objets précieux qu'il contenait, se trouvait un joyau ayant la forme d'une lune âgée de trois jours. Il changeait de couleur suivant la nature et les sentiments de celui vers lequel il était tourné ou selon les forces occultes favorables ou hostiles qui étaient à l'œuvre autour de celui qui le possédait, fournissant ainsi des indications précieuses.

De retour à Ling, Guésar donna la jeune princesse en mariage au fils de Todong, puis après avoir célébré leur victoire par de grands banquets, les troupes alliées retournèrent respectivement à Hor et à Djang, les guerriers de Ling regagnèrent leurs tentes et le héros se retira dans son palais.

La mission dont il s'était chargé était accomplie, les rois démons n'existaient plus. L'énergie malfaisante incarnée en eux et transmuée par ses soins en force bienfaisante, demeurerait pour un temps en repos, attachée à leurs « esprits » dans le Paradis Occidental de la Grande Béatitude, puis se manifesterait sous la forme de nouveaux êtres.

Et ceux-ci, par leurs actes, s'alliant à d'autres forces, devenant avec elles plus puissants en bonté ou perdant leurs vertus salutaires, engendreraient du bonheur ou de la souffrance. Ainsi, tourne et tourne la « ronde ». Heureux celui qui s'en libère.

L’épopée de Guésar ne se termine pas après la mort des rois-démons. Le héros entreprend ensuite une série de guerres qui ne se rapportent pas à sa mission proprement dite, laquelle consistait, ainsi qu’on l’a vu dans le prologue, à détruire des ennemis de la Religion. Comme roi de Ling, il pourvoira ce pays de pasteurs incultes et pauvres, de certains éléments de civilisation et de bien-être. Au début de sa carrière, il l’a déjà doté de médecines. Il augmentera, maintenant, l’importance de ses troupeaux en s’emparant des vaches du roi Tazig et des chevaux d’un chef mongol. Il y rapportera, comme butin, l’or des Torgeuts, puis, successivement, les étoffes de soie et le thé de la Chine.

Le suivre dans ces diverses expéditions dont les circonstances se répètent souvent

fournirait la matière d’un autre volume. Je me bornerai à raconter la première d’entre elles, dont l’origine se relie aux suites de la victoire remportée par Guésar sur le Roi du Sud.

CHAPITRE XII

Malgré ses 93 ans, Todong veut une jeune épouse. – Pour l'obtenir, il fait dérober les chevaux bleus du roi Tazig. – Les espions de ce roi arrivent chez Todong pendant le banquet nuptial. – Todong, ivre, se vante du vol commis. – Tazig envoie des soldats pour le châtier. – Le poltron se cache sous un chaudron renversé. – Il est découvert, bâtonné et condamné à être coupé en morceaux. – Il obtient sa grâce en offrant de trahir Guésar au profit de Tazig. – Les guerriers de Ling refusent de se battre pour une cause injuste. – L'appui promis par les dieux et l'appât du gain les font changer d'avis. – L'ermite transformé en une masse incandescente. – Le feu s'échappe de sa caverne et entoure la forteresse de Tazig d'un lac de flammes. – Guésar l'éteint avec la peau magique de

Koula, qu'il a fait écorcher vivant. – Victoire de Guésar et massacre des troupes de Tazig. – Guésar se rend au palais de la montagne où se trouvé le trésor de Tazig. – En cours de route, Todong poursuit des jouvencelles qui sont des démons féminins. – Saisi par leurs parents, il est enfermé dans un saloir en attendant d'être dévoré. – Guésar le délivre. – Le héros établit comme reine la veuve de Tazig. – Il transporte à Ling les trésors de Tazig et les partage entre tous ceux qui ont participé à la campagne.

Le mariage de son fils avec une jeune et jolie princesse de quinze ans avait laissé Todong rêveur. Regardant sa nouvelle bru trottiner d'un pas léger dans sa demeure et servir gracieusement son mari, le désir d'acquérir pour lui-même un papillon semblable s'insinuait en lui. Après tout, pensait-il, je n'ai que quatre-vingt-treize ans. C'est la force de l'âge. Ma vieille épouse est devant moi

comme un ustensile hors d'usage. Pourquoi n'épouserais-je pas une fillette au visage blanc et frais, dont le petit corps souple ploie comme l'herbe de nos steppes ?... Oui, pourquoi ?... Bien mieux que mon fils, ce gamin, je suis capable de rendre une femme heureuse.

Sa résolution prise, Todong passa en revue les vierges existant dans ses environs et le résultat de son examen critique fut qu'une seule d'entre elles lui convenait. Elle ne ressemblait guère au portrait imaginaire qu'il s'était tracé. Son élue avait vingt-cinq ans. De stature majestueuse et de formes amples, elle ne rappelait en rien la gracilité d'un brin d'herbe et son teint était sombre. Mais c'était elle que Todong voulait.

Malgré l'assurance qu'il puisait dans sa situation de chef et ses grandes richesses, Todong ne laissait pas que d'être embarrassé quant à la façon d'obtenir la fille en mariage. Son père, Tsadjong, un ministre de Guésar,

possédait une fortune au moins égale à la sienne et le vieil amoureux craignait un peu d'être rebuté par lui. Après réflexion, il lui parut habile de faire présenter sa demande par l'éloquent Dabla, le fils adoptif de Guésar. Dabla, puissant à Ling, était le fils de Gyatza, l'ami de Guésar tué par les gens de Hor, et le petit-fils de Singlén. Lui, Todong, fière de Singlén, était donc le grand-oncle du jeune homme, ce qui autorisait la démarche de ce dernier.

Le choix de Dabla comme négociateur étant arrêté, un autre point restait à régler. Il fallait, selon l'usage, commencer par lui offrir un cadeau. Un cadeau à Dabla ne pouvait être mesquin et Todong ne pouvait jamais qu'à grand'peine se départir du moindre des objets lui appartenant.

Il se rappela que le cheval favori de Dabla prenait de l'âge et devenait un peu lent à la course. Un beau cheval ne manquerait pas de plaire au jeune homme. Alors, une idée mer-

veilleuse surgit dans l'esprit inventif du vieux chef. Des chevaux, non pas un seul, mais trois, il savait où les trouver. Des chevaux comme il n'y en avait point d'autres au monde : les fameux chevaux bleus du roi Tazig. Il en garderait un pour lui, en donnerait un autre à Dabla et le troisième serait offert au père de la mariée comme prix de celle-ci.

La combinaison était parfaite, il ne manquait plus que les chevaux.

Il confia le soin de les aller adroitement quérir à trois individus, ses serfs, respectivement dénommés Gyaï Pépuï Thougsgeus, Thong Thoungthoung Mérgo Khyéno et Gyab Késpé Pipé Lébléd, qui passaient pour de rusés bandits.

Chacun d'eux reçut trente onces d'or et Todong confia aux trois compères son précieux dipching (le bâton magique qui rend invisible) qui pouvait leur être utile dans leur

expédition. Il leur promit, en outre, une généreuse récompense s'ils réussissaient.

Treize jours plus tard, les trois compagnons atteignirent les confins des États du roi Tazig[225].

---

[225] Tazig paraît signifier la Perse. Il ne peut être question que des cavaliers partis de la région où nous trouvons actuellement Ling aient pu, en treize jours, atteindre, non pas la Perse, mais simplement l'extrémité ouest du Thibet jusqu'où un chef d'origine persane aurait pu s'avancer. Il leur aurait fallu environ trois mois pour accomplir ce voyage. Bien entendu, il ne faut pas demander trop de vraisemblance à des légendes fantastiques. Cependant, comme les Thibétains prononcent et orthographient souvent le nom de ce roi Tags Zigs qui signifie léopard, il se peut que la tradition se rapporte au « roi léopard » et non au « roi persan ». Ce Tazig ou Tags Zigs, *nor gyi dagpo*, « possesseur de richesses », est un personnage souvent nommé dans les légendes et les contes

Non loin de là, à un endroit appelé Mémoyu thang, le roi et sa cour étaient venus camper pour adorer les dieux du pays et s'amuser, ensuite, en plein air. Les émissaires de Todong virent des courses de chevaux, des concours de tir à l'arc et différents jeux qui retenaient l'attention des personnages de la noblesse et des gens du peuple. Jusqu'au dernier des domestiques, tous ne songeaient qu'à manger et à boire copieusement et à se divertir. Le soleil n'avait pas encore atteint le milieu du ciel que tous étaient déjà agréablement ivres.

Nous ne pouvions tomber mieux, pensèrent les trois coquins.

Le roi avait ordonné que treize veilleurs montassent chaque nuit la garde dans le camp et, surtout, ne perdissent pas de vue la

---

thibétains. Qui fut le chef désigné ainsi et s'il a une véritable existence historique, nous l'ignorons.

tente qui abritait les chevaux précieux. Cependant, quand la nuit venait, les veilleurs qui avaient festoyé avec les autres étaient sujets à voir double ou à être aveugles.

Portant avec eux le bâton qui rend invisible, Gyaï Pépuï Thougsgeus et ses deux acolytes pénétrèrent dans le camp pendant la quatrième veille de la nuit, alors que roi et sujets dormaient profondément. Ils ne découvrirent pas aisément les chevaux parmi le grand nombre de tentes dressées dans la plaine mais, à la fin, ils aperçurent une jolie petite tente rouge plantée un peu à l'écart et, soulevant ses rideaux avec précaution, ils virent les trois chevaux bleus. Les prenant doucement par leur licou, ils les conduisirent hors du camp.

Puis, ayant rejoint leurs propres montures, ils placèrent leurs selles sur les chevaux de Tazig, enfourchèrent ceux-ci et, suivis par les trois autres bêtes heureuses de re-

prendre le chemin de Ling, ils s'éloignèrent au grand galop dans la direction de l'est.

Le roi et les gens de qualité, pleinement repus, dormirent longtemps. Quand les domestiques s'éveillèrent, ils entendirent les autres chevaux hennir, mais non point les chevaux bleus. Inquiets, quelques-uns se rendirent à la tente rouge et, malheur ! elle était vide !

Aussitôt informé, le chef des écuries pensa mourir de colère et d'effroi. Qu'allait dire le roi et quel châtiment lui réservait-il ?... Il fit appeler tous les piqueurs et tous les palefreniers, les envoya battre le pays à la recherche des bêtes et différa de faire son rapport à Tazig, espérant que les chevaux pourraient être repris.

Les hommes revinrent à la nuit tombée, la tête basse. Ils n'avaient trouvé ni les animaux, ni aucune marque de leur passage. Force fut d'avertir le roi. Celui-ci se montra

moins irrité que le chef des écuries ne l'avait craint.

— Il n'y a pas de voleurs dans mes États, dit-il. Les chevaux se sont échappés et reviendront d'eux-mêmes.

Trois jours se passèrent, les chevaux ne revenaient pas. Alors Tazig envoya trois chefs et six cents hommes à la recherche des voleurs.

Arrivés à un endroit nommé Mémanatchén Kongma, quelques-uns de ces hommes découvrirent l'empreinte des pieds du plus beau des trois chevaux, et toute la troupe suivit ces traces jusqu'à un autre endroit nommé Siling Namtu Kongma. Ils y passèrent la nuit au pied d'un col. Le lendemain, ayant franchi celui-ci, ils virent la vallée qu'ils suivaient se diviser en trois branches et, à quelque distance devant eux, aperçurent une caravane composée de trente chefs marchands, quatre-

vingt-dix aides et de nombreux domestiques conduisant mille mules chargées.

Tchakardénpa, l'un des chefs envoyés par Tazig, héla ceux de la caravane et leur fit de grands signes avec les bras, mais ils continuèrent leur chemin sans lui répondre. Peu après, les gens de Tazig rencontrèrent pourtant un homme vêtu de blanc demeuré en arrière et ils lui demandèrent qui étaient les marchands, d'où ils venaient et où ils se rendaient.

Tchakardénpa se nomma :

— Je suis un ministre du roi Tazig, dit-il. Mon maître est campé à quelque distance d'ici et trois superbes chevaux lui ont été volés. Ils sont marqués de signes particuliers. L'un d'eux porte sous son sabot les dessins d'une conque et d'un lotus à huit pétales. Nous avons vu ses traces de l'autre côté du col mais, ici, à cause de vos nombreux ani-

maux qui ont piétiné le sol, nous ne distinguons plus rien.

« Si vous pouvez me renseigner au sujet de ces bêtes, je vous récompenserai largement, mais si vous me mentez, mon roi saura vous atteindre et vous punir. »

Le cavalier répondit :

— Je suis Pagyar Yundoub, et le chef de tous ces marchands est le bien connu Tsang-Gardag tsongpa[226]. Nous transportons des

---

[226] Ce n'est pas un nom, mais une désignation : « le marchand dont les caravanes vont du pays de Tsang à Gartag ». Tsang est la vaste province dont Jigatzé est la capitale, au sud du Thibet, et Gartag est un endroit situé à l'ouest de Tatchienlou. Peut-être s'agit-il de Gartok, une localité plus importante du pays de Kham. On peut aussi supposer que le marchand était d'une autre ville, nommée aussi Gartok, située à l'extrémité de la vaste province de Tsang, au sud-ouest du Thibet.

marchandises de Siling[227] que nous échangerons en Tsang contre de l'or et de l'argent. Je n'ai vu ni vos chevaux, ni leurs traces. J'en fais le serment.

« Le prince de Gartag et le roi Tazig sont liés par une amitié d'ancienne date et voici longtemps qu'ils ne se sont vus. Dites-moi, je vous prie, votre roi est-il en bonne santé et son fils, le prince Tangeus Dawa, qui était encore un enfant lors de ma dernière visite à son père, est-il maintenant devenu un grand jeune homme ? Le peuple et le pays sont-ils prospères ? Mon chef sera heureux si je lui apporte de bonnes nouvelles de son ami.

« Je suis quelque peu versé dans l'art des *mos,* si vous le désirez, je puis faire un *mo* au sujet de vos chevaux. »

---

[227] Siling est une ville située près de la frontière, dans la province du Kansou (Chine). Les Chinois la dénomment Sining.

Tchakardénpa accepta avec empressement l'offre du marchand et, ce dernier ayant terminé le *mo,* déclara :

— Si vous continuez à marcher dans la direction que vous suivez maintenant vous ne retrouverez jamais vos bêtes. Retournez dans votre pays et là, prenez-y l'avis d'un savant lama-devin. D'après ce que mon humble savoir me permet de pronostiquer, si du pays du roi Tazig vous dirigez vos recherches vers l'est, vous trouverez les chevaux.

Le marchand tira, alors, de l'un des sacs suspendus à sa selle plusieurs écharpes, les unes bleues, les autres blanches, déposa neuf pièces d'or dans un coin de l'une d'elles qu'il noua et pria Tchakardénpa de les présenter à son roi en l'avertissant qu'à leur prochain passage près de son territoire, les marchands iraient lui rendre visite.

Suivant le conseil qui leur était donné, les hommes de Tazig retournèrent vers leur roi

et lui rendirent compte des divers incidents de leur voyage.

— Le mieux que nous ayons à faire, dit-il, est en effet de consulter quelques savants *mopas.* Que l'on convoque donc le *tulkou* Albé qui est un lama et le *tulkou* Mipam qui est un bönpo, puis aussi le grand devin *mopa* Tisser Dong nag.

Devant le roi et les membres du conseil d'État, les trois *mopas* firent des *mos,* chacun d'après ses procédés particuliers, qu'ils tenaient très secrets.

Le premier, Albé le lama déclara : Je ne vois pas les chevaux à Ling, qui est le territoire situé à l'est, mais je les découvre dans un endroit sombre où le soleil ne pénètre pas.

Tandis qu'il parlait, Mipam le bönpo hochait la tête :

— Les chevaux se trouvent à l'est, dit-il catégoriquement, dans une forteresse ayant la forme d'une corne.

Laconiquement, Tisser Dong nag prononça :

— Les chevaux sont morts.

— Lequel faut-il croire ! exclama le roi irrité. Peut-être sont-ils tous trois également ignorants.

Puis, accordant plus de confiance au bönpo qu'aux deux autres, car les bons sont les plus grands magiciens du monde, il s'adressa à Mipam :

— Recommencez, lui demanda-t-il. Voyez si les bêtes sont ou ne sont pas à Ling.

Mipam fit un nouveau *mo* et, après s'être absorbé longtemps en des calculs rituels, il rendit cet oracle :

— Les chevaux sont à Ling, dans la maison de Dabla.

Son accent ne permettait aucun doute, le roi n'en conçut pas, mais il se mit violemment en colère :

— Ce Guésar, dit-il, jadis Tchori, un mendiant, s'est fait roi de Ling. Il a tué Lutzén, les rois de Hor, de Djang et Chingti du sud. Maintenant il s'attaque à moi et, comme un vulgaire pillard, il vole mes chevaux. Quelle basse effronterie ! Je vais réunir mes guerriers et d'ici peu j'enlèverai sa femme Sétchang Dougmo et tout le riche butin qu'il a accumulé. Le territoire de Ling passera sous mon pouvoir.

Les ministres et les conseillers se taisaient, comprenant que le roi était fort affecté par la perte de ses chevaux qui n'avaient point leurs pareils dans le monde. Après quelque temps, l'un d'eux, nommé Chésarabno se leva, offrit une écharpe à Tazig et lui dit :

— Les *mos* se contredisent. Nous ne sommes donc point fondés à envoyer immédiatement une armée contre Guésar. Il a sous sa dépendance beaucoup de chefs, beaucoup de tentes et beaucoup de villages. Si même les bêtes ont été amenées sur son territoire,

nous ignorons qui est le voleur, Guésar ignore peut-être aussi le méfait commis par l'un de ses sujets.

« Envoyons à Ling deux hommes intelligents déguisés en mendiants. Ils chercheront les chevaux et quand ils auront découvert par qui ils sont détenus, nous verrons comment il convient d'agir. »

Tous ceux présents louèrent la sagesse des paroles de Chésarabno et le roi se rangea à son avis. Le ministre Tchakardénpa et le maître des écuries Tougti Lalen se déguisèrent en *ardjopas* (pèlerins mendiants). Tenant un long bâton à la main et portant leurs bagages sur leur dos ils partirent pour Ling.

Dès leur arrivée à Ling, les chevaux volés avaient été, par les soins de Todong, conduits chez leurs nouveaux propriétaires. L'un chez Dabla, un autre chez Tsadjong et il s'était adjugé le plus beau des trois.

Dabla méritait bien son cadeau. Sa tâche avait été ardue. Tsadjong et les membres de sa famille refusaient énergiquement de donner la jeune fille au vieux chef et celle-ci manifestait avec véhémence sa répugnance à devenir la femme d'un époux qui approchait de sa centième année. Mais Dabla, puissant dans le pays, éloquent et rusé, avait insisté de telle manière que Tsadjong et les siens s'étaient résignés à lui céder. Quant à la triste fiancée, une fois le consentement des siens obtenu, quelques gifles et deux ou trois solides bastonnades lui avaient péremptoirement démontré que le silence et l'obéissance siéent aux filles, quitte à elles de s'en dédommager, plus tard, dans leur ménage. Or donc, elle avait été conduite chez Todong, et celui-ci donnait une grande fête en l'honneur de ses nouvelles noces.

Ce même jour, des bergers de Tchalogsang, un parent de Sétchang Dougmo, conduisirent trois mille moutons pâturer à

Mayul Tiratamo, non loin de chez Todong et y dressèrent leurs tentes. Ils étaient arrivés depuis peu lorsque deux d'entre eux qui étaient demeurés au camp virent deux *ard-jopas* venir vers eux. Le plus jeune des deux, bergers, nommé Tseundoup, pensa immédiatement : qui sait si ces deux étrangers ne sont pas des espions du roi Tazig à la recherche des chevaux volés par Todong. Puis, comme ils arrivaient près de leur tente, il dit à son compagnon de leur donner un bol de lait caillé.

— D'où venez-vous ? demanda-t-il ensuite aux pèlerins. De quel pays êtes-vous ?

— Nous sommes des gens de Djang, répondit l'un d'eux.

— Voilà qui tombe bien, fit le berger. Moi aussi, je suis de Djang. Comment se porte le roi Yula Tongyur ?

Et il leur posa différentes questions sur des gens et des choses de Djang.

— Voici vingt-six ans que nous avons quitté notre pays, dirent les *ardjopas* et nous ignorons ce qui s'y est passé depuis ce temps.

— Vous me paraissez être d'étranges *ardjopas,* repartit Tseundoup, en examinant les voyageurs. Je n'en ai jamais vu de votre espèce, vous devez bien vous nourrir en cours de route et ne pas effectuer de longues étapes. On dirait que la graisse va crever votre peau et votre teint est blanc comme celui des princes. Le soleil ne semble pas vous avoir beaucoup brûlé la peau dans vos pérégrinations.

« Déposez donc votre ballot, il ne ressemble pas à celui des pauvres. Il doit être plein d'argent. Défaites-le et montrez-nous ce qu'il contient, nous vous achèterons peut-être quelque chose. Où allez-vous ?... »

Les deux espions étaient au supplice.

Tchakardénpa répondit humblement :

— Honorable berger, les bagages des *ard-jopas* ne doivent pas être ouverts. Que penseraient les gens de Ling s'ils vous voyaient le faire ? Ils croiraient que vous voulez voler des pèlerins... Je puis vous dire où nous allons. Nous allons voir le roi Guésar de Ling. Savez-vous où il se trouve actuellement ?

La mauvaise opinion que le jeune berger avait conçue des faux pèlerins s'accentuait :

— Il n'est pas permis au vent, dit-il, d'enlever un poil de la toison des moutons de notre maître Tchalogtsam. Il n'est pas permis aux oiseaux de projeter, en volant, leur ombre sur ses troupeaux, ni aux hommes de porter leurs regards vers eux. Vous me faites l'effet de coquins venus pour voler des bêtes. Je ne vous laisserai pas partir. Vous allez venir vous expliquer devant Tchalogtsan.

Le plus vieux berger, un bonhomme à la tête un peu faible, intervint :

— Tu parles mal, mon fils, dit-il à son jeune compagnon. Laisse ces pauvres gens continuer leur route.

Puis, s'adressant aux *ardjopas*, il continua :

— Traversez le col que vous apercevez là-bas. Par-delà, est la demeure du chef Todong qui donne, pour le moment, une grande fête pour célébrer son mariage. Il a quatre-vingt-treize ans, et, malgré son grand âge, il désirait une jeune femme. Il épouse une fille de vingt-cinq ans. Pour l'avoir, il a fait voler les chevaux bleus du roi Tazig. Allez à sa noce, et l'on vous y donnera des monceaux de nourriture.

Tseundoup avait eu beau faire des signes au vieux bavard pour arrêter ses malencontreuses indiscrétions, celui-ci n'en avait tenu aucun compte.

Maintenant, les faux *ardjopas* exultaient, ils étaient renseignés et certains de voir bien-

tôt les chevaux volés. Ils prirent congé et, affectant toujours les allures de pauvres hères, ils se dirigèrent vers le col.

Le lendemain, ils arrivaient devant la maison de Todong. La porte en était fermée et, par-dessus le mur de la cour, ils virent les chefs et leurs femmes qui festoyaient à l'étage supérieur de l'habitation.

— Si nous pouvions ouvrir cette porte et pénétrer dans la cour, dit Tchakardénpa à Tougti, très probablement nous verrions les chevaux, mais comment faire pour nous y introduire ?

— Puisque nous sommes des pèlerins mendiants, répondit Tougti, nous pouvons, comme ils le font, crier à tue-tête pour demander l'aumône, quelqu'un viendra sans doute nous apporter quelque chose à manger et, quand la porte s'ouvrira, nous pourrons tout au moins jeter un regard dans la cour.

Sur ce, ils commencèrent leur tapage selon la coutume des mendiants implorant la charité.

Todong, qui les entendit, pensa : Ces *ardjopas* parcourent un grand nombre de pays. Si je les laisse entrer, ils verront ma somptueuse demeure et ma jeune femme, ils en parleront en beaucoup d'endroits et ma réputation s'accroîtra.

Il appela donc un de ses domestiques et lui commanda de faire monter les deux pèlerins. Dès que ceux-ci eurent franchi le seuil de la porte, ils virent, attaché dans l'écurie, sous la maison, celui des chevaux bleus que Todong avait gardé pour lui. Ils montèrent à l'étage et le vieux chef fit étendre un morceau de tapis dans un coin de la chambre, pour qu'ils s'assoient. Puis il leur demanda d'où ils venaient :

— Nous venons de Tayul Teu, répondirent-ils.

— Passez la journée ici, leur dit Todong, vous mangerez et vous vous amuserez.

Et il ordonna aux domestiques de leur apporter de la bière et différents plats de viande.

Les deux espions, jouant l'ignorance, demandèrent :

— De qui fête-t-on le mariage ? Qui est l'époux de cette jolie fille ?

Tout fier, le vieux Todong se rengorgea.

— Ce sont mes propres noces, déclara-t-il.

Les hommes de Tazig parurent s'étonner :

— C'est vous le marié ! exclama Tchakardénpa, mais vous devez avoir au moins quatre-vingt-dix ans ! Ne vous moquez pas de nous, je vous prie. Comment la chose s'est-elle faite ? Comment avez-vous pu obtenir une si belle fille ? C'est merveilleux ; en vérité, j'hésite à vous croire...

Todong avait déjà bu un bon nombre de tasses de bière forte et d'eau-de-vie de grain. Ses notions concernant ce qu'il était bon de dire et ce qu'il valait mieux celer commençaient à devenir vagues. Il raconta tout au long l'histoire du vol des chevaux, nommant Dabla, Tsadjong et lui-même comme étant leurs propriétaires actuels.

Les faux *ardjopas* savaient tout ce qu'ils voulaient savoir.

— Nous nous rendons à de lointains lieux saints, en Chine et dans l'Inde, dirent-ils : Nous ne pouvons pas nous attarder. Nous vous souhaitons longue vie. Nous reviendrons peut-être un jour vous repayer votre bonté.

Sur ce, ils s'en allèrent et retournèrent auprès de Tazig lui annoncer le succès de leurs investigations.

Le roi se montra très irrité.

— Puisqu'il en est ainsi, dit-il, vous réunirez des soldats demain et, après-demain, vous partirez pour Ling et m'en ramènerez ce vieux voleur étroitement enchaîné.

Cet ordre fut exécuté. La petite troupe, forte de huit cents hommes, se hâta vers la demeure de Todong, marchant pendant une partie de la nuit.

Ce dernier ne soupçonnait guère l'identité des pèlerins qui avaient mangé et bu de si bon appétit chez lui et il ne se souvenait plus de leur avoir, dans une demi-ivresse, raconté le vol des chevaux.

Pour terminer pieusement les fêtes de son mariage, il décida de se rendre à Magyalpoumra pour y vénérer les déités locales.

Le matin même du jour où il devait s'y rendre, un de ses domestiques sortant de grand matin pour aller puiser de l'eau, vit la maison entourée par de nombreux soldats. Jetant le baquet qu'il portait, il rentra en cou-

rant et se précipita dans l’appartement de son maître en criant.

— Kouchog ! kouchog ! les soldats de Tazig sont devant votre porte. Ils viennent pour les chevaux volés. Ah ! ah ! Que va-t-il advenir de nous ?...

Mais, comme il était brave, l’homme ne se contenta pas de crier. Il saisit le sabre en fer tombé du ciel accroché près de la couche de son maître, puis, ayant enfourché un bon cheval, il se dirigea vers la porte de la cour.

Terrifié, pensant au châtiment qui le menaçait, Todong courait deçà, delà, cherchant un endroit où se cacher. Apercevant un grand chaudron de bronze, il s’accroupit et le retourna sur lui.

Pendant ce temps, le belliqueux domestique avait abattu une cinquantaine d’ennemis pour s’ouvrir un passage et fuyait au galop. La jeune mariée, ses servantes et les gens de Todong, profitant de ce que

l’attention des soldats était concentrée sur la lutte avec l’homme au sabre merveilleux, se sauvaient de divers côtés. Le fils de Todong était parti la veille pour inspecter ses troupeaux. Ainsi, Todong se trouva seul et sans défense dans sa maison.

Les soldats de Tazig le cherchèrent de tous côtés sans pouvoir le découvrir et il leur aurait peut-être échappé si le poltron avait pu dominer sa terreur et réprimer le tremblement qui l’agitait. À cause de celui-ci, un anneau attaché à sa ceinture se mit à frapper contre le chaudron et à le faire tinter, amenant ainsi la capture du voleur.

Celui-ci fut d’abord battu puis enchaîné. Le seul cheval bleu trouvé dans l’écurie, les autres chevaux et tous les objets précieux qui existaient dans la maison furent emmenés comme butin et, huit jours plus tard, la troupe et son prisonnier arrivaient à Némo Yuthang sur le territoire de Tazig.

Deux des ministres de ce dernier firent comparaître l'accusé devant eux.

— Pour commencer, lui annoncèrent-ils, tu vas recevoir cinq cents coups de bâton, puis, demain, on te coupera en morceaux. Tu apprendras à tes dépens ce qu'est le pouvoir du roi dont tu as osé voler les chevaux précieux.

Todong reçut les cinq cents coups de bâton, mais le coquin, s'aidant de son pouvoir magique, rendit son corps aussi dur que le bronze et n'éprouva point de douleur. Toutefois, il avait beau chercher dans sa mémoire, il n'y trouvait pas le moindre souvenir d'une formule magique lui permettant de demeurer intact alors qu'on le couperait en morceaux et il dut tristement reconnaître que ses connaissances en sciences occultes ne s'étendaient pas jusque-là.

Alors, l'effroi le saisit. Il sollicita humblement la grâce d'être entendu par ses juges,

ayant, disait-il, des révélations importantes à leur faire. Ceux-ci décidèrent de l'entendre.

— Veuillez m'épargner, implora Todong. Je n'ai point volé les chevaux du roi. Il y a plusieurs années, trois pèlerins ont séjourné chez moi puis s'en allèrent dans l'Inde. À leur retour, ils ont amené ces chevaux, j'ignorais d'où ils provenaient. Mon fils les a achetés. Je ne les ai donnés à personne. Mais Dabla et mon beau-père, qui sont puissants à Ling, en ont pris chacun un de force. Ne me tuez pas, je vous en conjure. Je puis vous dire quelque chose de plus.

« Ling m'appartient. L'ancien petit Tchori, aujourd'hui Guésar, m'a dépossédé, mais je reste le légitime propriétaire du pays. Je puis le vendre si je le veux. Je vous le vendrai, vous tuerez Guésar, vous prendrez la belle Sétchang Dougmo et votre roi régnera sur Ling. »

L’un des ministres pensa : Cet homme est un vil coquin. Il a déjà trahi son pays et l’a livré au roi de Hor ; il a aidé ce dernier à déjouer les ruses que Dougmo employait pour ne pas lui céder. Il est fort possible qu’il veuille recommencer le même jeu. Le misérable peut nous servir, épargnons-le donc pour le moment !

L’autre ministre, consulté par lui, convint qu’il pourrait être bon de laisser vivre le voleur. Ainsi, ils lui promirent la vie sauve s’il tenait parole et les aidait à s’emparer de Ling.

— Je vous promets de vous en rendre maîtres, déclara-t-il, mais vous devez me faire confiance et me permettre de retourner à Ling pour y ménager votre arrivée. Il faut que je converse avec plusieurs chefs que Guésar a mal traités et qui désirent renverser son autorité. Quand j’aurai préparé le terrain, je reviendrai vous en avertir.

« Quant à des chevaux bleus, il y en a plusieurs à Ling. Dougmo et plusieurs chefs en possèdent. Vous pourrez les prendre. »

Espérant que le traître les servirait, ils le laissèrent partir. Et ce dernier s'en alla, bénissant ses dieux qui avaient rendu ses juges crédules et lui avaient permis de les duper.

Il n'avait jamais eu l'intention de leur livrer Guésar, ni de leur vendre Ling. Non point qu'il y répugnât par vertu, mais parce que des faits nombreux lui avaient prouvé que Guésar était invincible et que l'on ne s'attaquait pas impunément à lui ou à ce qui le touchait.

De retour à Ling, il se hâta donc de se rendre au palais pour y voir le héros. Il y rencontra Sétchang Dougmo à qui il narra la façon dont il avait été attaqué et pillé par les gens de Tazig – mais il se garda bien de mentionner le vol dont il s'était rendu coupable – et il lui déclara qu'il venait prier Guésar

d'envoyer cent mille soldats contre Tazig pour reprendre les biens qui lui avaient été enlevés et pour châtier les coupables.

— Le roi est dans son appartement où il pratique la méditation de « l'unité absolue », il est impossible de le déranger, répondit Dougmo, mais demain, en lui apportant du thé, je lui rapporterai ce que vous venez de me dire.

Le lendemain était le jour où se tenait le conseil d'État. Les ministres et d'autres fonctionnaires se réunissaient dans une chambre contiguë à celle de Guésar. Une ouverture pratiquée dans la cloison et close par un volet et un rideau, leur permettait de lui parler et de l'entendre lorsqu'il ouvrait le volet, mais le rideau les empêchait de le voir. Seule, Dougmo était autorisée à pénétrer dans son appartement pour lui apporter ses repas, remplir d'eau claire, le matin, les bols placés sur l'autel et y allumer les lampes le soir.

En lui servant son thé matinal, la reine informa donc son époux de ce qui était arrivé à Todong et de la requête qu'il voulait lui adresser. Guésar ne répondit rien, mais lorsque les membres du conseil furent assemblés dans la pièce voisine, il ouvrit le volet et derrière le rideau il commanda :

— Mobilisez cent mille guerriers. Demain je sortirai de ma retraite pour entrer en campagne contre Tazig.

Puis il referma le volet, qui claqua avec un bruit sec, et les conseillers demeurèrent stupéfaits, s'entre-regardant, doutant d'avoir bien entendu.

Si déférents qu'ils fussent envers le héros dont ils connaissaient la sagesse et le pouvoir, les ministres décidèrent d'attendre, avant d'appeler les hommes, que Guésar leur ait fait connaître les motifs de la guerre qu'il projetait.

Convoqués le lendemain par lui, les chefs se présentèrent tenant en main de longues écharpes de soie et, les ayant offertes au roi, ils s'enquirent poliment de l'état de sa santé, comme il est d'usage de le faire lorsque quelqu'un sort de *tshams* (retraite). Puis ils le prièrent de leur expliquer les raisons qui le portaient à attaquer Tazig, car, quant à eux, ils n'en voyaient aucune.

Guésar, par sa clairvoyance, connaissait les agissements de Todong et le vol des chevaux bleus. Il en instruisit les chefs et conclut :

— Todong est un malhonnête homme, un esprit brouillon, néanmoins, il nous fournit le prétexte d'une guerre profitable. J'ai consulté les présages, ils sont tous en notre faveur. C'est avec juste raison que Tazig est surnommé Tazig *nor gyi dagpo* (Tazig possesseur de trésors), notre victoire nous procurera un riche butin.

Le maître des écuries répondit :

— En vérité, Todong est un être malfaisant, il ne cesse de commettre des méfaits. Voici maintenant qu'il a volé les chevaux d'un roi avec lequel nous vivions en paix. Je ne vois pas pourquoi nous le soutiendrions et supporterions les conséquences de ses actes répréhensibles. En attaquant Tazig pour défendre un malfaiteur, nous nous ferions les défenseurs d'une cause injuste. Des chefs et des guerriers seraient tués par la faute d'un méprisable voleur. N'en serions-nous pas désolés ?... Non, roi, nous ne voulons point nous battre.

Tous les membres du conseil approuvèrent hautement les paroles du maître des écuries. Guésar, à qui nul ne résistait d'ordinaire, fut décontenancé, mais il ne pouvait contester la justesse des arguments énoncés par l'orateur.

— Il est vrai, répondit-il, qu'il s'agit là d'une affaire personnelle entre Tazig et Todong et que ce dernier est coupable. Vous n'êtes point tenus de le soutenir et, jusqu'à présent, nous n'avons reçu aucun ordre des dieux à ce sujet. Attendons donc, passez la nuit au palais, un bon avis peut nous venir.

Or, pendant cette nuit, tandis que tous étaient profondément endormis, Manéné, chevauchant un lion blanc, se montra sur le balcon de la chambre où Guésar reposait et l'éveilla :

— Ô joyau des généraux, qui soumets les ennemis[228], écoute-moi, dit-elle.

En l'entendant, le roi fut rempli de joie. Voici le bon conseil que j'attendais, pensa-t-il.

---

228 Magpeun norbou dadul, écrit dmag dpon norbu dgrah hdul.

— Ne te préoccupe pas, reprit la déesse, des actes de Todong. Tazig a envahi ton territoire, il y a pillé un de tes sujets et l'a fait enlever par ses soldats, l'offense est suffisante pour permettre à ceux de Ling et à leurs alliés de prendre les armes. Tazig possède de rares trésors et d'immenses troupeaux. Ling est un pays pauvre, peuple ses pâturages avec les vaches de Tazig, voici ce qui est important, fais-le comprendre à tes guerriers. Comme par le passé, le Précieux Gourou, moi-même et les dieux nos amis t'accompagneront et t'aideront.

Manéné disparut.

Dès le matin, Guésar communiqua aux chefs les paroles de sa divine conseillère.

Ceux-ci, dorénavant certains de l'approbation et de l'appui effectif des dieux, envisagèrent avec complaisance l'idée de s'approprier les trésors et les troupeaux du riche Tazig. La guerre fut décidée. Ling, l'ex-

royaume de Lutzén, Hor et Djang fourniraient chacun cent mille soldats, en tout quatre cent mille hommes.

Les messagers portant l'ordre de mobilisation parcoururent Ling et avertirent les chefs alliés. L'armée se rassembla à Mayul Tiratamo, sur le territoire de Ling, où elle resta campée pendant trente jours tandis que l'on répartissait les soldats entre les différents chefs et que l'on préparait les armes et les provisions pour les troupes. Ensuite, Guésar accompagné par Diktchén et Tsadjong Déma, partit pour le pays de l'Ouest suivi de son armée et, arrivé à Némo Yuthang, il y campa.

En quittant les juges qui l'avaient imprudemment remis en liberté, Todong leur avait promis d'être de retour dans un mois. Le mois était écoulé et Todong ne revenait pas. Tazig qui avait été informé des propositions faites par le prisonnier commençait à devenir inquiet.

— Je crains que vous n'ayez été dupés par ce coquin, dit-il à ses conseillers. Guésar est un fourbe et Todong lui ressemble. Soyons sur nos gardes. Qui sait ce que ces deux scélérats trament contre nous. Il faut envoyer des espions du côté de Ling pour voir ce qui s'y passe.

Trois espions partirent et, quand ils eurent atteint le sommet du col conduisant vers Némo Yuthang, ils aperçurent loin au-dessous d'eux, dans la vallée, les tentes de l'armée qui paraissaient comme une multitude de petits cairns[229] blancs placés là en offrande aux dieux. Effrayés, ils rebroussèrent chemin et coururent vers le palais du roi.

Quelques familiers de Tazig, les apercevant de loin, les lui annoncèrent.

---

[229] Ces tas de pierres que l'on trouve partout au Thibet s'appellent *dotcheu* (écrit *rdo mtchod)* « offrandes de pierres ».

— Ils n’ont pas l’allure de porteurs de bonnes nouvelles, dirent-ils.

Et l’un d’eux ajouta :

— Je crains que ceux de Ling aient déjà envahi notre territoire.

— Je ne crains pas Guésar, dit fièrement le roi. Que l’on se hâte de convoquer les guerriers. J’aurai tôt fait d’écraser ces hordes de pillards.

Sept cent mille hommes répondirent à l’appel de Tazig. La forteresse et ses environs ressemblaient à une gigantesque fourmilière en activité.

Non loin de là existait un endroit redouté dont, seuls, quelques magiciens bönpos osaient approcher. Rien de particulier n’y était visible, sauf un énorme roc bouchant l’ouverture d’une caverne dominant de haut la vallée.

En des temps très reculés, un disciple, du maître Togyal Yékien[230] y avait assidûment pratiqué la « méditation du feu ». Après bien des années, son corps s'était transformé en une masse ardente. Alors, par le pouvoir d'un dieu ou par celui de l'ermite lui-même, un rocher s'était détaché du sommet de la montagne et, roulant le long de son versant, s'était arrêté devant la caverne, la murant et dérobant, désormais, aux regards humains le mystère de ce qui s'y élaborait.

Qu'était-il advenu de l'ermite, nul ne se permettait de le demander et nul, sans doute, ne le savait.

La nuit, un rougeoiement sombre encerclait le rocher et l'on chuchotait que, maintenu par lui, existait un inépuisable réservoir

[230] Le maître religieux, aujourd'hui divinisé, qui, d'après les böns, a prêché avant le maître Chénrabs qui est considéré comme le fondateur de leur religion dans la période actuelle du monde.

de feu d'où celui-ci pouvait descendre vers la vallée comme l'eau d'un torrent.

Par l'intermédiaire de doctes bönpos, un lointain ancêtre du présent roi avait noué d'occultes relations avec le mystérieux habitant de la caverne embrasée et, à l'issue de longs rites propitiatoires, ce dernier lui avait promis qu'en cas de pressant danger, il descendrait de son ermitage sous sa forme ignée pour lui faire un rempart infranchissable. Une cérémonie initiatique d'adoption, célébrée dès la naissance de chacun des sujets de Tazig, les immunisait contre les effets de ce feu et leur assurait la bienveillance du génie de la caverne.

—

Tout comme ses pères, Tazig lui rendait un culte et comptait sur sa protection. Mais il ignorait les circonstances de ses propres vies antérieures, les êtres qui y avaient été mêlés et l'enchevêtrement compliqué des causes et des effets qui devaient s'opposer aux effets de cette protection.

À une époque dont l'antiquité est au-delà de toute évaluation possible, deux démons avaient émis des vœux auxquels deux déités avaient répondu par d'autres vœux qui neutralisaient les premiers.

L'un des démons désirait détruire la race humaine et l'autre renaître comme le possesseur d'immenses richesses protégées par une barrière de flammes. Tazig était ce dernier et le premier était Méntchén Koula, ministre du roi Chingti.

L'un des dieux avait souhaité : « Puissé-je supprimer le malfaisant qui rêve de détruire les hommes » et, comme les deux démons étaient liés d'amitié, l'autre déité avait ajouté : « Puissé-je éteindre le rempart flambant du riche égoïste avec la peau de son ami ». Ces dieux étaient le Bönpo Pérnag et la déesse Palden, amis de Guésar.

Mais, toutes ces choses demeuraient voilées, sauf pour Guésar, doué de divine clair-

voyance, et c'est parce qu'il les connaissait qu'il avait fait écorcher Méntchén Koula au cours de la guerre avec Chingti, le roi du Sud.

Tandis qu'il campait à Némo Yuthang, Guésar vit apparaître Padmasambhava.

— Ne t'attarde pas davantage ici, ô héros aimé des dieux, lui dit le Précieux Gourou. Hâte-toi de franchir le col qui te sépare de la forteresse de Tazig. Si tu permets à ses troupes de la traverser avant toi et de descendre t'attaquer dans la vaste vallée où tu te trouves, ta défaite est certaine. C'est de l'autre côté de la montagne que la victoire t'attend. Munis-toi de la peau de Koula et précède tes soldats, car un terrible spectacle s'offrira à ta vue du haut de la montagne et si ton cœur de diamant est capable de le contempler sans trembler, tes hommes mourraient d'épouvante à sa vue.

Suivant cet avis, Guésar convoqua ses généraux et leur commanda de se préparer à

franchir le col, puis à attaquer les troupes de Tazig gardant la forteresse de l'autre côté de la montagne.

— Hâtez-vous, ajouta-t-il. Pour moi, je vous précède afin de vous faciliter l'approche de la citadelle.

Et, tenant en main la peau de Méntchén Koula, qui flottait au vent ainsi qu'un étendard, il fendit l'air, monté sur Kyang Geu Karkar, et se posa au sommet du col, comme un grand vautour.

De là, Guésar regarda. Il vit au-dessous de lui, l'immense armée de Tazig évoluant dans la plaine[231] et sa haute forteresse décorée de

---

[231] Le *thang*. Les thangs sont des endroits plats. Non pas précisément toujours des plaines au sens que ce mot a chez nous, mais des fonds de vallée qui, au Thibet – et spécialement dans les régions dépeintes dans l'épopée de Guésar – peuvent être immenses.

drapeaux multicolores. Sur les terrasses de la citadelle, la fumée odorante des feuilles de cyprès montait en offrande, vers les dieux, et les ragdongs (énormes trompettes) mugissaient puissamment.

Au sommet de l'édifice hérissé de tridents et de *gyaltséns*[232] d'or, Tazig parut, sombre et fier. Il se tourna vers la montagne où l'ermite s'était emmuré, jadis. Il fit un geste, il dit un mot et, soudain, le roc qui closait la caverne roula au fond de la vallée. Le feu jaillit, descendit en cascade, entoura la forteresse d'un lac de flammes et barra la route du palais de la montagne où le roi gardait ses trésors.

Parmi l'inondation de flammes, insensibles à leur morsure, les soldats de Tazig se mouvaient. Sur le haut toit de sa forteresse entouré de tridents d'or, Tazig rêvait. Et, per-

---

[232] « Emblèmes de victoire », des ornements placés sur les toits des temples, des palais des grands lamas ou des chefs portant le titre de rois.

ché au sommet du col, comme un grand vautour, Guésar les regardait.

Pendant ce temps, à Némo Yuthang, les troupes de Guésar terminaient leurs préparatifs. Au crépuscule, elles se mirent en marche en faisant un grand bruit. Chaque chef s'avançait, précédé et suivi de nombreuses bannières de différentes couleurs, les casques des hommes étaient ornés de petits drapeaux et leurs chevaux portaient des selles incrustées d'or et d'argent.

De loin, Guésar entendit ses soldats qui, dans l'obscurité, montaient vers lui.

Se fiant au rempart ardent qui protégeait sa citadelle, Tazig y avait fait retirer ses hommes et lui-même y reposait paisiblement. Tout était silence et l'immense mer aux vagues de feu, à perte de vue, illuminait sinistrement la nuit.

Guésar sortit de sa contemplation. Se rappelant que le Maître Padma lui avait com-

mandé d'épargner aux siens ce terrifiant spectacle, il descendit du col sur son cheval volant.

Planant au-dessus du brasier, invoquant ses dieux et ses lamas protecteurs, le héros étendit largement la peau de Koula dans le vide et l'abandonna à elle-même. Mais elle ne tomba point comme devait le faire une chose inerte. Une volonté l'animait qui la dotait de résistance. Elle tremblait se tordait, s'efforçait de fuir le feu que son contact devait éteindre.

L'amitié qui avait lié, dans le lointain des âges, le démon devenu Koula et le démon devenu Tazig demeurait une force agissante. La peau desséchée de Koula ne voulait point détruire la barrière qui protégeait Tazig contre son ennemi. Mais ses pitoyables efforts demeuraient vains ; graduellement elle descendait, se rapprochait du brasier et elle finit par s'y abattre. Les flammes jaillirent jusqu'au ciel, la consumant en un instant. Le tonnerre

roula dans la nuit et une trombe d'eau noya le prestigieux lac ardent.

À ce moment l'armée de Guésar descendait du col ; profitant des ténèbres, elle cerna la forteresse.

En s'éveillant, Tazig et ses gens furent étonnés de ne plus apercevoir les lueurs du feu. Regardant par les fenêtres, ils virent une verte prairie à la place du lac embrasé et, dans cette prairie, l'armée de Guésar qui les entourait.

— Comment ceci est-il possible ! exclama Tazig stupéfait, et il doutait encore que l'extinction du feu pût être l'œuvre de Guésar. Mais les chefs rangés autour de lui baissaient la tête, attristés par ce mauvais présage et songeant à leur mort prochaine.

Les soldats de Guésar attaquaient déjà la forteresse dans les quatre directions. Ceux de Tazig leur résistaient vaillamment mais sans succès.

Diktchén, à la porte de l’est, trancha d’un coup de sabre la tête de Kunkyén Mitag Chabu. Yula de Djang perça d’une flèche la tête de Djé Tobden à la porte de l’ouest. Le chef Tamdu Gykyé fut fendu en deux à la porte du sud et le chef Chésarabno eut le cœur transpercé à la porte du nord. Puis, les troupes de Guésar étant entrées dans la citadelle, y firent un carnage épouvantable de tous ses occupants, Tazig et son fils étant parmi les victimes.

Tous deux, laissant leurs corps étendus dans la forteresse, fuyaient comme fantômes désincarnés. Guésar les aperçut et prenant en pitié les pauvres « doubles » qui allaient errer sans repos de par le monde, il les saisit avec son lasso et en sépara l’« esprit », qu’il dirigea vers le Paradis de la Grande Béatitude.

Le soir venu, l’armée victorieuse campa autour de la forteresse. Le lendemain, les soldats amassèrent toutes les armes qui s’y trouvaient, enlevèrent les armures des morts

et en firent des ballots pour être transportés à Ling.

Ensuite, Guésar partit avec six cents hommes pour le palais de la montagne, afin de prendre possession des trésors qu'il renfermait.

Comme ils passaient à Yulong tagmar Sum dzong, ils aperçurent sur une montagne herbeuse trois jolies jeunes filles richement parées qui cueillaient des plantes médicinales.

Les chefs accompagnant le héros s'étonnèrent : « Qui peuvent être ces jolies filles ? » se demandèrent-ils.

Guésar avait déjà compris que celles-ci étaient des Sinmos[233] et désirant se moquer de ses compagnons, il dit :

---

[233] Des démons féminins cannibales qui changent de forme à volonté.

— Vous êtes trois, elles sont trois. Si elles vous plaisent, il y en a une pour chacun de vous.

— Nous sommes vieux, répondit Diktchén en riant, nous avons perdu le goût des femmes, mais parmi les jeunes officiers qui nous suivent, peut-être en est-il qui se sentent tentés.

— Des filles qui errent toutes seules et semblent n'avoir ni pères ni maris ne nous attirent nullement, répliqua un des jeunes officiers.

Mais Todong, qui ne cessait de regarder les belles jouvencelles, s'adressa à Guésar :

— Si vous le permettez, je serai d'un autre avis, j'aimerais fort emmener l'une d'elles à Ling.

Un serviteur de Guésar nommé Mitchung Kapdé, qui raillait intérieurement le vieux libertin, voulut faire rire à ses dépens.

— Si le chef Todong en veut une, dit-il très sérieusement, j'en demande une aussi.

Todong se fâcha immédiatement.

— Je te trouve hardi, dit-il à celui qui avait parlé, d'oser demander la même chose que moi. Depuis quand les serviteurs se mêlent-ils aux jeux de leurs maîtres ? J'aurai la plus belle des trois.

— Non pas, c'est moi qui la prendrai, répliqua le garçon.

Todong voulut se jeter sur lui. L'autre lui montra ses poings d'athlète.

Guésar s'interposa :

— Laissez-moi vous mettre d'accord, dit-il. Faites du choix de celle qu'il préfère le prix d'une course à cheval. Le cavalier qui arrivera le premier auprès des trois jeunes filles pourra choisir celle qu'il-voudra.

Cette idée plut à Todong. Je suis le *tulkou* de Tamdrin et très versé dans les formules

magiques, pensait-il. Je puis faire se lever un vent qui gênera mon concurrent et je gagnerai facilement. Il accepta donc la proposition de Guésar. Mitchung Kapdé se mit en ligne avec lui et, au signal donné, tous deux partirent à fond de train. Todong récita ses formules magiques et devançant de beaucoup son rival, il arriva le premier auprès des jeunes filles.

Il descendit alors de cheval, sourit d'une manière qu'il imaginait être gracieuse et, tout de suite, se mit à débiter des galanteries de sa façon.

— Qui êtes-vous, jeunes filles à la face ronde et blanche comme la lune, qui portez de si beaux bijoux ? Que faites-vous seules sur cette montagne déserte, vous fatiguant à chercher des plantes médicinales ? Je suis attristé en vous voyant prendre cette peine. Vous êtes faites pour demeurer paisiblement assises sur d'épais coussins, au logis.

« Je ne suis plus tout à fait jeune, mais je possède d'immenses richesses, des joyaux de grand prix, du corail des turquoises... Regardez mon beau collier, je vous le donnerai.

« Celui qui désire être pieux doit réciter "mani" et celle qui souhaite vivre confortablement doit épouser un vieux mari. Ne vous y trompez pas, jeunes filles, ne vous laissez pas duper ; le monde est plein d'illusions décevantes. »

Il continuait à citer des proverbes, mais les filles ne l'écoutèrent pas davantage ; légères comme des chèvres sauvages, elles se sauvèrent, emportant leurs bottes d'herbes.

L'obèse Todong, s'il était encore bon cavalier, ne pouvait rivaliser de vitesse avec elles dans une course pédestre, aucune de ses formules magiques n'eût été assez puissante pour produire ce miracle. Il remonta donc à cheval et arriva près des fugitives juste à temps pour les voir disparaître dans

l'ouverture d'une caverne située au sommet d'un haut roc rouge.

Je les tiens, pensa le vieux sire très excité par l'aventure. Elles n'osaient m'accueillir au milieu des pâturages et elles ont choisi ce moyen pour m'amener vers cet abri qu'elles connaissaient. Que les femmes sont donc rusées !... et aimables, conclut-il.

Il descendit de nouveau de son cheval, attacha ce dernier au pied du roc et commença une difficile escalade.

Pendant ce temps, les *Sinmos* avaient déjà raconté à leur père, qui habitait l'antre du roc rouge, comment elles avaient été poursuivies par un vieil homme de Ling.

— Par quel prodige des gens de Ling passent-ils dans ces parages ! exclama le démon. N'importe, nous allons les dévorer tous.

Immédiatement, il appela cent démons guerriers, les informa de l'aubaine qui leur

advenait et ceux-ci se précipitèrent hors de la grotte avec un bruit de tonnerre.

Todong les entendit arriver et se cacha vivement entre deux aiguilles rocheuses, les démons descendirent en trombe le long du rocher et ne le virent point. Après l'avoir vainement cherché au pied de celui-ci, ils remontèrent et dirent à leur chef :

— Nous n'avons trouvé qu'un cheval attaché à un arbre et nous l'avons dévoré. Son maître doit être caché quelque part, mais nous n'avons pas pu le découvrir.

— Faites usage du sac[234] commanda le chef démon.

[234] Un sac en cuir dont la forme rappelle celle du filet de pêche dénommé chalut. Cet instrument existe réellement en petites dimensions. Il est employé par certains sorciers qui prétendent capturer des démons en le traînant derrière eux dans l'air. L'ouverture du sac se ferme par l'action des cordes qui y sont passées, tout comme dans le filet de pêche. Ici, le sac, manié par les *sinpos* (démons masculins de la même race que les *sinmos* féminins) est supposé être de taille gigantesque.

Todong entendit que le sac allait être lancé et, concentrant sa pensée, il se transforma en un énorme roc. Les démons lancèrent leur instrument, mais celui-ci ne put saisir un objet aussi volumineux. Ils le lancèrent de nouveau. Cette fois, Todong s'était transformé en un très pesant coffre de bronze que le sac ne put faire bouger. À la troisième reprise, Todong relâcha sa concentration d'esprit. Tandis qu'il était encore indécis concernant la forme qu'il allait prendre, le sac fut lancé et l'aspira. Alors le sinpo Rakcha Dongji (démon cannibale à quatre faces) qui avait jeté le sac s'écria :

— Cette fois, j'ai pris quelque chose !

Et ayant hissé le sac jusque dans la grotte, il l'ouvrit et y trouva Todong.

— Comme il est gras ! exclama-t-il joyeusement. Je vais le manger immédiatement.

Mais son chef le sinpo Khamsum Sogtchién s'y opposa.

— Non, frère, dit-il. Il faut attendre que les compagnons de celui-ci arrivent à notre portée. Nous les saisirons tous et partagerons honnêtement les victuailles en parts égales. Il faut que tous les nôtres se remplissent l'estomac. Que ferions-nous avec cette unique bouchée ?

Ils extirpèrent Todong hors du sac, l'enfermèrent dans un coffre servant de saloir et en fermèrent le lourd couvercle sur lui. Par manière de jeu, les trois jolies filles du démon vinrent lui tenir des propos légers, frappant sur le coffre et se moquant de lui.

Pendant ce temps, Guésar avait continué sa marche sans s'occuper de Todong et, le soir venant, il s'arrêta avec sa troupe pour camper. Alors seulement, en ne voyant pas paraître le vieux chef pour boire du thé, les gens de l'entourage du roi s'aperçurent de sa disparition.

— J’ai voulu lui faire une plaisanterie, dit ce dernier. Elle a peut-être été trop loin. Ces belles filles étaient des *sinmos.* Elles auront entraîné notre vieux fou à leur suite et, probablement, il est maintenant prisonnier de démons vivant dans ces parages. Ceci n’est point mauvais puisque j’y trouve un bon prétexte pour détruire cette engeance malfaisante, dangereuse pour les voyageurs. Mais où devons-nous chercher Todong.

Guésar remonta à cheval et, accompagné par Diktchén et quelques chefs, il s’apprêtait à explorer les environs, lorsque Manéné lui apparut.

— Fais diligence, ô protecteur des êtres, lui dit-elle. Todong a été pris par des sinpos qui veulent le dévorer. Il est enfermé dans un saloir et est sur le point d’y périr étouffé. Voici une pilule de vie que tu lui feras prendre pour le ranimer. Hâte-toi, le temps presse. Il est détenu dans la caverne qui s’ouvre au sommet du roc que tu vois là-bas.

Puis, la déesse disparut.

Guésar et ses compagnons coururent vers l'endroit que Manéné leur avait indiqué. Les démons, se précipitant hors de leur demeure, tombèrent sur eux en poussant des hurlements horribles, mais Guésar, armé de son sabre magique, en abattit un grand nombre, et ses compagnons massacrèrent ceux qui restaient.

Todong fut trouvé inanimé dans le saloir, Guésar déposa la pilule dans sa bouche et le vieux chef reprit connaissance.

— Qu'est-ce ? dit-il, encore à demi inconscient. Que m'est-il arrivé ?...

Tous ceux présents éclatèrent de rire.

— Celui qui n'a plus de dents veut manger du grain non moulu. Le vieillard désire des jouvencelles, il court après elles. Il ne peut espérer rien de plus que d'être berné. Si tu ne le sais pas encore, ta perte te l'apprendra, dit Guésar, citant des proverbes populaires.

« Sois heureux que j’aie été à proximité pour te secourir. Sans moi, tu étais mort. »

Après une nuit de repos, tous continuèrent leur route vers le palais dans la montagne que l’on appelait Sagtzal Liti Kargyar.

La reine, voyant arriver Guésar, tenta de fuir en grimpant le long de la paroi d’un précipice, sans pouvoir rien emporter avec elle. Elle courait grand risque de tomber dans l’abîme lorsque le héros la vit et, de loin, lui cria de ne pas fuir car il ne voulait ni la tuer ni lui faire aucun mal. En la regardant, elle le vit entouré d’une foule glorieuse de dieux et de déesses, alors elle pensa : En vérité, celui-ci est plus qu’un homme ordinaire, il est véritablement le protecteur des êtres. Et, prenant confiance, elle regagna le palais.

— Ne craignez rien, lui dit encore Guésar en l’accueillant. Je désire que vous soyez heureuse en cette vie et je vous ferai atteindre, après votre mort, le Paradis de la Grande

Béatitude, mais il faut m'ouvrir les portes de tous les endroits où sont enfermés les trésors de Tazig qui, par mes soins, vous a précédée dans ce bienheureux paradis.

La reine alla chercher quatre clefs d'or.

À l'est, elle ouvrit une porte de santal et mille vaches brunes sortirent. À l'ouest elle ouvrit une porte de turquoises et dix mille vaches blanches sortirent. Au sud elle ouvrit une porte d'or et vingt mille vaches tachetées sortirent. Au nord elle ouvrit une porte de corail et quarante mille vaches rousses sortirent.

Puis, à l'intérieur du palais, Guésar trouva sept trésors : une vache en fer qui pouvait marcher ; un chien en agate qui aboyait ; un mouton en conque qui bêlait ; un sceptre magique (dordji) en fer tombé du ciel ; un œuf de dragon, couleur d'azur ; une statue de la déesse Dolma, en turquoise ; une statue du

bouddha de la lumière infinie (Eupagméd) en corail.

Guésar établit la reine souveraine des États du défunt Tazig. Puis, emmenant toutes les vaches et emportant les sept objets précieux, il regagna la prairie où avait été le lac de feu, et tous y campèrent.

De là, après treize jours de marche, ils atteignirent Mayul Tiratamo, à la frontière de Ling, où ils campèrent. Des dieux et des fées y souhaitèrent la bienvenue au héros. À cet endroit, celui-ci alluma mille lampes en offrande aux dieux et souhaita que les richesses qu'il apportait, après avoir été longtemps détenues égoïstement par Tazig puissent, en étant partagées, devenir une source de bien-être pour les gens de Ling, pour ceux du Thibet et pour tous les êtres du monde.

Ensuite, les vaches, les armes et tout le butin conquis fut partagé entre tous ceux qui avaient participé à la guerre et les troupes de

Hor, celles de Djang et celles du royaume du Nord, suivant leurs chefs respectifs, retournèrent dans leur pays. Guésar, avec les chefs de Ling, regagna son palais, et ceux-ci y demeurèrent pendant un mois, festoyant avec lui.

CHAPITRE XIII

La fin de Guésar

— Notre tâche est terminée[235] dit Guésar à ses fidèles, il nous est permis, à présent, de demeurer en repos et en paix, mais tous nous devrons revenir dans ce monde pour prêcher la Bonne Loi dans les pays de l'Ouest, après avoir détruit ceux qui se nourrissent de la substance des êtres et propagent la douleur. Les guerres que nous avons soutenues étaient de petites guerres, celle qui viendra sera une grande guerre. Au lieu d'un seul sabre, j'en tiendrai deux, pour faucher l'ennemi des deux mains.

---

[235] Comme il a été dit, Guésar avait encore effectué plusieurs expéditions après la conquête des États de Tazig. D'après la tradition, il aurait été âgé d'une cinquantaine d'années à l'époque où il quitta ce monde.

« Maintenant, il convient que vous vous retiriez dans la solitude et y méditiez pendant trois ans. Vers l'Orient, à Margyé Pongri, est une blanche montagne rocheuse, si haute que sa cime touche le ciel. Elle est percée par un grand nombre de grottes et de cavernes. Celles-ci nous serviront d'ermitages. »

Guésar les guidant, tous se dirigèrent vers Margyé Pongri. Là, il conféra à chacun d'eux la double initiation « pour la religion et pour le monde[236] », puis désigna à chacun, aussi, la caverne qu'il devait occuper.

Le héros s'établit, seul, du côté de la montagne tournée vers l'Orient. Sétchang Dougmo et vingt autres femmes occupèrent le versant sud. Vingt-cinq chefs et dix-huit pa-

[236] *Tcheu tong djigstén angkour* (écrit *tchos tang rdjigs stan dbang skur)* est une initiation qui communique le pouvoir de marcher dans les deux voies : celle de l'activité dans la vie du monde et celle de la contemplation mystique conduisant au nirvâna.

rents[237] de Guésar, y compris Singlén, s'abritèrent respectivement dans les cavernes du versant ouest et du versant nord. Tous vécurent là pendant plus de trois ans, constamment plongés dans la méditation, et obtinrent le fruit de la pratique du « jeu de l'air dans les artères[238] ».

Alors, dans le cinquième mois de leur quatrième année de retraite, Guésar convoqua tous les ermites.

— Nous avons amplement accompli notre vœu, leur dit-il, puisque les trois années que

---

[237] Parents non point selon le sang. Guésar est né miraculeusement – mais à la mode chinoise par adoption, à cause de leur parenté avec Singlén, père putatif de Guésar, que beaucoup considéraient, d'ailleurs, comme son véritable père. Pourtant, certaines versions de l'épopée, entre autres un vieux manuscrit que je possède, ne font pas mention d'une naissance miraculeuse et donnent le héros comme le fils de Singlén et de sa servante qui est une femme ordinaire et non pas une *nâgî.* Elle est alors appelée Gogza *(hgog hzah)* au lieu de Gongmo.

[238] *Tsa loung gom* (écrit *rtsa rlung sgom)* une pratique d'entraînement mystique tantrique. D'après les maîtres qui l'enseignent, elle fait atteindre des états de conscience différents de celui qui nous est ordinaire, et permet aussi à celui qui y est expert de causer sa propre mort en état d'extase. C'est ce que vont faire une partie des héros de l'épopée. Voir au sujet des « initiations » et de ces pratiques : *Mystiques et Magiciens du Thibet* et *Initiations lamaïques.*

devait durer notre retraite ont expiré il y a cinq mois.

« Nous nous sommes purifiés. Les effets des mauvaises actions que nous avons commises ont été consumés par le savoir. Nous avons détruit, dans notre esprit et dans notre corps, les germes capables d'engendrer de la souffrance pour les êtres. Nous sommes capables d'entrer dans un paradis. Ceux d'entre vous qui désirent continuer à vivre en ermites sont libres de le faire et ceux qui « veulent changer de monde » le peuvent.

« N'oubliez pas que rien n'égale la Doctrine Parfaite, nul ne la détient comme un propriétaire et ne peut la donner, mais quiconque fait l'effort nécessaire peut la posséder.

« Que ceux d'entre vous qui ont les cheveux coupés et qui portent l'habit religieux

observent strictement les cinq préceptes[239], qu'ils ne trafiquent point, qu'ils ne soient ni envieux ni avides, qu'ils rejettent toutes passions.

« Vous, laïques, vous ne pouvez point pratiquer la Doctrine dans toute son étendue, elle est trop large et trop haute, mais cultivez la bonté. Souhaitez le bien-être de tous les êtres, travaillez-y de manière effective et vous avancerez ainsi vers le salut. »

---

[239] Les cinq préceptes obligatoires pour tous les bouddhistes sont : 1° Ne tuer aucun être vivant ; 2° Ne rien prendre de ce qui appartient légitimement à autrui ou n'a pas été donné volontairement et librement; 3° Ne pas être adultère, s'abstenir d'excès sexuels ; 4° Ne pas mentir, ne pas tromper, ne pas calomnier, ne pas prononcer des paroles dures ou malveillantes; 5° S'abstenir de toutes les boissons fermentées, de toutes drogues excitantes ou enivrantes.

Tous louèrent hautement le sage discours du héros et lui prodiguèrent de grands témoignages de vénération. Ils déclarèrent leur intention de continuer à vivre en ermites jusqu'à leur mort et regagnèrent leurs cavernes respectives.

Guésar retint un instant Sétchang Dougmo et trois autres et leur enjoignit de revenir le lendemain, au lever du soleil.

Le jour suivant, quand ils furent devant lui, Guésar leur rappela que tous les quatre, de même que lui, étaient des *tulkous* de déités émanés d'elles pour accomplir une œuvre qui, maintenant, était achevée. Puis, il les invita à dissoudre leur personnalité factice pour regagner le paradis d'où ils étaient venus.

— Faisons, leur dit-il, un fervent *mönlam* (un souhait de forme religieuse) pour le bonheur de tous les êtres ; dans trois jours, nous quitterons ce monde.

Tous les cinq demeurèrent pendant trois jours sans manger ni boire, absorbés dans une parfaite concentration de pensée, souhaitant, sans mélange d'aucune autre idée, le bonheur de tous les êtres, du plus haut des dieux jusqu'au plus chétif des insectes. Puis, comme ils sortaient de leur méditation, Guésar prononça à voix haute les vœux suivants :

Que parmi les montagnes, les unes ne soient pas hautes et les autres basses ;

Que parmi les hommes, les uns ne soient point puissants et les autres dénués de pouvoir ;

Que les biens n'abondent pas chez les uns et ne fassent pas défaut aux autres ;

Que le haut pays ne soit pas accidenté (littéralement : n'ait pas des vallées et des élévations) ;

Que la plaine ne soit pas uniformément plate ;

Que tous les êtres soient heureux !

Dougmo répondit :

Si dans le haut pays il n'y avait ni montagnes ni vallées, les troupeaux n'y trouveraient point d'abri ;

Si la plaine n'était pas toute plate, elle se prêterait mal aux semailles ;

Si les hommes étaient égaux, tous étant pareils aux chefs, les choses iraient mal (littéralement : « cela n'irait pas ») ;

Que le bonheur se répande sur le Thibet !

— Vous ne m'avez pas compris, dit gravement Guésar. Mes paroles ont été prononcées trop tôt. Je reviendrai pour les redire.

Puis, Dougmo et ses compagnons, vêtus de robes de soie et se tenant debout, rangés les uns à côté des autres, chantèrent l'hymne de la prospérité (*tachi*, écrit *krachi) :*

Puisse Tchenrézig veiller sur le Thibet,

Puisse Tchanag Dordji protéger la Chine,

Puisse Dordji Sémpa défendre Ling,

Puisse la Religion florir,

Puissent de nombreux monastères être bâtis,

Puisse la prospérité régner,

Puisse la pluie tomber et le soleil briller en propre saison pour que la nourriture des êtres croisse abondamment !

Guésar, pensif, les regardait :

— Il ne nous est pas possible, reprit le héros, d'entrer dans un paradis avec nos corps de chair. Demain, nous en séparerons l'esprit par le rite de *pho lang*[240].

Tous les cinq s'immobilisèrent de nouveau dans une concentration parfaite de pensée. Le matin suivant, avant l'aurore, de nombreuses déités apparurent portées sur ~~un~~ arc-en-ciel blanc, jouant de différents instruments de musique et jetant une pluie de fleurs.

Le premier rayon de soleil lança une flèche de lumière au-dessus des montagnes lointaines. Sans faire un mouvement, sans lever leurs paupières abaissées, Guésar et ses compagnons crièrent le *hik* au son perçant, puis le *phat* grave, et il n'y eut plus sur la terrasse

---

[240] Celui qui opère la libération de « l'esprit » rompant avec le corps et son « double ». Voir les explications données à ce sujet dans *Mystiques et Magiciens du Thibet.* Mais ici, Guésar et ses compagnons entendent produire la dissolution instantanée et sans reste de leur forme corporelle. L'on attribue le même prodige à quelques mystiques, dont Réstchoungpa, un disciple du célèbre Milaréspa.

rocheuse de la montagne blanche, que cinq robes vides auréolées de lumière.

CHAPITRE XIV

Une conversation dans le désert thibétain.

— Un homme !...

— Prenez vos fusils !...

— Ramenez les bêtes !...

Ces trois exclamations jaillies coup sur coup m'attirent hors de ma tente. Je suis au pays sauvage et ensorcelant des grands lacs, dans le Tchang thang désert. Mes quatre domestiques thibétains viennent d'établir notre camp parmi les herbages à un endroit où la montagne bordant l'immense plateau s'infléchit, formant un petit cirque où nous passerons la nuit à l'abri du vent.

Nous ne suivons pas les pistes parcourues par les caravanes et si les voyageurs sont déjà

très rares le long de celles-ci, ils manquent complètement dans la région que nous traversons. L'apparition de cet homme est singulière. Voici bien des jours que nous n'avons vu, en fait d'êtres vivants, que des ânes sauvages et des ours. D'ailleurs, en n'importe quel endroit de ces solitudes, l'homme est toujours suspect à l'homme. Le geste instinctif de chacun, en apercevant son semblable, est de saisir son fusil et, si l'on est campé, de rassembler les animaux paissant aux alentours pour les défendre contre le « voleur ». Ces petits détails n'ôtent rien aux charmes du Tchang thang et la vie qu'on y mène est délicieuse.

Immobile au sommet d'un monticule, un cavalier nous regarde de loin. Je l'examine avec mes jumelles.

Il monte un superbe cheval blanc comme neige dont le harnachement, sans doute orné d'argent, miroite. Sa robe est jaune, chatoyante, et son chapeau, jaune aussi, est bor-

dé de fourrure. Il ne porte pas d’armes visibles.

— Laissez les fusils, dis-je, rien à craindre. C’est un lama mongol.

— Ou bien un brigand qui a pillé un lama et revêtu sa robe pour approcher des marchands sans éveiller leur défiance. L’éclaireur d’une bande de malandrins, peut-être, réplique un de mes serviteurs.

— Il ne passe point de caravane par ici, qu’y feraient les brigands ?

Tandis que nous parlions, le voyageur descendait de son piédestal verdoyant et se dirigeait vers nous à travers les alpages.

Il était jeune et avait grand air. Il intimida probablement les domestiques, car ils s’avancèrent pour tenir la bride de son cheval. Puis, cédant à la force de l’habitude, oubliant, à la vue de son riche costume ecclésiastique, les doutes qu’ils avaient émis concernant son honorabilité, ils se prosternèrent

à ses pieds et sollicitèrent sa bénédiction. Celui-ci, de la manière détachée d'un dignitaire habitué à recevoir ces marques de respect, effleura leurs têtes du bout des doigts et commanda d'un ton bref :

— Mes *trapas* (moines) me suivent avec les bagages. Que l'un de vous aille au-devant d'eux dans la direction d'où j'arrive et les conduise ici.

Il s'avança ensuite vers moi en souriant, m'offrit une écharpe de soie et dit :

— Vous êtes Jétsune Kouchog (la révérende dame) qui a vécu plusieurs années à Koum Boum et a séjourné longtemps au Kahm et à Kyirkou. Son ton affirmait plutôt qu'il ne questionnait.

— Oh ! fis-je, vous paraissez bien renseigné sur mon compte. Comment cela se fait-il ? Et qui êtes-vous vous-même, Kouchog ?

— Je viens de Kham, mon pays. Des marchands de Hor Kanzé et d'autres de Kyirkou

que j’ai rencontrés, le lama de Lob, Dzogstchén Péma Rigdzin et plusieurs autres m’ont parlé de vous. Cela m’a paru si curieux qu’il existât une *naldjorma*[241] étrangère qu’ayant appris par des Gologs[242] que vous aviez passé chez eux et vous trouviez dans ces parages, je me suis mis à votre recherche.

Le thé bouillait sur le feu du camp, j’invitai le lama à venir en boire une tasse dans ma tente en attendant l’arrivée de ses bagages. Une conversation amicale s’engagea. Comme il me l’avait dit, le lama était originaire du Thibet oriental. Il avait été reconnu comme la réincarnation (*tulkou)* d’un lama mongol sans grande renommée, semblait-il, comme il en existe des milliers, mais très confortable-

---

[241] Naldjorpa, au féminin naldjorma (rnal byor ma) est l'appellation désignant, au Thibet, une certaine classe de mystiques.

[242] Tribus habitant le N.-E. du Thibet.

ment riche. Son siège ecclésiastique était un petit monastère situé près de la frontière du Turkestan, qu'il dénommait « Monastère de la Libération secrète », mais il vivait, disait-il, presque toujours sous la tente. Il aimait les voyages, un goût qui lui était commun avec un grand nombre de religieux thibétains. Après ses études au monastère de Dépung à Lhassa, il avait parcouru une partie de l'Inde et du Népal, y visitant divers lieux de pèlerinage. Plus tard, il avait aussi été en Chine jusqu'à Pékin et en Sibérie jusqu'à Irkoust.

Le but de mes voyages l'intriguait. Pourquoi allais-je de monastère en monastère, posant aux lamas – on le lui avait dit – des questions difficiles sur « des points très profonds de la doctrine ». Tout en lui expliquant mes raisons, j'en vins à lui poser des questions à lui-même et je pus me convaincre qu'il était passablement érudit.

Ses bagages arrivèrent avec ses *trapas* serviteurs. Ils plantèrent de belles tentes. Un

beau tapis et d'épais coussins formant une couche garnirent celle du *tulkou.* En face du sien, mon très modeste camp faisait piètre figure.

Ce fut à mon tour d'être invitée, je soupai chez le lama. Thé, *tsampa*, mouton bouilli froid, viande séchée, abricots séchés, menu distingué dans les Tchang thangs.

Le lama aurait voulu que je lui donnasse des détails sur la guerre qui avait bouleversé l'Europe, mais vivant dans des régions que la poste ne visite pas, je n'étais pas beaucoup mieux renseignée que lui à ce sujet.

— Croyez-vous, me demanda-t-il, que de cette guerre entre les étrangers, il puisse sortir quelque bien ?

— Aucun et, bien au contraire, beaucoup de mal, lui répondis-je sincèrement.

— Ce doit être ainsi, acquiesça-t-il, parce que ces gens se battent pour des motifs égoïstes et non par religion.

Il convient de savoir que le terme *tcheu* (écrit tchös) comporte, en thibétain, une foule d'acceptions. C'est la religion, la philosophie, la métaphysique et aussi la loi universelle non édictée mais inhérente aux choses, la justice, la droiture, l'équité, tout ce qui est excellent, puis encore le mot « chose », qui comprend une foule d'applications.

— Il n'y a plus de religion nulle part, déclara-t-il.

— Comment pouvez-vous dire cela, protestai-je. Ne m'avez-vous pas dit que vous avez été étudiant au monastère de Dépung. N'y a-t-il pas là une dizaine de mille moines ? N'y en a-t-il pas aussi des milliers à Séra, à Gahlden, à Tachilhumpo et dans beaucoup d'autres monastères ? Il est étrange qu'un Thibétain puisse dire qu'il n'y a plus de religion.

— Des moines, il n'en manque certes pas, répliqua-t-il, mais le clergé, ce n'est pas la re-

ligion. Les brahmines de l'Inde, les popes des Orossos (russes), les padris des Philings (les prêtres et les pasteurs étrangers), les lamas, c'est tout un. C'est l'armée de Mara (démon) qui dupe les simples[243] les gruge et les abêtit encore davantage.

« Peut-être les moins mauvais d'entre eux sont-ils les moines chinois. La plupart sont très ignorants, mais ils ont souvent le cœur bon.

« Tous, d'ailleurs, répandent de fausses doctrines qui nuisent aux hommes et causent de la souffrance.

« La religion, c'est la recherche de la vérité, l'illumination de l'esprit, la vue juste et les actions droites qui naissent d'elles.

---

243 Le terme thibétain Ikugspa, prononcé koukpa signifie plutôt stupide, imbécile, faible d'esprit.

« Quel profit y a-t-il à mettre le pied sur le cou d'un autre. Celui qui le fait prépare la venue d'un plus puissant que lui qui, à son tour, lui mettra le pied sur le cou.

« Ceux qui sont écrasés par les puissants n'ont pas plus de religion dans le cœur que leurs oppresseurs, ils sont méchants, malfaisants et lâches. S'ils deviennent puissants, ils agissent de même que ceux qu'ils maudissent maintenant.

« Pourtant, nous, gens du Thibet de la Mongolie, de la Chine, nous sommes capables de sortir de la voie fausse parce que nous connaissons le pouvoir de la pensée et nous la respectons. Nous savons encore méditer, passer avec notre conscience hors de ce monde et le regarder d'en haut.

« Cela, les Blancs ne savent pas le faire. Ils ne savent qu'inventer d'étranges machines, ils s'admirent pour cela et leurs machines les détruiront. Cela a déjà commencé et cela con-

tinuera. Les Teukuo (Allemands), les Fakuo (Français), les Yinkuo (Anglais) et tous les autres s'entre-extermineront.

— À moins que Guésar ne s'en charge, dis-je, ayant à cette époque l'esprit plein de l'épopée que je venais de noter.

Le lama me regarda curieusement.

— Ah ! vous connaissez l'histoire de Guésar...

— Oui. L'on m'a dit qu'il doit revenir pour conduire une grande armée vers l'ouest.

— Le croyez-vous ?...

— Tout est possible.

— Il renaîtra parmi nous, parce que la force de nos pensées unies le « construira ». Il sera le *tulkou* de notre esprit à nous tous dont les philings (étrangers) veulent faire leurs esclaves.

— Il tiendra un sabre dans chaque main pour faucher l’ennemi des deux côtés, continuai-je, citant des paroles du poème que chantaient les bardes.

— Ne raillez pas. Le sabre peut être symbolique. Sa lame peut dégager d’invisibles étincelles qui pénétreront les esprits et les transformeront. Parmi ceux à qui l’on aura donné des armes pour s’en servir contre nous, certains les jetteront et d’autres les retourneront contre les démons ennemis de la justice et du bonheur des êtres.

« La véritable religion sera prêchée et ceux qui ne voudront pas agir religieusement, les maîtres qui voudront continuer à être maîtres, les esclaves qui s’entêteront à rester esclaves et à en maintenir d’autres dans l’esclavage... Il acheva par un geste significatif.

— Je comprends, dis-je : le sabre de Guésar...

« Mais, Kouchog, qu'est-ce que la religion, d'après vous ?

— *Nyi sou méd pa. Nyi sou tchar méd to*[244] (cela n'est pas deux, il ne faut pas le diviser en deux), répondit-il. La main ne doit pas causer du mal au pied, ils sont le même corps.

— Mais alors, en détruisant les maîtres et les esclaves qui s'obstineront à jouer ces rôles, Guésar taillera dans ce corps unique.

— Chez vous, les médecins ne coupent-ils pas des morceaux de chair gâtée sur des malades pour les guérir ? Mais, eux, jettent ces morceaux gâtés sans se soucier de ce qu'ils deviennent, et cela ne fait que déplacer une cause de mal, tandis que Guésar envoyait dans les paradis les démons qu'il retranchait du monde en les tuant.

---

[244] Paroles tirées du célébré traité philosophique *Chèsrab kyi pharol tou tchinpa* (byinpa) souvent citées au Thibet.

« Ce *tchi-phowa* (changement de monde), c'est la transformation de l'essence de l'« esprit » et du but de l'« énergie » (*choug*) qu'il constitue. Vous devez savoir cela, vous qui avez interrogé tant de lamas. L'esprit démoniaque doit devenir esprit divin. Nous tuerons sans haine, pour guérir. »

Il avait dit *nous.* À vrai dire, ses paroles avaient déjà suffisamment décelé ses sentiments, mais il y ajoutait, maintenant, la volonté d'une participation active.

— Et, demandai-je, serez-*vous* nombreux ?

— Des millions et des millions, répondit-il. La haine contre les Blancs grandit et se répand comme la flamme dans la paille sèche.

— Si je suis encore de ce monde quand ces choses auront lieu, je demanderai à Guésar la permission d'accompagner son armée comme correspondant de guerre.

Ce dernier terme n'existant naturellement pas en thibétain, j'avais dit en anglais : « war correspondant ».

— Qu'est-ce que c'est que cela ? demanda le *tulkou.*

— C'est une personne qui suit les troupes pour renseigner les journaux sur les événements qui se produisent.

— Il n'y aura plus de journaux, déclara mon interlocuteur, d'un ton supérieur et méprisant pour l'institution, qu'il devait juger périmée, de la presse. Guésar enverra ses messages « sur le vent ».

Télégraphie sans fil sans doute plus perfectionnée que la nôtre. Quelles que fussent les idées de reconstruction de la civilisation que nourrissait le lama, je pouvais comprendre qu'elles ne tendaient pas vers la barbarie.

La nuit était venue depuis longtemps. Nuit lumineuse de l'Asie centrale, des milliers

d'étoiles brillant intensément dans le ciel sans brume.

Je pris congé et me retirai dans ma tente.

Le lendemain, avant l'aube, les *trapas* plièrent les tentes et ficelèrent leurs bagages. La petite troupe fut prête à partir comme l'aurore commençait à rosir le ciel.

Nous nous souhaitâmes mutuellement bon voyage, et les cavaliers se mirent en marche. Peu après leur départ le soleil se leva, enveloppant d'un nimbe de lumière dorée leur petit groupe qui s'avançait avec lui, vers l'ouest encore sombre.

La conversation du soir précédent toute fraîche en ma mémoire, cette troupe s'éloignant à travers le désert évoquèrent dans mon esprit l'image de Gengis Khan et de ses hordes. Un Guésar surgirait-il vraiment au Pays jaune pour en rassembler de nouvelles, moins frustes que leurs devancières, plus averties et plus terribles qu'elles. Suivant

le chemin du soleil, ainsi que la petite troupe qui disparaissait à l'horizon, enveloppées comme elle de lumière dorée, s'en iraient-elles, comme l'affirmait mon interlocuteur de la veille, « renouveler la face de la terre » par la destruction purificatrice ?...

Je songeai alors aux enfants des Blancs, dormant à cette heure dans leurs berceaux, aux bambins qui, au cours de cette même journée, s'ébattraient joyeusement dans les jardins des grandes capitales, sans se douter de ce que l'avenir tient peut-être en réserve pour eux, au fond des solitudes de l'Orient mal connu, où des peuples se réveillent.